

Léon Trotsky

ŒUVRES

Publiées sous la direction de Pierre Broué

mars 1938

à

juin 1938

Introduction et notes de Pierre Broué

Publication de l'Institut Léon Trotsky

SOMMAIRE

<i>AVERTISSEMENT</i> (Institut Léon Trotsky)	11
<i>UNE COLLABORATION INTERNATIONALE</i>	13
<i>LISTE DES SIGLES</i>	15
<i>INTRODUCTION</i> (Pierre Broué)	19
<i>REPÈRES CHRONOLOGIQUES</i>	26

Nous avons titré tous les textes qui ne l'avaient pas été soit par Trotsky, soit de son vivant ? Les titres que nous proposons sont placés entre crochets [...].

* Discussion sur la conférence internationale (20 mars 1938)	29
* Discussion sur le Labor Party (21 mars 1938)	45
[La Vieille Garde], à C. Skoglund (21 mars 1938)	63
[Demande d'informations], à J. Burnham (22 mars 1938)	64
[Défense des Camarades], à H. Solow (22 mars 1938)	66
Discussion sur la lutte contre la guerre et l'amendement Ludlow (22 mars 1938)	68
Pour résumer sur les revendications de transition : discussion (23 mars 1938)	78
Discussion sur l'organisation de la défense et l'attitude vis-à-vis des intellectuels (24 mars 1938)	89
* Discussion sur la question russe (25 mars 1938)	97
Sur une déclaration du président Roosevelt (29 mars 1938)	110
[Les premiers Succès], à Rosmer (30 mars 1938)	111

LÉON TROTSKY

[Visa américain ?], à Frankel (30 mars 1938)	114
[La Bête est blessée], à A.S. Coolidge (31 mars 1938)	116
[Tribunal contre le terrorisme], à la S.D.N. (31 mars 1938)	117
Le Problème du Labor Party (avril 1938)	121
[Questions allemandes], à Held (5 avril 1938)	124
[La Discussion avec Guttman], à Kopp (5 avril 1938)	126
[Propositions], à Cannon (5 avril 1938)	129
[Merci !], à V.R. Dunne (6 avril 1938)	130
[Une Place d'honneur], à Hj. Knudsen-Wolf (6 avril 1938)	131
[Remarques], à H.R. Isaacs (9 avril 1938)	132
[Nous sommes la IV ^e Internationale], à Klement (12 avril 1938)	134
[Lettre de Travail], à Estrine & Zborowski (14 avril 1938)	138
[Accord accepté], à C. Walker (14 avril 1938)	140
[Des Divergences importantes], à Victor Serge (15 avril 1938)	142
[Une nouvelle Etape de travail], à S. Weber (15 avril 1938)	144
[Un Livre sur le P.C. américain], à C. Walker (15 avril 1938)	146
[Pour une authentique section britannique], à C. Sumner (15 avril 1938)	147
[Des Matériaux pour l'Histoire], à Vanzler (15 avril 1938)	149
[Sur la Section mexicaine], à Cannon (15 avril 1938)	150
[Affaires courantes], à Cannon (15 avril 1938)	153
[Une Evolution significative], à F. Maitland (15 avril 1938)	155
[James P. Cannon, révolutionnaire prolétarien], à K. Johnstone (15 avril 1938)	156
[Les Traductions], à H.R. Isaacs (15 avril 1938)	158

Leur Morale et la Nôtre (17 avril 1938)	159
[Pour un Echange d'idées], à Burnham (18 avril 1938)	197
[Une Appréciation fausse], à Solow (18 avril 1938)	199
[Réflexions sur la situation française], à la direction du S.W.P. (19 avril 1938)	201
[Encore sur les problèmes européens], à la direction S.W.P. (20 avril 1938)	204
[Le Transfert des archives], à Cannon (20 avril 1938)	206
[La Parole est au Labour Party], au <i>Daily Herald</i> (22 avril 1938)	207
[Une Citation de Lénine], à LaFollette (24 avril 1938)	211
[Bilan et Projets], à Estrine & Zborowski (25 avril 1938)	213
[Une Encyclopédie nécessaire], à S. Weber (26 avril 1938)	215
[Problèmes pour les archives], à J. Frankel (27 avril 1938)	216
[Un véritable Ami], à Vanzler (29 avril 1938)	218
[D'Accord pour collaborer à <i>Partisan Review</i>], à P. Rahv (29 avril 1938)	220
[Visas difficiles à obtenir], à J. Frankel (29 avril 1938)	221
[Difficultés techniques], à C. Canfield (29 avril 1938)	223
[Personnalité et Milieu], à D. Naville (10 mai 1938)	224
[Précieuse Rae], à M. Sterling (12 mai 1938)	227
[En Europe ou à San Francisco], à Cannon (12 mai 1938)	228
[André Breton est là], à P. Rahv (12 mai 1938)	230
[Il faut un Hebdo honnête], à S. LaFollette (12 mai 1938)	232
[Des Complications inutiles], à J. Martin (12 mai 1938)	233
[L'Enquête], à Rosmer (14 mai 1938)	234
[La Dactylo tchèque], à J. Frankel (14 mai 1938)	236

LÉON TROTSKY

[Questions du Travail russe], à Estrine & Zborowski (15 mai 1938)	237
[Il faut aller en Europe], à Cannon (16 mai 1938)	239
[Il faut convaincre C. L. R. James], à Cannon (17 mai 1938)	240
[Une Leçon pour les journalistes], au S.W.P. (21 mai 1938)	242
Apprendre à penser. Un conseil amical. (22 mai 1938)	245
Une Foix de plus sur les cam. Vereeken et Sneevliet (24 mai 1938)	251
[Le Séjour de Sara], à J. Weber (24 mai 1938)	259
[Les Américains à la conférence mondiale], à Cannon (25 mai 1938)	260
[Les jeunes Américains en Europe], à Gould (25 mai 1938)	262
[Questions de Travail], à L. Estrine & Zborowski (26 mai 1938)	263
Staline et le Mexique [Signé Rivera] (mai 1938)	265
[Plus aucune Concession], à H. Molinier (27 mai 1938)	271
[Le Début d'une collaboration], à L. Kogan (27 mai 1938)	273
[« Pour » la IV ^e Internationale ? Non, La IV ^e Internationale], à Kopp (31 mai 1938)	274
[La sténo de Brno], à Kopp (31 mai 1938)	278
Deuxième Discussion sur le Labor Party (31 mai 1938)	279

ANNEXES

Ouvrages cités ou consultés	
Index des noms de personnes	
Index des organisations, institutions, instances	
Index des thèmes et sujets	
Index des journaux et périodiques	

AVERTISSEMENT

Depuis le volume 8, les *Œuvres* reposent essentiellement sur la documentation des papiers d'exil de Trotsky à la Houghton Library, ouverts aux chercheurs depuis le 2 janvier 1980. La surabondance des textes très courts et des télégrammes nous a conduits à ne plus donner la liste des textes que nous croyons pouvoir ne pas retenir sans altérer le caractère complet de ce travail.

Les textes de ce volume qui ont été dictés ou écrits en russe ont été traduits ou revus par Isabelle Lombard, les textes en allemand par Maurice Stobnicer, les textes en anglais par Andrée et Pierre Broué, les textes espagnols par Olivia Gall et Pierre Broué. Pierre Broué a dactylographié le manuscrit avec l'aide d'Antonella Durand et une subvention du ministère de la Recherche.

L'introduction et les notes sont de Pierre Broué, élaborées à l'aide de la documentation réunie par l'équipe des chercheurs de l'Institut Léon Trotsky, à Harvard et dans les autres centres de recherche.

L'index des noms de personnes est de Pierre Broué, tous les autres de Dominique Gérardin.

UNE COLLABORATION INTERNATIONALE

Les personnes dont les noms suivent, qui ont toutes été actives de son vivant dans le mouvement suscité par Trotsky ont été interrogées oralement ou par écrit par les chercheurs ou collaborateurs de l'Institut et ne nous a pas ménagé leur aide.

Ce sont Fulvio Abramo (São Paulo), Erwin H. Ackerknecht (Zurich), Manuel Alvarado (New York), John Archer (Londres), Fritz Belleville (Bâle), Yvan Craipeau (Nice), Margaret Dewar (Lindfield, Eugenio F. Granell (New York) Octavio Fernández (Mexico), Pierre Frank (Paris), Milton Genecin (Los Angeles), Luciano Galicia (Mexico), Frank Glass, Albert Glotzer (New York), Plinio Gomès de Mello (São Paulo), Oskar Hippe (Berlin), Felix Ibarra (Mexico), Siegfried Kissin (Londres), Pearl Kluger (New York), George Kopp (Lima), Stefan Lamed (Montréal), Katia Landau de Balboa (Cuernavaca), Alfonso Leonetti (Rome), Ernest Mandel (Bruxelles), Loukas Karliaftis (Athènes), Harry Milton (San Francisco), Raymond Molinier (Paris), Felix Morrow (New York), Pierre Naville (Paris), Walter Nelz (Zurich), George Novack (New York), Michel Raptis (Athènes/Paris), Gérard Rosenthal (Pau), Jean Rous (Perpignan/Paris), Georges Scheuer (Paris), Art Sharon (San Francisco), Clara Thalmann (Nice), Jean van Heijenoort (Cambridge); Oscar Waiss (Frankfurt/Main), Adolfo Zamora, Francisco Zamora (Mexico).

Nous saluons la mémoire de Juan Andrade, Mary Archer, Lola Estrine, Sam Gordon, Joseph Hansen, Tom Kerry, Mário Pedrosa, John Poulos, Herminio Saccheta, Paul Thalmann et Georges Vereeken qui nous ont aidés et ont disparu depuis.

Pour la documentation générale, nous avons des dettes vis-à-vis des institutions et personnes suivantes :

— La Houghton Library et particulièrement M. Rodney Dennis, curator du département des manuscrits.

— La Bibliothèque d'histoire sociale de New York (archives Cannon).

LÉON TROTSKY

- La Tamiment Library de New York (archives Shachtman).
- La Doe Library de l'Université de Californie à Berkeley.
- La Hoover Institution de Stanford (Californie),
- L'Institut international d'histoire sociale d'Amsterdam,
- La Bibliothèque de documentation internationale contemporaine (B.D.I.C.) de Nanterre (archives de la Ligue communiste et Fonds Lefevre).
- L'Institut Feltrinelli de Milan.
- La Bibliothèque communale de Follonica.
- Les archives de la guerre civile de Salamanca.
- Le centre d'histoire de la Deuxième guerre mondiale de Bruxelles.
- Le Centre d'études et de recherches sur les mouvements trotskystes et révolutionnaire (C.E.R.M.T.R.I.).
- Le centre de documentation internationale (C.E.S.-E.D.I.) de Paris.
- Le centre de documentation Benjamin Franklin à Paris.
- La Bibliothèque Medem à Paris.
- Les archives du Labour Party.
- Le Musée social de Paris.
- L'Arbeiderbevegelsen Arkiv d'Oslo.
- L'Arbetarörelsens Arkiv de Stockholm.
- L'équipe des Editions ouvrières autour du *Dictionnaire biographique du Mouvement ouvrier*, avec MM. Jean Maitron, J.-M. Brabant, Sammy Ketz et Claude Pennetier.
- Les archives privées Georges Vereeken à Bruxelles et Albert Glotzer à New York.

Nous avons également des dettes vis-à-vis du regretté Dr Boris Goldenberg, du professeur Hermann Weber, de Mannheim, du professeur Pélaï Pagès, de Barcelone, du professeur Luis Vitale, actuellement à Caracas, du professeur Alan Wald, d'Ann Arbor (Mich) et des chercheurs de tous pays qui nous ont aidés bénévolement : Wolfgang Alles, Willy Buschak, Attilio Chitarin, Vilem Kahan, David Keil, Fritz Keller, Karel Kostal, Victor Leonardi, Roland Lewin, Hans Schafranek, Rudolf Segall, Nikos Syringas, Antoine Thivel, David Vogelsanger. M. Javier Wimer nous a ouvert au Mexique les portes qui nous étaient utiles et M. Håkon Meyer nous a permis d'éclairer bien des questions relatives au séjour de Trotsky en Norvège.

Enfin c'est le travail de George Breitman et de son équipe, l'édition des *Writings of Leon Trotsky* (Pathfinder press) qui a été notre base solide de départ.

LISTE DES SIGLES

A.F.L.	American Federation of Labor
A.I.T.	Association internationale des travailleurs
A.L.P.	American labor Party
A.R.A.C.	Association républicaine des anciens combattants.
A.W.P.	American Workers Party
B.L. ou b.l.	Bolcheviks-léninistes
B.P.	Bureau politique
C.C.	Comité central
C.G.T.	Confédération générale du Travail
C.I.O.	Congress for Industrial Organization
C.I.U.	
C.L.A.	Communist League of America
C.L.G.B.	Communist League of Great-Britain
C.N.	Comité national
C.N.T.	Confederación General del Trabajo
Comintern	Internationale communiste
C.P.G.B.	Communist Party of Great Britain
C.P.L.A.	Committee for Progressive Labor Action
C.P.O.	Communist Party Opposition
C.R.O.M.	Confederación Regional Obrera Mexicana
C.T.M.	Confederación de Trabajadores de México
D.N.A.	Det Norske Arbeiderparti
F.A.I.	Federación Anarquista Ibérica
F.L.A.	Farmer Labor Association
F.L.P.	Farmer Labor Party
G.B.L.	Groupe bolchevik-léniniste
G.P.U.	Gosudarstvennoïé Politicheskoié pravlénie
I.C.	Internationale communiste
I.K.D.	Internationale Kommunisten Deutschlands
I.L.D.	International Labor Defense

LÉON TROTSKY

I.L.L.	Independent Labor League
I.L.P.	Independent Labour Party
I.S.R.	Internationale syndicale rouge
I.V.K.O.	Internationale Vereinigung Kommunistische Opposition
I.W.W.	Industrial Workers of the World
J.G.S.	Jeunes Gardes socialistes
J.S.	Jeunesses communistes
J.S.	Jeunesses socialistes
K.A.P.D.	Kommunistische Arbeiterpartei Deutschlands
K.P.D.	Kommunistische Partei Deutschlands
K.P.D.(O)	Kommunistische Partei Deutschlands (Opposi- tion)
L.C.I.	Ligue communiste internationaliste
L.N.P.L.	Labor's Non-Partisan League
N.A.S.	Nacionaal Arbeids-Secretariaat
N.A.A.C.P.	National Association for the Advancement of Coloured People
N.K.V.D.	Narodny Kommissariat Vnoutrennikh Del
N.P.L.D.	Non-Partisan Labor Defense
O.S.P.	Onafhankelijk socialistische partij
P.C.	Parti communiste
P.C.E.	Partido comunista de España
P.C.I.	Parti communiste internationaliste (France)
P.C.I.	Partito comunista de Italia
P.C.M.	Partido comunista de México
P.C.U.S.	Parti communiste d'Union soviétique
P.O.B.	Parti ouvrier belge
P.O.I.	Parti ouvrier internationaliste
P.O.U.M.	Partido Obrero de Unificación Marxista
P.R.M.	Partido de la Revolución Mexicana
P.S.	Parti socialiste
P.S.I.	Partito socialista italiano
P.S.O.E.	Partido Socialista Obrero Español
P.S.R.	Parti socialiste révolutionnaire (Belgique)
R.S.A.P.	Revolutionair Socialistische Arbeiders Partij
R.P.	<i>La Révolution prolétarienne</i>
R.S.P.	Revolutionair Socialistische Partij
R.W.L.	Revolutionary Workers League
S.A.P.	Sozialistische Arbeiterpartei Deutschlands
S.D.N.	Société des Nations
S.F.I.O.	Section française de l'Internationale ouvrière
S.I.	Secrétariat international

ŒUVRES, MARS-JUIN 1938

S.L.P.	Socialist Labor Party
S.P.	Socialist Party
S.P.A.	Socialist Party of America
S.R.S.P.	Scottish Revolutionary Socialist Party
S.W.P.	Socialist Workers Party
U.A.W.	United Automobile Workers
U.G.T.	Unión General de los Trabajadores
U.M.W.	United Mine Workers
U.R.S.S.	Union des Républiques socialistes soviétiques
W.P.U.S.	Workers Party of the United States
Y.C.L.	Young Communists League
Y.P.S.L.	Young People's Socialist League
Y.S.L.	Young Spartacus League
Y.W.L.	Young Workers League

INTRODUCTION

Au lendemain de la mort, à Paris, de son fils Léon Sedov, Trotsky renoue avec une forme d'activité militante, la discussion organisée, à l'occasion de la venue à Coyoacán de trois des principaux dirigeants du Socialist Workers Party américain récemment fondé : Cannon, Shachtman et Vincent R. Dunne, tous trois vétérans de l'Internationale communiste et de l'Opposition de gauche. A travers plusieurs débats prolongés, étalés sur près d'une semaine, il fait avec ses camarades le point sur l'ensemble des problèmes théoriques et politiques essentiels dans la perspective de la tâche pratique la plus pressante : la tenue de la conférence de la IV^e Internationale. Trotsky insiste pour que la conférence ait lieu rapidement — c'est une des conditions de sa tenue — et pour qu'elle donne à l'organisation le nom de IV^e Internationale qui est le sien en renonçant au ridicule « mouvement pour » dont l'avait affublée la conférence de 1936. Il développe ses arguments en faveur du nom dans des textes et des lettres en réponse notamment à l'un des tout derniers venus mais aussi des plus sceptiques de ses compagnons de combat sur ce point, le Tchécoslovaque Josef Guttman.

Accessoirement — mais ce n'est pas à ses yeux secondaire — Trotsky compte sur les mêmes dirigeants trotskystes nord-américains, transformés pour la circonstance en « commission du secrétariat international », pour contribuer au règlement d'une situation non seulement embarrassante, mais réellement dangereuse créée par la crise de la section mexicaine. Sur ce point, ses espoirs sont déçus : la majorité, qu'inspire Luciano Galicia, commence en effet par dissoudre la L.C.I. en proclamant — le propos perfide est à double tranchant — qu'elle a compris que son existence même était une gêne pour la sécurité du séjour de Trotsky. Puis elle proclame sa reconstitution, après le départ des Américains. Cette crise, l'inexistence d'une section « amie » ou, si l'on préfère, l'existence d'une section au moins inamicale, contribuent à

accroître le sentiment d'insécurité dans la maison mal protégée de Coyoacán. Trotsky continue à correspondre avec Frankel — parti aux Etats-Unis — au sujet des mesures à prendre pour y trouver refuge en cas d'urgence : « Marguerite » ou « Parijanine », selon les noms de code des opérations prévues. Dans l'immédiat, pourtant, il ne va pas finalement devoir y recourir : le coup d'Etat militaire redouté du général Cedillo s'avère un retentissant fiasco. Le général, qu'appuient certains pétroliers américains, Franco et peut-être Hitler, lance bien un manifeste appelant à abattre le « tyran » Cárdenas, mais l'audace de ce dernier, se présentant 48 heures plus tard à San Luis Potosi, capitale de l'insurgé, achève une déroute déjà bien commencée avec le refus des paysans de servir leur maître. L'aventure tourne court et le général rebelle trouvera la mort huit mois plus tard dans un accrochage obscur. Le déroulement de l'épisode n'en constitue pas moins un grand soulagement pour les amis de Trotsky. Quant à lui, il a pris ses responsabilités en se lançant publiquement dans l'arène au lendemain de la nationalisation des compagnies pétrolières. Il polémique désormais non seulement contre ceux qui le présentent comme l'inspirateur occulte de la politique de Cárdenas, mais aussi en défense de son gouvernement, le « seul honnête et courageux », écrit-il dans une lettre privée. Empruntant sa signature à Diego Rivera enfin, il entreprend la première tâche de sa propre défense politique : la démonstration que le dirigeant du syndicat mexicain officiel, Vicente Lombardo Toledano, est au service du G.P.U. et de la politique stalinienne.

A Moscou, la crise s'aggrave. Les nouvelles officielles comme les rares informations privées montrent une répression à la fois aveugle et démente qui s'en prend maintenant aux épurateurs eux-mêmes. Le maréchal Egorov tombe après Toukhatchevsky. Les hauts dirigeants de la Justice soviétique, Krylenko et Pachoukanis, sont invités à connaître l'envers de leur administration. Des hommes qui ont été depuis plus de dix ans de zélés staliniens s'émeuvent enfin de ce qu'ils considèrent comme des « excès » de la purge : ce sont désormais des hommes comme Tchoubar, Postychev, Eikhe, Roudzoutak, adversaires de toujours de toutes les oppositions, qui se retrouvent entre les mains des bourreaux ou face aux exécuteurs. L'opinion mondiale va-t-elle enfin comprendre ? Une déclaration du Président américain Roosevelt au sujet du « droit d'asile », et le fait qu'il y mentionne « les trotskystes » constituent une lueur d'espoir au moment où Trotsky ne parvient pas à ouvrir le Mexique à ses amis allemands de Tchécoslovaquie... Mais, sous la botte de Staline, les morts continuent de

s'aligner. A Vorkouta, les mitrailleuses ne s'arrêtent dans la clairière proche de la briquetterie, début mai, que parce que personne ne survit des 1 500 survivants des trotskystes qui y avaient été regroupés et qui ont été abattus au petit matin tous les jours pendant deux mois. Trotsky ne sait pas que des jeunes gens proches de lui devenus des hommes faits sont tombés dans ces tragiques semaines, son secrétaire Poznansky, comme ses collaborateurs Dingelstedt, Iakovine, son camarade Guévorkian, organisateur de la grève de la faim des trotskystes... En Espagne, des juges au service de Staline continuent à préparer et enregistrer de faux témoignages afin de condamner pour meurtre les trotskystes Muñis et Carlini et, dans le même temps, les anarchistes de la F.A.I. se joignent au Front populaire tandis que la C.N.T. revendique un ministère... Les diplomates russes négocient un « retrait des volontaires » dont ils n'ignorent pas qu'il sera l'arrêt de mort de la République abandonnée de tous : même à Moscou, on commence à explorer les possibilités d'une entente avec les « patriotes » de la Phalange.

Il y a bien entendu des aspects positifs dans tout développement réactionnaire et l'agonie du Front populaire va peut-être dégager des éléments révolutionnaires. Une lettre du député Honel publiée dans l'Humanité atteste des résistances dans la classe ouvrière et notamment à l'occasion d'une grève chez Renault, à la politique dictée par Staline, et des échos de cette résistance dans le P.C. lui-même. Les dirigeants de la S.F.I.O. se décident à exclure de leurs rangs les animateurs de la fédération de la Seine, Marceau Pivert en tête, une opposition respectueuse, mais insupportable sur laquelle Trotsky garde l'œil car elle est une issue possible pour une avant-garde française. C'est sans illusions en revanche qu'il enregistre l'exclusion de Willi Münzenberg et constate que ce dernier, sans être conscient du danger, s'engage dans la voie qui conduit à son assassinat. Nous ignorons quelles réactions Trotsky manifesta à la nouvelle de la défection d'un vieux-bolchevik qu'il avait bien connu, Fedor F. Raskolnikov, l'ancien marin de Cronstadt, diplomate rappelé qui a refusé l'abattoir. Nous ignorons quelle fut sa réaction devant la fuite au Japon du général Loutchkov, un des metteurs en scène des procès de Moscou.

En fait, avec les semaines qui passent, c'est la conférence internationale qui va, de plus en plus, accaparer toute l'activité intellectuelle, l'attention et le temps de Trotsky. Dans les semaines qui suivent ses discussions avec les visiteurs américains qui lui ont, dit-il, beaucoup appris, il se consacre presque entièrement à la rédaction de ce Programme de transition que la III^e Internationale

LÉON TROTSKY

n'a jamais pu achever et dont il estime nécessaire d'armer la IV^e Internationale, même si ce n'est pas formellement « son » programme et si ce dernier reste à élaborer. Parallèlement, il poursuit une discussion avec les militants américains au sujet du mot d'ordre d'un « parti des travailleurs » (Labor Party) dont il pense que les trotskystes devraient défendre le principe et commencer la construction dans les syndicats où ils militent.

Conscient par ailleurs que la tenue prochaine de la conférence mondiale ne peut qu'exacerber les contradictions internes, il passe délibérément à l'offensive sur toutes les questions névralgiques, « tire au canon » sur Vereeken et Sneevliet : le premier s'effondre sans combat et le second poursuit sa route. C'est un incontestable revers : il n'y a plus aux Pays-Bas qu'un groupuscule trotskyste avec un journal plus minuscule encore et la situation est inquiétante en Belgique avec des signes d'un désarroi et d'un découragement politique qui touchent aussi bien les vieux militants comme Lesoil que le jeune ambitieux qu'est Walter Dauge. Trotsky estime pourtant que l'essentiel a été fait pour ces deux sections européennes en difficulté, qu'on a sauvé les meubles et qu'il va donc être possible de repartir sur des bases saines.

Il suit avec passion les débats d'avant congrès du parti américain, multiplie les efforts pour ne pas exprimer l'irritation que provoque en lui la rareté et surtout le retard des informations. Inquiet des difficultés à s'intégrer à la direction auxquelles se heurte Burnham, ce philosophe dont il admire les qualités intellectuelles, il s'efforce de le séduire pour mieux le convaincre et s'inquiète également des risques de perdre C. L. R. James, dont l'intelligence et l'immense talent font à ses yeux une recrue précieuse. Fait exceptionnel, il a des mots très durs pour Cannon quand il lui semble que ce dernier met les problèmes de son parti en balance avec le séjour en Europe et la conférence de la IV^e Internationale, mais il le défend avec une grande énergie contre ses détracteurs de l'intérieur comme de l'extérieur.

Le travail littéraire des années qui viennent est maintenant tracé avec un travail sur Marx — en collaboration avec Otto Rühle — pour Longmans Green et les biographies de Lénine et de Staline pour Harpers. Il suit également les négociations pour la vente des archives qui se mènent pour le moment avec l'Université de Chicago. Joseph Vanzler se révèle plus qu'un collaborateur avec son érudition, sa documentation, son dévouement de tous les instants. Mais bien d'autres travaillent pour lui dans les bibliothèques de Washington, Paris, New York... Le « goulot d'étranglement » demeure la sténographie en russe. Ses amis tchécoslovaques

lui parlent d'une toute jeune fille de Brno, qui vient de revenir d'U.R.S.S., et qui a la qualification technique. Quand ils précisent qu'ils ont de bonnes raisons de penser qu'elle est au service du G.P.U. et que c'est la raison pour laquelle elle irait travailler près de lui, il s'impatiente, magnifique : qu'elle vienne et nous la convaincrons !

C'est au début de mai que se situe la première rencontre entre Trotsky et André Breton, venu au Mexique officiellement pour y faire une série de conférences, en réalité pour connaître Trotsky. Commencent alors les premières semaines de contacts entre les deux hommes, promenades, pique-niques, mais aussi interminables discussions sur le thème de l'art et de la révolution. Trotsky cherche à faire prendre corps à un projet d'organisation internationale d'artistes et écrivains révolutionnaires, consacre déjà quelques lettres et articles au thème de l'art, presque nouveau sous sa plume, au moins en cette période, auquel l'avait déjà ramené son admiration sincère pour les fresques de Rivera. Il renforce, ce faisant, les liens en train de se nouer avec le groupe de Partisan Review.

Finalement, ces quelques mois qui ont suivi la pire période de son existence — avec la mort de Liova — auront constitué pour Trotsky un relatif répit, mais seulement un répit : personne n'est plus conscient que lui du caractère des nuages qui grossissent à l'horizon : c'est bien de la deuxième guerre mondiale qu'il s'agit, une guerre à laquelle certains se sont sans doute jurés qu'il ne survivrait pas.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

(1938)

MARS

- 20, 25** – Discussions à Coyoacán entre Trotsky et la commission du S.I. (Cannon, Shachtman, Dunne).
- 23** – Gigantesque manifestation de soutien à la nationalisation du pétrole à Mexico.
- 24, 25** – La commission du S.I. au Mexique rencontre Diego Rivera, Fernández, Galicia...
- 27** – Le secrétaire d'Etat américain au Trésor, Morgenthau, menace de ne plus acheter d'argent au Mexique.
- 27** – Le Président Cárdenas lance un manifeste d'appel au soutien national.
- 29** – La C.N.T. adhère au Front populaire espagnol.
- 29** – Note du gouvernement des E.-U. au Mexique, non publiée à la demande de l'ambassadeur Daniels.
- 30** – Meeting à la Casa del Pueblo de Mexico, dans lequel Cannon et Shachtman prennent la parole.
- 30** – Fondation du P.R.M. (Partido de la Revolución Mexicana) constitué de quatre secteurs, ouvrier, paysan, populaire et militaire. Les organisations peuvent y adhérer.
- Fin** – Début de l'exécution des trotskystes à Vorkouta (G. Ia. Iakovine est le premier de la liste)

AVRIL

- 1^{er} – Roosevelt se dit satisfait des négociations avec le Mexique.
- 4 – La presse soviétique stigmatise comme « traître » l'ancien commissaire à la Justice Krylenko et son adjoint Pachoukanis.
- 5 – Prieto, en conflit avec le P.C. démissionne de son poste ministériel de la défense nationale en Espagne.
- 6 – F. F. Raskolnikov, vieux-bolchevik, ambassadeur à Sofia, refuse d'obéir à l'ordre de rappel à Moscou.
- 6 – Remaniement du gouvernement Negrín et entrée d'un membre de la C.N.T.
- 7 – Manifestation contre le Sénat organisée par la fédération de la Seine de la S.F.I.O., le gouvernement Blum y ayant été mis en minorité.
- 8 – Note britannique exigeant la restitution des biens de la British Mexican Eagle Company.
– Démission du gouvernement Blum.
- 10 – Formation en France d'un gouvernement Daladier.
- 12 – Les dirigeants de la Fédération S.F.I.O. de la Seine durement sanctionnés par la commission des conflits.
- 13 – La Fédération de la Seine refuse de s'incliner.
- 13 – 160000 grévistes dans la région parisienne.
- 14 – Le C.N. de la S.F.I.O. suspend la fédération de la Seine.
- 16 – Conclusion du pacte méditerranéen entre Italie et Grande-Bretagne.
- 20 – Disparition des enfants du Dr Simkov dans la sablière de Guyancourt.
- 21 (?) – Arrivée au Mexique d'André Breton et Jacqueline Lamba.
- 21 – Violente note du gouvernement britannique au Mexique.
- 21, 25 – Le plénum du comité national du S.W.P. adopte le Pro-

ŒUVRES, MARS-JUIN 1938

gramme de transition et renvoie à un référendum la question du « Labor Party ».

- 27 – Galicia annonce que la L.C.I. mexicaine est reconstituée.
- 29 – Arrestation en U.R.S.S. d'Eikhe, commissaire du peuple et membre du bureau politique.

MAI

- 1^{er} – Défilé à Mexico de milices ouvrières sans armes.
 - Le Dr Negrín fait connaître les « treize points de paix » du gouvernement républicain espagnol.
- début – Dernières exécutions des derniers trotskystes à Vorkouta.
- début – Première visite d'André Breton chez Trotsky.
- 11 – Troisième note britannique parlant de l' « insolence » du gouvernement mexicain.
- 12 – Le Président Cárdenas souligne que les ouvriers ne sont pas armés et assure qu'ils ne le seront pas.
- 13 – Assassinat, à Amsterdam, du nationaliste ukrainien Konovaliec.
 - Publication dans *l'Humanité* d'une lettre à Thorez du député Honel faisant état des critiques des travailleurs contre la politique du P.C.
- 14 – Rupture des relations diplomatiques entre le Mexique et la Grande-Bretagne.
- 16 – De son ranch « Las Palomas », le général Cedillo lance un manifeste dénonçant « le communisme » du gouvernement et appelant à « chasser le tyran ».
- 16, 17 – Bombardement aérien de Barcelone : 17 vagues d'avions, 1 300 tués et 3 000 blessés.
- 18 – Le Président Cárdenas se présente à San Luís-Potosi et rallie la population : effondrement des forces de Cedillo.
- 19 – Le Congrès mexicain refuse le droit de grève aux fonctionnaires et dénonce la puissance de la C.T.M. dans l'Etat.

LÉON TROTSKY

- 22 – Les élections en Tchécoslovaquie montrent le succès des nazis en terre germanophone. Le P.C. n'est plus une force qu'en Bohême.
- 26 – Remaniement du gouvernement Konoye au Japon. Les militaires sont en force.
- 30, 31 – A New York, Pré-conférence Pan-Américaine et Pacifique des partisans de la IV^e Internationale.

JUIN

- 1^{er} – Emil Hansen quitte Coyoacán.
- 4, 8 – La S.F.I.O. tient son congrès à Royan et maintient les sanctions contre la fédération de la Seine.
- 8 – A Royan, Pivert et les dirigeants de la fédération de la Seine annoncent la fondation du P.S.O.P.
- 8 – Vereeken démissionne du P.S.R. belge.
- 13 – Le haut fonctionnaire du G.P.U., général Loutchkov, passe au Japon avec des secrets militaires.
- 14 – La *Pravda* annonce le triomphe de Staline qui a obtenu 100 % des voix aux élections.
- 17 – Il y a Ehrenbourg, traitant de l'Espagne dans la *Pravda* tend la main de la « réconciliation » aux « patriotes » phalangistes.
- 19 – La presse américaine publie des détails sur l'ampleur de l'épuration conduite en Ukraine par N. S. Khrouchtchev.
- 29 – Devant la commission Dies, Earl Browder, secrétaire général du P.C., assure qu'en cas de guerre entre E.-U. et U.R.S.S., il serait du côté de son pays.

DISCUSSION SUR LA CONFÉRENCE INTERNATIONALE¹

(20 mars 1938)

Trotsky. — Toutes les sections ont discuté des événements d'Espagne, de la guerre sino-japonaise, de la nature de classe de l'U.R.S.S. — et quelques-unes ont même connu des scissions là-dessus, comme la section allemande². Toutes les sections connaissent vos thèses, et il en est de même pour les thèses françaises. La question est maintenant de mettre le texte en ordre.

*Cannon*³. — *Reste la question de la préparation du texte pour la conférence.*

Trotsky. — Nous avons préparé ici le projet de programme — il peut être prêt dans deux ou trois semaines et [il faudra] le

1. Compte rendu sténographique d'une discussion (T 4334-2), traduit de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library. Il s'agit des discussions à Coyoacán entre Trotsky et une délégation du Socialist Workers Party composée de Cannon, Shachtman et Dunne. Rose Karsner, la compagne de Cannon, et Diego Rivera ont également participé à ces discussions qui ont porté sur la préparation de la conférence internationale, le règlement de la question mexicaine et les problèmes du jeune parti américain.

2. Le congrès de fondation du S.W.P. s'était tenu à Chicago du 31 décembre 1937 au 3 janvier 1938 et il avait adopté une Déclaration de Principes, des statuts et des Thèses (Cf. G. Breitman *Founding the Socialist Workers Party*, 1982). Le 2^e congrès du P.O.I. s'était tenu à Paris du 30 octobre au 1^{er} novembre 1937 et avait adopté un certain nombre de résolutions sur des questions fondamentales. Les textes essentiels de ces deux congrès étaient publiés. La section allemande, elle, s'était profondément divisée à partir de 1936. Après toute une série de péripéties, la fraction dirigée par Jan Bur avait rompu pour rejoindre le groupe *Die Internationale* de Ruth Fischer et Maslow. Jan Bur était partisan de la révision de l'appréciation portée sur la nature de l'U.R.S.S. par Trotsky dans *La Révolution trahie*.

3. James P. Cannon (1885-1974), ancien militant des I.W.W., puis du S.P. américain, communiste de la première heure, avait dirigé avec Foster l'une des trois fractions qui divisaient le parti dans les années vingt. Convaincu à Moscou, lors du 6^e congrès où il était délégué, par la lecture de la « Critique du projet de programme de l'I.C. » rédigée par Trotsky et... distribuée aux délégués, il avait, dès son retour, commencé à organiser l'Opposition de gauche

traduire alors en anglais et en français. Peut-on utiliser votre Déclaration de Principes pour la conférence internationale ?

Shachtman. — *Non, ce n'est que la déclaration d'une section nationale.*

Trotsky. — Adolphe⁵ nous a envoyé son projet de statuts. La section allemande a préparé la thèse sur le caractère de la IV^e Internationale. Elle a été envoyée à toutes les sections il y a trois mois et est maintenant publiée dans *Unser Wort*⁶.

Shachtman. — *Il y a des mois que nous ne recevons plus Unser Wort.*

Trotsky. — Peut-être que votre séjour dans le parti socialiste vous a fait perdre vos relations internationales et que vous n'avez pas encore réussi à les remettre intégralement sur pied.

Il y a aussi la thèse de Diego Rivera⁷. La seule objection qu'on puisse lui adresser, c'est qu'elle est trop longue pour la

en Amérique du Nord. Depuis, il avait été le principal dirigeant de la C.L.A., puis du W.P.U.S., de la fraction trotskyste dans le parti socialiste et il était celui du Socialist Workers Party (S.W.P.) récemment fondé. Trotsky respectait en lui le dirigeant prolétarien.

4. La « Déclaration de Principes » du S.W.P. avait été adoptée par le congrès de fondation du S.W.P. à Chicago. Cf. G. Breitman, éd., *Founding of the Socialist Workers Party*, pp. 80-210. Max *Shachtman* (1903-1972), né à Varsovie, avait émigré tout enfant aux Etats-Unis, avait rejoint le parti communiste par l'une de ses composantes initiales en 1921 : il était devenu membre du comité national des jeunesses en 1923 et leur secrétaire national en 1923. Il avait été transféré au parti en 1927 et y était devenu l'un des piliers de la fraction (ou sous-fraction) de Cannon. Il l'avait accompagné dans sa rupture mais s'était très vivement heurté à lui en particulier dans les premières années trente. Il était incontestablement le second dans le S.W.P., beaucoup moins tribun que Cannon, mais excellent journaliste, féroce et spirituel dans la polémique.

5. *Adolphe* était le pseudonyme de Rudolf *Klement* (1910-1938) un ancien étudiant en philosophie à Hambourg, membre du K.P.D. puis de l'Opposition de gauche, qui était allé à Prinkipo pour être secrétaire de Trotsky en avril 1933. Il avait assuré son secrétariat en France jusqu'en avril 1934, puis était devenu en juin secrétaire administratif du S.I., résidant à Paris, Bruxelles, Paris de nouveau.

6. *Unser Wort* (Notre Parole) était le journal, à l'époque bimensuel de la section allemande en exil, les I.K.D.

7. *Diego Rivera* (1886-1957), peintre mondialement connu, avait été d'abord membre du P.C. mexicain et de son comité central, puis, exclu, s'était rapproché de l'Opposition de droite. Il avait rejoint en 1936 la section mexicaine, L.C.I., avait joué un rôle décisif dans l'obtention du visa de Trotsky à qui sa femme et lui avaient prêté la « Maison Bleue » de Coyoacán. Il avait écrit des thèses sur l'Amérique latine, intitulées « El Desarrollo de América Latina » datées du 10 janvier 1938, qui furent publiées dans *Clave*, n° 1, d'octobre 1938, pp. 47-55.

conférence. J'ai bien lu ce que vous m'avez suggéré, d'écrire sur la question de la guerre à la lumière des derniers événements. Je l'accepte avec empressement — pour compléter et concrétiser notre thèse à la lumière des événements récents. C'est quelque chose d'important que nous avons à faire là. Cela ne peut être fait dans les quelques jours prochains. Nous avons un projet mais pas assez de gens capables de traduire du russe.

Mais ce qui manque, c'est un programme de revendications et mots d'ordre transitoires⁸. Il faut faire un résumé de revendications concrètes, précises, comme le contrôle ouvrier sur l'industrie opposé à la technocratie. C'est mentionné de temps en temps dans ce texte, mais seulement en passant. Mais je pense qu'il s'agit d'un mot d'ordre très important pour les Etats-Unis.

Lundberg écrit un livre sur les soixante familles⁹. L'*Annalist* dit que ses statistiques sont forcées. Nous devons revendiquer l'abolition du secret commercial — le droit pour tous les travailleurs d'ouvrir les livres de compte — comme premier pas vers le contrôle ouvrier sur l'industrie. Une série de mesures de transition qui correspondent à l'étape du capitalisme de monopole et à la dictature du prolétariat, avec une section correspondant aux pays coloniaux et semi-coloniaux. Nous avons préparé un tel document. Il correspond à cette partie du *Manifeste communiste* de Marx et Engels qu'ils disaient eux-mêmes dépassée. Ce n'est que partiellement dépassé, c'est partiellement très bon, et il faudra le remplacer à la conférence.

Il y a aussi un projet de thèse sur la démocratie. L'idée essentielle est que la démocratie est la forme la plus aristocratique de gouvernement — seuls peuvent conserver la démocratie ceux qui ont des esclaves dans le monde, comme la Grande-Bretagne, où chaque citoyen en a neuf, la France, où chaque citoyen en a un et demi, les Etats-Unis — je ne sais combien d'esclaves, mais c'est presque le monde entier, à commencer par l'Amérique Latine. Les pays les plus pauvres, comme l'Italie, ont abandonné leur démocratie.

C'est une analyse de la démocratie à la lumière de nouveaux événements. Qu'est-ce qu'une fascisation de la démocratie ? Les démocrates petits-bourgeois font faillite. Seuls les grands, les

8. Trotsky fait allusion ici au projet de ce qui deviendra le *Programme de transition*.

9. Ferdinand Lundberg (né en 1904), un émigré récent, venait de publier en 1937 aux Etats-Unis un livre intitulé *America's Sixty Families* (Les Soixante Familles d'Amérique), où il démontrait que la richesse des Etats-Unis était concentrée dans ce tout petit groupe.

plus gros voleurs, les plus riches propriétaires d'esclaves, etc. restent démocrates. Poser ainsi la question est particulièrement utile pour les Etats-Unis. Naturellement il ne faut pas écrire cela en faveur du fascisme, mais en faveur de la démocratie prolétarienne. Même pour les pays les plus riches, comme les Etats-Unis, la démocratie est de moins en moins praticable.

Je crois que c'est là presque tout ce dont nous disposons pour la conférence internationale. Les autres questions importantes, les questions brûlantes de la nature de classe de l'Union Soviétique, de la guerre sino-japonaise, la question d'Espagne, ont déjà été discutées dans toutes les sections. Nous sommes bien préparés pour cette conférence.

Donc, je préparerai : 1) les revendications transitoires, 2) la question de la démocratie, 3) la guerre, 4) un manifeste sur la situation mondiale, séparément ou sous la forme d'un pamphlet unique sur les questions fondamentales.

Cannon. — Et un manifeste programmatique ? Je me demande si nous ne devrions pas en avoir un ?

Trotsky. — Oui, se serait une bonne chose d'en avoir un. Il peut être fait en Europe, ou ici. Il pourrait être adopté à la conférence elle-même, ou bien publié par le Secrétariat international au nom de la conférence.

Cannon. — En ce qui concerne le côté organisationnel de la question — considérons-nous cette conférence comme un rassemblement provisoire ou bien comme la fondation réelle de la IV^e Internationale ? Chez nous, l'opinion qui prévaut est que nous devrions réellement fonder la IV^e Internationale à cette conférence. Nous pensons que les principaux éléments de la IV^e Internationale sont maintenant cristallisés. Il faudrait mettre un terme à nos négociations et manœuvres avec les centristes et les traiter désormais comme des groupes distincts et étrangers.

Trotsky. — Je suis tout à fait d'accord avec ce que vient de dire le camarade Cannon. Je pense que vous rencontrerez une certaine opposition de la part de la Belgique, particulièrement Vereeken¹⁰. Pour lui la vie consiste en discussions : dès qu'on a

10. Georges Vereeken (1898-1978), chauffeur de taxi à Bruxelles, ancien membre du P.C. belge et de son comité central, avait été l'un des pionniers de l'Opposition de gauche en Belgique. Mais il avait fait scission quand la section belge, imitant le « tournant français », était entrée en 1935 dans le P.O.B. Il avait participé en 1936 à la fondation de la section belge, le P.S.R., mais avait soutenu le P.O.U.M. et Sneevliet contre le S.I.

pris une décision, c'est pour lui une catastrophe. Vous trouverez aussi quelques éléments d'opposition de la part des camarades français à la conférence. Je ne sais rien de l'opinion des divers camarades britanniques, mais je suis d'accord qu'il serait complètement naïf de repousser. Naturellement nous sommes une Internationale faible, mais nous sommes une Internationale. L'Internationale se renforcera seulement par notre propre action, pas par des manœuvres avec d'autres groupes. Naturellement, nous pouvons attirer d'autres groupes intermédiaires, mais ce serait purement accidentel. Nous avons eu en Espagne une expérience pour toutes ces organisations intermédiaires — le P.O.U.M.¹¹ était la partie la plus importante du Bureau de Londres¹², et ce même P.O.U.M. s'est révélé le plus désastreux pour la révolution espagnole. Je crois que notre section américaine devrait proclamer sa position avec énergie — nous n'avons aucune raison de clamer que nous sommes forts, mais nous sommes ce que nous sommes.

Cannon. — Je pense que sur ce point il nous faudra donner quelques explications à certains camarades — peut-être sous forme d'articles ou de discussions. Certains ont pris la tactique qui consistait à manœuvrer et à faire des concessions aux centristes comme une politique permanente, alors que nous pensons que toutes les possibilités de manœuvres avec les centristes sont maintenant épuisées. Nous avons remarqué au cours des discussions que certains camarades veulent poursuivre cette tactique indéfiniment — des types de manœuvres vouées d'avance à la défaite. C'est pour cela que je pense qu'il faut expliquer cette question aux camarades.

Trotsky. — Pour nous, le Bureau de Londres n'est pas une arène pour l'action et les manœuvres. C'est seulement un obstacle, un centrisme pétrifié, sans masses. Ce qui nous intéresse dans le champ politique, c'est le P.C., mais là, il ne s'agit pas de manœuvres, mais de lutte résolue.

11. Le P.O.U.M. (Partido Obrero de Unificación Marxista) était né en 1935 de la fusion de plusieurs organisations, la Federación Comunista Ibérica, de Maurín, la Izquierda Comunista, de Nin, et diverses autres. Le P.O.U.M. avait soutenu le programme électoral du « bloc des gauches » — Front populaire avant la lettre — et obtenu un député. En juin 1937, il avait été mis hors la loi par le gouvernement Negrín.

12. Le bureau de Londres réunissait des organisations centristes comme l'I.L.P. britannique, le S.A.P., le P.O.U.M.

Shachtman. — Avez-vous reçu d'autres informations sur des développements dans le P.O.U.M. en ce qui concerne l'apparition d'une aile gauche ?

Trotsky. — Les dirigeants sont maintenant les droitiers — les pires éléments du groupe Maurín¹³ — et ils ont accusé ceux de l'aile Nin¹⁴ d'être responsable de la catastrophe en Espagne du fait de leur politique trop révolutionnaire.

Shachtman. — Et en Hollande ?

Trotsky. — C'est le point noir de notre carte politique. C'est un exemple classique de la transformation d'une politique sectaire en politique opportuniste, accompagnée d'une série de défaites. Vous savez que ces syndicats de gauche¹⁵ existent depuis trente à quarante ans. Ce ne sont pas une improvisation de la troisième période stalinienne, mais le résultat de préjugés syndicalistes. Sneevliet¹⁶ est devenu secrétaire de cette organisation. A son apogée, elle comptait 25 000 ouvriers et fonctionnaires, moitié moitié. Mais les fonctions de l'Etat sont réalisées par les syndicats. Ils sont subventionnés par l'Etat. Ainsi la bureaucratie des syndicats tombe sous la dépendance de l'Etat. Sne-

13. Joaquin Maurín Julia (1896-1973), ancien dirigeant de la C.N.T., puis du P.C. en Catalogne, exclu à la fin des années 20, avait dirigé le Bloc ouvrier et paysan et la F.C.I., implantés surtout en Catalogne. Il était le principal dirigeant et l'unique député du P.O.U.M. en 1936, quand il tomba aux mains des militaires insurgés. On l'avait dit fusillé et Trotsky le croyait. Ses successeurs, Nin, Andrade, Gorkin, etc. avaient été arrêtés. Le « deuxième exécutif » du P.O.U.M. était formé par son aile droite, Jordi Arquer et surtout Josp Rovira, qui était partisan du Front populaire.

14. Andrés Nin Pérez (1892-1937), ancien secrétaire de la C.N.T., puis de l'Internationale syndicale rouge, membre de l'Opposition de gauche russe, avait été l'un des dirigeants trotskystes d'Espagne, à la tête de la Izquierda comunista, jusqu'à la constitution du P.O.U.M. en septembre 1935. Devenu le secrétaire national de cette organisation après la disparition de Maurín, il avait été conseiller à la Justice de la Généralité de Catalogne et avait été chassé du gouvernement de Catalogne sur injonction de Moscou. Arrêté en juin 1937, il avait été enlevé alors qu'il était en prison, conduit dans une prison privée, torturé et assassiné par le G.P.U.

15. Trotsky fait allusion à une organisation syndicale existant depuis le début du siècle aux Pays-Bas, le Nationaal Arbeids-Secretariaat (N.A.S.) devenu au cours de la « troisième période de l'I.C. » un « syndicat rouge », dirigé par Sneevliet. (Cf. n. 16.)

16. Henricus dit Henk Sneevliet (1883-1942), socialiste des Pays-Bas, avait été un des pionniers du mouvement en Indonésie, puis le délégué de l'I.C. en Chine. Il était le dirigeant du N.A.S. et, exclu du P.C., fonda le R.S.P. qui fusionna en 1935 avec l'O.S.P. pour constituer le R.S.A.P. Il avait signé en 1935 la « Lettre ouverte » pour la IV^e Internationale. Les premiers tiraillements remontaient à cette époque et ils s'étaient aggravés considérablement en 1936 pour aboutir à une rupture de fait.

vliet et ses amis disposaient d'un appareil qui ne correspondait et ne correspond pas à la force des syndicats et du parti, mais qui a pour base le soutien financier de l'Etat.

Cannon. — *Un subside direct ?*

Trotsky. — Oui. Il donne aux syndicats la possibilité d'entretenir leur appareil. Si le ministre d'Etat leur enlève son soutien financier (et il a menacé de le faire), alors c'est la catastrophe immédiate. Colijn¹⁷ n'a eu qu'à menacer du doigt les syndicats de gauche. Tous les fonctionnaires les ont immédiatement quittés pour d'autres syndicats et maintenant Sneevliet n'a pas 25 000, mais au plus 11 ou 12 000. C'est sa vieille position radicale, en particulier sur la question coloniale, qui lui a donné de l'autorité chez les travailleurs ; il a été arrêté, et quand il sortit de prison, il fut élu député au parlement. A cette époque, en France, nous avons parlé avec lui et lui avons dit qu'il lui était impossible de rester secrétaire d'un syndicat, un demi-fonctionnaire de l'Etat, et membre d'un parti révolutionnaire. Il m'avait dit qu'il était d'accord, mais souhaitait rester secrétaire seulement pour gagner au parti révolutionnaire 2 000 membres des syndicats. J'ai dit : bien, nous verrons. Mais c'est le contraire qui est arrivé. Quand il est entré au parlement, nous attendions un vrai discours révolutionnaire — c'était la première fois que la IV^e Internationale avait un député — mais tous ses discours étaient équivoques. Avec son premier ministre, Colijn, il était très « gentleman », tout à fait non-révolutionnaire. Il vous donnera mille raisons de cette attitude, mais dissimulera la seule véritable : son obséquiosité vis-à-vis du gouvernement afin de conserver la subvention pour son syndicat. Très humiliant, mais vrai. Dans une telle situation, il ne supporte aucune critique. Quand un militant lui demande : « Dans votre discours au parlement, pourquoi n'avez-vous pas dit ceci ou cela ? », il ne veut pas répondre. Il exclut toute critique. Pour mieux nous combattre — la IV^e Internationale — il cherche en Espagne un camouflage révolutionnaire et dit du P.O.U.M. « C'est mon parti ». Il est allé en Espagne avec 500 gulden pour les donner au P.O.U.M. — tout cela a été photographié dans le journal¹⁸ — il est allé là-bas et a soutenu le P.O.U.M. contre nous.

17. Chef du parti conversateur et chrétien militant, Hendrik Colijn (1869-1944) posait à l'antifasciste, ce qui ne l'empêcha pas de livrer à Hitler en 1934 de jeunes militants émigrés clandestinement.

18. *La Batalla* avait publié les photos de la réception de Sneevliet à Barcelone par le P.O.U.M.

Le P.O.U.M. avait 40 000 membres. Ce n'est rien. Avec 10 000 seulement — mais liés avec les masses en révolte — on peut l'emporter dans une révolution. Mais 40 000 membres à l'écart des masses, ce n'est rien. Mais Sneevliet, Vereeken, Serge¹⁹ se sont révélés des briseurs de grève, au véritable sens du mot. Ils étaient entièrement solidaires du P.O.U.M. contre nous dans cette situation, et le P.O.U.M. disait : « Si des figures aussi importantes sont opposées à la ligne officielle de la IV^e Internationale, alors il est possible que nous ayons raison. » Et cela a renforcé les tendances opportunistes du P.O.U.M. dans une situation des plus critiques. Nos amis américains ont le devoir de les mettre en accusation avec la plus grande énergie, parce que l'Espagne a constitué une grande leçon historique. Le résultat de la politique de Sneevliet est que de 25 000 dans les syndicats il n'en a plus que 11 000 et dans la dernière élection il a perdu son mandat — il n'avait plus cette fois 50 000 voix, mais moins de 30 000 ; ses discours diplomatiques n'intéressent pas les travailleurs.

Et maintenant il court vers le Bureau de Londres. Nous ne pouvons faire à Sneevliet aucune concession. Nous avons été patients — il ne s'est pas agi de deux ou trois semaines, mais d'au moins six ans — et nous avons tous été très patients, trop patients. Maintenant nous devons dresser le bilan, parce que dans la période la plus critique de la révolution espagnole, il s'est révélé être un briseur de grève — nous ne pouvons le pardonner. Rappelez-vous comment il s'est comporté à la dernière conférence internationale. Il vint, mais en touriste²⁰. Il participa à une session puis télégraphia à Schmidt²¹ qui approuva et plus tard rompit complètement avec le mouvement ouvrier et passa quelques mois après à la bourgeoisie.

19. Victor L. Kibaltchitch, dit Victor *Serge* (1890-1947), né en Belgique de parents russes, d'abord anarchiste, s'était rallié au bolchevisme en 1918. Il avait été membre de l'Opposition russe. Déporté en 1933, il avait été autorisé à partir en 1936. Il avait une attitude équivoque notamment à propos de l'Espagne et soutenait le P.O.U.M. auquel il avait adhéré.

20. Sneevliet s'était contenté de se présenter au début de la conférence internationale « de Genève », qui s'était tenue, fin juillet, à la salle Pleyel à Paris, d'y protester contre le fait que l'on distribuait aux délégués la copie de la lettre de Trotsky (*Œuvres*, 10, pp. 239-256) et de partir en signe de protestation. Il avait néanmoins été élu membre du S.I. et avait ultérieurement participé à la réunion du bureau élargi de la IV^e Internationale qui s'était tenue à Amsterdam en janvier 1937.

21. Peter J. Schmidt (1896-1952), ancien dirigeant de la gauche du parti social-démocrate néerlandais, avait fait scission en 1932 et fondé l'O.S.P., qui avait fusionné avec le R.S.P. en 1935 pour constituer le R.S.A.P. Schmidt avait rompu avec le bolchevisme au lendemain des procès de Moscou.

Cannon. — Avons-nous un groupe en Hollande ?

Trotsky. — Oui, nous avons un groupe exclu par Sneevliet²², et des sympathisants dans son parti²³. Nous pensons que l'attitude de la conférence sera décisive pour le parti hollandais. Ils devront comprendre qu'il ne s'agit pas d'un détail.

Quant à Vereeken, à l'époque où Sneevliet excluait nos camarades, il l'approuvait, parce que, disait-il, ils avaient développé une attitude fractionnelle dans son parti. La section belge a aussi une section de langue néerlandaise et les camarades là approuvaient notre politique, sur quoi Vereeken les menaçait d'exclusion. Ces gens-là constituent une clique internationale ; ils combattent toujours la ligne du S.I. En un sens, Vereeken est un ouvrier de valeur, très dévoué au mouvement, très énergique, mais cet ouvrier a tous les défauts d'un intellectuel.

Cannon. — Ce qui nous ennuie avec les groupes européens, c'est qu'ils ne semblent jamais clore une question : ils ne mettent jamais un point final à leurs luttes. La moitié de nos succès aux Etats-Unis viennent de ce qu'on en arrive au point où des gens ne sont pas assimilables ; nous ne discutons pas avec eux au-delà, et, quand ils rompent avec l'organisation, toutes les relations cessent.

Les camarades européens ne mènent jamais leurs discussions jusqu'à une conclusion. Il nous semble qu'ils font trop facilement scission et sont trop prompts à se réunifier. Avec des gens comme Vereeken, nous avons suivi la politique qui consistait à parvenir à une conclusion définitive après une sérieuse discussion. On ne peut pas construire la IV^e Internationale avec des gens qui ne songent qu'à lancer perpétuellement des discussions.

Je pense que la conférence doit déterminer sa ligne politique et dire à tous : voilà notre programme et notre plate-forme. Que ceux qui sont avec nous viennent sur cette base. Et que les autres suivent leur propre chemin.

Je crois qu'il nous faut demander aux jeunes camarades des sections belge et française d'insister sur une telle position et de cesser tous rapports avec ceux qui rejettent les décisions de la conférence, quelles qu'elles puissent être. A la conférence même il y

22. Le petit groupe exclu par Sneevliet comprenait notamment Gerrit de Wilde et Hermann Peeters qui étaient ses animateurs.

23. Nous ne savons pas s'il s'agissait d'authentiques « sympathisants » (il devait y en avoir) ou de militants organisés laissés « en fraction ». En 1939, un dirigeant jeune, minoritaire dans le R.S.A.P., Sal Santen, allait rejoindre le G.B.L. de Peeters et de Wilde.

aura une discussion sur la question de la « discussion ». Nous devons faire en sorte qu'il soit clair que nous discutons non pour la discussion elle-même, mais pour arriver à une conclusion et agir. Nous n'avons par exemple jamais compris comment Vereeken après avoir rompu aussi légèrement avec la section belge et s'être réuni de la même manière a pu devenir tout de suite secrétaire politique — le poste le plus élevé du parti. Cela donne l'impression qu'on peut impunément mettre en pièces l'organisation, puis réunifier et repartir de nouveau comme s'il ne s'était rien passé. Selon nous, c'est une politique sans espoir. Les camarades de la IV^e Internationale doivent avoir le courage, si une rupture se produit, de la rendre définitive.

Aux Etats-Unis, nous considérons que la rupture avec l'organisation est un crime majeur. Nous ne reprenons pas tout, le lendemain, à nouveau, avec des gens pareils. Nous essayons d'inculquer cet esprit aux jeunes camarades, afin qu'ils comprennent que la loyauté à l'organisation est quelque chose de sacré. Ils mettent très haut l'unité de l'organisation. Et c'est pourquoi notre dernière discussion a été si fructueuse : personne n'a menacé de scissionner. Par conséquent, le parti a pu accorder la plus grande liberté dans la discussion sans redouter la scission ni l'étouffement de la discussion. Je pense que c'est là une chose que les camarades européens doivent développer, la conception selon laquelle la IV^e Internationale est une organisation définie à laquelle chaque membre doit être loyal. Ceux qui scissionnent à la légère, il faut les écarter et les laisser.

Trotsky. — Je souscris à chaque mot du camarade Cannon. Je veux seulement ajouter que la situation dans notre parti belge était compliquée de ce point de vue, car il comptait dans ses rangs des éléments venus du parti socialiste, sans éducation révolutionnaire. Nous avons Dauge²⁴, un jeune camarade, très actif, mais éduqué dans l'esprit du parti de Vereeken, sans aucun esprit de discipline révolutionnaire. Et il y a Lesoil²⁵, totalement absorbé par sa sphère d'action locale. C'était une situation difficile.

24. Walter Dauge (1907-1944) avait été l'un des dirigeants des Jeunes Gardes socialistes du Borinage, animateur de la tendance de gauche du P.O.B., l'Action socialiste révolutionnaire. Il était depuis 1936 un des dirigeants du P.S.R. belge et du Mouvement pour la IV^e Internationale.

25. Léon Lesoil (1892-1942), géomètre dans les mines, était devenu communiste en Russie en 1918. Membre du P.C. belge et de son C.C., il avait ensuite animé la « fédération de Charleroi de l'Opposition de gauche ». Entriste, mais non entré, il avait dirigé la fraction pendant son séjour dans le P.O.B., mais était fatigué et démoralisé, cf. *Œuvres*, 10, pp. 143-146.

C'est aussi la raison pour laquelle Vereeken a pu, de nouveau, devenir le secrétaire national. Le malheur a été que les camarades venant du P.S. [P.O.B.], dès leur rupture avec lui, sont immédiatement devenus partisans de syndicats indépendants. Et ce fut le coup le plus grave pour le nouveau parti. J'ai échangé des lettres avec Dauge sur cette question²⁶ — c'était pendant que nous étions en Norvège, la police s'est emparée de cette correspondance, l'a publiée et nous a accusés de plans machiavéliques, ce qui a rendu la situation plus difficile encore. Vereeken n'est pas intéressé par la question syndicale, seulement à la discuter. Dauge était pour des syndicats indépendants. Maintenant il a un peu appris, mais, dans l'intervalle, ça a été une catastrophe pour le parti. Lesoil était en principe contre cette attitude, mais, en pratique, il a soutenu Dauge.

Je crois que notre séparation d'avec Sneevliet est complète et qu'il n'apparaîtra pas à la conférence. Il n'a pas répondu à ma dernière lettre, dans laquelle je lui disais que, malgré tout, s'il souhaite être avec la IV^e Internationale, etc. il réponde et que nous ferions notre possible, etc.

En ce qui concerne Vereeken, il faut qu'un parti des plus responsables lui donne un sérieux avertissement. Il viendra à la conférence et critiquera, mais je crois qu'il faut rédiger une mise en garde sévère, personnelle, énumérant toutes ses erreurs. Il faut qu'il sache que notre patience est à bout. Ce n'est plus un enfant ; il a quarante ans. Il est chauffeur, il travaille huit heures, et puis il milite, écrit des articles, prononce des discours, etc. ; mais il est très dangereux pour le parti.

Cannon. — Quels progrès a fait la section française cette année ?

Trotsky. — Ils n'ont pas enregistré de grands progrès cette année — c'était une année d'illusions Front populaire et seuls les éléments les plus courageux pouvaient venir vers nous. D'un autre côté, la situation a engendré des tendances sectaires. Certains cherchent une explication à la stagnation et à la lenteur du développement, non dans la situation objective — la grande vague du Front popularisme — mais dans l'insuffisance de notre mot d'ordre, plus précisément que nous considérons comme notre objectif de défendre l'U.R.S.S. en cas de guerre. C'est la

26. *Œuvres*, 9, pp. 97-103.

tendance de Craipeau²⁷, un excellent élément, honnête, mais dogmatique, avec une forme d'esprit scolastique. Sur bien des questions il est avec Vereeken, mais il est plus discipliné dans son comportement, plus influençable, etc.

La situation dans notre Internationale n'est pas mauvaise en dépit de la sévère discussion sur la question russe. Je crois que le problème est d'éprouver, de contrôler, de vérifier leur attitude sur la question syndicale. Au cours des dernières années, les syndicats en France sont devenus de puissantes organisations. Ils avaient un million en tout dans deux organisations. Ils ont fusionné. Maintenant ils comptent cinq millions dans l'organisation unifiée ; la direction est plus ou moins aux mains des staliniens qui se dissimulent en soutenant le Front populaire. Une rupture a déjà commencé entre le P.S. et le P.C. Elle donnerait à notre section française un élan positif. Ils ont les principes corrects, mais les camarades américains peuvent les aider par leur travail pratique.

Il y a eu deux autres incidents qui ont fait du mal à l'organisation. Un membre du comité national faisait de la fausse monnaie²⁸ — mais je ne sais pas si c'était pour enrichir le parti ou pour des raisons personnelles. Naturellement il a été exclu et le parti a démontré que ce n'était pas sous sa direction. Mais ce fut un coup sévère. Le second incident fut celui de deux jeunes camarades, Fred Zeller et Corvin²⁹. Zeller était venu nous voir en Norvège avec un mandat des jeunesses socialistes. Je lui ai dit : « Maintenant vous êtes la cible des staliniens, vous devez être très prudent. » Immédiatement il a écrit une carte postale à un

27. Yvan Craipeau (né en 1911) avait rejoint très jeune la Ligue communiste et avait été l'un des dirigeants de ses jeunesses, puis du G.B.L. Il était l'un des dirigeants du P.O.I., mais s'affirmait, dans la discussion, « défaitiste » en U.R.S.S., opposé par conséquent à la stratégie de Trotsky de « défense de l'U.R.S.S. ».

28. Il s'agissait de Roger Clair (1900-1967), dessinateur industriel, ex-secrétaire du 10^e rayon de Paris du P.C., exclu en 1935, membre du B.P. du P.O.I., qui venait d'être pris dans une affaire de fausse monnaie. On croyait généralement qu'il s'y était engagé pour financer le P.O.I., mais à l'insu de ce dernier : il fut acquitté lors du procès en 1939, et réintégré à la demande de Jean Rous.

29. Fred Zeller (né en 1912), artiste peintre, dirigeant des J.S. de la Seine, avait refusé de s'incliner devant l'Union sacrée et exclu, avec ses camarades, en 1935, à l'initiative de l'appareil S.F.I.O. Il avait rendu visite à Trotsky en Norvège, et, gagné, avait assuré la transformation des J.S. en J.S.R. Mathias Corvin (né en 1911), métallo, dirigeant des J.S., avait suivi Zeller. Alors qu'ils étaient au P.O.I., ils s'embarquèrent tous deux dans une entreprise périlleuse, également pour faire de l'argent pour leur parti ; tous deux furent réintégré ultérieurement.

stalinien : « A bas Staline ! ». Elle a été reproduite dans la presse stalinienne³⁰. Puis il m'a écrit qu'il avait compris la leçon et serait plus prudent avec les staliniens. Mais il est tombé dans leurs griffes dans quelque sombre intrigue, et avec lui l'autre camarade, et ils ont été exclus tous les deux. C'étaient des dirigeants du mouvement de jeunesse et ce fut un coup dur pour le mouvement.

Je crois qu'il faut prévenir nos jeunes aux Etats-Unis. Nous avons des nouveaux, dévoués, mais inexpérimentés. Ils ignorent ce que les staliniens peuvent faire pour les provoquer. Des propositions étranges viendront de divers côtés. Il se peut qu'on trouve un jeune ouvrier ou étudiant révolutionnaire impliqué avec d'authentiques fascistes (cela peut venir de la Gestapo ou du G.P.U. en même temps), et de telles intrigues peuvent être absolument fatales à notre organisation, à l'internationalisme révolutionnaire.

R. — *Et l'Indochine ? N'avons-nous pas une forte section là ?*

Trotsky. — Oui, c'est une excellente section. Son dirigeant est en prison³¹. Ils ont un hebdomadaire important et je crois que l'organisation a été déclarée illégale par le ministre socialiste français des colonies³². Il me semble que le journal aussi ; je ne sais pas s'il paraît régulièrement, il y a deux mois que je ne l'ai plus vu.

Schachtman. — *Si, il paraît. J'en ai vu des exemplaires.*

30. *Œuvres*, 7, pp. 234-236.

31. *Ta Tu Thau* (1906-1945), fils d'un charpentier de village, avait émigré en France pour y faire des études en gagnant sa vie. Il avait fondé en 1928 le P.A.I. (parti de l'indépendance de l'Annam), né de l'action de l'Union intercoloniale fondée par le P.C. et en était devenu le principal dirigeant. En 1929, il avait rejoint le groupe de *La Vérité* ; arrêté en mai 1930 après une manifestation devant l'Elysée, il avait été expulsé de France en août suivant. Revenu à Saïgon, il y avait fondé en août 1931 l'Opposition de gauche indochinoise. Arrêté en août 1932, bénéficiaire d'un non-lieu en janvier 1933, il avait participé à la fondation de *La Lutte* en 1934. Arrêté en 1935, libéré, arrêté de nouveau le 28 septembre 1936, il avait été libéré le 15 novembre 1936, après onze jours de grève de la faim. Arrêté une fois de plus quelques semaines avant cet entretien, il avait entamé une nouvelle grève de la faim...

32. Ce journal était l'hebdomadaire saïgonnais *La Lutte*, qui avait été, pendant plusieurs années, l'organe d'un « front unique » entre staliniens et trotskystes et qui, depuis un an, était devenu l'organe exclusif de ces derniers. Le ministre socialiste auquel Trotsky fait allusion et qui était en effet responsable des poursuites contre Ta Tu Thau et ses camarades, était Marius Moutet (1876-1968), avocat et député de la Drôme.

*Cannon. — Et Molinier*³³ ?

Trotsky. — Molinier publie un organe théorique³⁴. Il déclare qu'il est en principe avec nous, mais que notre politique d'organisation est mauvaise, et qu'il en a une meilleure. Son organisation est imprégnée de haine pour la nôtre. Il est bien possible que vous soyez obligés d'accorder de l'attention à cette question, et que Vereeken le défende à la conférence. Molinier devrait rester dehors, mais les autres, ses militants, on peut les admettre s'ils le demandent individuellement et si lui reste dehors. C'est un élément qui peut être très utile, mais seulement avec une grande organisation. Dans une organisation comme la nôtre, des gens comme lui ne font que du désordre. Vous pouvez lui proposer de venir aux Etats-Unis et lui promettre des relations personnelles amicales, et, après un an, nous verrons.

Quant à la section allemande — c'est plus la question d'organiser leur journal. Naturellement comme un mouvement d'émigrés qui n'a pas de base de masse. Elle a *Unser Wort* qui paraît régulièrement. Les sections allemandes de Suisse, d'Autriche et de Tchécoslovaquie ont mis sur pied un organe théorique, *Der Einzige Weg*³⁵. La section allemande en tant que telle n'y est pas représentée, mais Walter Held³⁶ y participe. Je lui ai écrit pour lui demander pourquoi sa section n'y participe pas et j'attends une réponse. Le mieux serait de transformer cet organe en organe pour tous les camarades germanophones, et je pense que c'est réalisable. Nous avons d'excellents camarades, Johre et Fischer³⁷. Johre est un excellent marxiste. Dans l'émigration, les

33. Raymond *Molinier* (né en 1904) avait été l'un des pionniers de l'Opposition en France et son dirigeant le plus contesté. Trotsky l'avait longtemps défendu mais la rupture avait eu lieu entre eux en 1935 et Molinier avait été exclu. Il dirigeait alors le parti communiste internationaliste, rival de la section « officielle », le P.O.I.

34. Le P.C.I. publiait le journal *La Commune* et *La Vérité* comme revue théorique.

35. C'était Klement qui avait associé, à l'initiative du S.I., les militants suisses, autrichiens et allemands de Tchécoslovaquie pour lancer cette revue.

36. Heinz Epe, dit *Walter Held* (1910-1942), militant allemand émigré en Tchécoslovaquie, Hollande, puis Norvège, membre du bureau international des jeunes, était l'un des éléments conciliateurs de la section allemande en exil ravagée par les luttes fractionnelles. Il avait souvent rencontré Trotsky en Norvège.

37. Johre était l'un des pseudonymes de Josef *Weber* (1901-1950), un ancien pianiste de Gelsenkirchen qui était devenu le véritable chef de l'organisation allemande en exil. Fischer était le pseudonyme d'*Otto Schüssler* (1905-1982), un ouvrier saxon qui avait été secrétaire de Trotsky à Prinkipo pendant un an.

choses sont très difficiles. Il est plein d'amertume — c'est pour cela qu'il a refusé de publier un mensuel théorique pour toute la section — mais c'est nécessaire. Les camarades sont très bien formés théoriquement. Adolphe, par exemple était tout à fait « bleu » il y a quelques années, et il est maintenant un marxiste formé. Il écrit très bien dans trois langues et en connaît six autres. Mais le malheur c'est que Sneevliet, Vereeken et maintenant Serge refusent de reconnaître l'autorité du S.I. — parce qu'il est formé de militants jeunes et que leur politique est mille fois meilleure.

Cannon. — Et Maslow-Fischer³⁸ ?

Trotsky. — Ils sont Maslow-Fischer. Sur toutes les questions qui provoquent discussion — la Russie, l'Espagne, la Chine — ils sont contre notre ligne. Ils ont un journal et signent leurs articles « Buntari » — les insurgés. Ils ont toujours été des insurgés ; ils ont une mentalité différente.

Serge est un excellent poète, un homme de lettres. Il écrit très bien et a été longtemps anarchiste. Il est resté en Russie pendant des années dans les prisons staliniennes. Il était courageux et honnête et n'a pas capitulé, ce qui était très positif. Mais il n'a pas suivi le développement de la IV^e Internationale. Il est venu avec quelques idées très vagues — avec l'imagination du poète — pour rassembler le monde entier, le P.O.U.M., les anarchistes, nous. J'ai reçu de lui une lettre personnelle à propos de Sedov³⁹ dans laquelle il disait qu'en dépit de divergences secondaires, etc. etc. il était avec nous. Sauf qu'elles ne sont pas secondaires. Ce serait bien que nos amis américains prennent l'initiative de lui conseiller de ne pas faire de politique. J'essaierai aussi de lui écrire — c'est très délicat — que je le considère

38. Il s'agit de deux anciens dirigeants du K.P.D. et de sa « gauche ». Ruth Fischer (1895-1961), en réalité Elfriede Eisler, épouse Friedländer, Golke, enfin Pleuchot, née en Autriche, avait milité ensuite au sein du K.P.D. où elle était appuyée à partir de 1924 par Zinoviev. Isaac Tschereminski, dit Arkadi Maslow (1893-1941), russe, militant en Allemagne, était son compagnon et son associé politique. Exclue comme partisans de l'Opposition unifiée, ils avaient émigré en 1933 et rejoint pour presque deux ans et demi la L.C.I., Ruth Fischer entrant au S.I. et Maslow travaillant pour lui. Ils s'étaient éloignés en 1936 et avaient formé leur propre groupe.

39. Léon L. Sedov (1906-1938), fils aîné de Trotsky avait été depuis 1928 son principal collaborateur en exil. Il venait de mourir dans des circonstances suspectes. (Voir à son sujet le numéro spécial des *Cahiers Léon Trotsky*, n° 13 de 1983.)

comme un des meilleurs révolutionnaires et un des meilleurs écrivains, mais pas comme un politique.

Rosmer⁴⁰ est très amical avec nous. Il était en rapports avec Sneevliet, mais s'en est maintenant éloigné. Je ne crois pas qu'il prendra une part active au mouvement, mais son autorité morale peut nous être très utile.

C'est très dur pour nos camarades français, ils vivent dans une misère financière — aucune comparaison possible avec nos riches yankees. Un billet d'un dollar — trente francs — au S.I., c'est une fortune.

Cannon. — Nous avons envoyé cinquante dollars; nous avons un engagement mensuel régulier vis-à-vis du S.I.

Trotsky. — Oh, ça c'est très, très bon. Et ils sont économes.

Il faut avoir un sous-secrétariat à New York, avec la perspective qu'il puisse devenir le secrétariat réel⁴¹. Nous ne savons pas ce que sera le destin de l'Europe si le fascisme continue d'avancer. S'il continue, l'Amérique sera alors l'unique endroit et un sous-secrétariat est nécessaire.

40. Alfred Griot, dit *Rosmer* (1877-1964), ancien syndicaliste révolutionnaire, lié à Trotsky pendant la guerre, un des premiers communistes de France, exclu en 1924, avait créé l'Opposition de gauche internationale avec Trotsky en 1929 mais s'en était séparé en 1930 à cause de Raymond Molinier.

41. C'est la première fois que Trotsky fait cette proposition qui n'aboutira qu'après la disparition de fait du S.I. d'Europe en 1939...

DISCUSSION SUR LE LABOR PARTY¹

(21 mars 1938)

Cannon. — Le sujet d'aujourd'hui est le Labor Party, sous trois aspects : 1) notre position générale de principe ; 2) le développement de la Labor's Non-Partisan League², c'est-à-dire le mouvement politique du C.I.O. dans les syndicats qui montre à certains égards des tendances à l'action politique indépendante, à la constitution d'un parti, en d'autres endroits, comme New York, des tendances à moitié dans ce sens, candidats ouvriers localement, soutien de la coalition Républicains-Fusion³ et avec Roosevelt⁴ nationalement ; en d'autres endroits, ils soutiennent tous les

1. Compte rendu sténographique d'une discussion tenue à Coyoacán entre Trotsky, Cannon, Dunne, Shachtman et Rose Karsner (T 4434-3), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library. Il s'agissait de définir une attitude vis-à-vis du mouvement qui se dessinait dans le mouvement ouvrier américain pour la fondation d'un parti qui serait l'expression politique des syndicats — et qui est désigné ci-dessous par la formule algébrique « Labor Party ».

2. La Labor's Non Partisan League (L.N.P.L.) avait été fondée le 2 avril 1936 par les dirigeants du C.I.O., John L. Lewis et Sydney Hillman, sous la présidence du président du syndicat des imprimeurs de l'A.F.L., George Berry. Elle était présentée comme une initiative vers l'action politique indépendante des syndicats, mais ses inspirateurs s'efforçaient de l'utiliser pour canaliser vers Roosevelt et le parti démocrate les voix qui se portaient habituellement vers les candidats socialistes et communistes.

3. On appelait la coalition « Républicains-Fusion » la coalition qui s'était formée à New York entre, d'une part, l'aile dite « progressiste » du parti républicain dirigée par le membre du congrès Fiorello LaGuardia — qui votait pour Roosevelt au congrès — et le « parti de la fusion », né d'une coalition de social-démocrates et de partisans d'une administration honnête qui s'étaient dressés contre la corruption de la municipalité new-yorkaise dominée jusqu'alors par la machine démocrate dite de Tammany Hall. LaGuardia avait été élu maire par cette coalition en 1934.

4. Franklin D. Roosevelt (1882-1945), sénateur démocrate, avait été élu président des Etats-Unis en 1932 et réélu en 1936. Il avait préconisé la politique du New Deal et s'était appuyé sur une aile des dirigeants syndicaux. Sa politique avait le soutien ouvert du P.C. américain.

candidats capitalistes, surtout à travers le parti démocrate. 3) La question se pose : nos camarades dans les syndicats doivent-ils rejoindre la L.N.P.L ; que devons-nous faire dans les syndicats quand nous y sommes une petite minorité ; devons-nous devenir les champions de la L.N.P.L. ou nous tenir à l'écart dans une attitude critique ? Nous n'avons pas une politique définitive — par exemple, au New Jersey, nous expérimentons — nous avons poussé les syndicats à rejoindre la L.N.P.L. et là, soutenu une motion pour la formation d'un parti. Ailleurs, nous n'avons pas agi de cette façon. Comment devrions-nous nous comporter dans un Labor Party plus ou moins développé comme à Minneapolis ?

En principe, il apparaît que nous devrions condamner l'ensemble du mouvement et nous tenir à l'écart, mais ce n'est pas une politique très fructueuse. A Minneapolis, il existe une organisation indépendante pleinement constituée, le Farmer Labor Party⁵ qui présente ses propres candidats dans l'Etat et soutient nationalement Roosevelt.

Les staliniens qui ont été chassés des syndicats ont pénétré profondément dans la Farmer Labor Association⁶ — et cela constitue une arme contre nous dans les syndicats. Notre politique là est celle du bloc entre les syndicats trotskystes et ce qu'ils appellent les vrais « farmer-laborites », c'est-à-dire les réformistes qui croient au F.L.P. et ne veulent pas qu'il soit contrôlé par les staliniens. Jusqu'où pouvons-nous porter ce bloc ? Jusqu'où pouvons-nous combattre seulement pour le contrôle de l'organisation ? Mais si nos gens restent à l'écart, les staliniens prennent le contrôle. D'un autre côté, si nous combattons vraiment énergiquement comme nous le faisons dans les syndicats, nous devenons les champions du F.L.P. Ce n'est pas une question simple. Il est très facile de se perdre dans la politique réformiste.

5. Le Farmer Labor Party de l'Etat du Minnesota était né en 1923 de la fusion entre la Non Partisan League des fermiers, fondée en 1916 et la Working People's Non Partisan Political League elle-même fondée par la Minnesota State Federation of Labor, qui avait donné naissance à la Farmer Labor Association (F.L.A.), elle-même élément composant du Farmer Labor Party. Ce dernier, fait exceptionnel, jouissait dans cet Etat du soutien de l'ensemble des organisations syndicales affiliées à l'A.F.L., lesquelles finançaient son activité par un versement intégré dans les cotisations. C'est ce qui avait permis au F.L.P. du Minnesota de survivre après 1924, alors que les autres Labor Parties disparaissaient.

6. Constituée par les syndicats, la F.L.A. était une organisation formellement indépendante pouvant recevoir des adhésions directes par l'intermédiaire de ses sections locales, les clubs. C'est à partir de 1934 que le P.C. avait commencé dans le Minnesota la conquête systématique de positions dans les clubs et la F.L.A. elle-même : cette année-là, les grèves victorieuses de Minneapolis avaient donné aux trotskystes une hégémonie dans le mouvement syndical.

*Dunne*⁷. — D'abord je voudrais dire que les staliniens, en contrôlant l'appareil du F.L.A. contrôlent plus que le seul appareil, ils nous rendent la vie difficile dans les syndicats. En ne participant pas à ce parti par nos liaisons syndicales, nous permettons aux staliniens et aux éléments les plus réactionnaires du F.L.P. d'avoir une arme contre nous dans le mouvement ouvrier. Nous avons une politique précise en ce qui concerne notre travail dans les syndicats. Nos camarades qui ont parlé pour le F.L.P. l'ont fait de façon très critique, conseillant aux syndicats de ne les utiliser que jusqu'à un certain point, et nous avons réussi à garder notre politique du réformisme. Mais, comme l'a dit le camarade Cannon, c'est difficile de savoir jusqu'où on peut aller dans cette direction ; nous ne prenons pas la responsabilité pour le Labor Party et pourtant elle est rejetée sur nous par les ouvriers qui croient que nous pouvons lutter efficacement pour ses membres comme nous le faisons dans les syndicats. Jusqu'à présent, même l'offensive des staliniens contre nous n'est pas parvenue à les ébranler. Les staliniens, avec une fraction importante des intellectuels progressistes, sont en train de transformer de plus en plus le Labor Party en un bloc avec les candidats démocrates et libéraux. A l'intérieur du F.L.P., les staliniens s'efforcent de conserver le contrôle en établissant une discipline formelle, avant tout contre nous. Nous avons combattu cela, exigeant la démocratie dans le Labor Party et nous avons réussi. Nous n'avons absolument pas réussi à empêcher un bloc plus étroit avec le parti démocrate. Nous ne pouvons pas encore demander aux syndicats de soutenir le S.W.P. contre le F.L.P.

Cannon. — A Saint-Paul où le F.L.P. a passé un accord pour soutenir le candidat capitaliste à la mairie, nous avons présenté notre propre candidat.

Trotsky. — Pouvez-vous m'expliquer comment il a été possible qu'en dépit du fait que les staliniens contrôlent une fraction importante de ce parti, il ait adopté une résolution contre les fascistes et les communistes ?

Dunne. — Cela n'est arrivé que dans une région. A certains endroits, il y a des « farmer-laborites » qui travaillent avec nous —

7. Vincent R. *Dunne* (1890-1970), né au Kansas, avait été à 17 ans un militant actif des I.W.W. Membre du P.C. en 1919, il avait été l'un des pionniers de l'Opposition de gauche à laquelle il avait entraîné deux de ses frères. Il avait été avec Carl Skoglund le fondateur du noyau trotskyste de Minneapolis et l'un des dirigeants des grèves de 1934. Il était l'un des principaux dirigeants du S.W.P.

ils contrôlaient ce district contre les staliniens — nous avons là quelques camarades, nous avons aidé à préparer la résolution de façon très différente, mais nous n'étions pas à la commission des résolutions — tard dans la nuit, la résolution a été adoptée dans la hâte.

Trotsky. — Cette résolution peut être utilisée contre nous également. Comment ce parti est-il construit ? Il est basé non seulement sur les syndicats, mais sur d'autres organisations puisqu'il y a des progressistes, des intellectuels, etc. Y a-t-il des admissions individuelles, ou seulement collectives ?

Dunne. — Le F.L.P. repose sur les organisations économiques ouvrières, les syndicats, les coopératives, etc., les organisations coopératives de fermiers, et aussi sur des unités territoriales, des clubs urbains, etc. Il permet aussi l'adhésion d'organisations culturelles, d'organisations d'assurances contre la maladie ou sur la vie, etc. et aussi des clubs de quartier. Les staliniens et les intellectuels adhèrent par ces clubs : ils ont plus de contrôle que le local des conducteurs qui a 40 000 membres. Nous combattons cela — nous exigeons qu'on donne aux syndicats leur représentation réelle — nous avons là-dessus le soutien des syndicats.

Trotsky. — Pouvez-vous me dire quelles sont les nuances d'opinion parmi nos camarades dirigeants sur cette question — en gros ?

Cannon. — Il existe des nuances d'opinion non seulement dans la direction mais dans les rangs. Les problèmes se posent surtout dans les syndicats. On propose une motion dans les syndicats pour l'adhésion à la L.N.P.L. Le sentiment en faveur de ça, surtout dans les syndicats C.I.O., est une écrasante majorité. Je pense que notre politique dans le New Jersey, que, dans ce syndicat au moins, nous ne nous opposons pas à l'adhésion à la L.N.P.L., devra être adoptée. Il y a aussi dans le parti une tendance (qui dit) que, dans la L.N.P.L., nous devons insister pour la formation du Labor Party. Je me hasarde à dire que les camarades des syndicats seraient très satisfaits s'ils pouvaient obtenir cette décision. Mais ils n'ont pas encore mesuré toutes les difficultés. Le dilemme est qu'on devient les champions du F.L.P. en ayant une politique agressive. Nous avons même un camarade au comité exécutif d'Etat du F.L.P. au New Jersey. Les bureaucrates essaient d'ajourner la date de la formation du F.L.P. La politique de Lewis, Hillman est de

tout mettre de côté jusqu'en 1940⁸. Si nos camarades voulaient se battre énergiquement, s'ils pouvaient être sincères dans leur défense du F.L.P., ils pourraient grouper une vraie opposition contre les bureaucrates. Mais alors le dilemme est que nous nous faisons les champions de la création d'un F.L.P. que nous combattons.

Il y aura dans notre plénum des différences d'opinion — il y aura une tendance à devenir d'énergiques combattants pour la constitution d'un Labor Party. Mon opinion est que c'est là le sentiment qui prévaut dans le parti, adhérer à la L.N.P.L. et devenir des combattants agressifs pour la constitution d'un Labor Party et contre la politique de soutien des candidats capitalistes, si nous pouvons le faire sans compromettre notre position de principe, ce serait le mieux pour gagner de l'influence. Nous ne disons rien pratiquement aux ouvriers qui sont prêts à faire un pas en avant. Le P.C. est non seulement le champion du L.P., c'est un parti rooseveltien ; les bureaucrates dans les syndicats sont en train de bloquer aussi un fort mouvement des travailleurs pour un Labor Party.

Shachtman. — Je ne dirais pas que le sentiment en faveur du Labor Party est si fort aujourd'hui parmi les ouvriers. Le gros du sentiment pro-Labor Party qui avait pu s'exprimer a été canalisé dans le canal Roosevelt. Nous avons eu une crise formidable et pourtant tout ce qui en est sorti c'est une forme hybride de L.P. à New York⁹. En tout cas, si on compare 1938 avec 1924¹⁰, on peut

8. John L. Lewis (1880-1969), président de l'United Mine Workers depuis 1920, et l'un des bureaucrates syndicaux les plus endurcis avait tiré les leçons de la crise et s'était fait dans les années trente le champion du syndicalisme de masse qu'il fallait, selon lui, créer et contrôler pour ne pas être débordé. Il avait en 1935 pris la tête du C.I.O. qui allait devenir la centrale syndicale de masse des Etats-Unis, dépassant rapidement la vieille centrale A.F.L. Sidney Hillman (1887-1946), né en Lithuanie, émigré aux Etats-Unis en 1907, avait été le fondateur et était resté le président d'un syndicat de type industriel, l'Amalgamated Clothing Workers, l'un des rares syndicats de ce type à être affilié à l'A.F.L. qui, on le sait, était le bastion du syndicalisme de métier. Il était vice-président du C.I.O. et très lié à John L. Lewis à l'époque. C'était en 1940 qu'était prévue l'élection présidentielle et un éventuel « troisième terme » pour Roosevelt.

9. C'est en juillet 1936 qu'avait été fondé à New York l'American Labor Party de l'Etat de New York, à l'initiative de dirigeants syndicaux comme Dubinsky, mais aussi d'éléments appartenant à la « vieille garde », la droite du S.P. américain. Il s'agissait de défendre localement des candidats « Labor Party », mais, sur le plan de la ville, il était pour le vote LaGuardia à la mairie, et sur le plan national, pour Roosevelt.

10. Il y avait eu en 1924 une vague de création de Labor Parties dans la plupart des Etats américains. Le mouvement le plus puissant était parti de Chicago et de sa Federation of Labor animée alors par John Fitzpatrick qui avait été l'organisateur de la fameuse grève des abattoirs. Le mouvement avait été tout

dire qu'il n'y a guère de mouvement en faveur d'un Labor Party maintenant : alors, à cette époque, il y avait vraiment un sentiment plus réel dans les syndicats. Je pense que nous n'avons pas une idée claire des perspectives d'un Labor Party, que nous allons faire quelques grosses erreurs politiques. Je crois qu'un grand changement est en train de se produire, — un éclatement des vieux partis. Le plus grand parti politique, le parti démocrate, qui a le soutien de 90 % des ouvriers et des paysans, est en train de scissionner presque sous nos yeux¹¹. Au congrès, le combat ne se déroule plus entre républicains et démocrates, mais entre deux parties des démocrates. Il existe de très bonnes raisons de croire que, dans l'élection de 1940, nous aurons un nouvel alignement politique avec les vieux républicains fusionnés avec d'un côté les démocrates du Sud et de l'autre les démocrates du New Deal, les partisans de Roosevelt, plus le C.I.O., Lewis ; ce sera même assez puissant pour entraîner le gros de l'A.F.L.¹². C'est précisément cette perspective qui empêche Lewis, Hillman, de se faire les champions du L.P. — ils attendent la scission dans le parti démocrate où ils pourront jouer un rôle considérable. C'est pourquoi je ne pense pas qu'il y aura un progrès réel, sérieux, substantiel, du mouvement L.N.P.L. pour un Labor Party indépendant.

Il est vrai que notre position est plutôt difficile, mais nous avons beaucoup d'expérience avec les mouvements Labor Party, on pourrait s'aider en généralisant par référence à notre situation à Minneapolis : je ne pense pas que notre développement y soit dû à notre participation au mouvement F.L.P. mais à nos activités dans les syndicats. Néanmoins et parce que nous grandissons, il nous faut nécessairement participer à la politique du F.L.P. et je ne peux pas dire que je suis entièrement satisfait de la situation là. Je ne peux pas dire que nous ayons proposé une autre ligne de conduite. En effet, à Minneapolis, nous sommes dans un bloc avec des réformistes dits honnêtes — ce sont des canailles pour leur propre

près d'aboutir à un parti à l'échelle nationale, mais Fitzpatrick avait reculé au dernier moment et s'était retiré, laissant les communistes « capturer » un Farmer Labor Party où il ne restait plus qu'eux-mêmes.

11. Le parti démocrate était ouvert à de nombreux courants contadictaires, depuis le courant « progressiste », où se retrouvaient nombre de compagnons de route du P.C., jusqu'aux démocrates du Sud, hostiles à toute politique de concessions aux Noirs. Le chef de file des « démocrates conservateurs » était l'ancien directeur du budget Lewis W. Douglas.

12. L'American Federation of Labor, la vieille centrale de Gompers, était restée fidèle à l'organisation de métier et une conception très conservatrice, mais elle était également plutôt liée, soit au parti démocrate, soit aux républicains de LaGuardia.

compte — qui sont dans un bloc avec les démocrates, dirigé presque exclusivement contre les staliniens et contre le contrôle mécanique que les staliniens exercent sur le F.L.P. Dans l'action, nous ne sommes pas distinguables des prétendus réformistes honnêtes. Nous nous distinguons des staliniens, mais seulement dans la mesure où nous sommes dans un bloc avec des réformistes honnêtes qui votent pour le F.L.P. dans l'Etat et pour les démocrates au plan national.

Si nous devons suivre la politique de nous opposer à ce qu'on soutienne des candidats capitalistes en faveur des candidats F.L.P., sérieusement, systématiquement, effectivement, je ne peux pas voir comment nous pouvons éviter de devenir les champions du Labor Party, de prendre l'initiative, partout où il n'existe pas de Labor Party, d'en constituer un. A moins que tous les signes ne se révèlent faux, ces Labor Parties constitueront un appendice de Roosevelt comme ce fut le cas pour l'A.L.P. de New York soutenant nationalement Roosevelt et localement les Républicains-Fusion. Une fois qu'on a commencé ça, je ne vois pas bien comment on pourrait éviter les conséquences d'une politique qu'on a suivie en 1924¹³ quand nous étions au P.C., avec la complication supplémentaire que le parti stalinien est dans les syndicats et que, s'il est vrai qu'ils sont un parti rooseveltien, ils appellent encore dans les syndicats à former un Labor Party.

Cannon. — Pas trop. Je dirais que, au cours de la première période du Front populaire, les staliniens avaient comme mot d'ordre « Organisons le Labor Party comme parti du peuple américain ! », mais ce n'est maintenant plus qu'un geste rituel. En ce moment, ils sont même contre une scission prématurée du parti démocrate. Il n'est pas vrai que le sentiment maintenant en faveur d'un L.P. soit moindre qu'en 1924. A cette époque, il n'avait pas de base dans les syndicats ; c'était surtout un mouvement de fermiers. Maintenant le mouvement est dominé par les syndicats C.I.O. Ce n'est pas la vieille politique de Gompers¹⁴. Les syndicats sont enrégimentés politiquement, le sentiment dans les rangs pour leur propre parti est très fort. La L.N.P.L. ne va pas satisfaire cette aspiration des ouvriers. La politique de Lewis et des bureaucrates est expérimentale : si les ouvriers réclament plus fort, on fera

13. Le P.C. américain avait combattu pour la création d'un Labor Party et, en lui faisant adopter son programme, avait provoqué le départ de ses partenaires...

14. Samuel Gompers (1850-1924), ancien ouvrier cigariier, avait, sauf à de brefs intervalles, présidé l'A.F.L. de 1886 à sa mort. Accroché au syndicalisme de métier, il était aussi résolument hostile à toute action politique indépendante.

*quelques concessions. C'est un pas au-dessus de la politique de Gompers [...]*¹⁵.

Trotsky. — La question est très importante et complexe. Quand la Ligue¹⁶ a pour la première fois étudié cette question, il y a sept ou huit ans, si nous allions être ou non pour un Labor Party, si nous allions ou non prendre l'initiative sur ce point, alors le sentiment général était de ne pas le faire et c'était tout à fait juste. La perspective de développement n'était pas claire. Je crois que la majorité d'entre nous espéraient que notre organisation se développerait plus vite. D'un autre côté, je crois que personne dans nos rangs n'a, pendant cette période, prévu l'apparition du C.I.O. à cette vitesse et avec cette puissance. Dans notre perspective, nous avons surestimé la possibilité d'un développement de notre parti au détriment des staliniens, d'un côté, et, de l'autre, nous n'avons pas vu ce puissant mouvement syndical et le rapide déclin du capitalisme américain. Ce sont deux faits qu'il nous faut reconnaître¹⁷. Je ne peux pas parler à partir de mes propres observations mais théoriquement. La période de 1924, je ne la connais qu'à travers l'expérience de notre ami commun, Pepper¹⁸. Il vint me voir pour me dire que le prolétariat américain n'était pas une classe révolutionnaire, c'étaient les fermiers et que nous devons nous tourner vers eux, pas vers les ouvriers. C'était la conception de l'époque. C'était un

15. La sténographe indique qu'il s'est déroulé à ce moment une longue et vive discussion entre Shachtman et Cannon sur la comparaison entre la situation de 1923 et celle de 1938 du point de vue du Labor Party, qu'elle n'a pas cru devoir retenir.

16. La « Ligue », c'est la Communist League of America (C.L.A.) qui fut l'organisation de l'Opposition de gauche américaine de sa création en 1930 à sa fusion avec l'American Workers Party de Muste au sein du Workers Party of the United States (W.P.U.S.) en 1934. Trotsky résume ci-dessous une discussion dans laquelle il était intervenu.

17. Remarquons ici que Trotsky fait à ce propos une « autocritique », ce qui est élégant, car la responsabilité est évidemment au premier chef celle des dirigeants américains dans une période où lui-même ne pouvait guère suivre les développements aux Etats-Unis.

18. *Pepper* avait été le pseudonyme aux Etats-Unis du Hongrois Jozsef *Pogany* (1886-1937), ancien commissaire du peuple dans la république des conseils de 1919, réfugié en U.R.S.S., envoyé aux Etats-Unis dans une mission commerciale qui s'était érigé en maître à penser et dirigeant de fait du P.C. où il apparaissait sous le nom de John Pepper. Il avait notamment entraîné le P.C. dans l'aventure que constituait le soutien initial de la candidature présidentielle du sénateur « progressiste » Robert LaFollette en 1924. Dans l'I.C., Pepper, qui appartenait à la « droite », était un adversaire acharné de l'Opposition de gauche. Aux Etats-Unis, il avait été celui de la fraction Foster-Cannon, à laquelle appartenaient aussi Dunne et Shachtman : d'où l'ironique allusion de Trotsky.

mouvement de fermiers — de ces fermiers qui sont par nature enclins à chercher des panacées (populisme, FLPisme) à chaque crise. Maintenant on a un mouvement d'une importance énorme, le C.I.O., quelques trois millions et plus, organisés dans une organisation nouvelle, plus militante. Cette organisation, qui a commencé par des grèves, de grandes grèves, et a aussi partiellement entraîné l'A.F.L. dans ces grèves pour les augmentations de salaires, cette organisation, à ses premiers pas, entre dans la plus grande crise [jamais connue] aux Etats-Unis. La perspective de grèves économiques est exclue pour la prochaine période, étant donné la situation du nombre croissant de chômeurs, etc. Nous pouvons chercher la possibilité de lui faire jeter tout son poids dans la balance politique.

Toute la situation objective l'imposait aux ouvriers comme aux dirigeants — aux dirigeants dans un double sens. D'un côté, ils exploitent la tendance au profit de leur propre autorité et, de l'autre, ils essaient de le briser et de ne pas lui permettre de dépasser ses dirigeants. La L.N.P.L. a cette double fonction. Je ne crois pas qu'il faille réviser théoriquement notre politique, mais je crois qu'elle a besoin d'être concrétisée. En quel sens ? Sommes-nous pour la création d'un Labor Party réformiste ? Non. Sommes-nous pour une politique qui puisse donner aux syndicats la possibilité de jeter leur poids dans la balance ? Oui.

Il peut devenir un parti réformiste — cela dépend du développement. Ici se pose la question du programme. Je l'ai indiqué hier et je vais le souligner aujourd'hui : il nous faut un programme de revendications transitoires, dont la plus achevée est celle de gouvernement ouvrier et paysan. Nous sommes pour un parti, pour un parti indépendant des masses laborieuses, qui prendra le pouvoir dans l'Etat. Nous devons concrétiser cela — nous sommes pour la création de comités d'usine, pour le contrôle ouvrier de l'industrie par les comités d'usine. Toutes ces questions sont maintenant suspendues en l'air. Ils parlent de technocratie et lancent le mot d'ordre de « produire pour utiliser »¹⁹. Nous nous opposons à cette formule de charlatans et avançons le contrôle ouvrier de la production par les comités d'usine.

Lundberg a écrit le livre *Soixante Familles. The Annalist*²⁰

19. Le mouvement pour la « technocratie » était très à la mode dans l'Amérique des années trente, après le début de la crise. On expliquait qu'il fallait placer l'économie sous le contrôle d'ingénieurs et, en général, de spécialistes, afin de la « rationaliser ».

20. *The Annalist*, « revue de finance, de commerce et d'économie » fondée en 1920, ne faisait qu'exprimer la fureur du Grand Capital devant un livre qui le mettait en accusation.

affirme que ses chiffres sont faux. Nous disons : les comités d'usine examineront les livres de compte. Ce programme, nous devons le développer parallèlement avec l'idée d'un Labor Party dans les syndicats et de piquets d'ouvriers armés, c'est-à-dire de milice ouvrière. Autrement, c'est une abstraction et une abstraction est une arme entre les mains de la classe adverse. La critique [à faire] aux camarades de Minneapolis, c'est de ne pas avoir concrétisé un programme. Dans ce combat, nous devons souligner que nous sommes pour le bloc des ouvriers et des fermiers, mais pas de fermiers comme Roosevelt (je ne sais pas si vous avez remarqué que dans la présentation de sa candidature, il a donné comme profession « fermier »). Nous ne sommes pour un bloc qu'avec les fermiers exploités, pas les fermiers exploités, les fermiers exploités et les ouvriers agricoles. Nous pouvons devenir les champions de ce mouvement, mais sur la base d'un programme concret de revendications. A Minneapolis, la première tâche devrait être de démontrer statistiquement que 10 000 ouvriers n'ont pas plus de voix que, disons, dix intellectuels ou cinquante personnes organisées par les staliniens. Puis il nous faut présenter cinq ou six revendications, très concrètes, adaptées à l'esprit des ouvriers et des fermiers et inculquer à chaque camarade : comités ouvriers d'usine et puis gouvernement ouvrier et paysan. C'est là le vrai sens du mouvement.

Cannon. — *Proposerons-nous aux syndicats d'adhérer à la L.N.P.L. ?*

Trotsky. — Oui, je le crois. Naturellement nous ferons notre premier pas de façon à accumuler une expérience pour le travail pratique, pas nous engager dans des formules abstraites, mais développer un programme d'action concret et des revendications, dans le sens que ce programme de transition soit issu des conditions de la société capitaliste actuelle, mais qu'il conduise tout de suite au-delà des limites du capitalisme. Ce n'est pas le programme minimum réformiste qui n'a jamais compris la milice ouvrière et le contrôle ouvrier sur la production. Ces revendications sont transitoires parce qu'elles mènent de la société capitaliste à la révolution prolétarienne, dans la mesure où elles deviennent les revendications des masses comme le gouvernement prolétarien. Nous ne pouvons pas nous en tenir aux revendications quotidiennes du prolétariat. Nous devons donner aux travailleurs les plus arriérés le mot d'ordre concret qui répond à leurs besoins et mène dialectiquement à la conquête du pouvoir par la violence.

Shachtman. — *Comment motiveriez-vous le mot d'ordre de milice ouvrière ?*

Trotsky. — Par le mouvement fasciste en Europe. Toute la situation démontre que les blocs des libéraux, des radicaux et de la bureaucratie ouvrière ne sont rien, comparés à la bande fasciste militarisée : seuls des travailleurs avec une expérience militaire peuvent s'opposer au danger fasciste. Je crois qu'en Amérique, vous avez assez de scabs²¹, de tueurs, pour lier ce mot d'ordre avec l'expérience locale, par exemple en montrant l'attitude de la police, l'état de choses à Jersey. Dans cette situation, dites tout de suite que ce maire-gangster²², avec sa police de gangsters, devrait être chassé par la milice ouvrière. « Nous voulons ici l'organisation du C.I.O., mais, contrairement à la Constitution, on nous enlève le droit de nous organiser. Si le pouvoir fédéral ne peut pas contrôler le maire, alors nous, ouvriers, devons organiser, pour notre protection, la milice ouvrière et combattre pour nos droits. » Ou bien, dans les conflits entre A.F.L. et C.I.O., nous pouvons mettre en avant le mot d'ordre de milice ouvrière comme une nécessité pour la protection des réunions ouvrières. Et particulièrement [il faut] l'opposer à l'idée stalinienne du Front populaire et on peut souligner le résultat de ce Front-popularisme, le destin de l'Espagne et la situation en France. Puis on peut souligner le mouvement en Allemagne, les camps nazis. Nous devons dire : « Vous, ouvriers de cette ville, serez les premières victimes de cette bande fasciste. Il faut vous organiser, il faut vous armer ! »

Cannon. — *Quel nom donnerez-vous à ces groupes ?*

Trotsky. — On peut leur donner un nom modeste, piquets d'ouvriers armés.

Cannon. — *Comités de défense ?*

Trotsky. — Oui. Il faut en parler avec les ouvriers.

21. Nous n'avons pas traduit, à dessein, le mot « scab » qui signifie « jaune » ou encore « briseur de grève », parce qu'il est en train de s'internationaliser.

22. Trotsky fait ici allusion à la situation créée dans Jersey City sous l'administration d'un maire démocrate. Frank Hague (1876-1956) utilisait la police, ainsi que des bandes payées par le patronat, pour interdire par la force toute tentative d'organisation du C.I.O. sur le territoire de sa commune.

Cannon. — Le nom est très important. On peut populariser les comités de défense des ouvriers. Milice ouvrière sonne trop « étranger ».

Shachtman. — Il n'y a pas encore aux Etats-Unis le danger fasciste qui ferait naître le sentiment en faveur d'une organisation comme la milice ouvrière. L'organisation d'une milice ouvrière présuppose une préparation à la prise du pouvoir. Ce n'est pas encore à l'ordre du jour aux Etats-Unis.

Trotsky. — Naturellement on ne peut prendre le pouvoir que quand on a la majorité de la classe ouvrière, mais, même en ce cas, la milice ouvrière sera une petite minorité. Même dans la révolution d'octobre, la milice était une petite minorité. La question est : comment organiser et armer de la sympathie des masses cette petite minorité ? Comment pouvons-nous y arriver ? En préparant les masses par la propagande. La crise, la tension des rapports de classe, la création d'un parti ouvrier, d'un Labor Party, signifie une terrible aggravation [de la tension] des forces. La réaction sera tout de suite un mouvement fasciste. C'est pourquoi il nous faut maintenant lier l'idée du Labor Party avec ses conséquences — autrement nous n'apparaîtrions que comme des pacifistes avec des illusions démocratiques. Nous avons également la possibilité de lancer des mots d'ordre de notre programme de transition et de voir la réaction des masses. Nous verrons quels mots d'ordre choisir, quels mots d'ordre abandonner, mais si nous abandonnons nos mots d'ordre avant expérience, avant d'avoir vu la réaction des masses, nous ne progresserons jamais.

Dunne. — Je voulais poser une question sur le mot d'ordre de l'accès des ouvriers aux secrets de l'industrie. Il me semble qu'il faut bien y réfléchir et l'appliquer avec soin car il pourrait conduire à des difficultés que nous avons déjà expérimentées. En fait, un des moyens de réduire l'ardeur militante des ouvriers consiste pour le patron à offrir de nous montrer les livres et prouver qu'ils perdent de l'argent, la question n'étant pas de savoir s'ils sont honnêtes ou non. Nous avons combattu ça en disant : « c'est à vous d'organiser vos affaires ; nous exigeons des conditions de vie décentes ». Je me demande donc quels seraient les effets de notre mot d'ordre d'accès des ouvriers aux secrets de l'industrie.

Trotsky. — Oui, les capitalistes le font dans deux cas, quand la situation de l'entreprise est vraiment mauvaise, et quand ils peuvent tromper les ouvriers. Mais il faut poser la question sous un angle plus général. En premier lieu, il y a des millions de chômeurs, et le gouvernement affirme qu'il ne peut pas payer plus et les capitalistes disent qu'ils ne peuvent pas contribuer plus — nous voulons avoir accès aux livres de compte de cette société. Le contrôle des revenus devrait être organisé par les comités d'usine. Les ouvriers diront : nous voulons des statisticiens qui soient dévoués à la classe ouvrière. Si une branche industrielle démontre qu'elle est réellement ruinée, alors, vous répondez « Nous proposons de vous exproprier. Nous dirigerons mieux que vous. Pourquoi n'avez-vous pas de profits ? A cause du chaos de la société capitaliste. » Nous disons : les secrets commerciaux sont une conspiration des exploités contre les exploités, des producteurs contre les travailleurs. A l'époque de la liberté, à l'époque de la concurrence, ils ont clamé qu'ils voulaient le secret pour se protéger. Maintenant ils n'ont plus de secrets les uns pour les autres, mais seulement pour la société. Cette revendication de transition est aussi un pas vers le contrôle ouvrier de la production comme plan préparatoire à la direction de l'industrie. Tout doit être contrôlé par les ouvriers qui seront demain les maîtres de la société. Mais appeler à la conquête du pouvoir, cela semble aux ouvriers américains illégal, fantastique. Mais si vous dites : « Les capitalistes refusent de payer pour les chômeurs et cachent à l'Etat leurs véritables profits et le cachent aussi aux ouvriers en tenant des comptes malhonnêtes », les ouvriers le comprendront. Si nous disons au fermier : « La banque vous roule. Ils ont de gros profits. Et nous vous proposons de créer un comité de fermiers pour regarder les livres de compte de la banque », tout fermier comprendra cela. Nous disons : « Le fermier ne peut faire confiance qu'à lui-même ; qu'il crée des comités pour contrôler les crédits agricoles ! », ils comprendront. Cela présuppose un état d'esprit turbulent chez les fermiers, on ne peut pas faire ça tous les jours. Mais introduire cette idée dans les masses et chez nos propres camarades, c'est absolument nécessaire de le faire tout de suite.

Shachtman. — *Je crois qu'il n'est pas juste, contrairement à ce que vous dites, de mettre en avant le mot d'ordre de contrôle ouvrier de la production, avant celui de milice ouvrière. Le mot d'ordre d'ouverture des livres de compte de la classe capitaliste est plus adéquat dans la période présente et peut être popularisé. Quant aux*

deux autres, il est vrai que ce sont des mots d'ordre de transition, mais pour la fin de la route, qui est proche, de la préparation de la lutte pour le pouvoir. La transition implique un chemin, qu'il soit long ou court. Chaque étape de cette route exige ses propres mots d'ordre. Pour aujourd'hui nous pouvons utiliser celui de l'examen des livres de compte des capitalistes, pour demain, celui du contrôle ouvrier sur la production et celui de la milice ouvrière.

Trotsky. — Comment, dans une situation aussi critique à l'échelle du monde entier, pouvons-nous mesurer l'étape du développement aux Etats-Unis ? Vous dites que c'est le début, pas la fin. Quelle est la distance ? 100, 10, 4, combien dites-vous à peu près ? Au bon vieux temps, les social-démocrates disaient : « Nous n'avons que 10 000 ouvriers, plus tard nous en aurons 100 000, puis un million, et alors nous aurons le pouvoir. » Le développement mondial, pour eux, n'était qu'une accumulation de quantités, 10 000, 100 000, etc. Nous avons maintenant une situation tout à fait différente. Nous sommes dans une période du capitalisme déclinant, de crises toujours plus agitées et terribles, et de la guerre qui approche. En temps de guerre, les ouvriers apprennent très vite. Si vous dites qu'il faut attendre et voir, puis faire de la propagande, nous ne serons pas l'avant-garde, mais l'arrière-garde. Si vous me demandez : « Est-il possible que les ouvriers américains s'emparent du pouvoir dans dix ans ? », je dirai : « Oui, c'est tout à fait possible. » L'explosion du C.I.O. démontre que la base de la société capitaliste est minée. La milice ouvrière et le contrôle ouvrier de la production sont deux aspects d'une même question. L'ouvrier n'est pas un comptable. Quand il demande à voir les livres, il veut changer la situation en la contrôlant, puis en la dirigeant. Naturellement nous mettons en avant nos mots d'ordre en fonction de l'écho qu'ils trouvent dans les masses. Quand on voit la réaction des masses, on sait quel aspect de la question souligner. Nous dirons : « Roosevelt veut aider les chômeurs par l'industrie de guerre. Mais si nous, travailleurs, gérons la production, nous pourrions trouver une autre industrie, pas pour les morts, pour ceux qui vivent. » La question peut devenir compréhensible même pour un ouvrier moyen qui n'a jamais pris part à un mouvement politique. Nous sous-estimons le mouvement révolutionnaire dans les masses travailleuses. Nous sommes une petite organisation, propagandiste, et, dans certaines situations, nous sommes plus sceptiques que les masses qui se développent très vite. Au début de 1917, Lénine disait que le parti est dix fois plus révolutionnaire que son

comité central et les masses cent fois plus révolutionnaires que les rangs du parti. Il n'y a pas maintenant aux Etats-Unis de situation révolutionnaire. Mais les camarades avec des idées très révolutionnaires dans les époques tranquilles peuvent devenir de vrais freins au mouvement dans des situations révolutionnaires — cela se produit souvent. Un parti révolutionnaire attend la révolution si souvent et si longtemps qu'il a l'habitude de la reporter.

Cannon. — *On voit ce phénomène des grèves : elles balaient le pays et prennent par surprise le parti révolutionnaire. Faut-il proposer ce programme de transition dans les syndicats ?*

Trotsky. — Oui, nous faisons de la propagande pour ce programme dans les syndicats, nous le proposons comme base programmatique du L.P. Pour nous, c'est un programme de transition, mais pour eux, c'est le programme. Maintenant il s'agit du contrôle ouvrier sur la production. Mais on ne peut réaliser ce programme qu'à travers un gouvernement ouvrier et paysan. Il nous faut populariser ce mot d'ordre.

Cannon. — *Et ce mot d'ordre-là, faut-il le mettre en avant aussi en tant que programme de transition ou bien est-ce un pseudonyme de la dictature du prolétariat ?*

Trotsky. — Dans notre esprit, il mène à la dictature du prolétariat. Nous disons aux ouvriers et aux fermiers : « Vous voulez Lewis comme président ? Bien, cela dépend de son programme. Lewis, plus Green, plus LaFollette²³ égale représentants des fermiers ? Cela aussi dépend du programme. Nous essayons de concrétiser le programme, de le rendre plus précis, alors le gouvernement ouvrier et paysan signifie le gouvernement ouvrier dirigeant les fermiers.

Shachtman. — *Comment conciliez-vous cela avec l'affirmation primitive selon laquelle nous ne pouvons appeler à l'organisation d'un Labor Party réformiste ? J'aimerais comprendre claire-*

23. Robert M. LaFollette Jr (1895-1953), sénateur du Wisconsin, était l'héritier politique et le fils de Robert M. LaFollette (1855-1925) qui avait été le chef des républicains « progressistes », puis candidat à la présidence des Etats-Unis en 1924 au compte de la League for Progressive Political Action. William Green (1873-1952) avait succédé à Gompers à la tête de l'A.F.L. Aussi réactionnaire, il avait moins de talent et s'était entêté à résister aux partisans de l'ouverture des syndicats aux ouvriers non qualifiés.

ment ce que fait concrètement notre camarade quand son syndicat est affilié à la L.N.P.L. et qu'il est délégué au L.P. Là la question se pose de quoi faire aux élections et on propose « Soutenons LaGuardia²⁴ ! ». Comment se présente concrètement cette question pour nos camarades ?

Trotsky. — Nous avons ici une réunion syndicale pour discuter de l'affiliation à la L.N.P.L. Dans le syndicat, je dirai d'abord : « Premièrement, l'unification des syndicats sur un plan politique est un pas en avant. Il existe un danger qu'il tombe aux mains de nos ennemis et c'est pourquoi je propose deux mesures : 1) que nous n'ayons comme représentants que des ouvriers ou des fermiers ; que nous ne dépendions en rien des prétendus alliés parlementaires ; 2) que nos représentants suivent notre programme, celui-ci. » Nous esquissons alors des plans concrets sur le chômage, le budget militaire, etc. Puis je dis : « Si vous me proposez comme candidat, vous connaissez mon programme. Si vous m'envoyez vous représenter, je combattrai pour ce programme dans la L.N.P.L., dans le L.P. » Quand la L.N.P.L. décide de voter pour LaGuardia, ou bien je démissionne en signe de protestation ou bien je proteste et je reste : « Je ne peux pas voter pour LaGuardia. J'ai un mandat. » Nous obtenons de grandes possibilités neuves pour la propagande.

La dissolution de notre organisation est absolument exclue. Nous manifestons clairement que nous avons notre organisation, notre presse, etc. Il s'agit d'un rapport de forces. Le cam [arade] Dunne dit que nous ne pouvons pas encore appeler les syndicats à soutenir le S.W.P. ? Pourquoi ? Parce que nous sommes trop faibles. Et nous ne pouvons pas dire aux ouvriers « Attendez que nous soyons devenus plus influents, plus puissants ». Il nous faut intervenir dans le mouvement tel qu'il est.

Shachtman. — *S'il n'y a pas de mouvement pour un Labor Party et si nous étions opposés à sa création, comment cela affecterait-il le programme lui-même : il serait encore notre programme de transition. Je ne comprends pas ce que vous dites quand vous dites qu'on ne peut pas défendre un parti réformiste mais nous le défendons et devenons les champions du mouvement L.P. dans le but d'imposer politiquement la volonté des ouvriers.*

24. Fiorello H. LaGuardia (1882-1947), avocat, membre républicain de la Chambre des Représentants, était devenu maire de New York en 1934 à la tête d'une coalition dressée contre la corruption de l'administration démocrate (cf. n. 3).

Trotsky. — Ce serait absurde de dire que nous défendons un parti réformiste. Nous pouvons dire aux dirigeants de la L.N.P.L. : « Vous êtes en train de faire de ce mouvement un simple appendice opportuniste des démocrates. » C'est une question d'approche pédagogique. Comment peut-on dire que nous demandons la création d'un parti réformiste ? Nous disons que vous ne pouvez imposer votre volonté à travers un parti réformiste, seulement à travers un parti révolutionnaire. Les staliniens et les libéraux souhaitent faire de ce mouvement un parti réformiste, mais nous avons notre programme et nous en ferons un parti révolutionnaire.

Cannon. — *Comment pouvez-vous expliquer un Labor Party révolutionnaire ? Nous disons : « Le S.W.P. est l'unique parti révolutionnaire et son programme le seul révolutionnaire. » Comment pouvons-nous donc expliquer aux ouvriers que le L.P. est aussi un parti révolutionnaire ?*

Trotsky. — Je ne dirai pas que le L.P. est un parti révolutionnaire, mais que nous ferons tout pour que ce soit possible. A chaque réunion, nous dirons : « Je suis représentant du S.W.P. Je considère que c'est le seul parti révolutionnaire. Mais je ne suis pas sectaire. Vous essayez maintenant de créer un grand parti ouvrier. Je vous aiderai mais je vous propose d'examiner un programme pour ce parti. Je fais telle et telle proposition. » C'est ainsi que je commence. Dans ces conditions, ce serait un grand pas en avant. Pourquoi ne pas dire ouvertement ce qui est ? Sans aucun camouflage, sans aucune diplomatie.

Cannon. — *Jusqu'à présent la question a toujours été posée abstraitement. La question du programme n'a jamais été dessinée comme vous l'avez dessinée ici. Les lovestonistes²⁵ ont toujours été pour un L.P., mais ils n'ont pas de programme, ce sont des combinaisons de sommet. Il me semble que si nous avons un programme et y faisons sans cesse référence...*

25. Les « lovestonistes » étaient les partisans de l'ancien dirigeant du P.C. américain Jay Lovestone (né en 1898), qui avaient constitué, après leur exclusion en 1928, la Communist Party (Opposition) puis l'Independent Labor League. Ils avaient une influence réelle dans l'appareil de certains nouveaux syndicats du C.I.O. comme celui de l'automobile, l'U.A.W.

Trotsky. — D'abord il y a le programme, et puis les statuts qui assurent la domination des syndicats contre les personnalités libérales, les petits-bourgeois, etc. Autrement, il pourrait devenir un Labor Party par sa composition sociale, un parti capitaliste par sa politique.

Cannon. — *Il me semble qu'à Minneapolis il s'agit trop d'une lutte organisationnelle, une lutte pour le contrôle de l'organisation entre les staliniens et nous. Nous devons développer à Minneapolis un combat programmatique contre les staliniens dans le F.L.P., comme nous avons utilisé hier le vote sur l'amendement Ludlow*²⁶.

Shachtman. — *Maintenant, avec l'imminence du début de la guerre, le Labor Party peut devenir un piège. Et je ne puis pas encore comprendre comment le L.P. peut être différent d'un parti réformiste, purement parlementaire.*

Trotsky. — Vous posez la question de façon trop abstraite : naturellement, il peut se cristalliser en un parti réformiste et un qui nous excluerait ! Mais nous serons une partie du mouvement. Il nous faut dire aux lovestonistes, staliniens, etc. « Nous sommes pour un parti révolutionnaire. Vous faites tout pour le rendre réformiste. » Mais nous soulignons toujours notre programme. Nous disons toujours aux ouvriers : « Il vous faut votre programme pour ce L.P. : voici le mien. » Et nous proposons notre programme de revendications de transition. Quant à la guerre et l'amendement Ludlow, nous les discuterons demain et je montrerai de nouveau comment utiliser notre programme de transition dans cette situation.

26. Robert LaFollette au Sénat et le député de l'Indiana Louis *Ludlow* (1873-1950) à la Chambre des Représentants avaient présenté un amendement à la Constitution prévoyant qu'une déclaration de guerre devait être soumise à un référendum direct. Le S.W.P. avait commencé par le stigmatiser comme un facteur d'illusions pacifistes, puis avait rectifié sa position sous le critique de Trotsky. Un sondage Gallup indiquait que 72 % des citoyens étaient favorables à cet amendement qui fut rejeté par la Chambre des Représentants le 10 janvier 1938.

LA « VIEILLE GARDE »¹

(21 mars 1938)

Cher Camarade Skoglund²,

Je suis profondément chagriné que vous soyez handicapé dans votre plan pour venir ici par des obstacles juridiques³. Je serais très heureux de rencontrer un représentant de cette « vieille garde » que beaucoup de camarades considèrent comme leur maître. Pendant les vingt dernières années, les tragiques événements et les désillusions ont démoralisé l'écrasante majorité de la vieille génération et d'autant plus précieux sont les rares qui demeurent fidèles au drapeau, enseignent la jeunesse et préparent l'avenir. Natalia⁴ et moi sommes très heureux de rencontrer nos camarades américains et nous sommes profondément touchés de l'esprit fraternel qui les pousse à nous venir en aide dans ces jours difficiles et amers. Cette capacité à être prêts à tous les sacrifices dans l'intérêt de la cause ne caractérise qu'un mouvement révolutionnaire et profondément honnête. Les événements qui approchent apprendront aux ouvriers à apprécier ces excellents cadres et assurer ainsi le rôle historique de la IV^e Internationale.

Natalia et moi vous embrassons fraternellement et, en dépit de tout, nous espérons que vous aurez la possibilité de nous rencontrer.

1. Lettre à Carl Skoglund (10376), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Carl Skoglund (1884-1961) qui avait pris ce nom pour ne pas déplaire à un contremaître qui « en avait assez » des *Anderson* (son vrai nom), avait milité activement dans son pays natal, en Suède, jusqu'à ce que son inscription sur la liste noire des patrons l'oblige à émigrer. Il avait travaillé aux Etats-Unis dans la construction des chemins de fer, puis comme *lumberjack* en 1911 et avait rejoint le parti socialiste. En 1914, il était secrétaire de sa fédération scandinave. Il fut l'un des premiers communistes des Etats-Unis, délégué en 1919 au congrès du Michigan et, en 1928, un des premiers militants ralliés à l'Opposition de gauche. C'était lui qui avait formé le noyau de Minneapolis.

3. Carl Skoglund n'avait pas été naturalisé à cause de son activité militante. S'il était sorti des Etats-Unis, il n'aurait probablement pas pu y revenir.

4. Natalia I. Sedova (1882-1962) était la compagne de Trotsky.

[DEMANDE D'INFORMATIONS]¹

(22 mars 1938)

Cher Camarade Burnham²,

Compte tenu de votre intérêt pour *Partisan Review*, je vous envoie ma réponse à la dernière lettre de Rahv³. Pouvez-vous me donner quelques explications sur les rapports internes de l'équipe? La correspondance avec moi a été d'abord menée formellement par Macdonald⁴. Seules les deux dernières lettres ont été écrites par Rahv, sans aucune autre explication.

L'attitude de Max Eastman⁵ est, du point de vue théorique, stupide, du point de vue politique, réactionnaire. Eastman appartient à ceux qui sont beaucoup plus dangereux pour leurs

1. Lettre à J. Burnham (7458), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. James Burnham (né en 1905) était professeur de philosophie à l'Université Columbia, ancien élève de John Dewey, et avait milité aux côtés de Muste au début des années 1930. Il avait été membre de la direction du W.P.U.S. et avait eu l'année précédente un vif conflit avec Cannon sur la forme adoptée pour la rupture avec le S.P. Trotsky lui avait demandé des renseignements sur la revue *Partisan Review* et était très anxieux de lui permettre de trouver sa vraie place dans le parti.

3. Né Ivan Greenberg en Ukraine russe, Philip Rahv (1908-1973) avait émigré avec ses parents en Autriche, puis aux États-Unis avec un frère. Venu à New York, militant du P.C., chômeur en pleine crise, il y avait animé un Club John Reed, puis avait pris la direction de *Partisan Review*. Choqué par les procès de Moscou, exclu du P.C., il avait décidé de faire de *Partisan Review* une revue indépendante et pris contact avec Trotsky.

4. Dwight G. Macdonald (1906-1982), d'une grande famille bourgeoise, journaliste à *Fortune*, compagnon de route du P.C., avait rompu aussi au moment des procès de Moscou et collaborait à *Partisan Review*.

5. Max Eastman (1883-1969), fils de pasteur, professeur de philosophie, ami de John Reed, rédacteur en chef de *Masses*, ami de la révolution russe, s'était lié à Trotsky en 1923, publia le Testament de Lénine en Occident et traduisit les principaux ouvrages de Trotsky. Il venait d'écrire dans *Harpers Magazine* un article sur la « faillite » du socialisme.

amis que pour leurs ennemis. Nous devrions l'attaquer impitoyablement pour son article dans *Harpers*. Ne le ferez-vous pas ?

Votre communication sur la fermentation dans les rangs staliniens est d'une grande importance symptomatique.

[DÉFENSE DES CAMARADES]¹

(22 mars 1938)

Cher Camarade Solow²,

J'ai reçu votre article ce matin et je vous réponds immédiatement. Je trouve cet article excellent et ne peut rien y ajouter de mes souvenirs. Je me rappelle vaguement l'histoire du Club Spartacus³. Je dois même avouer que je n'ai jamais considéré Troianovsky⁴ comme le maître de Staline, mais que vous m'avez entièrement convaincu. Conformément à votre propre suggestion, on pourrait changer le titre en « Troianovsky décembre sur le tard ».

Page 3 vous dites : « Il fut condamné à un an d'exil en Sibérie. » C'est impossible. S'il a été exilé en Sibérie par décision administrative, cela n'a guère pu être pour moins de quatre ans (ce fut le cas pour moi en 1900). S'il a réellement été *condamné* à la Sibérie pour la vie (ce fut le cas pour moi en 1906) il a pu

1. Lettre à H. Solow (10485), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Herbert Solow (1903-1964), ancien étudiant de Columbia, journaliste, avait rencontré Trotsky à Prinkipo et engagé le combat politique contre la politique stalinienne chez les intellectuels new-yorkais en 1933-1934. Il avait été quelque temps membre de la C.L.A. et avait édité le journal du comité de grève de Minneapolis. Redevenu un « compagnon de route », admirateur de Trotsky et très hostile aux « trotskystes », il avait joué un rôle important dans la lutte contre les procès et le travail de la commission d'enquête.

3. Solow avait envoyé à Trotsky un article consacré à l'ambassadeur d'U.R.S.S. à Washington, Troianovsky. Il y retraçait l'itinéraire politique de cet ancien menchevik de droite que Staline avait chargé en 1922 de créer des « Clubs Spartacus », qui auraient été des structures d'accueil pour les mencheviks guettés par le repentir.

4. Aleksandr A. Troianovsky (1882-1955) avait été bolchevik, mais s'était rallié à l'union sacrée en 1914 et avait traité les bolcheviks d' « agents de l'Allemagne » en 1917. Il était évidemment le chef d'orchestre de la campagne contre Trotsky aux E.U. et n'avait jamais hésité à intervenir personnellement.

s'échapper après un séjour d'un an en Sibérie. C'est tout ce que je peux suggérer.

En ce qui concerne votre lettre du 16 mars, je ne peux être d'accord avec vous. Mes « proches amis » ne sont pas sectaires comme le sont, par exemple, les Oehler et les pro-Oehléristes⁵, mais ce sont des révolutionnaires prolétariens et pas des intermédiaires entre ouvriers et libéraux. Ce n'est pas l'attitude de nos camarades qui est provocante, au contraire. Nos camarades ont tout le temps été trop tolérants. C'est l'attitude des libéraux qui est provocante, y compris votre ami proche⁶; dans le cadre du travail en commun en tant que membres du comité ou de la commission, ils n'ont pas le droit d'attaquer le bolchevisme, de même que nous n'avons pas attaqué le libéralisme. Pendant que vous étiez ici, j'ai un peu observé votre attitude à l'égard des bolcheviks et des libéraux et j'ai découvert que votre « sectarisme » est, comme presque toujours, doublé d'une bonne dose d'opportunisme. Vos dons exceptionnels, que j'apprécie hautement, ne peuvent m'empêcher de constater avec regret que, politiquement, vous êtes un intellectuel capricieux qui couvre ses tendances organiques à l'opportunisme par des extravagances ultra-gauchistes. Dans cette voie, vous pouvez devenir un célibataire politique incurable. Triste destin !

5. Edward Oler, qui se faisait appeler Hugo *Oehler* (1903-1983), avait été l'un des organisateurs ouvriers les plus capables et avait animé l'opposition de gauche à l'intérieur du P.C. A partir du « tournant français » cependant, il était entré en opposition; exclu en 1935, il avait créé une Revolutionary Workers League qui était en permanence secouée par des scissions.

6. C'est évidemment Dewey lui-même que Trotsky vise ici.

DISCUSSION SUR LA LUTTE CONTRE LA GUERRE ET L'AMENDEMENT LUDLOW¹

(22 mars 1938)

Shachtman. — Pour résumer les discussions que nous avons eues au comité national, je crois que le problème peut se résumer ainsi : il y a aujourd'hui aux Etats-Unis un sentiment très important contre le danger de guerre, non seulement dans la classe ouvrière mais aussi parmi les éléments bourgeois : ce sentiment a été renforcé par la guerre de Chine, l'incident du Panay² et le budget militaire sans précédent de Roosevelt³ ainsi que par l'instabilité générale de la situation européenne. On pense que les Etats-Unis vont plonger dans une guerre d'ici deux ou trois ans.

En ce moment précis, il ne fait aucun doute que 99 %, sinon plus, de ce sentiment de masse contre la guerre est purement pacifiste. Cela se comprend parfaitement. La position révolutionnaire sur la guerre est confinée à des cercles très restreints de radicaux et de marxistes. Notre problème consiste à mettre en avant en pratique notre position fondamentale prolétarienne révolutionnaire, en l'opposant à l'agitation pacifiste générale, et, en même temps, de participer à un mouvement anti-guerre plus large, sinon fondamentalement, du moins de façon prédominante, pacifiste, et même patriotique d'un point de vue national. Le parti socialiste et les lovestonistes ont maintenant réalisé une opération et ont constitué ce qu'ils appellent un Comité pour garder l'Amérique hors de la guerre. En substance, c'est le vieux mouvement de Münzen-

1. Compte rendu sténographique de la troisième discussion de Trotsky avec les délégués du S.W.P. à Coyoacán (T 4344-4) traduit de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. La guerre entre le Japon et la Chine avait commencé en août 1937. Le 12 décembre 1937, le navire américain *Panay* avait été bombardé et coulé sur le Yang Tsé Kiang par l'aviation japonaise.

3. Le budget militaire des E.-U., qui était de 689 millions de dollars en 1935 était passé à 1 029 millions de dollars en 1938.

berg⁴ — *La ligue contre la Guerre, etc. — sauf que ses déclarations programmatiques sont beaucoup plus à droite.*

Trotsky. — Qui sont les dirigeants de ce comité ?

Shachtman. — *Norman Thomas, Lovestone et Homer Martin⁵ sont ses porte-parole, mais je ne sais pas si Martin est membre de ce comité. Il a fait un discours contre la guerre et en même temps un discours patriotique. Ils ont aussi avec eux quelques généraux en retraite, qui sont des isolationnistes. Jusqu'où ce mouvement se développera, c'est difficile à dire. Tant qu'il reste aux mains de ce comité, il ne repose sur aucune autre organisation. Ils sont maintenant en train de préparer un congrès national.*

Trotsky. — Ce comité a-t-il aujourd'hui quelque influence ?

Shachtman. — *Non. Il reflète les aspirations de l'Américain moyen contre la guerre en Europe ou en Asie, contre l'envoi de troupes ailleurs, mais si nous sommes attaqués, nous nous défendons, etc. Nous avons eu par exemple un problème tout à fait concret à Cleveland, où nous avons un camarade très actif, Cochran⁶. Le P.S. et les lovestonistes organisaient un meeting de masse avec comme orateurs Charles Beard⁷ et Homer Martin. Le P.S. et les lovestonistes sont allés voir notre camarade pour qu'il patronne ce meeting. Il nous a écrit pour nous demander notre*

4. Willi Münzenberg (1887-1940), secrétaire de l'Internationale des Jeunes pendant la guerre, avait été celui de l'I.C.J., avant d'être transféré au Secours rouge, puis de devenir « l'homme d'affaires » de l'I.C. à la tête de son trust de presse, édition, cinéma, etc. Il avait été aussi l'organisateur des grands « congrès » avec des personnalités : congrès de Bruxelles contre l'impérialisme, puis d'Amsterdam et de Pleyel.

5. Norman Thomas (1884-1968), pasteur protestant, pacifiste, avait dirigé le parti socialiste américain lors de la poussée à gauche des années 30, avait soutenu le comité de défense de Trotsky, mais était en train de s'aligner sur la ligne du Front populaire. Warren Homer Martin (1902-1968), ancien athlète, champion du triple saut, pasteur baptiste, avait travaillé comme ouvrier dans l'automobile à partir de 1932 et avait été actif dans le mouvement de syndicalisation à partir de 1934. Il fut président du comité d'organisation de l'U.A.W. puis de l'U.A.W. elle-même.

6. Bert Cochran (né en 1917), artiste de talent, grand pianiste, était étudiant à l'université du Wisconsin quand il fut gagné, alors qu'il était au P.C., et rejoignit la C.L.A. en 1934. Il avait milité à Cleveland et avait été élu au comité national du S.W.P.

7. Charles A. Beard (1874-1948), professeur et historien de très grande réputation, avait refusé, bien que convaincu de l'innocence de Trotsky, de collaborer à la contre-enquête. Lié au parti socialiste, il militait pour les Droits de l'Homme.

accord. Nous l'avons approuvé, mais sans enthousiasme. Plus tard, dans nos discussions au comité politique, nous avons changé d'avis, car ils avaient les orateurs, nous pas ; Cochran devait patronner, mais pas parler !

Cannon. — Ce n'est pas encore réglé ; nous lui avons dit d'essayer de parler.

Shachtman. — Mais je ne crois pas qu'il parlera. Formellement le P.S. et les lovestonistes n'ont pas d'autres orateurs.

Nous avons adopté un programme sur la guerre dans lequel sont proposées un certain nombre de revendications minimum. Sur cette base, nous avons établi un modèle de résolution à faire adopter dans les syndicats et discuter partout.

Notre position est très difficile, et je ne crois pas qu'aucun d'entre nous la voit bien jusqu'au bout ; il y a un grand danger à plonger dans un soi-disant mouvement de masse contre la guerre — pacifiste par essence — en négligeant l'éducation révolutionnaire de l'avant-garde. Et maintenant, ne pas entrer dans ce mouvement nous laisse essentiellement sur une position propagandiste.

La discussion sur l'amendement Ludlow, vous la connaissez déjà. Vous avez vu les motions adoptées et celles qui ont été repoussées.

Cannon. — Sur la question du comité, voici comment il a été constitué : Norman Thomas a invité chez lui une vingtaine de personnalités — écrivains, vieilles dames qui sont pour la paix, les lovestonistes et Liston Oak⁸ — mais aucun de nous. Oak a proposé que nous soyons invités, mais ils ont refusé. Ils ont décidé un meeting où parleraient des gens comme LaFollette — vous connaissez sa politique — et un général en retraite, et Thomas, et Wolfe⁹ pour les lovestonistes. Quelques camarades pensaient qu'il fallait y aller. Nous ne l'avons pas fait. Par essence, c'est une caricature de toute cette affaire Barbusse¹⁰. Ils mettent sur pied des

8. Liston Oak (1875-1970), journaliste lié au P.C., avait longtemps collaboré à sa presse internationale, mais avait rompu sous l'influence de son expérience en Espagne.

9. Bertram D. Wolfe (1896-1977) avait été l'un des tout premiers communistes et dirigeants du P.C., dont il avait été exclu avec les lovestonistes parmi lesquels il était la personnalité la plus indépendante : il avait été le premier d'entre eux à rejeter la version stalinienne des procès de Moscou.

10. Henri Barbusse (1873-1935), écrivain, prix Goncourt en 1916 avec son roman sur la guerre, *Le Feu*, organisateur du mouvement Clarté et de l'A.R.A.C., membre du P.C., était l'une des figures de proue des congrès-parades qu'organisait Müntzenberg (cf. n. 4).

comités dans les autres Etats et veulent tenir un congrès à Washington. Ils adressent leur appel aux citoyens, pas aux travailleurs.

L'autre aspect de la question, c'est l'amendement Ludlow¹¹. Le comité a pris position contre. Minneapolis a adopté une politique différente dans le Northwest Organizer, et Cochran à Cleveland est contre notre position sur cet amendement. Il a plus ou moins la même position que vous, bien qu'il ne soit pas au courant de votre lettre. La position du comité s'est un peu modifiée depuis, mais il reste encore beaucoup à éclaircir. Reste ensuite la question de savoir si nous devrions présenter dans les syndicats des résolutions contre la guerre. Nous voudrions commencer à présenter une telle résolution à Minneapolis, et à la populariser en tant que résolution de Minneapolis.

Dunne. — Nous avons déjà adopté cette résolution.

Cannon. — La voici. Nous espérons une critique soignée.

Trotsky. — Je commencerai par l'amendement Ludlow comme question pratique qui peut nous servir d'introduction à la question générale, de façon concrète, il me semble. Je ne peux pas être d'accord avec la position du C.N., ni la première, ni la seconde, celle qui a été proposée par Shachtman contre la motion de Burnham, et Gould¹², je crois, et adoptée par le C.N. Quand j'ai parlé de cette question à Cannon dans une lettre privée¹³, je n'imaginais pas, à l'époque, que cette question deviendrait aussi importante dans la vie des Etats-Unis. C'est pourquoi j'ai seulement formulé ma position dans cette lettre, sans insister pour que l'organisation américaine reconsidère cette question. Mais maintenant, à travers la presse et surtout les camarades présents ici, j'ai appris que cette question avait connu de nouveaux développements et qu'on peut là-dedans jouer un rôle important, dans cette question importante en elle-même, mais qui a aussi une valeur de symptôme pour notre politique en général.

11. Le député Louis Ludlow (1873-1950), de l'Indiana, avait proposé un amendement à la constitution qui soumettait l'entrée en guerre à un référendum. Burnham, au comité national du S.W.P. puis Trotsky par lettre (*Œuvres*, 16, p. 132) avaient préconisé contre ma majorité de la direction le soutien de cet amendement. Voir G. Breitman, « La discussion autour de l'amendement Ludlow », *Cahiers Léon Trotsky*, n° 2, pp. 65-72.

12. Nathan Gould (né en 1913), d'abord « pionnier rouge », puis membre de la Y.W.L., en avait été exclu, avait dirigé ensuite la Young Spartacus League, puis, après l'entrisme, la Y.P.S.L.

13. Trotsky avait écrit à ce sujet à Cannon une lettre le 1^{er} février 1938, cf. *Œuvres*, 16, pp. 132-133.

La déclaration du C.N. affirme que la guerre ne peut pas être arrêtée par un référendum. C'est tout à fait juste. Cette affirmation fait partie de notre attitude générale sur la guerre en tant que développement inévitable du capitalisme, et selon laquelle on ne peut changer la nature du capitalisme ou l'abolir par des moyens démocratiques. Un référendum est un moyen démocratique, mais ni plus ni moins. En réfutant les illusions sur la démocratie, nous ne renonçons pas pour autant à cette démocratie tant que nous sommes incapables de la remplacer par l'institution d'un Etat ouvrier. En principe, je ne vois aucun argument qui puisse nous obliger à modifier notre attitude générale vis-à-vis de la démocratie dans ce cas d'un référendum. Mais il nous faut utiliser ce moyen comme nous devons utiliser les élections présidentielles ou l'élection de Saint-Paul : en combattant énergiquement pour notre programme.

Nous disons : le référendum Ludlow, comme les autres moyens démocratiques, ne peut arrêter les activités criminelles des Soixante Familles qui sont incomparablement plus fortes que toutes les institutions démocratiques. Cela ne veut pas dire que je renonce aux institutions démocratiques, ou au combat pour le référendum, ou au droit de vote à dix-huit ans pour les citoyens américains. Je serais pour que nous commencions une campagne de ce type ; les gens de dix-huit ans sont assez mûrs pour se faire exploiter, donc pour voter. Mais ce n'est qu'une parenthèse.

Maintenant, naturellement, ce serait mieux si nous pouvions immédiatement mobiliser les ouvriers et les fermiers pauvres pour renverser la démocratie et la remplacer par la dictature du prolétariat qui est l'unique moyen d'éviter les guerres impérialistes. Mais nous ne pouvons le faire. Nous constatons que de larges masses cherchent des moyens démocratiques pour arrêter la guerre. C'est une question qui a deux aspects : l'un est entièrement progressiste, c'est la volonté des masses d'arrêter la guerre des impérialistes, leur manque de confiance dans leurs propres représentants. Ils disent : oui, nous envoyons des gens au parlement, mais nous voulons les contrôler sur cette importante question, qui signifie vie ou mort pour des millions et des millions d'Américains. C'est un pas tout à fait progressiste. Mais il est lié à des illusions selon lesquelles on ne peut arriver à cet objectif que par ce moyen. Nous critiquons cette illusion. Quand le pacifisme vient des masses, c'est une tendance progressiste, avec des illusions. Nous ne pouvons pas dissiper ces illusions par des décisions *a priori*, mais seulement dans le cours de l'action commune.

Je crois que nous pouvons et que nous devons dire ouvertement aux masses : chers amis, nous pensons que nous devrions établir la dictature du prolétariat, mais vous ne le pensez pas encore. Vous croyez que vous pouvez tenir l'Amérique hors de la guerre par un référendum. Qu'allez-vous faire ? Vous dites que vous n'avez pas suffisamment confiance dans le président et le Congrès que vous avez élus, et que vous voulez les contrôler par un référendum. Bien, très bien, nous sommes d'accord avec vous qu'il vous faut décider vous-mêmes. Le référendum en ce sens est une excellente chose et nous le soutiendrons. Ludlow a proposé cet amendement, mais il ne se battra pas pour lui. Il n'appartient pas aux soixante familles, mais aux cinq cents. Il a lancé ce mot d'ordre parlementaire, mais c'est d'une lutte sévère qu'il s'agit et seuls les ouvriers peuvent la mener avec les fermiers, les masses — et nous combattons avec vous. Ceux qui vous proposent ces moyens ne veulent pas se battre pour eux. Nous vous le disons d'avance.

Ainsi nous devenons les champions de ce combat. A toute occasion favorable, nous disons : cela ne suffit pas, les magnats de l'industrie de guerre ont entre eux des liaisons, etc., nous voulons les contrôler aussi ; il nous faut établir le contrôle ouvrier sur l'industrie de guerre. Mais, sur la base de ce combat dans les syndicats, nous devenons les champions de ce mouvement. Nous pouvons dire que c'est presque une règle. Il nous faut avancer avec les masses, et pas seulement répéter nos formules, mais parler de façon à ce que nos mots d'ordre soient compréhensibles par les masses.

Le plus grand exemple historique est celui du parti bolchevique russe. Je vais le répéter, parce qu'il est significatif. Du début du siècle à 1917 — pendant presque vingt ans — nous avons combattu les soi-disant social-révolutionnaires ou populistes. Leur propagande était en faveur de l'expropriation de la terre et de son partage en lots égaux. Nous dénoncions ce programme comme utopique. Nous disions que, sous le capitalisme, c'était impossible et que, sous le socialisme, il s'agissait non de partage mais de collectivisation. La lutte a duré pendant presque vingt ans. Elle a revêtu une forme théorique en 1883 avec la création des premiers groupes d'intellectuels marxistes de Plékhanov et Axelrod¹⁴ et elle s'est aggravée encore en ce siècle. La ligne de

14. Georgi V. Plékhanov (1856-1918) et Pavel B. Akselrod (1850-1928), tous deux anciens populistes influencés ensuite par le marxisme que le premier devait répandre dans l'intelligentsia russe, avaient été les fondateurs en 1883 du premier groupe marxiste russe, l'Emancipation du Travail.

démarcation, c'était celle du programme agraire. En 1917, les paysans ont adopté le programme des S.R. — de nombreux congrès l'ont adopté : expropriation du sol, partage entre les paysans en lots égaux. Qu'avons-nous fait dans cette situation ? Nous avons dit : vous ne voulez pas adopter notre programme et, à la place, vous avez adopté celui des S.R. Il y a là-dedans deux parties : l'expropriation du sol — qui est une mesure tout à fait progressiste, mais l'autre — le partage en lots égaux — est tout à fait utopique. Mais vous voulez faire cette expérience. Nous sommes prêts à la faire avec vous. Nous vous disons seulement à l'avance que les S.R. ne sont pas capables de réaliser leur propre programme. Que ce sont des petits-bourgeois dépendant par conséquent de la grande bourgeoisie. Ce n'est pas notre programme, mais nous vous aiderons à le réaliser, ce programme qui est compliqué par des illusions !

La situation est maintenant différente — ce n'est pas une situation révolutionnaire. Mais la question peut devenir décisive. Le référendum n'est pas notre programme, mais c'est un pas en avant évident ; les masses démontrent qu'elles veulent contrôler leurs représentants à Washington. Nous disons, c'est un pas en avant que vous souhaitiez contrôler vos représentants. Mais vous avez des illusions et nous les critiquerons. En même temps, nous vous aiderons à réaliser votre programme. Ceux qui le patronnent vous trahiront comme les S.R. ont trahi les paysans russes.

La dernière résolution du C.N. sur cette question n'est pas juste. Que nous voterions pour l'amendement Ludlow s'il fallait lui assurer une majorité contre les staliniens, excusez-moi, mais c'est tout à fait bureaucratique. Comment pouvez-vous dire à un meeting de masse : nous allons nous mettre de côté et voir comment le vote tourne. Les masses ne peuvent pas comprendre. Nous devons devenir les champions de ce mouvement. Nous devons éditer des tracts et expliquer entièrement notre position. Mais, dans les réunions syndicales et à celles des fermiers¹⁵, nous devons dire que nous sommes les véritables champions du mouvement. Mais, comme pour le Labor Party, il faut lier ce mouvement au programme concret, en l'opposant à celui des Lovestonistes-Thomasistes. Je suis bien d'accord que nous ne devons rien avoir à faire avec le comité pour garder l'Amérique hors de la guerre. Mais sur cette question non plus, il n'est pas

15. Le mot de « fermier » employé ici est à rapprocher du mot américain « farmer » plus que de son homologue français. Le « farmer » n'est ni le paysan européen au sens traditionnel ni le fermier simple, mais le cultivateur américain.

possible de rester dans une opposition d'inactivité. Il faut étudier leur programme et le critiquer. Dans ce cas, le mot d'ordre le plus compréhensible, le plus progressiste, le plus révolutionnaire, est celui du contrôle ouvrier de l'industrie de guerre, puisque nous savons tous que c'est de la guerre qu'il s'agit. Nous disons : ouvriers, vous êtes en train de développer l'industrie, non pour les progrès de la patrie, mais pour les patriotes de guerre. Le contrôle de l'industrie de guerre fait partie du contrôle de l'industrie en général.

Ce n'est pas une question américaine, c'est une question générale. Je crois qu'il nous faut aussi examiner le mot d'ordre suivant lequel nous ne sommes évidemment pas opposés à une guerre contre des agresseurs, mais qu'elle doit être menée par une armée d'ouvriers et de fermiers, sous le contrôle de syndicats, sous un gouvernement d'ouvriers et de fermiers. Une telle armée n'aurait pas d'objectifs impérialistes, mais si elle était attaquée, etc. Ce programme, il faut l'examiner concrètement. Ce n'est pas une question de « coopération américaine pour la paix internationale » mais de la coopération de la classe ouvrière américaine avec les ouvriers des autres pays pour la paix. Je reviens à notre mot d'ordre de transition, contrôle de l'industrie de guerre et peut-être expropriation des soixante familles, en commençant par celle de l'industrie de guerre.

Cannon. — Pensez-vous que le programme syndical devrait contenir un point en faveur de l'amendement Ludlow ? Car je crois aussi que si nous ne pouvons pas lancer directement le mot d'ordre de l'expropriation des industries de guerre, nous pouvons au moins lancer celui du contrôle des industries de guerre.

Trotsky. — Ces gens-là ne sont même pas de bons pacifistes. Ils disent : nous ne voulons pas qu'on augmente l'armée, ni les armements. Et ceux qui existent, c'est tout bien ? Nous disons, nous, que l'armée existante est une armée anti-ouvrière, et pour la guerre. S'ils étaient des pacifistes véritables ils devraient au moins dire : « Supprimons l'armée ! »

Nous voulons changer le caractère de l'armée, que les ouvriers et les fermiers soient armés, qu'ils aient une formation militaire sous le contrôle des syndicats — ce n'est pas pacifiste. Nous disons contrôle ouvrier de l'industrie de guerre comme un pas vers leur expropriation — ce n'est pas du pacifisme.

Cannon. — Qu'entendez-vous par gouvernement des ouvriers et des fermiers ?

Trotsky. — On peut l'examiner de deux points de vue : en tant que chapitre passé dans l'histoire de l'Amérique, on peut en discuter seulement à titre d'hypothèse et pour l'éducation des masses. De larges masses le comprendront dans un sens parlementaire démocratique, mais nous essaierons de le leur expliquer dans un sens révolutionnaire. Mais nous dirons de nouveau : vous ne voulez pas l'accepter comme dictature du prolétariat et des fermiers pauvres. Vous voulez voter pour des candidats ouvriers et paysans. Très bien, nous vous aiderons. Si ces candidats sont élus, et s'ils ont la majorité, prendrons-nous la responsabilité de leur programme ? Non, non. Leur programme ne suffit pas. Voici le nôtre. Au Congrès, nous serons une minorité. Mais nous commencerons à souligner la nécessité non seulement de candidats indépendants, mais de candidats avec un programme. Il est bien possible que, sous notre influence, et celle d'autres facteurs, arrive un gouvernement John Lewis, LaFollette et LaGuardia, et ils l'appelleront un gouvernement ouvrier et « fermier ». Mais nous nous opposerons à lui de toutes nos forces.

En 1917, nous avons dit aux ouvriers et aux paysans : vous avez confiance dans les mencheviks et les S.R. — alors obligez-les à prendre le pouvoir contre le capitalisme. C'était la façon correcte d'aborder la question. Mais nous restions en opposition à Kerensky¹⁶. S'il avait rompu avec les capitalistes et s'était allié aux mencheviks et aux S.R., nous serions restés en opposition, mais ce gouvernement, pour nous, aurait constitué un pas vers la dictature du prolétariat. Matériellement, nous n'avons pas eu un tel gouvernement — mais, pour l'éducation des masses, pour leur divorce avec les mencheviks et les S.R., ce fut très important. Nous acceptions ce gouvernement contre la bourgeoisie, et nous disions aux masses : si vous les obligez à prendre le pouvoir contre le capitalisme, nous vous aiderons.

Shachtman. — Comment faites-vous la distinction entre votre soutien à l'amendement Ludlow et notre position sur le désarmement, l'arbitrage international, etc. ?

16. Aleksandr G. Kerensky (1881-1970), ancien s.r. avait été président du gouvernement provisoire en 1917, renversé par l'insurrection d'Octobre.

Trotsky. — Ils n'ont aucun rapport. L'amendement Ludlow, c'est seulement pour les masses un moyen de contrôler leur gouvernement. S'il est adopté et intégré à la constitution, ce ne sera pas quelque chose comme le désarmement, mais comme l'inclusion du droit de vote à dix-huit ans. Je dirai : vous autres, les gars, vous serez demain de la chair à canon, aujourd'hui vous devriez avoir le droit de vote. Cela n'a rien à voir avec le désarmement puisque j'apprendrai à ces jeunes, non le désarmement, mais la défense révolutionnaire. C'est un moyen démocratique, ni plus ni moins.

Cannon. — *Et vis-à-vis de ce comité, est-il juste d'y adhérer ou d'y manœuvrer, mais de l'attaquer directement ?*

Trotsky. — Oui. Les critiquer, les attaquer non seulement parce qu'ils ne sont pas révolutionnaires, mais parce qu'ils ne sont pas pacifistes. Ce sont des agents cachés de l'impérialisme. Oui, je crois qu'il faut les attaquer sans pitié. Je crois que si l'on regarde le programme de Bryan¹⁷ nous découvrirons qu'il était plus radical avant-guerre. Puis il est devenu secrétaire à la Guerre. Mais son programme était plus radical que ce comité.

17. William Jennings Bryan (1860-1925), surnommé « The Commoner », avait été plusieurs fois candidat « progressiste » aux élections présidentielles.

DISCUSSION POUR RÉSUMER SUR LES REVENDICATIONS DE TRANSITION :¹

(23 mars 1938)

Trotsky. — Au cours des discussions précédentes, des camarades ont eu l'impression que quelques-unes de mes propositions ou revendications étaient opportunistes, et d'autres qu'elles étaient trop révolutionnaires et ne correspondaient pas à la situation objective. Cette combinaison est fort compromettante, et c'est pourquoi je voudrais défendre brièvement cette apparente contradiction.

Quelle est la situation générale, aux Etats-Unis et dans le monde entier ? La crise économique est sans précédent, la crise financière, dans chacun des états, de même, et la guerre approche. C'est une crise sociale sans précédent. Pendant sept, huit ou neuf ans, nous avons cru que le capitalisme américain ferait preuve de plus de résistance, mais les faits ont montré que le capitalisme américain, c'est-à-dire le capitalisme apoplectique, est peut-être plus près que d'autres de l'effondrement. La crise américaine est une crise sociale, pas une crise de conjoncture. Cette crise sociale — qu'on appelle maintenant récession — présente des traits d'une extrême acuité. Ce n'est pas la fin de la récession.

Les difficultés financières des Etats-Unis. Naturellement la nation est très riche, et l'Etat peut lui emprunter, mais cela veut dire que, sur la base de la crise financière, il y a une crise de l'Etat. Nous pouvons dire qu'il y a une crise politique de la classe dominante. La prospérité s'est évanouie ; personne ne croit à son retour. Et ce fait se reflète dans la crise politique des démocrates et des républicains. Les classes dominantes sont désorganisées et à la recherche d'un nouveau programme. Le programme de

1. Compte rendu de la quatrième discussion (T 4344-5), traduit de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

Roosevelt est expérimental, pour ne pas dire aventuriste, du point de vue capitaliste. Cela signifie une prémisse tout à fait fondamentale pour une situation révolutionnaire. C'est vrai pour le monde, c'est vrai pour les Etats-Unis et peut-être spécialement pour eux.

Maintenant, la question du prolétariat. Il s'est produit un très grand changement dans la situation de la classe ouvrière. J'ai appris avec intérêt et plaisir, dans quelques articles du *Socialist Appeal* et de *New International*, qu'aujourd'hui le sentiment de l'ouvrier américain *qu'il est un ouvrier*, est en train de grandir, que ce n'est pas le vieil état d'esprit pionnier, qu'il est ouvrier pour un temps : maintenant il est un ouvrier permanent, et même un chômeur permanent. C'est la base de tous les autres développements dans la classe ouvrière. Et puis il y a eu les grèves sur le tas. Elles étaient, je crois, sans précédent, dans tout le mouvement ouvrier aux Etats-Unis. Comme résultat de ce mouvement, la fondation et la croissance du C.I.O. Et aussi la tendance à construire le Labor party, la L.N.P.L.

Je ne connais pas suffisamment l'histoire et l'actualité du mouvement ouvrier en Amérique. Mais, de façon générale, en 1924, je peux dire que le mouvement était plus imposant, mais qu'aujourd'hui les prémisses sociales sont incomparablement plus mûres. C'est pourquoi la signification du Labor Party est plus importante aujourd'hui². Je ne dirai pas pourtant que toutes les conditions sont développées au même degré et au même niveau. Si on prend la situation mondiale en général — les contradictions impérialistes, la position du capitalisme américain, la crise et le chômage, la position de l'Etat américain comme une expression de l'économie américaine, de la bourgeoisie américaine, l'état d'esprit politique de la classe dirigeante, la désorientation dans ses rangs et la position de la classe ouvrière — on peut dire, en prenant tout cela en considération, que les prémisses sont plus mûres pour la révolution.

Si on passe de ces prémisses à la superstructure, à la politique, on relève moins de maturité. Les contradictions internes du capitalisme américain — la crise et le chômage — sont incomparablement plus mûres pour une révolution que la conscience des ouvriers américains. Tels sont les deux pôles de la situation. On peut dire qu'elle est caractérisée par une sur-

2. Trotsky tranche en quelque sorte la discussion qui s'était déroulée antérieurement entre Cannon et Shachtman sur la comparaison entre 1923 et 1938.

maturité de toutes les prémisses sociales fondamentales pour la révolution, un fait que personnellement je n'avais pas prévu il y a huit ou neuf ans.

D'un autre côté, grâce à la rapidité et l'aggravation de la décomposition des conditions matérielles aux Etats-Unis, la conscience des masses — bien qu'elle ait réalisé des progrès importants — demeure arriérée en comparaison des conditions objectives. Nous savons que les conditions subjectives — la conscience des masses, la croissance du parti révolutionnaire — ne sont pas un facteur fondamental. Elles dépendent de la situation objective, en dernière analyse, l'élément subjectif dépend lui-même des conditions objectives, mais cette dépendance n'est pas un processus simple.

On a observé en France l'année dernière un phénomène très important et très instructif pour les camarades des E.U. Le mouvement ouvrier avait reçu un élan puissant. Les syndicats étaient passés en quelques mois de moins d'un million à près de cinq millions. Les grèves sur le tas en France ont été incomparablement plus puissantes qu'aux E.U. Les travailleurs étaient prêts à tout, à aller jusqu'au bout. Et, d'un autre côté, on a vu la mécanique du Front populaire : pour la première fois, on pouvait démontrer l'importance historique de la trahison de l'I.C. Parce que, depuis quelques années, l'I.C. est devenue un appareil pour la conservation sociale du capitalisme, la disproportion entre les facteurs objectifs et subjectifs a pris une acuité terrible, et le Front populaire est devenu le frein le plus puissant pour canaliser ce grand courant révolutionnaire des masses. Et il y est, dans une certaine mesure, arrivé. On ne peut pas prévoir ce que sera demain, mais, en France, ils sont arrivés à capturer le mouvement des masses, et on voit maintenant le résultat : le mouvement à droite, Blum³ qui devient un dirigeant, celui qui forme les gouvernements d'union, l'*union sacrée* pour la guerre. Mais ce n'est qu'un phénomène secondaire. Le plus important, c'est qu'il existe, partout dans le monde, ce qui existe aux Etats-Unis, à savoir cette disproportion entre les facteurs objectifs et subjectifs, mais elle n'a jamais été aussi aiguë que maintenant.

3. Léon Blum (1872-1950), leader de la S.F.I.O., avait été le premier président du conseil socialiste, à la tête du gouvernement de Front populaire. Le 11 mars précédent, dans l'émotion provoquée par l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne, il avait proposé « un rassemblement national autour du Front populaire ». Le conseil national du parti, le lendemain, lui avait donné mandat de former un gouvernement d'union nationale dont la droite n'avait pourtant pas voulu.

On a aux Etats-Unis un mouvement des masses pour surmonter cette disproportion, celui qui va de Green à Lewis, de Walker à La Guardia⁴. Il s'agit de surmonter la contradiction fondamentale. Le P.C. joue aux Etats-Unis le même rôle qu'en France, mais à une échelle plus modeste. Le rooseveltisme remplace ici le Front populaire de France. Dans ces conditions, notre parti doit réaliser, doit aider les ouvriers à surmonter cette contradiction.

Quelles sont nos tâches ? Les tâches stratégiques consistent à aider les masses, à adapter leur mentalité politique et psychologique à la situation objective, à surmonter les préjugés traditionnels des ouvriers américains, à adapter leur état d'esprit à la situation objective de la crise sociale de l'ensemble du système.

Dans cette situation — prenant en considération la petite expérience, puis considérant la création du C.I.O., les grèves sur le tas, etc. — nous avons tout à fait le droit d'être plus optimistes, plus courageux, plus offensifs dans notre stratégie et notre tactique — pas aventuristes — et d'avancer des mots d'ordre qui ne font pas partie du vocabulaire de la classe ouvrière américaine.

Quel est le sens du programme de transition ? On peut dire que c'est un programme d'action, mais pour nous, pour notre conception stratégique, c'est un programme de transition — c'est une aide aux masses pour surmonter les idées reçues, les méthodes et les formes, et pour s'adapter aux exigences de la situation objective. Ce programme de transition doit inclure les revendications les plus simples. Nous ne pouvons ni prévoir ni prescrire les revendications locales et syndicales adaptées à la situation locale d'une usine donnée, le développement de cette revendication, au mot d'ordre pour la création d'un soviet d'ouvriers.

Ce sont là les deux points extrêmes, à partir du développement de notre programme de transition, pour trouver les liens et amener les masses à l'idée de la prise révolutionnaire du pouvoir. C'est pourquoi certaines revendications apparaissent comme très opportunistes — parce qu'elles sont adaptées à la mentalité réelle des travailleurs. C'est pourquoi d'autres apparaissent comme

4. Pour Trotsky, le passage du syndicalisme de métier réactionnaire de l'A.F.L. de William Green au syndicalisme d'industrie du C.I.O. de John L. Lewis, avait constitué un pas en avant, de même que le passage de la mairie de New York des mains de James John Walker (1886-1957), un démocrate affairiste inféodé à Tammany Hall, à celles de LaGuardia.

trop révolutionnaires — parce qu'elles reflètent plus la situation objective que la mentalité réelle des ouvriers. Nous devons combler aussi vite que possible l'écart entre les facteurs objectifs et les facteurs subjectifs. C'est pourquoi je ne peux surestimer l'importance du programme de transition.

Vous pouvez m'objecter qu'on ne peut pas prédire le rythme de développement, et que la bourgeoisie trouvera peut-être une position de repli politique — ce n'est pas exclu — et que nous serons alors obligés de battre en retraite. Mais dans la situation actuelle, c'est vers une stratégie offensive, non vers la retraite que nous devons nous orienter. Cette offensive stratégique doit être inspirée par l'idée de la création de soviets d'ouvriers à celle d'un gouvernement ouvrier et paysan. Je ne propose pas de lancer tout de suite le mot d'ordre des soviets — pour bien des raisons, surtout parce que ce mot d'ordre n'a pas pour les ouvriers américains le sens qu'il avait pour les ouvriers russes — pour aller, de là, à la dictature du prolétariat. Il est très possible et probable que, de même qu'on a vu aux Etats-Unis les grèves sur le tas, on y verra, sous une forme nouvelle, un équivalent des soviets. Probablement commencera-t-on par leur donner un autre nom. Dans certaines périodes, les soviets peuvent être remplacés par les comités d'usine, de l'échelle locale à l'échelle nationale. On ne peut le dire à l'avance, mais notre orientation stratégique pour la prochaine période, c'est l'orientation vers les soviets. L'ensemble du programme de transition doit combler les trous entre les conditions d'aujourd'hui et les soviets de demain.

Shachtman. — Pourriez-vous élaborer et développer les perspectives de guerre, sur le plan international et par rapport aux Etats-Unis aujourd'hui ?

Trotsky. — Dans cette perspective stratégique, la guerre signifie, comme Lénine l'a dit, un accélérateur formidable du mouvement. Si les Etats-Unis étaient impliqués dans une guerre, cela signifierait d'abord l'isolement pour nous, mais pas pour des années, comme pendant la dernière guerre, mais pour quelques mois. Puis une énorme vague de sympathie pour nous transformerait notre parti en centre révolutionnaire national dans un bref laps de temps. En ce sens, la guerre qui vient est l'un des facteurs fondamentaux d'une situation pré-révolutionnaire et changera plus en six mois la mentalité des ouvriers américains que nous n'aurions pu le faire en six ans et plus. Elle créera pour nous des conditions exceptionnellement favorables, pourvu que nous

ayons une attitude stratégique, la prévoyant, préparant nos cadres, et ne nous absorbant pas dans de petites questions. Naturellement c'est un acquis considérable que nous soyions enracinés dans les syndicats, mais il est très important de ne pas perdre de vue notre ligne stratégique mondiale. Toute revendication économique locale, partielle, doit viser à se rapprocher d'une revendication générale de notre programme de transition, et surtout sur la question de la guerre : comme nous l'avons dit hier, le contrôle de l'industrie de guerre et l'armement des ouvriers et des paysans.

Shachtman. — *Deux autres questions : nos relations avec les fermiers ? Deuxièmement, les rapports du parti avec les classes moyennes urbaines ?*

Trotsky. — Je crois qu'il s'agit d'expliquer aux ouvriers la situation du fermier et comment on peut l'améliorer. Nous sommes trop faibles pour consacrer directement nos forces aux fermiers, mais il faut que nos ouvriers aient une claire compréhension de leur situation et que nous aussi, nous ayons un programme de transition lié à celui des ouvriers. Nous devons expliquer que nous n'imposerons pas la collectivisation, que nous espérons les convaincre ; que, s'ils veulent conserver leur indépendance, nous les aiderons par le crédit ; et que nous commencerons par le mot d'ordre de l'intervention de l'Etat, non en faveur des trusts, mais en faveur des fermiers. Puis nous disons : quand nous serons au pouvoir, il ne sera pas question de violence contre vous ; vous choisirez vos propres méthodes. C'est transitoire seulement au sens que cela relie la situation actuelle des fermiers à la collectivisation de l'agriculture. Mais nous disons : si vous ne voulez pas aller plus loin, nous attendrons.

Avec les classes moyennes urbaines, c'est pareil. Pour les commerçants, les petits de l'industrie : « Vous voulez rester indépendants. Maintenant vous dépendez des trusts. Vous dépendez de l'Etat : il vous donnera des produits et vous les vendrez. Si vous voulez transformer votre magasin en magasin d'Etat, nous réglerons cette question avec vous. Nous vous donnerons une période de choix, mais ce sera pour vous une bonne période, car l'Etat ne sera pas asservi aux intérêts du grand capital. Alors vous serez au service du peuple. En Amérique, vous conserverez vos privilèges sociaux au moins pour un temps. »

Naturellement, nous ne pouvons pas dire aux techniciens

qu'ils deviendront des technocrates — non, nous ne pouvons pas permettre une nouvelle aristocratie, mais ils constitueront, une partie importante de la société.

Rivera. — *Il y a aussi une stratification parmi les ingénieurs qui gagnent moins que les plâtriers. Cela signifie dès maintenant qu'ils sont de véritables travailleurs et c'est tant mieux pour nous.*

Trotsky. — La stratification à l'intérieur des professions est une question très importante.

Cannon. — *Quel sera l'effet de la guerre ?*

Shachtman. — *Supposons que ce soit une guerre européenne dans laquelle les Etats-Unis n'entrent pas encore ?*

Trotsky. — Dans ce cas, pour les Etats-Unis, l'effondrement économique sera reporté. Ce qui est clair, c'est que les pays engagés dans la guerre connaîtront l'effondrement non au bout de quatre ou six ans, mais au bout de six à douze mois, parce que les pays capitalistes ne sont pas plus riches, mais plus pauvres qu'en 1914, sur le plan matériel ; techniquement, ils sont plus riches, ils dépenseront quatre, cinq, six fois plus que pendant la première guerre mondiale pour la destruction, parce que la guerre commencera là où se terminait la première. Le facteur psychologique, celui qui fait que la vieille génération qui a fait la dernière guerre, vit encore, et que les traditions de la dernière guerre sont encore vivantes : personne ne va croire que cela signifie le bonheur, l'épanouissement des droits, la destruction du militarisme, et que cette production sera pour l'humanité. Ces leçons existent même dans la jeune génération. C'est pourquoi leur patience ne sera pas longue. Et la révolution ne viendra pas après quatre ans, mais bien plus tôt, après quelques mois. Si nous entrons dans cette guerre bien trempés et durs comme l'acier, si nous sommes capables de surmonter courageusement les obstacles de la première période, nous deviendrons la force décisive, aux Etats-Unis comme ailleurs.

Cannon. — *Peut-on considérer l'expropriation comme la nationalisation, le terme qu'emploient les réformistes ?*

Trotsky. — Il faut souligner que si le pouvoir est aux mains de Roosevelt, il n'est pas dans les nôtres. Il nous faut chaque fois

souligner l'élément de classe. Il nous faut opposer notre formule à celle des réformistes : nationalisation ? Oui, mais aux mains de qui ?

Cannon. — *Combien de temps les Etats-Unis pourront-ils selon vous se tenir à l'écart de la guerre ?*

Trotsky. — Je crois qu'ils n'interviendront pas au début, mais cela ne dépend pas seulement d'eux — mais de l'activité du Japon et de l'attitude de la Grande-Bretagne. C'est très difficile à dire, mais il faut s'attendre à des intervalles beaucoup plus brefs que dans la dernière guerre où ils ont mis presque deux ans et demi avant d'intervenir. Maintenant, en deux ans et demi, ce sera l'effondrement général.

S'ils veulent influencer sur la guerre, il leur faut intervenir beaucoup plus vite et sur une échelle sans précédent en Europe et ailleurs, en concentrant des forces dix fois supérieures à celles de Wilson⁵ qui n'avait pas dix millions et plus de chômeurs. On peut dire que tous ces chômeurs seront absorbés par l'industrie de guerre, mais cela signifie la création d'une terrible pompe pour absorber toutes les richesses de la nation.

Shachtman. — *Pensez-vous que l'Union Soviétique sera avec un état contre un autre, ou bien que les impérialistes permettront à Hitler d'attaquer à l'Ouest et le Japon en Orient ?*

Trotsky. — Je ne crois pas qu'ils auront un plan aussi raisonnable. Je crois que la guerre commencera avec l'Union Soviétique dans un des camps, et que, pendant la guerre, ils l'écraseront — par des alliés ou des ennemis, peu importe — à moins qu'une révolution n'éclate.

Shachtman. — *Comment expliquer alors le tournant politique en Grande-Bretagne ?*

Trotsky. — C'est une tentative — vitale autant pour l'Italie que pour la Grande-Bretagne — de voir si elles peuvent arriver à un accord, et ce qu'elles feront s'il dure plus de trois mois, si l'Italie reste dans l'expectative comme dans la dernière guerre,

5. Thomas Woodrow Wilson (1856-1924), président démocrate élu en 1913, réélu en 1917, avait engagé les Etats-Unis dans la guerre sur un programme de « paix ».

ou si elle rejoint le plus fort, ou ceux qui lui semblent les plus forts. J'ai traité cette question des alliances et alignements possibles en cas de guerre dans un article pour la presse bourgeoise, mais il n'a pas été publié. Peut-être notre presse la publiera-t-elle⁶.

Shachtman. — *Et maintenant, sur le travail du parti dans la lutte contre la guerre. Vous dites, et je crois que c'est juste, que si et quand la guerre éclatera aux Etats-Unis, la première réaction des ouvriers sera une terrible vague de chauvinisme, et que notre parti sera mis hors la loi. Comment le parti russe fonctionnait-il dans l'illégalité, dans quelle mesure essayait-il de fonctionner légalement, etc. ?*

Trotsky. — A cette époque, le parti avait une fraction parlementaire, et elle a eu beaucoup d'importance. Elle n'a pas été impeccable au début de la guerre, mais, peu à peu, sous la pression de Lénine et du mécontentement croissant, ils sont devenus plus révolutionnaires. Alors ils ont été arrêtés. C'était au début de 1915, cela leur avait laissé seulement six à huit mois d'activité. Vous, vous n'avez pas de fraction parlementaire, mais je crois que votre préparation à l'illégalité, c'est votre travail dans les syndicats — c'est la plus importante école du travail illégal. A Minneapolis, nos camarades ont maintenant une position plus ou moins favorable et un bloc avec les « réformistes honnêtes », mais, que la guerre approche, et les « réformistes honnêtes » seront les plus chauvins et attaqueront nos camarades, même si ces derniers sont prudents ; ils rompront avec nous, feront bloc avec les staliniens et accuseront nos camarades d'être des espions pour l'Allemagne ou le Japon. Dans d'autres syndicats, la situation n'est pas aussi favorable qu'à Minneapolis et on fera pression sur nos camarades pour les éliminer. C'est pourquoi nous devons organiser nos cadres afin de prendre la place des bureaucrates, il faut que ces éléments soient plus ou moins illégaux, c'est-à-dire pas connus comme des membres de la IV^e Internationale. De toute façon, quand la situation s'aggravera, que nos camarades seront exclus, il y aura un nouvel équipage pour les remplacer et je crois que ce travail est la meilleure des préparations pour le travail illégal.

6. Il s'agit de l'article « Before a New World War », qui ne fut publié qu'en partie dans *Liberty* du 13 novembre 1937, mais que l'on trouvera en traduction française intégrale dans *Œuvres*, 14, pp. 231-251.

Des camarades me demandent souvent s'il ne faudrait pas créer une école spéciale. Ce serait artificiel, mais notre travail le plus important est maintenant le P.C., y pénétrer jusqu'au bureau⁷. Il nous faut dans les syndicats des camarades qui nous représentent, se déclarent ouvertement partisans de la IV^e Internationale, mais ils seront les premières victimes de la bureaucratie à l'approche ou au début de la guerre, et la police officielle laissera aux bureaucrates syndicaux le travail de les exclure et de les priver de tous moyens. C'est pourquoi nous devons préparer des jeunes, ou des gens qui ne parlent pas bien, mais sont de bons organisateurs, et qui peuvent rester inconnus. De ce point de vue, votre situation est plus favorable que ne l'était la nôtre en Russie, parce qu'il est tout à fait improbable que le gouvernement interdise les syndicats. Ils essaieront de s'assurer la coopération des bureaucrates syndicaux, et il nous sera possible de nous y cacher, et nous aurons des sympathisants. Et quand montera la grande vague de la douleur des mères et que ce sentiment se reflétera dans les syndicats, nous leur dirons que nous leur avons dit ce qu'était la guerre.

Au début, nous ne pourrons pas être offensifs — c'est presque impossible physiquement. Ce sera suffisant si nos camarades ne capitulent pas devant la vague chauvine.

Shachtman. — Et sur le comité central ?

Trotsky. — C'est une question trop particulière pour pouvoir être tranchée par la situation générale : cela dépend de l'autorité du parti et des conditions de vie. Une partie du comité central peut passer immédiatement dans la clandestinité et l'autre partie rester avec beaucoup de prudence tout en cherchant à établir des liaisons illégales.

Shachtman. — J'ai posé cette question d'un point de vue différent. Les membres du comité central devront-ils faire une déclaration publique ?

Trotsky. — Oui, certains d'entre eux devront le faire, mais après avoir consulté un avocat, pour qu'elle soit formulée de

7. Trotsky propose un travail fractionnel dans le P.C. et « bureau » signifie probablement « bureau politique ». De son côté, le P.C. s'occupait activement de pénétrer la IV^e Internationale et ses sections : appuyé sur l'appareil du G.P.U., il avait obtenu apparemment de meilleurs résultats.

façon à ne pas les conduire à la cour martiale. Pourtant la déclaration devra être assez claire pour que nous puissions dire plus tard : nous vous avons avertis. Et il faudra compléter par des déclarations plus claires au nom du parti, des tracts illégaux, etc. Certains seront arrêtés et deviendront le symbole de l'activité ouverte du parti.

Shachtman. — *Et pour le journal ?*

Trotsky. — Ayez un journal, même sans titre ; il devient un point de ralliement pour les ouvriers, même si la ligne n'est pas complètement développée, même s'il ne fait que s'opposer à la guerre.

Cannon. — *Est-il judicieux que le Socialist Appeal adopte cette ligne, ou vaut-il mieux le laisser supprimer et avoir un autre journal ?*

Trotsky. — Il vaut mieux laisser supprimer l'*Appeal*. Même s'il n'était pas interdit, je pense qu'il faudrait créer un autre journal.

Shachtman. — *Comment les bolcheviks distribuaient-ils leur propagande pendant la guerre ?*

Trotsky. — Illégalement.

Shachtman. — *Naturellement.*

Trotsky. — Des publications illégales, c'est pourquoi c'est important, une presse. Vous aurez de la chance d'avoir une ronéo.

Karsner. — *Est-ce que les organisations culturelles ne pas être très utiles dans ces époques ?*

Trotsky. — Oui, et d'abord les syndicats.

DISCUSSION SUR L'ORGANISATION DE LA DÉFENSE ET L'ATTITUDE VIS-A-VIS DES INTELLECTUELS ¹

(24 mars 1938)

Trotsky. — Je suis d'accord avec le camarade Cannon qu'il faut commencer tout de suite avec les forces dont nous disposons et qui sont sûres, et ne pas compter sur des éléments peu sûrs. Ainsi, il faudra opérer un choix dans les groupes périphériques et les libéraux, et même notre excellent ami Solow s'apercevra qu'il va rester un célibataire en politique. Si nous y arrivons — et nous aurons quelque succès — nous gagnerons peu à peu les éléments qui vacillent. Il est tout à fait certain maintenant que si nous faisons un amalgame avec des gens comme Freda Kirchwey² — les staliniens exerceront une pression plus forte encore pendant le comité de défense³ — ces gens-là nous trahiront au moment le plus critique, précisément au moment où nos camarades auront besoin d'être défendus, disons en temps de guerre. C'est pourquoi ce comité doit être un organisme qui éduque et sélectionne ses éléments et les mette à l'épreuve. Il ne peut pas ressembler à ces libéraux qui sont pacifistes en temps de paix et tous militaristes quand arrive la guerre.

Quand nous discutons cette question, ici, pendant les audiences — il nous faut bien entendu reconnaître que le comité de défense a accompli sa tâche avec succès, malgré les éléments qui ont déserté au moment critique — j'ai insisté sur la nécessité absolue de l'entourer de groupes ouvriers. Même si nous n'avions

1. Compte rendu sténographique de la cinquième discussion à Coyoacán (T 4344-6), traduit de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Freda Kirchwey (1893-1976) qui était la rédactrice en chef de la *Nation*, hebdomadaire « progressiste », avait quitté le comité de défense de Trotsky et pris une position ambiguë sur les procès de Moscou. Trotsky avait refusé de la recevoir en février 1937.

3. Une contre-offensive « idéologique » menée par le multi-millionnaire Corliss Lamont et appuyée par des chantages de types divers avait abouti à une série de démissions groupées d'intellectuels membres du comité de défense de Trotsky au début de 1937, à la veille de la création de la commission d'enquête.

là que 200 ouvriers, ce serait mieux que 1 000 intellectuels, et si ces ouvriers sont en contact par l'intermédiaire de leurs délégués avec une LaFollette⁴ ou un Solow, ces derniers ne pourront pas se comporter aussi capricieusement. Les ouvriers les disciplineront. Nos propres camarades pourront rejoindre l'organisation, ainsi que des sympathisants des syndicats. Tout libéral est un peu intimidé quand il rencontre un ouvrier. En ce qui concerne les manœuvres avec les lovestonistes, nous abandonnons ces derniers à leur propre sort, et nous pouvons dire à Solow : « Vous n'êtes pas content de nous, créez vos propres comités et nous ferons un front uni avec vous — si toutefois vous pouvez créer un comité sans nous. »

Shachtman. — *Le fait est que la lettre qu'ils nous ont envoyée est très intéressante — elle était signée d'environ douze personnes — et était d'une certaine façon très significative. Ils se référaient au N.P.L.D. qui s'est unifié avec le Socialist Labor Defense quand nous sommes entrés au P.S., et disaient : vous avez quitté le N.P.L.D., et le résultat est que cette organisation s'est effondrée⁵.*

Cannon. — *Oh oui, Solow menaçait d'écrire dans le Modern Monthly pour nous dénoncer.*

Trotsky. — *Le Modern Monthly ? Mais je crois que vous pouvez gagner même Solow par une politique ferme.*

Shachtman. — *Quant à l'attitude vis-à-vis des intellectuels dans leur ensemble, nous avons vu votre réponse à Rahv⁶. Nous sommes en train de discuter de l'attitude et des rapports du parti avec les intellectuels radicaux. La grande difficulté réside dans leur manque d'homogénéité. Ils ne sont pas un parti. On a un type comme Hook⁷, qui, neuf fois sur dix, est d'accord avec le parti. Ses*

4. Suzanne LaFollette (1893-1983), membre du comité de défense, avait été la secrétaire très active de la commission d'enquête.

5. La Non-Partisan Labor Defense (N.P.L.D.) avait été fondée par la C.L.A. après que l'organisation de secours contrôlée par le P.C., l'I.L.D., ait refusé de défendre ses militants. Elle avait gagné à elle un certain nombre d'intellectuels qui, désapprouvant l'application aux Etats-Unis du « tournant français » et la dissolution de la N.P.L.D. qui en fut la conséquence, dénoncèrent cette dissolution comme une pratique bureaucratique etc. L'un des plus mécontents était Solow. La cible de l'opération menée par Solow était Felix Morrow.

6. Cf. *Œuvres*, 16, pp. 347-353.

7. Sidney Hook (né en 1902), enseignait la philosophie à Colombia et avait milité avec Muste dans la C.P.L.A. puis l'A.W.P. sans rejoindre le W.P.U.S. Il avait servi d'intermédiaire dans les négociations avec le S.P. Ses divergences portaient sur l'interprétation du marxisme en général.

divergences se situent dans le domaine philosophique ; dans le comité, il nous défendait. C'est intéressant de relever que, même dans des questions de détail où il n'était pas d'accord avec nous, il nous défendait. Puis il y a les intellectuels qui ont rompu avec le P.C. et qui se sont un peu brûlé les doigts dans cette expérience. Il y a des intellectuels isolés qui ont rejoint le parti et sont devenus des gens du parti comme Novack et Morrow⁸, mais ils sont très rares. Les autres intellectuels, comme Farrell⁹, qui sont quelquefois avec nous et d'autres fois pas, mais qui ont signé l'appel pour l'organisation de la défense.

Dans quelle mesure devons-nous faire des efforts pour qu'ils parlent à notre tribune, dans quelle mesure devons-nous rechercher leur collaboration avec nous dans la revue, et, s'ils collaborent, quelle doit être la limite des divergences qui peuvent être représentées, et dans quelle mesure nous, nous participons à leurs revues, comme Partisan Review¹⁰ ?

Il est presque certain que, dans l'inévitable désintégration du mouvement stalinien, les meilleurs éléments du P.C. tendront à se rapprocher de nous. Quelle attitude prendre pour les rapprocher un peu plus ? L'autre question est celle que Cannon mentionnait l'autre jour, et avec quoi je suis d'accord, concernant New International. Il est faisable, juste, préférable, de porter la revue de 32 à 48 pages et d'utiliser les pages supplémentaires pour une section littéraire — pas de la poésie, mais de la critique littéraire, des revues de livres, des critiques des autres revues — et d'avoir ainsi une petite section éditée par des gens comme Farrell, Rahv, Rorty¹¹. Des types comme eux se rapprocheront ainsi du parti et cela leur donnera plus d'aisance pour exprimer des idées différentes

8. George E. Novack (né en 1905), était venu au marxisme quand il était encore étudiant, adhérant à la C.L.A. en 1933 et devenant un spécialiste des « campagnes » de défense. Il avait été secrétaire du comité de défense, cheville ouvrière de la commission Dewey. Félix Morrow (né en 1906) appartenait à la même génération : il avait adhéré au P.C. et fut aussi le premier à faire le pas vers le trotskysme, en 1933. Écarté des organismes de défense par le veto des compagnons à la Solow, il était néanmoins membre du comité national du S.W.P. et rédacteur en chef du *Socialist Appeal*.

9. James T. Farrell (1904-1979), le romancier qui était devenu célèbre par sa célèbre trilogie *Studs Lonigan*, était devenu très proche en 1936, avait collaboré à la commission Dewey et séjourné à Coyoacán en 1937.

10. *Partisan Review*, à l'origine revue des clubs John Reed, que le P.C. contrôlait, avait été reprise par ses anciens animateurs, Philip Rahv et William Phillips, après leur propre rupture au lendemain des procès de Moscou. Ils voulaient en faire une revue d'avant-garde combattant le stalinisme et souhaitaient vivement la collaboration de Trotsky.

11. James Rorty (1890-1973), essayiste, membre du P.C. et collaborateur de *New Masses*, était passé au début des années 30 dans les rangs des mustistes.

que dans une partie plus politique du périodique. Est-ce que cela aurait une tendance à remplacer des revues comme *Partisan Review* ou à fonctionner côte à côte avec *Partisan Review*, qui avance vers nous ? Ils ne représentent pas les mêmes éléments que *Solow*, qui est en train de s'éloigner de nous ; ils représentent les éléments qui ont été avec le P.C. et qui se rapprochent de nous.

Trotsky. — Je crois que le mieux serait une division du travail entre *New International* et *Partisan Review*. Permettre que *New International* soit envahie par des dilettantes marxistes, même si c'est seulement sur la question littéraire, n'est pas exempt d'un certain danger, car le parti portera la responsabilité de leurs cliques, de leurs petites querelles, de leurs frictions, etc. Ce serait un peu dangereux et compromettant de les introduire dans *New International*. D'un autre côté, ce serait bien de l'agrandir, sinon de 8 à 12 pages, mais un peu, pas pour des objectifs littéraires, mais pour suivre ce qui se passe dans le mouvement ouvrier dans le domaine des idées. Il existe beaucoup de revues, des revues allemandes, marxistes et demi-marxistes ; il serait bon de les citer et de les critiquer. C'est plus important pour nous que la critique littéraire.

New International doit comprendre tout ce qui peut intéresser le mouvement ouvrier. Mais donner douze pages à la littérature serait trop dangereux, surtout que nous ne consacrons que peu de pages aux sciences naturelles, au mouvement syndical, à la théorie marxiste. Il vaudrait mieux également établir une collaboration avec *Partisan Review*, la critiquer amicalement, mais ne pas en assumer la responsabilité. Beaucoup d'intellectuels préféreront rejoindre *Partisan Review* que *New International*, et nous la considérerons comme une réserve de laquelle on peut de temps en temps gagner quelqu'un au parti.

Si le mouvement vers nous est rapide, surtout venant des staliniens, il nous faut avoir une période probatoire de six à douze mois ; pas pour les ouvriers, mais au moins six à douze mois pour les intellectuels. Puis leur donner des tâches spécifiques. Par exemple nous avons gagné une quinzaine de syndicalistes, mettre quelques intellectuels au travail avec eux, pour leur trouver des matériaux, des statistiques, etc. Mais les intellectuels n'ont que voix consultative dans les réunions. Ils sont ceux qui doivent être éduqués par nos ouvriers. Si les ouvriers syndicalistes disent que l'intellectuel est utile, n'a pas de prétentions, alors nous pouvons l'admettre dans le parti. Si nous devons avoir un parti ouvrier, il faut faire comprendre aux intellectuels que c'est

pour eux un grand honneur d'être admis dans notre parti et qu'ils ne le seront que si les ouvriers l'approuvent. Ils comprendront alors qu'il ne s'agit pas d'un parti d'intellectuels petits-bourgeois, mais d'un mouvement ouvrier, qui, de temps en temps, peut les utiliser à ses fins à lui. Autrement nous serons envahis par les intellectuels, et si des discussions commencent avec des intellectuels venant de chez les staliniens, alors les ouvriers éviteront notre parti. Nous devons établir des règles strictes concernant les intellectuels qui viennent d'autres partis. Nous pouvons avoir une politique très souple et libérale vis-à-vis des sympathisants ; nous pouvons avoir leur représentant à notre comité de rédaction ; nous pouvons accepter les meilleurs d'entre eux pour travailler à nos journaux, à l'*Appeal*, s'il devait paraître deux ou trois fois par semaine. Mais laissons-les rester indépendants ; ayons une attitude sévère vis-à-vis des intellectuels qui entrent dans notre parti. S'il s'agit d'un jeune intellectuel qui a été dans notre mouvement, c'est autre chose ; un ouvrier aussi ; mais un intellectuel éduqué dans le parti stalinien, c'est un élément dangereux pour nous.

En même temps, il nous faut attaquer sans merci des types comme Max Eastman, Eugene Lyons¹². Il nous faut leur montrer que nous prenons des choses comme la théorie marxiste très au sérieux et nous ne permettrons pas qu'on ait l'impression que Max Eastman peut être notre ami, et, en même temps, de façon incidente, un ennemi du socialisme.

Et puis, il est important que notre organisation de jeunes ait des noyaux dans les collèges pour jeunes intellectuels. Nous pouvons espérer maintenant que l'Amérique produira les meilleurs marxistes. La crise fera penser les jeunes Américains et la jeunesse américaine produira les meilleurs éléments. De tels noyaux ne sont pas membres du parti, et nous devons les surveiller, les sélectionner et gagner la nouvelle génération de marxistes à notre mouvement. La plus grande partie de la vieille génération a été corrompue par les staliniens, et des gens qui ont toléré le stalinisme jusqu'à maintenant ne sont pas très critiques. La vieille génération est démoralisée, et il faut commencer par les jeunes.

12. Eugene Lyons (né en 1898) avait été, pendant plusieurs années, correspondant de l'*United Press* à Moscou mais ses convictions pro-staliniennes n'avaient pas résisté au premier procès de Moscou. Il rapporta d'U.R.S.S. un livre, *Assignment in Utopia* et la décision de rompre.

Dunne. — *Et avec un homme comme Liston Oak ?*

Trotsky. — *Où en est-il ?*

Cannon. — *Il essaie d'être un homme de gauche indépendant, parle partout, écrit partout.*

Trotsky. — *Il vaut peut-être mieux lui fermer nos journaux.*

Shachtman. — *L'ennui, c'est qu'il vient, me donne un article, demande sa publication dans Socialist Appeal, puis je prends Vanguard¹³ et je vois qu'il leur a fait un article.*

Trotsky. — *Oui, il faudrait couper avec lui. Nous l'avons fait avec Ciliga¹⁴. Vous savez qu'il collaborait à notre Biulleten russe. Puis il est passé aux mencheviks et nous avons tout de suite coupé.*

Karsner. — *Il me semble que nous aurions besoin de quelque chose pour ces types, une organisation périphérique.*

Trotsky. — *Oui, ils peuvent travailler pour une organisation comme la N.P.L.D. Nous pouvons expliquer, même quand nous refusons leurs articles, que le journaliste d'un journal ouvrier doit être un enseignant. Comment le peut-il, s'il n'a pas lui-même un programme ? S'il souhaite nous aider dans un mouvement comme la N.P.L.D., très bien, mais il ne peut pas travailler au journal, prétendre être un enseignant avant de connaître sa propre voie. Même si nous en perdons un ou deux par de telles mesures, nous en éduquerons beaucoup d'autres, et ils deviendront plus sérieux.*

Cannon. — *Sur le plan de l'organisation, nous sommes dans une position bien meilleure pour suivre, à partir de maintenant, une politique de plus grande fermeté. Quand nous étions un si petit groupe et que le P.C. ne s'était pas encore désintégré, et que le P.S.*

13. *Vanguard* était un mensuel anarchiste, très anticommuniste.

14. Ante Ciliga (né en 1896), un Croate de nationalité italienne, dirigeant du P.C. yougoslave réfugié en U.R.S.S., avait été arrêté et condamné pour son appartenance à l'Opposition de gauche. Libéré en 1935, il avait pris contact avec Trotsky et donné plusieurs articles au *Biulleten Oppositii*. Trotsky lui avait demandé de « choisir » et de ne pas collaborer aussi à la presse menchevique (*Œuvres*, 9, p. 251) Le B.O. avait annoncé en juin 36 la fin de sa collaboration.

semblait aller à gauche, nous n'étions pas dans une position aussi avantageuse. Maintenant le P.S. a été tué, les lovestonistes ne peuvent se développer ; tous les groupes sectaires qui ont essayé de nous combattre sont liquidés. Dans tout le champ antistalinien nous sommes maintenant les dirigeants clairement établis. Les gens qui se demandaient si le W.P. ou le P.S. l'emporteraient, qui, des Fieldistes¹⁵, des Oehléristes ou de nous allait l'emporter, savent que tout cela est réglé. Et nous avons un mouvement de jeunesse très significatif et prometteur. Les lovestonistes et le P.S. n'en ont pas.

Trotsky. — Nous avons de nouveaux adhérents qui viennent de la jeunesse communiste : c'est de la plus grande importance historique.

Cannon. — Notre jeunesse a une grande confiance en soi. Les staliniens sont beaucoup plus sur la défensive que jamais auparavant.

Trotsky. — J'ignore la structure de notre organisation de jeunesse. Il faut avoir une section pour les intellectuels et les étudiants et une organisation pour les travailleurs.

Shachtman. — Notre jeunesse est à prédominance étudiante : il s'y déroule maintenant une discussion intense sur les voies et les moyens d'atteindre la jeunesse laborieuse. Il n'y a qu'un point sur lequel je ne sois pas d'accord avec Jim. Il est vrai que les lovestonistes sont essentiellement un mouvement new-yorkais. Néanmoins il y a une croissance indiscutable — bien que pas considérable — de leur mouvement : à Philadelphie, ils avaient quinze membres de la Y.C.L.¹⁶. Comme résultat de leur collaboration avec Homer Martin, ils ont une petite organisation à Detroit. Ils sont en train d'opérer un tournant intéressant dans leur politique¹⁷. Ils parlent maintenant de la défunte III^e Internationale. Ils sont en train de s'orienter avec l'ensemble du mouvement brandlérien vers le bureau de Londres.

15. Les « Fieldistes » sont l'appellation familière de la « League for a Revolutionary Workers Party » fondée, après son exclusion du W.P.U.S. pour indiscipline par Max Gould, dit B. J. Field (1900-1977), un économiste qui avait dirigé en 1934 la grève des hôtels.

16. Youth Communist League, l'organisation de jeunesse du P.C.

17. Rappelons que Bertram D. Wolfe avait publiquement reconnu s'être trompé sur les procès de Moscou dont Brandler et Thalheimer s'étaient portés garants...

Il n'y a aucun doute pour moi qu'à New York, les lovestonistes occupent de très sérieux postes syndicaux — malheureusement plus sérieux que les nôtres. Cela se réduit, il est vrai, aux métiers de la couture, mais ils y ont une influence tout à fait substantielle, alors que nous n'en avons aucune. Si les lovestonistes annoncent un meeting, leurs gens le disent dans la section syndicale de la couture et ils en ont quelques centaines.

Nos camarades nous ont rapporté une attitude plus amicale de la part des camarades lovestonistes de base à notre égard. L'un d'entre eux nous a dit : « Nous ne soutenons pas l'I. C. maintenant. Nous sommes contre les procès de Moscou. Pourquoi ne pas avoir une organisation unifiée ? » Vous comprenez bien entendu que je ne suis pas en train de proposer une organisation unifiée ; mais cette remarque est juste un symptôme des sentiments de leur base. Nous sommes plus forts, bien plus forts qu'eux, dans notre mouvement de jeunesse, nos membres, nos réunions. La question est d'essayer de gagner à notre organisation quelques membres de base de chez eux. Le fait que Wolfe soit venu à notre meeting est très significatif.

DISCUSSION SUR LA QUESTION RUSSE¹ (25 mars 1938)

Trotsky. — Il est très difficile de dire quelque chose de concret sur l'évolution des rapports sociaux en Union Soviétique, quelque chose de nouveau, parce que, au cours des dernières années, chiffres et statistiques sont de plus en plus faux, fictifs, plus que jamais. Il y a dans la presse les mêmes falsifications qu'au tribunal. La presse ment complètement sur l'alignement social en Union soviétique. On a donné ordre de brûler le dernier recensement : je ne sais si cette information a pénétré la presse américaine, elle a une extrême importance.

Dans *La Révolution trahie*, j'ai critiqué les statistiques, les chiffres, qui ont pour objet de dissimuler la stratification sociale, le salaire d'un bureaucrate et celui d'un ouvrier, le salaire d'un travailleur et celui de l'administrateur du kolkhoze, ou le nombre des domestiques. Je suppose qu'il n'y a pas moins de cinq millions de familles de bureaucrates et d'aristocrates dans les kolkhozes, qui ont du personnel domestique, et dans les villes qui en ont deux ou trois fois plus, y compris le chauffeur et la nurse pour les enfants : il existe une classe sociale de domestiques au service des couches supérieures et tout ça n'est pas compris dans le rapport du recensement.

Il y a eu un recensement en janvier, et le monde a appris alors qu'un décret spécial avait décidé de le brûler parce qu'il avait été effectué par des « trotskystes, faussaires, ennemis du peuple, etc. ». Et la chose la plus élémentaire, la plus importante mesure des conditions en U.R.S.S. — le chiffre de la population — n'a pas été publiée. Walter Krivitsky¹ en a donné une

1. Compte rendu de la dernière discussion de Coyoacán (T 4334-6), traduit de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Samuel Ginsburg, dit Walter *Krivitsky* (1899-1940), ancien haut fonctionnaire du G.P.U. (mais qui n'eut probablement jamais ni le grade de « général », ni les attributions qui lui furent prêtées par ses publicitaires), avait fait défection

explication complète dans la presse française, et le journal de Milioukov³ l'a publiée aussi. Il y a eu un net fléchissement de l'augmentation de la population. Elle augmente de trois millions par an.

Shachtman. — *Quand a eu lieu le dernier recensement ?*

Trotsky. — Dans les années vingt, et il montrait une augmentation du même ordre, et on estimait alors la population à 117 ou 118 millions. Mais Krivitsky dit que le dernier recensement montrait qu'il n'y avait que 130 millions. Le résultat est tout à fait catastrophique, car c'est le meilleur indicateur des conditions de vie du peuple. Ce nombre indique que la collectivisation, la déportation, l'assassinat de dizaines de milliers de paysans, la famine et les épidémies en 1931-32 se chiffraient par millions. Je crois que ce n'est qu'une partie de la vérité. Cela démontre aussi que les conditions normales sont très mauvaises, la mortalité élevée, que la population n'augmente pas maintenant de trois millions par an, mais d'un seul, et c'est le bilan de toute la période de « grand bonheur et de prospérité » proclamée par le plan quinquennal.

Dans *La Révolution trahie*, j'ai utilisé les chiffres donnés dans les journaux locaux que Sedov m'avait procurés — et c'est ce qui m'a permis d'établir partiellement la vérité. Depuis cette date, on ne peut trouver dans la presse aucune approximation de la réalité. Dans le journal de Milioukov à Paris, j'ai trouvé un article très intéressant, une interview avec un demi-trotskyte — il n'est pas nommé, mais je pense que c'est Walter Krivitsky qui penche vers la démocratie bourgeoise — qui dit que la situation du paysan s'améliore, mais que celle de l'ouvrier est très mauvaise ; que la répartition du revenu national, systématiquement favorable aux paysans, joue contre les ouvriers. C'est vrai si on entend par paysans l'aristocratie des kolkhozes : la situation de l'administrateur est proche de celle d'un patron, il est un commerçant puisque le kolkhoze a le droit de vendre et d'acheter

après l'assassinat d'un autre agent important, son camarade d'enfance Ignacy Poretski, dit Reiss, cf. n. 4. Entre le moment de sa rupture, à Paris, et son départ pour les Etats-Unis, il avait donné des interviews à Boris Souvarine pour *Le Figaro* et à Gaston Bergery pour *La Flèche*. Il avait également donné des articles au journal menchevique *Sotsialisticheskii Vestnik*.

3. Professeur d'histoire et leader du parti constitutionnel-démocrate (K.D., dit « cadet »), ancien ministre du gouvernement provisoire, Pavel B. Milioukov (1859-1943) s'était réfugié à Paris où il publiait *Poslednije Novosti*.

au moins une partie de son matériel sur le marché. L'administrateur est à moitié fonctionnaire et à moitié patron. Il a un revenu très important, et en même temps, il représente le G.P.U. On peut imaginer le pouvoir qu'il concentre entre ses mains. La situation du travailleur kolkhozien, comme de l'ouvrier d'usine, est tout à fait différente et le rapport des forces économiques est en train de changer en faveur de la couche supérieure. Cela signifie que la stratification sociale s'accroît. En même temps, la bureaucratie concentre entre ses mains le pouvoir économique.

Les procès de Moscou sont l'une des expressions de ce processus, les contradictions politiques sont naturellement un reflet des contradictions sociales. La bureaucratie a une peur terrible de la population — une haine pire que celle qu'avait le tsar — parce que la population a la tradition de deux révolutions et n'est pas aussi illettrée. Dans la population aussi, il y a des antagonismes sociaux et des frictions politiques. Les antagonismes internes de la bureaucratie sont particulièrement importants ; les procès sont l'expression directe de ce phénomène : une partie de la bureaucratie a massacré une autre partie.

Shachtman. — Pourquoi ?

Trotsky. — Parce que le mécontentement des masses produit différents courants, même dans la bureaucratie. Une fraction dit : « Faisons-leur des concessions » et l'autre dit : « Non ». Comme partout, la pression des masses provoque la désintégration de la caste dirigeante.

Il est difficile de rendre compte des divergences politiques au sein de la bureaucratie, mais il y a de bonnes indications dans les procès de Moscou. Quelques-uns veulent rétablir le capitalisme ; d'autres non. Les accusations ont une valeur symbolique.

Un autre incident, de petite dimension, mais très instructif, donne une idée des divergences : les gens qui ont rompu avec Moscou. Il y a eu Reiss, Barmine⁴, diplomate en Grèce,

4. Aleksandr Graff, dit *Barmine* (1899-19??), engagé dans l'armée rouge en 1918, était commissaire politique à 19 ans ; devenu officier, il avait étudié à l'académie d'état-major et à l'école des langues orientales ; diplomate en 1921, il avait été affecté à Boukhara, Ghila, Téhéran, puis Paris et Bruxelles. Il était premier secrétaire de l'ambassade soviétique à Athènes au moment où il avait refusé d'obtempérer à un ordre de rappel, à la fin de 1937. Ignacy S. Poretski, dit *Ignace Reiss* (1899-1937), communiste polonais, membre du service de renseignement de l'Armée rouge, puis responsable du G.P.U. en Europe occidentale, avait rompu en juillet 1937 et annoncé dans une lettre à Moscou qu'il rejoignait la IV^e Internationale. Il avait été assassiné en Suisse.

Krivitsky, qui était le chef de tout l'espionnage militaire en Allemagne — il n'y a que quatre ou cinq personnages de l'importance de Krivitsky — puis Boutenko⁵ qui s'est enfui de Roumanie en Italie. Nous savons que le corps diplomatique a été sélectionné et épuré au moins dix fois au cours des dernières années, et vous savez combien ont été rappelés et assassinés, et pourtant, après la grande purge, il y en a encore quatre qui se sont échappés. C'est un pourcentage très élevé, il montre la puissance des forces centrifuges au sein de la bureaucratie. Ce ne sont pas les premières personnes qu'on peut rencontrer dans la rue, l'un était ministre en Grèce, l'autre chef du service secret en Allemagne; Reiss était au même niveau que Krivitsky, presque de la même importance. Et maintenant, l'orientation de ces hommes. Reiss s'est prononcé tout de suite pour la IV^e Internationale, Barmine demeure amical avec nous⁶, Krivitsky se tourne vers la démocratie bourgeoise (Il est lié aux mencheviks, aux libéraux — il a rompu toutes relations avec nous, particulièrement après la mort de mon fils — un prétexte pour lui)⁷, et Boutenko est devenu fasciste. Quatre personnes seulement, mais, c'est très significatif, un arc-en-ciel de toutes les couleurs politiques à l'intérieur de la bureaucratie elle-même. C'est ce qui explique que Staline peu à peu soit passé de l'appareil du parti au G.P.U. Maintenant il ne s'agit plus du Politburo, mais de Staline-Ejov⁸. Un membre du Politburo peut très bien être désigné par un accusé au cours d'un procès et jugé lui-même : nous avons eu un exemple avec Roudzoutak⁹, qui était suppléant du Politburo,

5. Fedor *Boutenko* (né en 1906), chargé d'affaires soviétiques en Roumanie, avait disparu au mois de février et la police roumaine le cherchait depuis le début du mois quand il avait reparu soudain en Italie. Le 17, il avait publié sous le titre « Souvenirs de la vieille Russie » une violente attaque, de droite, contre l'U.R.S.S. La presse des partis communistes devait soutenir pendant quelque temps la thèse de l'« enlèvement » de Boutenko, dont le rôle, à Rome, était joué, selon elle, par un « garde blanc ».

6. Barmine, dans son livre *Vingt Ans au Service de l'U.R.S.S.*, parle avec sympathie et tristesse de Léon Sedov.

7. Les témoignages de Victor Serge et d'Elsa Poretski d'abord, Jan Frankel ensuite, concordent sur ce point : Krivitsky était un homme désabusé dont les seules certitudes se rapportaient à la toute-puissance du G.P.U. et à l'inévitable présence de ses agents aux postes-clés de la IV^e Internationale.

8. Dix-huit années plus tard, notamment sur le point selon lequel Staline s'était totalement substitué au « politburo » (bureau politique), Khrouchtchev devait confirmer ces analyses de l'exilé. Nikolai I. *Ejov* (1895-1939), bolchevik en 1917, avait commencé en 1934, au lendemain de l'assassinat de Kirov et dans la répression contre les vieux bolcheviks, une ascension qui l'avait porté à la tête du N.K.V.D. en 1936.

9. Jan E. *Roudzoutak* (1887-1938), vieux-bolchevik le ton, dix années de bagne, stalinien discipliné et considéré comme dur, aurait, selon Khrouchtchev,

et je suis sûr que ce n'est pas ce dernier qui l'a désigné, c'est Ejov.

Et puis, il se pose une question importante qui a été très largement discutée par les gardes blancs russes : y a-t-il ou non des trotskystes en Russie ? Même Victor Serge affirmait que Staline, pour ses raisons propres, exagérait terriblement le nombre des trotskystes en U.R.S.S.¹⁰. Les gens qui viennent d'U.R.S.S. affirment qu'il n'y a en Union Soviétique que des tendances de droite — pas de tendance de gauche — et que le trotskysme n'est qu'un fantôme. C'est à la fois vrai et faux : il est vrai qu'à l'intérieur de la bureaucratie les tendances de droite se développent et deviennent même fascistes. La base sociale est différente dans les masses. Mais si nous prenons un jeune bureaucrate individuellement, c'est un type entièrement fasciste, il n'a pas la tradition de la révolution d'Octobre. Il est seulement discipliné, pour fusiller, pour épurer, pour organiser des procès — tout ça pour la gloire de la patrie. Le personnage de Boutenko est très important dans les rangs des bureaucrates. Le pourcentage de camarades comme Reiss est infime. Au sein des masses, les tendances sont plus élémentaires, mais elles sont dirigées contre la bureaucratie, contre la nouvelle aristocratie : en ce sens, elles sont trotskystes. Elles ne sont pas véritablement trotskystes, mais leur attitude coïncide avec l'essentiel de notre critique générale. Le problème est tout simplement que le régime totalitaire empêche de nouer des liens.

On peut voir très clairement le même phénomène en Espagne. Les masses ouvrières en juillet 1936 ont développé leur activité tout à fait dans notre direction, mais nos camarades

renié devant ses juges les « aveux » qui lui avaient été extorqués, ce qui n'empêcha pas que son sort fut réglé en vingt minutes et qu'il fut abattu sur-le-champ. L'historien Roy Medvedev assure que Roudzoutak avait été arrêté dans sa *datcha* et ne sut jamais pourquoi.

10. Trotsky avait été critiqué par Victor Serge pour ses articles sur la « section soviétique » (*Œuvres*, 8, p. 82, 208 sq). Serge ne sous-estimait pas le nombre de véritables « trotskystes » arrêtés dans le début des années trente, mais estimait que les millions de personnes arrêtées notamment après l'assassinat de Kirov n'avaient rien à voir avec les trotskystes, même si Staline les qualifiait ainsi. Au moment où se déroula cette discussion à Coyoacán, le commandant de Vorkouta, Kachkétine, avait concentré dans la vieille bâtisse de la « briquetterie » les survivants trotskystes qu'il allait faire passer par les armes, au cours des deux mois suivants, à raison d'une cinquantaine par jour, abattus devant leurs fosses, à la mitrailleuse. Parmi eux se trouvaient les dirigeants de la seconde génération trotskyste en U.R.S.S., Grigori Ia. Iakovine, Fedor N. Dingelstedt, Sokrat Gevorkian, Karl Melnais et l'ancien secrétaire de Trotsky de 1917 à 1928, Igor M. Poznansky.

étaient très peu nombreux, et, dans la mesure où le P.O.U.M. reflétait un peu le mouvement des masses, il a été qualifié de trotskyste¹¹. C'est la raison de la terrible haine contre nous.

Je crois que le terrorisme individuel est inévitable en Russie. Avec leurs procès, ils provoquent le terrorisme comme le tsar. Il est impossible de concevoir que sur les milliers de fusillés, il n'y aura pas le frère ou la sœur de l'un d'eux qui abattra un bureaucrate. Les bureaucrates font tout pour détruire la tradition marxiste contre le bolchevisme ; les tendances individuelles au terrorisme sont propagées par les procès. Ils récolteront ce qu'ils ont semé sous la forme du terrorisme individuel. C'est tout à fait possible parce qu'il n'y a pas de parti pour le mouvement des masses. Les actes de terrorisme sont nombreux en province. On ne sait rien de Nikolaïev¹², qui a tué Kirov — peut-être pour une raison générale, ou une femme¹³. Sloutsky¹⁴, qui était le chef du G.P.U. à l'étranger a dit à Krivitsky, lequel lui demandait la raison de l'acte de Nikolaïev : « Ne demandez pas cela, c'est si mystérieux, mieux vaut ne pas s'interroger ». Puis il lui a raconté que Staline était venu à Leningrad conduire les débuts de l'enquête afin d'orienter convenablement celle-ci¹⁵.

Shachtman. — *Nous avons souvent discuté entre nous comment il se fait que Staline n'ait pas été assassiné au cours de la période écoulée.*

Trotsky. — Deux raisons. 1) Les gens sérieux et honnêtes, qui ne croient pas qu'on puisse réaliser quoi que ce soit de cette

11. Le P.O.U.M. (Partido Obrero de Unificación Marxista) avait été fondé par la fusion de diverses organisations dont l'ancienne section espagnole avec Nin. Il s'était toujours défendu d'être « trotskyste », mais avait été exterminé comme tel en Espagne.

12. Leonid V. Nikolaïev (1904-1934), membre des Jeunesses communistes de Leningrad, avait abattu à Smolny le second personnage du régime Sergueï M. Kostrikov, dit Kirov (1886-1934).

13. On avait murmuré à Moscou et répété ailleurs que Nikolaïev avait abattu Kirov parce que ce dernier avait une liaison avec sa femme.

14. Abram A. Sloutsky (1898-1938), entré au parti en 1917, appartenait à la génération de dirigeants du G.P.U. qui fut liquidée à l'époque de la grande purge qu'il avait commencée.

15. Cette venue de Staline à Leningrad aux heures suivant l'assassinat et ses initiatives pour le moins suspectes ont été confirmées depuis la mort de Staline — avec, cette fois, un écho dans la grande presse — tant par Khrouchtchev que par des historiens ayant eu, comme Medvedev et Antonov-Ovseenko, accès au dossier, demeuré confidentiel, de la commission d'enquête *ad hoc* créée par N. S. Khrouchtchev pour élucider le « mystère » de l'assassinat de Kirov dont il est évident qu'elle ne pouvait aboutir qu'à incriminer Staline.

façon et se disent : « Qui le remplacera ? Molotov¹⁶ ? Vaut-il mieux ? », et 2) Il est bien gardé personnellement. Aucun des tsars n'était aussi bien gardé. Mais, malgré tout, la pression d'en haut et d'en bas est si forte que des explosions terroristes se produiront dans la prochaine période. On peut douter qu'elles puissent changer fondamentalement quoi que ce soit ; elles peuvent accélérer le renversement de la clique stalinienne, mais en faveur d'éléments plus consciemment bourgeois qui, en outre, ne sont pas prêts. Nous ne pouvons nous attendre à ce que des révolutionnaires emploient de telles méthodes, comme nous l'avons fait dans la lutte contre le tsar. Nous rejetons la méthode des S.R. mais, chaque fois qu'un acte terroriste se produisait, nous déclarions notre sympathie pour les S.R., nous en expliquions les raisons, et nous mobilisions les sentiments contre le tsar. Maintenant nous n'avons aucune organisation qui puisse faire une telle propagande.

Une guerre renforcerait inévitablement la position de Staline dans un premier temps, en ce que l'esprit d'autoconservation de la bureaucratie et du peuple donnerait un nouvel élan à la bande du Kremlin. Mais, au cours de la guerre, ce sera pareil que dans les autres pays. La désintégration du régime prendra sa place, cela fait partie d'une question plus générale. Si la guerre provoque une révolution dans les pays capitalistes, la chute de la clique stalinienne ne sera qu'un épisode secondaire dans le cours de la guerre — à moins qu'elle ne soit aussitôt remplacée par les organisations des ouvriers, les soviets. Si on admet pour un instant cette hypothèse que la guerre signifierait la fin de notre civilisation, alors naturellement la Russie tombera. Mais ce n'est pas très probable. L'agonie mortelle du stalinisme, nous l'avons écrit — et ce n'est pas une exagération — signifie aussi celle de l'I.C. Il est non seulement possible, mais probable, presque certain, que l'I.C. terminera sa carrière en tant que mouvement plein de force avant la chute définitive de la clique du Kremlin en Union soviétique. Mais, dans une certaine mesure, cela dépend aussi de notre propre politique.

Qu'est-ce que l'I.C. ? Trois courants : 1) l'appareil, formé de canailles et de fanatiques bornés.

2) Les intellectuels petits-bourgeois attirés pendant cette période,

16. Viatcheslav M. Skriabine, dit *Molotov* (né en 1890), était un vieux-bolchevik lié à Staline. Il était à l'époque président du conseil des commissaires du peuple.

3) Les ouvriers, dont la plus grande partie a été attirée au parti avant. Il est parfaitement possible qu'une partie des deux premiers courants — l'appareil et les intellectuels — passent aux lovestonistes (Il nous est trop difficile de les aborder, et nous espérons que nous ne serons pas excessivement accueillants pour les fonctionnaires et les intellectuels — je ne peux que répéter qu'il nous faudrait établir des règles très strictes en ce qui les concerne, au moins une année de stage probatoire).

Pour le troisième courant, les ouvriers dans le parti stalinien, les ouvriers qui ne sont pas des permanents, mais des militants de base. Si des ouvriers de ce type sont restés jusqu'à aujourd'hui, ce n'est pas parce qu'ils soutiennent les procès de Moscou, mais parce que les ouvriers ont un profond sentiment de dévouement, de gratitude, plus stable psychologiquement. Ils restent dans le parti en dépit de tout. Dans leur modestie, ils disent qu'ils ne comprennent pas. Il est possible que les intellectuels quittent le parti avant les ouvriers. Mais, quand les ouvriers rompront, ils se ruent vers nous, et pas vers les lovestonistes.

C'est pourquoi il est important d'avoir un noyau dans le parti stalinien, d'expliquer et de former quelques éléments, d'avoir des informations. Je crois que nous n'avons pas aujourd'hui d'informations de ce type, et il est absolument nécessaire de créer un état-major général pour combattre les staliniens dans leur parti, naturellement sous la direction du nôtre. Que quelques jeunes camarades recueillent d'abord des informations, étudient l'ensemble de la presse stalinienne de ce point de vue ; ce qui se passe dans le parti, les conflits, les exclusions, etc. Puis d'avoir dans ce parti des agents directs, des agents dans le bon sens du terme. Je crois que dans leurs états-majors, dans les bureaux, la différenciation doit être très nette entre le personnel technique et les grands dirigeants. Browder¹⁷ est une caricature de Staline, le service technique est composé de personnalités tout à fait insignifiantes. Nous pouvons trouver des éléments, à commencer par le portier. Peut-être le portier est-il un agent de la G.P.U. ; bien, alors un autre à un poste moins responsable. Puis les dactylos. Il y a des dactylos très privilégiées qui appartiennent au service de Browder et du G.P.U., mais il en existe d'autres dans des travaux tout à fait techniques qui sont complètement

17. Earl R. Browder (1891-1973), militant du S.P., puis des T.W.W. et enfin de l'A.F.L., était entré en 1921 dans l'United Communist Party. Il était resté un personnage de second plan jusqu'au moment où la faveur de Staline en avait fait le « chef ».

négligées ; il faut trouver des agents parmi elles, s'occuper systématiquement de ces gens, pénétrer, trouver, entrer en contact amical avec les ouvriers communistes et ainsi créer peu à peu un service d'informations.

Cannon. — *Quel type de camarade mettriez-vous à la tête d'un tel travail ? Quelles doivent être ses caractéristiques ?*

Trotsky. — Un camarade comme Abern¹⁸, ce serait bien. Je ne l'ai jamais rencontré, mais c'est une impression. Un camarade qui sache faire un travail systématique ; il faut qu'il ait de jeunes collaborateurs. Vous pouvez utiliser avec fruit des femmes dévouées, mais qui soient intelligentes. Il existe d'autres méthodes d'entrer en contact avec les éléments ouvriers communistes.

Shachtman. — *Voulez-vous dire qu'il faut envoyer des gens dans le P.C. ?*

Trotsky. — Oui, si possible. Vous connaissez l'exemple français. Les jeunesses russes sont venues avec comme objectif de gagner la jeunesse socialiste. Ils se sont rencontrés secrètement, mais la secrétaire de Fred Zeller était chez nous. Nous avons discuté avec cette camarade et nous lui avons demandé de publier tout de suite le compte rendu sténographique¹⁹. Elle avait bien quelques arrières-pensées, mais elle a accepté de le publier. Après cette publication, nous avons gagné toute la jeunesse. Zeller hésitait, mais la base a eu tout de suite la plus chaleureuse sympathie pour nous, et alors Zeller est venu avec elle.

18. Martin Abern (1898-1949) avait adhéré aux Jeunesses socialistes de E.-U. en 1912, au P.S. en 1915, puis aux I.W.W. et était devenu secrétaire du S.P.A. dans le Minnesota. Au parti communiste en 1919, il fut délégué au congrès de Bridgeman en 1920, au 4^e congrès de l'I.C. en 1922. Secrétaire national des jeunesses de 1923 à 1925, il fut ensuite l'un des collaborateurs de Cannon à l'I.L.D. et dans sa fraction. Cet organisateur hors pair, que ses adversaires accusaient d'avoir autour de lui une « clique », mais qui était considéré comme un des chefs historiques, avait été depuis 1930 de toutes les luttes fractionnelles.

19. En 1935, les dirigeants des J.C. (Komsomol) d'U.R.S.S., Aleksandr V. Kossarev (1903-1939) et Tchémodanov, venus en France, avaient pris contact avec Zeller par l'intermédiaire d'un militant du P.C. infiltré dans les J.S., Béranger. *La Vérité* publia effectivement le 29 avril 1935 le sténogramme de leur discussion. Fred Zeller, dans ses mémoires, évoque cet épisode sans mentionner le rôle de sa secrétaire.

Cannon. — *Ce compte rendu a été publié sans son autorisation ?*

Trotsky. — Bien sûr. Et Zeller a dit : « Ma secrétaire est plus intelligente que moi. » Dans la lutte contre les staliniens, la question de la guerre est très importante. Je crois que, là, l'amendement Ludlow est très important : c'est une pierre de touche, mais bien entendu insuffisante. Et l'amendement Ludlow a dix fois plus d'importance que si les staliniens le soutenaient. Notre première réaction a été un peu doctrinaire et sectaire, mais le mieux, c'est d'annoncer ouvertement que nous avons modifié notre ligne. Le mieux, c'est de dire ce qui est. Vous pouvez dire que vous avez modifié votre programme et donner l'exemple de Lénine dans la question de la terre. Nous ne cherchons pas des trucs avec les ouvriers. Nous proposons un combat plus révolutionnaire, mais nous sommes une petite minorité. Vous croyez à l'amendement Ludlow comme moyen de contrôler le grand capital et l'administration, nous irons avec vous. Mais la dernière résolution du C.N. est équivoque, et la déclaration de McKinney que nous n'avons changé en rien est fausse, pas franche²⁰. Vous ne pouvez pas tourner et ne pas le dire aux masses — alors il n'y a pas de tournant. Vous devez dire : « Oui, nous avons fait ce tournant parce que nous voulons être avec vous. » Vous le soulignez de telle façon que les lovestonistes n'aient plus le courage de vous le reprocher. Et les lovestonistes n'ont pas d'importance. Cela touche nos rapports avec la classe ouvrière — et c'est important. [...] ²¹

Shachtman. — *Et vous faites une distinction entre notre soutien de l'amendement Ludlow et le désarmement ?*

Trotsky. — Le désarmement, c'est tout à fait différent. C'est absolument faux : la proposition de désarmer est une fiction.

20. Ernest Rice McKinney (1886-1984) avait travaillé d'abord dans la sidérurgie puis dans l'organisation de Noirs, la N.A.A.C.P. et enfin dirigé en journal pour les Noirs. Il avait rejoint A. J. Muste en 1929 et était resté avec les trotskystes quand ce dernier avait rejoint Dieu en 1936. Depuis cette époque il était l'un des organisateurs du C.I.O. dans la sidérurgie, avec des responsabilités dans le S.W.O.C. à Youngstown. Il était également membre du comité national du S.W.P. Sa déclaration, publiée dans *Socialist Appeal* du 21 mai 1938, expliquait que le C.N. n'avait pas changé de position.

21. La sténographe explique à cet endroit qu'elle n'a pas pris de notes sur une discussion qui portait sur l'éventualité de la présentation d'amendements à l'amendement Ludlow.

Mais c'est différent pour l'amendement Ludlow, les ouvriers veulent contrôler l'administration. Cela n'a rien à voir avec les tribunaux d'arbitrage de la S.D.N., les palabres sur le désarmement. Je propose de lier l'amendement avec la revendication pour le droit de vote à dix-huit ans.

Dunne. — *Les gars de dix-huit ans en auront vingt et un quand la guerre éclatera.*

Trotsky. — *Oui, oui, c'est un autre argument.*

Cannon. — *Pensez-vous que le mouvement stalinien ait des perspectives de développement ultérieur aux Etats-Unis — d'expansion ultérieure ? Au cours des dernières années, ils ont grandi énormément non seulement par le nombre de leurs adhérents, mais par leurs ramifications. J'ai tendance à penser qu'ils ont atteint leur apogée aux E.-U., à moins que, en rapport avec une guerre, ils ne reçoivent la bénédiction gouvernementale en tant que patriotes professionnels et influencent les agents de la police contre nous. Mais, de façon générale, le terrible accueil qui a été fait aux procès de Moscou et l'effondrement de la politique du Front populaire et de leur politique extérieure en général ont porté les coups sévères au mouvement stalinien aux E.-U. L'attaque contre le stalinisme est aujourd'hui beaucoup plus large. Et puis, dans bien des syndicats qu'ils contrôlaient, il s'est développé une puissante opposition. Maintenant nos camarades nous disent que la haine contre les staliniens, dans le syndicat des peintres, par exemple, où ils font des combinaisons avec les pires gangsters, est en train de grandir.*

Shachtman. — *Il existe quelques symptômes importants. Deux journaux libéraux de New York, le World Telegram, et l'Evening Post, édité par Stern²² qui est un homme de Roosevelt. Mais, jusqu'à hier, le Post surtout était très tolérant vis-à-vis des staliniens, très amical.*

Trotsky. — *J'ai lu la discussion entre Meyer²³ et la rédaction sur la question de la Russie. C'était très intéressant.*

22. Julius David Stern (1886-1971), ancien journaliste à Camden, avait pris en 1933 la direction de l'*Evening Post* de New York. Il soutenait la politique Roosevelt.

23. Il semblerait qu'il ne s'agisse plus ici de l'*Evening Post* de New York, mais du *Washington Post*. Son propriétaire, Eugene I. Meyer (1875-1959), après un voyage en Europe, avait commencé une polémique contre la rédaction de ce

Shachtman. — Je crois que la défaite en Espagne, qui est en train d'approcher — la désertion du gouvernement qui va se produire dans les prochaines semaines — produira la plus grosse impression et se retournera contre les staliniens. Après la défaite, les co-responsables s'accuseront mutuellement. La haine des socialistes en Espagne est terrible. Puis les volontaires reviendront et il y aura des centaines de Beattie²⁴ parce que la guerre civile a été une grande école. Et puis le Front populaire en France, c'est un effondrement total. Aujourd'hui les dépêches traduisent une certaine nervosité de la bourse de New York, qui baisse. Cela signifie les dernières convulsions de la politique du New Deal avec toutes ses illusions²⁵. Ces trois facteurs — la défaite en Espagne, la défaite du Front populaire en France et, avec votre permission, la faillite du New Deal — signifient un coup mortel pour les démocrates. Naturellement, cela dépend aussi de notre activité. Après la guerre mondiale, il semblait que la II^e Internationale était tout à fait morte et au cours des premières années la III^e Internationale grandissait et grandissait. J'espère maintenant...

Karsner. — La III^e Internationale grandissait quand il y avait victoire. Mais aujourd'hui, partout où les ouvriers regardent, ils ne voient que des défaites. Les ouvriers sont désillusionnés non seulement du stalinisme, mais du communisme. Je me demande si ces centaines de gens qui viendront d'Espagne viendront vers nous ou abandonneront le mouvement.

Trotsky. — C'est tout à fait juste. Cela nous crée de grosses difficultés. La sélection de nos cadres est différente, s'opère dans une période différente. Alors, ils ralliaient un Etat victorieux, maintenant ils n'adhèrent qu'à un programme révolutionnaire, et

journal qui lui appartenait depuis 1933. Nous formulons cette hypothèse faute d'avoir trouvé une trace de polémique entre un Mayer ou Meyer et la rédaction de l'*Evening Post*, mais il est clair que, dans ce cas, il y a, dans la discussion, malentendu sur le *Post* dont il est question.

24. Henry Scott Beattie était un militant du P.C. du Canada, l'un des quatre premiers engagés volontaires canadiens en Espagne. Blessé en 1937, il avait été renvoyé dans son pays pour une tournée de conférence, où il avait pour mission d'insister sur le rôle de « saboteurs » et de « traîtres » des trotskystes. Il protesta et, le 14 septembre 1937, fut à son tour attaqué comme « saboteur trotskyste » par le *Toronto Daily Clarion*. Il rejoignit peu après le groupe « fieldiste » canadien animé par William Krehm.

25. Dans son histoire du C.I.O., *Labor's Giant Step*, l'ancien mustiste venu au S.W.P. Art Preis (1911-1954) date de cette époque la fin du « New Deal » (La nouvelle Donne) et le début de ce qu'il appelle le « War Deal » (La Donne de guerre).

notre développement est bien plus lent que celui de l'I.C. D'un autre côté, nous aurons une génération nouvelle. Il ne faut pas oublier la jeune génération qui n'est pas passée par le stalinisme. Toute la question pour nous consiste à trouver le lien entre nos cadres et les ouvriers. La jeune génération n'est pas épuisée, ni fatiguée, c'est pourquoi il est significatif que nous ayons gagné des jeunes du P.C. et que la J.C. commence à se tourner vers nous. C'est le premier mouvement important vers nous, et nous allons grandir.

SUR UNE DÉCLARATION DU PRÉSIDENT ROOSEVELT¹

(29 mars 1938)

Le 25 mars, le président Roosevelt a déclaré aux représentants de la presse que les Etats-Unis seraient un pays d'asile pour tous les persécutés politiques et religieux comme, par exemple, « les catholiques de Barcelone, les antifascistes d'Italie, les trotskystes de Russie, les Juifs, protestants et catholiques d'Allemagne et d'Autriche »...

Tout homme qui pense comprendra l'importance que revêt dans ce cas la mention des « trotskystes de Russie ». Personne ne soupçonnera le président Roosevelt d'avoir de la sympathie pour ce qu'on appelle le « trotskysme ». Mais il ne s'agit nullement de cela. Il ne s'agit même pas du simple droit d'asile. Car si les trotskystes étaient même à 1 % de la façon dont les présente la justice de Moscou, ils ne pourraient prétendre au droit d'asile. Aucun pays ne voudrait ouvrir ses frontières à des gens qui, sous le masque de formules politiques fausses, se consacrent à l'espionnage, au sabotage, à l'empoisonnement et autres crimes semblables. De plus, au cours des deux derniers procès, les accusateurs de Moscou se sont particulièrement efforcés de démontrer que les « trotskystes » étaient alliés au Japon contre les Etats-Unis. Si, malgré tout cela, le président des Etats-Unis cite les « trotskystes » dans la liste des groupes politiques persécutés qui peuvent compter sur le droit d'asile aux Etats-Unis, cela signifie seulement que M. Roosevelt ne croit pas les accusations de Moscou. Le poids politique et moral de ce fait est d'autant plus grand à partir du moment où M. Roosevelt exprime dans cette affaire l'opinion solidement établie de l'écrasante majorité de l'humanité civilisée.

1. *El Nacional*, 30 mars 1938. Traduit de l'espagnol.

[LES PREMIERS SUCCÈS]¹

(30 mars 1938)

Cher Ami,

Nous avons reçu votre lettre du 10 mars, avec toutes les lettres jointes. Nous vous remercions bien chaleureusement, ainsi que les camarades qui ont participé à cet envoi. Il n'est pas nécessaire de vous dire que nous restons toujours, surtout Natalia, sous le poids de ce terrible coup, le plus grand coup personnel de notre vie. Les distances sont si grandes et les échos de ce qui se passe à Paris arrivent avec un tel retard que nous passons maintenant par les funérailles, etc. Il y a deux semaines que Natalia a reçu par retour la lettre recommandée qu'elle avait envoyée à Liova. Elle avait passé deux jours à écrire cette lettre et se réjouissait d'avance à l'idée d'en recevoir la réponse.

Vous avez dû recevoir depuis quelques semaines le câble et la lettre par lesquels nous vous avons prié de bien vouloir prendre sur vous la responsabilité d'arranger la question des documents, surtout de ceux qui peuvent être utiles ou même nécessaires pour la réfutation des accusations de Moscou. Je me représente bien la situation délicate où vous vous trouvez, étant donné surtout l'état d'extrême nervosité de Jeanne². Ses lettres sont de vrais cris de désespoir, et des cris sur quinze ou vingt pages. Bien des gens se sont faits des idées tout à fait fausses à ce sujet. Le fanatisme de

1. Lettre à A. Rosmer (1893), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

2. Jeanne *Martin des Pallières*, (1897-1961) était l'épouse légitime de Raymond Molinier, qu'elle avait accompagné à Prinkipo en 1929. Elle y était restée comme secrétaire et était devenue la compagne de Sedov, partageant sa vie ensuite à Berlin, puis Paris. Lors de la scission, elle était restée fidèle au groupe de *La Commune* et, depuis 1936, elle appartenait au P.C.I., ce qui était la source de bien des problèmes et soupçons en tout genre. Rosmer avait indiqué, avec prudence, les premières difficultés concernant les archives qu'elle prétendait garder, et qui allaient rapidement s'aggraver.

clique est précisément le complément négatif de sa passion pour Léon. Natalia le savait depuis toujours. Moi, je l'ai bien compris maintenant pour la première fois... Elle peut bien faire quelques difficultés avec les archives, mais j'espère qu'avec la fermeté tranquille et calme dont vous possédez le secret, vous saurez arranger l'affaire. Si le travail à Paris ne commence pas et si on n'a pas besoin immédiatement des documents, on peut ajourner pour quelques semaines une décision, c'est-à-dire les mesures à pratiques. Dans quelques semaines arrivera à Paris une amie pour le transport des documents. En tout cas, vous restez, cher ami, notre représentant, de Natalia et de moi, en ce qui concerne l'enquête judiciaire aussi bien que les documents. Vous avez toujours notre confiance pour entreprendre toutes mesures utiles ou nécessaires. Nous avons indiqué comme vos collaborateurs Gérard, Rous, Praux³, pour vous décharger des courses, entrevues purement pratiques, etc. Toutes ces dispositions restent en vigueur.

Ici, on a pris des mesures de précaution extraordinaires. Les amis américains d'un côté, Diego Rivera de l'autre, font des sacrifices sans nombre. Si les assassins tentent maintenant leur chance, ils trouveront à qui parler. Le dernier procès a été une véritable catastrophe pour Staline⁴. La déclaration de Roosevelt, il y a trois jours, est l'acte le plus terrifiant pour les faussaires. Le but suprême du procès était de rendre impossible mon séjour en Amérique, et voilà que Roosevelt déclare que la porte des Etats-Unis est ouverte aux « trotskystes russes ». Le fait qu'il n'a pas parlé des persécutés en général, mais des « trotskystes », démontre que c'est un coup bien « prémédité ». La presse américaine, comme la presse mexicaine, était tout à fait contre Staline. Le *Times*, comme nombre d'autres journaux, a même publié une série d'articles de moi sur le procès, sans compter de nombreux *statements*⁵ à toute la presse. J'attribue le résultat accablant pour le G.P.U. au moins pour 60 % au travail de la commission d'enquête. Son verdict a bien préparé les esprits au nouveau procès.

Le pauvre Léon n'a pas pu voir ces premiers succès. Dans sa vie politique, qui ne fut d'ailleurs pas si courte, à peu près seize

3. Gérard *Rosenthal* (né en 1903) était l'avocat de Trotsky, Jean *Rous* (né en 1908), était également avocat. Alexis *Bardin* dit *Praux* (né en 1905), professeur de dessin industriel, s'était lié à Trotsky à Domène. Tous les trois étaient dirigeants du P.O.I.

4. Il s'agit du procès Boukharine.

5. « Déclarations » : en anglais dans le texte.

ans, il n'a passé que par des défaites et des coups terribles. Et maintenant, on peut dire avec assurance qu'une nouvelle ère approche. Aux Etats-Unis, nos amis sont pleins d'optimisme. Les stalinistes sont déjà entrés dans le stade de la désagrégation. Il y a un courant de jeunes vers nous. Les intellectuels se détournent des stalinistes. La plupart retombent dans l'indifférence petite-bourgeoise. Les meilleurs éléments se tournent vers nous (*Partisan Review*, par exemple).

[VISA AMÉRICAIN ?]¹

(30 mars 1938)

Cher Ami²,

C'est seulement hier que nous avons reçu la coupure concernant le discours³. Votre télégramme n'était pas compréhensible avant l'arrivée de cette coupure. La déclaration est extrêmement importante, surtout du point de vue de la politique générale. Si on pourra l'utiliser aussi du point de vue personnel, je veux l'espérer. En tout cas, il faut faire maintenant tout ce qui est possible.

Vous connaissez d'ailleurs bien la situation. Natalia a besoin depuis longtemps d'un traitement médical sérieux. Moi aussi. Ce besoin a doublé depuis les derniers événements tragiques. Une autorisation de séjourner six mois serait vraiment salutaire. On pourra bien assurer le visa de retour par avance. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que je resterai là-bas tout à fait en dehors de la politique, si l'on ne compte pas les *statements* réfutant quelques ignominies ou calomnies.

Comment poser la question ? Je pourrais la poser directement et officiellement d'ici. Mais encourir un refus officiel serait bien désagréable. Quelles voies avez-vous là-bas ? On m'a nommé l'avocat Ernst⁴, peut-être y en a-t-il d'autres. Ce à quoi il

1. Lettre à J. Frankel (8164) traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Jan *Frankel* (né en 1906), né en territoire autrichien devenu tchécoslovaque, avait milité aux J.C. puis dans l'Opposition. Secrétaire de Trotsky à Prinkipo d'avril 1930 à janvier 1933, puis membre du S.I. à Paris, il avait été expulsé de France en février 1934. Il avait rejoint Trotsky en Norvège et y était resté avec lui quelques mois. Il avait également repris ses fonctions de secrétaire à Coyoacán en 1937 mais s'était, depuis novembre de cette année-là, installé aux États-Unis.

3. Il s'agit du discours de Roosevelt (cf. p. 110).

4. Morris Leopold *Ernst* (1888-1976), avocat et conseiller de l'A.C.L.U. (American Civil Liberties Union) était l'homme qui avait fait laver le romancier James Joyce de l'accusation d' « obscénité ».

faut arriver, c'est à ce que les autorités comprennent la situation telle qu'elle est, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de ma part la moindre arrière-pensée politique. Les articles pour la presse de la Quatrième Internationale, je puis bien les écrire ici. Ce qui nous est nécessaire, c'est un changement de climat pour quelques mois et un bon traitement médical.

Quant aux questions pratiques que vous avez posées à Van⁵, on vous répondra ces jours-ci. En ce moment la question du visa prime toutes les autres.

5. *Van* était l'appellation familière de Jean *van Heijenoort* (né en 1912), ancien étudiant en mathématiques qui avait été sept années au total auprès de Trotsky comme garde et secrétaire à Prinkipo, Hønefoss et enfin Coyoacán. Il vivait ses derniers mois dans cette fonction.

[LA BÊTE EST BLESSÉE]¹

(31 mars 1938)

Cher Camarade Coolidge²,

Au cours des quelques dernières semaines, mes amis américains ont pris d'importantes mesures urgentes contre des actes terroristes du G.P.U. Ils m'ont informé que vous avez généreusement versé dans ce but. Je suis un peu embarrassé que des camarades et de l'argent soient coupés du mouvement actif pour de simples mesures de police. Mais ce n'est que la conséquence des méthodes de gangsters introduites par les staliniens. Dans le mouvement ouvrier et je suis obligé de considérer ces mesures exceptionnelles comme une partie du combat nécessaire et salutaire contre le G.P.U.-Comintern.

Les révélations de l'année écoulée et surtout le travail de la commission Dewey ont produit un tournant important dans l'opinion publique mondiale, surtout aux Etats-Unis et même en France. La bête sauvage est blessée, mais, dans ses convulsions, elle reste plus dangereuse pour un certain temps qu'auparavant, parce qu'elle ne fait plus attention à la réaction de l'opinion publique mondiale.

1. Lettre à Coolidge (7597), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Albert Sprague *Coolidge* (1894-1977), chimiste de réputation mondiale et auteur d'importantes découvertes au sujet de la théorie des quanta, était professeur à l'université de Harvard et militant du parti socialiste dans la branche de Boston. Il avait versé une somme importante pour assurer la protection de la maison de Trotsky. « Coolidge » était aussi le pseudonyme d'un militant noir venu avec A. J. Muste, David Rice Mckinney.

[TRIBUNAL CONTRE LE TERRORISME]

(LETTRE A LA SOCIÉTÉ DES NATIONS)¹
(31 mars 1938)

Le 22 octobre 1936, par l'intermédiaire de mon avocat norvégien, feu Michael Puntervold², j'ai eu l'honneur de faire appel à vous dans une lettre dont vous avez bien voulu m'accuser réception dans votre réponse n° 3 A-15105-15085. Je n'ai aucune information sur l'état actuel de la question de la création d'un tribunal sous l'égide de la Société des nations contre les terroristes. Je ne sais pas s'il existe déjà ou si on prévoit qu'il va commencer à fonctionner dans un proche avenir. En tout cas, j'estime de mon devoir, non seulement de répéter les considérations que j'ai eu l'honneur de porter à votre attention il y a presque un an et demi, mais aussi d'y ajouter une nouvelle proposition tout à fait concrète.

C'est le gouvernement soviétique qui est à l'origine de la création sous l'égide de la Société des Nations d'un tribunal contre le terrorisme. Le commissaire du peuple aux affaires étrangères de l'U.R.S.S., M. M. Litvinov³, a manifesté lors des séances de la S.D.N. un vif intérêt, qui pouvait sembler alors inexplicable, pour cette question. La question était pourtant claire pour les gens informés même à cette époque. Préparant depuis plusieurs années le procès contre les « terroristes trotskystes », le G.P.U. était pleinement convaincu que les monotones « aveux » des accusés persuaderaient le monde entier, y compris le futur tribunal de la S.D.N., de la justesse des accusations et lui donnerait ainsi une chance légale que moi-même et mon fils Léon

1. Lettre à la S.D.N. (T 4338), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Michael *Puntervold* (1869-1937) avait été l'avocat de Trotsky en Norvège et lui avait coûté cher pour des services nuls.

3. Maksim M. Wallach, dit *Litvinov* (1876-1951), vieux bolchevik, était commissaire aux affaires étrangères depuis 1930.

Sedov lui soyons livrés. C'était là l'objectif immédiat et direct de l'initiative de Moscou sur la question du tribunal international.

Dans ma lettre du 22 octobre 1936, j'ai exprimé l'idée qu'un tribunal destiné à la défense des gouvernements de différents pays contre les terroristes ne pouvait par ailleurs refuser de défendre des personnes individuelles si, du fait de motifs purement politiques, elles se trouvaient faussement accusées de terrorisme par un gouvernement mal intentionné. Je considérais alors et je considère toujours que j'ai le droit de plaider un examen de mon cas par le futur tribunal sous la S.D.N. en dépit du fait que le gouvernement soviétique a apparemment définitivement renoncé à l'idée de chercher du secours à Genève contre mes prétendues « conspirations ».

La commission internationale impartiale dirigée par le philosophe et éducateur américain bien connu, John Dewey⁴, après presque neuf mois de travail, a conclu finalement, sur les procès de Moscou, que ces derniers constituaient des impostures délibérées. Armé des preuves nombreuses et irréfutables dont dispose la commission en question, je suis prêt à tout moment à comparaître devant le tribunal de la Société des Nations pour transformer une fois de plus et définitivement mes accusateurs en accusés.

Mais je me permets de penser qu'à présent il est déjà impossible de se contenter de cette initiative. Pendant les six derniers mois, le monde a été le témoin d'actions terroristes *réelles* accomplies dans différents pays selon un plan général et conformément à un objectif unique. Je pense non aux assassinats légaux et extra-légaux en U.R.S.S. où il s'agit d'une façon ou d'une autre d'actions légalisées de l'appareil d'Etat, mais d'actes de banditisme pur et simple sur l'arène internationale.

Le meurtre d'Ignace Reiss, ancien agent du G.P.U., le 4 septembre 1937, près de Lausanne en Suisse, ne peut d'aucune façon être considéré comme une action légale. Les autorités suisses et françaises disposent de données complètes et exhaustives qui révèlent le véritable organisateur du meurtre, le G.P.U., la police secrète de l'U.R.S.S.

Pendant l'enquête judiciaire sur le meurtre d'Ignace Reiss, il a été révélé au passage que la même bande, qui espionnait systématiquement mon fils Léon Sedov, a tenté de le tuer à

4. Le Dr John Dewey (1859-1952) avait présidé la commission d'enquête malgré son âge et avait fait le voyage de Coyoacán. Il était connu comme philosophe et pédagogue.

Mulhouse en janvier 1937. Quel rôle le G.P.U. a-t-il joué dans la mort soudaine de mon fils le 16 février de cette année ? Une enquête est en cours.

Parmi les documents trouvés chez le principal meurtrier d'Ignace Reiss, un soi-disant Rossi, qui a réussi à temps à s'enfuir, on a trouvé des preuves de ses tentatives de pénétrer au Mexique pour des objectifs pas difficiles à comprendre sur la base des circonstances mentionnées plus haut. Le véritable nom de ce tueur professionnel au service du G.P.U. est Roland Abbiatte⁵.

Des témoins à l'autorité inattaquable peuvent raconter au tribunal la préparation, par des agents du G.P.U., d'actions terroristes dirigées contre moi pendant mon séjour en Europe et au Mexique. Je peux de plus mentionner l'enlèvement en Espagne de mon ancien collaborateur, Erwin Wolf⁶, un citoyen tchécoslovaque qui a disparu sans laisser de trace, les actions terroristes en Espagne contre le révolutionnaire catalan Andrés Nin, l'émigré autrichien Kurt Landau, le fils d'un émigré russe, Marc Rein⁷ et bien d'autres individualités, qui ont reçu une publicité mondiale. La seule partie de l'instruction légale ou illégale qui a été jusqu'à présent accessible à l'opinion publique suffit entièrement pour justifier l'intervention d'un tribunal international contre une mafia centralisée de terroristes à l'œuvre sur le territoire de plusieurs Etats étrangers.

Au moyen de documents, témoignages et d'irréfutables considérations politiques, je me fais fort d'apporter la preuve de ce dont l'opinion publique ne doute plus depuis quelque temps, à savoir que le chef de cette bande criminelle est Joseph Staline, secrétaire général du parti communiste de l'U.R.S.S.

Dans la mesure où le commissaire du peuple aux affaires étrangères, M. Litvinov, a insisté avec beaucoup d'éloquence sur la nécessité pour les gouvernements de s'engager mutuellement à

5. Roland Abbiatte (1905-1941), citoyen monégasque, était agent du G.P.U. et avait de la famille en U.R.S.S. où il se réfugia après le meurtre de Reiss. Quelques mois auparavant, il était allé au Mexique.

6. Erwin Wolf (1902-1937) tchécoslovaque germanophone, membre de la section allemande, avait émigré en 1933. Secrétaire de Trotsky en Norvège, il avait ensuite animé le S.I. pour le compte duquel il s'était rendu en Catalogne en mai 1937. Arrêté la veille de la date fixée pour son départ, il avait disparu depuis, victime du G.P.U.

7. Kurt Landau (1903-1937), ancien journaliste du P.C. autrichien, ancien membre du S.I., avait rompu avec Trotsky en 1930 et dirigeait à Paris, avec Ferrat le groupe *Que faire ?* quand il était venu en Espagne à l'automne 1936 et avait rejoint le P.O.U.M. Arrêté, il disparut également. Marc Rein, fils du dirigeant menchevique Abramovitch, correspondant d'un journal social-démocrate suédois, arrêté à son hôtel de Barcelone, disparut en avril 1937.

l'extradition des terroristes, nous pouvons espérer qu'il ne refusera pas d'employer son influence pour mettre le susnommé Joseph Staline, en tant que chef d'une bande internationale de terroristes, à la disposition de la Société des Nations.

Pour ma part, je suis prêt à mettre toute mon énergie, mes informations, mes documents et mes relations personnelles à la disposition du tribunal afin que la vérité puisse être totalement révélée.

[LE PROBLÈME DU LABOR PARTY]¹

(avril 1938)

La question du Labor Party n'a jamais été une question de « principe » pour les marxistes révolutionnaires. Nous sommes toujours partis de la situation politique concrète et des tendances de son développement. Il y a quelques années, avant la crise de 1929 et même après, lors de l'apparition du C.I.O., nous pouvions espérer que le parti révolutionnaire, c'est-à-dire le parti bolchevique, pourrait se développer aux Etats-Unis parallèlement à la radicalisation de la classe ouvrière et parvenir éventuellement à en prendre la tête. Dans ces conditions, il aurait été absurde de faire une propagande abstraite en faveur d'un « Labor Party » qui n'était pas proclamé.

La situation, depuis, a néanmoins radicalement changé et nous n'aurions aucune excuse pour nous fermer les yeux devant ce fait. Les syndicats qui se développent puissamment dans les conditions de l'approfondissement de la crise du capitalisme se projettent de façon d'autant plus irrésistible sur la voie de la lutte politique et, par là, sur celle de la cristallisation en un « Labor Party ».

Si les dirigeants officiels des syndicats, en dépit de l'appel impérieux de la situation et de la pression grandissante des masses, conservent une position réservée sur la question d'un Labor Party, c'est précisément parce que la profondeur de la crise sociale de la société bourgeoise confère maintenant à la question du Labor Party une acuité infiniment plus grande que dans les périodes précédentes.

Nous pouvons néanmoins prédire avec suffisamment d'assurance que la résistance de la bureaucratie sera brisée. Le mouvement en faveur d'un Labor Party va continuer à grandir.

1. Note (T 4339) traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

Une organisation révolutionnaire qui aurait vis-à-vis de ce mouvement progressiste une position négative ou une neutralité expectative se vouerait elle-même à l'isolement et à la dégénérescence sectaire.

Le Socialist Workers Party, section de la IV^e Internationale, comprend clairement le fait qu'en vertu de raisons historiques défavorables, son propre développement s'est produit avec beaucoup de retard par rapport à la radicalisation de larges couches du prolétariat américain, et c'est précisément pour cela que le problème de la création d'un Labor Party est mis à l'ordre du jour par tout le cours du développement.

Le Socialist Workers Party ne se borne pas cependant, comme le font les staliniens, les lovestonistes, etc., à un mot d'ordre abstrait en faveur d'un Labor ou d'un Farmer-Labor Party et il peut encore moins admettre des combinaisons sans principes de sommet sous le couvert de ce mot d'ordre : il met en avant un programme de revendications de transition afin de faire fructifier le mouvement de masses pour un Labor Party.

Tout en préservant sa pleine indépendance organisationnelle et politique, le S.W.P. mène systématiquement et de façon intransigeante la lutte contre la bureaucratie syndicale qui résiste à la création d'un Labor Party ou tente d'en faire une arme auxiliaire d'un des partis bourgeois. En expliquant et en popularisant son programme de revendications de transition, dans les syndicats, dans ses propres réunions, etc., le S.W.P. dénonce inlassablement, sur la base de l'expérience vivante des masses, les illusions réformistes et pacifistes de la bureaucratie syndicale et de ses alliés social-démocrates et staliniens.

Quand et comment le Labor Party sera constitué, quelles étapes et quelles scissions il va traverser, l'avenir le dira. En défendant le Labor Party contre les attaques de la bourgeoisie, le S.W.P. ne prend et ne veut pas prendre sur lui la responsabilité de ce parti. Vis-à-vis du Labor Party, à toutes les étapes de son développement, le S.W.P. maintient une position critique, soutient les tendances progressistes contre les tendances réactionnaires et, en même temps, critique impitoyablement le caractère chèvre-chou de ces tendances progressistes. Pour le S.W.P., le Labor Party devrait devenir d'une part un champ de recrutement d'éléments révolutionnaires et, de l'autre, une courroie de transmission pour influencer des cercles toujours plus larges d'ouvriers. De par sa nature même, le Labor Party ne peut conserver sa signification progressiste que le temps d'une période de transition relativement brève. L'aggravation ultérieure de la

situation révolutionnaire conduira inévitablement à briser la coquille du Labor Party et permettra au Socialist Workers Party de rallier autour du drapeau de la IV^e Internationale l'avant-garde révolutionnaire du prolétariat américain.

[QUESTIONS ALLEMANDES]¹

(5 avril 1938)

Cher Camarade Held,

Je vous remercie beaucoup de votre lettre. Natalia et moi l'attendions et nous expliquions son retard mot pour mot de la façon dont vous le faites. Pour beaucoup d'amis ce fut une chose difficile que de nous approcher au cours de ces terribles journées et nous ne vous comprenons que trop bien... Aujourd'hui encore la catastrophe nous semble aussi incroyable qu'au premier jour.

Je vous écris cette lettre avec l'aide du camarade que vous connaissez et qui séjourne au Mexique depuis quelques semaines². Nous avons aussi discuté de la question allemande. Le comportement de nos camarades Johre et Fischer à l'égard de *Der einzige Weg* me semble tout à fait inexplicable et politiquement erroné³. On devrait, à l'intention de l'émigration allemande (voire pour l'Allemagne elle-même), compléter *Der einzige Weg* en tant que revue théorique par la revue politique. On maintiendra ainsi la possibilité d'avoir dans la revue des discussions dans des limites raisonnables. En tant qu'organisation internationale, nous sommes pourtant tous responsables de *Der Weg*. De quel droit les camarades allemands dirigeants tournent-ils donc tout bonnement le dos à la revue ? Je suis certain que la conférence internationale interviendra dans cette affaire. Mais il serait bien préférable pour l'autorité de la section allemande que l'on puisse dès maintenant trouver l'arrangement nécessaire.

1. Lettre à W. Held (8522), traduite de l'allemand, avec la permission de la Houghton Library.

2. Il s'agit probablement du journaliste Arthur Pincus.

3. Johre et Fischer, dirigeants du groupe I.K.D. faisaient une guerre acharnée contre *Der einzige Weg* qu'ils considéraient comme une machine de guerre contre eux, inspirée au S.I. par R. Klement.

Puisque vous collaborez vous-même à *Der einzige Weg*, vous pourriez peut-être prendre avec succès l'initiative d'un tel arrangement.

Les salutations les plus chaleureuses et cordiales de moi-même, de Natalia et de toute la maison pour Synnøve⁴ et vous-même.

Votre L. D.

4. Synnøve *Rosendahl-Jensen* (1909-1942) était la compagne de Held.

LA DISCUSSION AVEC GUTTMAN¹

(5 avril 1938)

Cher Camarade Kopp²,

Nous avons reçu vos deux lettres. Je n'ai pas répondu à la première car elle m'est parvenue en des heures difficiles. Merci de tout cœur, à vous et aux autres camarades, pour la sympathie que vous exprimez.

La nouvelle concernant la conférence commune est des plus réjouissantes³. Vraiment, on ressent de toute part un courant dans notre sens et les progrès enregistrés aux Etats-Unis sont particulièrement prometteurs. J'espère que l'on reçoit à Prague le *Socialist Appeal* et la *New International* qui contiennent des matériaux extrêmement instructifs pour toutes les sections. Il est extraordinairement réjouissant que Guttman rejoigne la IV^e Internationale, car la nouvelle Internationale a besoin de camarades qualifiés et expérimentés. Mais les doutes exprimés par le camarade Guttman] à la conférence ne me semblent pas

1. Lettre à J. Kopp (8710), traduite de l'allemand, avec la permission de la Houghton Library.

2. Jiří Kopp (né en 1907) avait été l'un des fondateurs du groupe *Jiskra*, puis l'un des artisans de l'unification en Tchécoslovaquie. Il avait séjourné à Prinkipo en 1930.

3. Le 13 février 1938 s'était tenue à Prague une conférence d'unification à laquelle avaient pris part trois groupes jusque-là distincts : le groupe Proletař de J. Guttman et Z. Kalandra, le groupe *Jiskra/Das Banner*, de W. Salus, le groupe Avant-Garde d'Alois Neurath en pays sudète.

4. Josef Guttman (1902-1958) entré au P.C.T. en 1921, était entré au bureau politique dans le sillage de Gottwald en 1929, au secrétariat en 1931. En 1932, il s'était dressé contre la politique allemande de l'I.C. et avait été exclu en 1933. Il avait organisé alors une opposition interne qui éditait les « lettres de Spartacus », puis avait rompu publiquement en signant avec Kalandra une brochure contre les procès de Moscou et en éditant le journal *Proletař*. Il avait exprimé des critiques sur la validité des reproches adressés au P.O.U.M. et sur la réalité de la IV^e Internationale.

entièrement justifiés. Il critique la position du S.I. sur la question espagnole comme étant trop brutale, trop impatiente, et trop « bureaucratique » (c'est du moins ce que j'ai compris à la lecture du compte rendu). En fait, la question se posait de façon tout à fait différente. Depuis 1931, et cela vaut aussi pour moi personnellement, nous entretenions une correspondance assidue avec Nin et d'autres camarades espagnols. Nous avons élaboré pour eux des articles, des documents et des propositions. Nous leur avons envoyé des camarades pour les aider, mais ils tergiversaient toujours à propos des questions les plus importantes de la révolution. Nous avons à plusieurs reprises averti Nin que sa politique menait inévitablement à la catastrophe, non seulement pour son parti, mais aussi pour la révolution dans son ensemble. Il a continué à tergiverser. Dans la pratique, il a combattu les éléments véritablement bolcheviques de son propre parti et s'est toujours orienté vers la droite. S'il y a un reproche qu'on peut nous adresser, c'est bien d'avoir trop pris au sérieux les affirmations et les formules générales « révolutionnaires » du groupe Nin et d'être passés trop tard à l'attaque directe. Le centrisme des masses n'est souvent qu'un état transitoire. Mais chez certains dirigeants, comme par exemple Nin, il n'est que la forme de l'opportunisme organique. Nin était un homme parfaitement honnête, mais sa politique a été néfaste à la révolution.

De même, les doutes sur le fait que nous soyions déjà *la* IV^e Internationale ou seulement un regroupement *pour* la IV^e Internationale me semblent tout à fait sans importance. Personne d'autre que nous ne créera la IV^e Internationale. Il est tout à fait exclu que le bureau de Londres le fasse. Nos militants, dans les différents pays, sont *les* cadres de la nouvelle Internationale. Tous les éléments sains, en particulier la jeunesse, afflueront vers nous. Nos cadres formeront ces éléments nouveaux. En ce sens, nous sommes dès maintenant *la* IV^e Internationale. Notre faiblesse numérique, que nous n'avons aucune raison ni envie de dissimuler, ne doit pas nous rendre timorés face aux autres organisations. La confiance en soi est aussi un facteur de succès. Pourquoi faut-il continuer à répéter sans cesse à des philistins et à des têtes creuses du type Walcher ou Fenner Brockway⁵ : « S'il vous plaît, nous ne sommes *pas encore* la IV^e

5. Jakob *Walcher* (1887-1970), ancien dirigeant du K.P.D. puis de l'opposition brandlérienne, était devenu en 1933 le principal dirigeant du S.A.P. D'abord orienté vers la IV^e Internationale, il lui avait tourné le dos et était un des piliers du bureau de Londres et du Front populaire allemand. Archibald *Fenner Brockway*

Internationale, peut-être le deviendrons-nous avec le temps, etc. » Non, la prochaine conférence devrait, selon moi, constater de façon définitive que nous sommes la IV^e Internationale.

Venons-en au procès. Il serait maintenant tout à fait vain de nous placer sur le terrain d'une dispute juridique avec les plunitifs du G.P.U. La question politique principale, qui nous concerne tous au premier chef, est totalement réglée du point de vue de l'opinion publique. Ceux qui ne nous ont pas suivis jusqu'au bout finiront par rattraper leur retard. Quant à savoir qui a apporté la contribution la plus décisive, la commission internationale de New York ou bien Staline lui-même, c'est difficile à dire ; mais que les procès contre les trotskystes aient constitué les falsifications les plus pourries et les plus misérables de toute l'Histoire, il n'est plus besoin d'aucun tribunal pour le confirmer. Telle est, selon moi, la raison politique qui justifie l'arrêt de toute procédure. Je n'en avise pas personnellement l'avocat, car je ne sais si, dans la situation actuelle, cela lui sera aisé et si cela lui facilitera la tâche. En tout cas, je vous prie de lui transmettre mes remerciements les plus chaleureux pour tous ses efforts.

Vous avez certainement déjà lu dans une autre langue le petit travail sur Léon Sedov. Ce serait une satisfaction pour la mère de Sedov et pour moi-même si ce travail pouvait paraître également en tchèque. La version allemande doit paraître, m'a-t-on dit, dans le *Neuer Weg*⁶.

Nos meilleurs saluts à tous les amis, anciens et nouveaux.

Brockway (né en 1890) était à la fois l'animateur de l'I.L.P. et le secrétaire du bureau de Londres.

6. *Neuer Weg* était l'organe du petit groupe autour du Dr Fabian et de Bauer (Erwin H. Ackerknecht) qui venait d'être exclu du S.A.P. au mois de février. Il ne semble pas que cet article ait paru en allemand et il n'y a pas d'indication en ce sens dans le livre de Louis Sinclair.

[PROPOSITIONS]¹

(5 avril 1938)

Cher Camarade Cannon,

J'inclus la traduction anglaise de ma lettre adressée à la S.D.N. Le texte original, en français et daté du 31 mars, a déjà été envoyé. Il serait souhaitable de publier ce document intégralement dans la presse bourgeoise. Mais si nous le donnons à la presse ici, ils n'en enverront par câble que de courts extraits. C'est pourquoi je vous l'envoie. Vous pouvez le transmettre directement aux journaux américains ou à l'un d'entre eux. Si nécessaire, vous pouvez le donner en exclusivité au *New York Times* ou au *Herald Tribune* à la condition qu'ils le publient tel quel. Autrement, mieux vaudrait le remettre librement à toute la presse.

Télégraphiez-nous, s'il vous plaît, quand la lettre paraîtra dans la presse américaine, afin que nous puissions la donner simultanément à la presse mexicaine où elle sera publiée intégralement.

Notre travail sur le *Programme de transition* se poursuit avec succès. Dans deux jours, j'espère vous envoyer la première moitié, et, dans cinq ou six jours, la fin. Je serais heureux d'avoir critique et suggestions de la part des camarades américains. Votre plénum pourrait l'adopter en principe et laisser au comité politique le droit de proposer les amendements nécessaires.

Mes meilleures salutations à Rose², vous et les autres amis

1. Lettre à J.P. Cannon (7525), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Rose *Karsner* (1890-1968), née en Roumanie, venue aux E.-U. en 1908, avait adhéré au S.P. en 1909. Compagne de Cannon, sa vie politique se confond avec la sienne.

[MERCII!] ¹
(6 avril 1938)

Cher Camarade Dunne,

Je voudrais par cette lettre exprimer de nouveau mes fraternels remerciements au camarade Skoglund, à vous-même et à tous les autres camarades de Minneapolis qui ont fait un tel effort pour nous protéger ici dans un moment très critique et dur de notre vie.

La seule consolation dans ces souffrances est le sentiment que nous sommes membres d'une famille internationale qui devient de plus en plus grande et reste en même temps une véritable famille.

J'espère ainsi que Natalia que nous aurons la possibilité de remercier personnellement les camarades de Minneapolis.

P.-S. Nous sommes en train de travailler dur sur le « programme de transition ». Le texte russe est presque prêt. Une partie importante est à la traduction. J'espère que nous pourrons tout envoyer à New York le 10.

1. Lettre à V. R. Dunne (7700), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

[UNE PLACE D'HONNEUR]¹

(6 avril 1938)

Chère Hjørdis²,

Nous avons reçu en son temps votre câble amical en même temps que bien d'autres câbles et lettres qui nous montraient à un moment très dur de notre vie que nous avions dans le monde entier bien des amis véritables. Dans la liste de ces amis, la famille Knudsen occupe une place d'honneur. Et vous, personnellement — vous savez, chère Hjørdis, combien vous êtes précieuse à Natalia et à moi aussi. Le destin tragique de notre excellent Erwin³ a encore resserré notre lien moral avec vous.

Nous avons été très touchés de votre proposition de prendre Siéva dans votre famille⁴. S'il était nécessaire et possible de le séparer de Jeanne, nous ne pourrions certainement pas trouver une famille pour Siéva meilleure que la vôtre. Mais Jeanne et le garçonnet sont trop étroitement liés l'un à l'autre pour qu'il soit permis de les séparer.

Natalia vous embrasse avec tendresse et je fais de même. Nous envoyons nos salutations les plus chaleureuses à tous les membres de votre famille et aux amis communs qui, en dépit de tout, restent des amis.

1. Lettre à Hj. Knudsen (10277), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

2. Hjørdis Knudsen (née en 1914) était la fille des hôtes de Trotsky à Hønefoss.

3. Erwin Wolf, assassiné en Espagne, était venu à Hønefoss comme secrétaire de Trotsky ; c'est là qu'il avait connu Hjørdis, qui était devenue sa compagne.

4. « Siéva » est le diminutif du petit garçon de Zinaïda, Vsiévolod P. Volkov (né en 1926) qui avait été élevé depuis la mort de sa mère par Léon Sedov et Jeanne Molinier. Hjørdis avait proposé de le prendre avec elle.

[REMARQUES]¹

(9 avril 1938)

Cher Camarade Isaacs²,

C'est tout à fait inutile de renvoyer des manuscrits pour des raisons aussi secondaires. C'est Shachtman qui a fait le travail d'édition et je voulais éviter une perte de temps.

J'accepte les trois propositions que vous auriez pu faire vous-même.

La formule curieuse sur les veuves vient de Shachtman. J'étais contre, mais il a insisté. Il vaut mieux mettre des « veuves » ennuyeuses, si vous désirez.

Je suis sûr que vous lisez avec l'attention nécessaire la correspondance « non-censurée » de Denny³. Elle a le même caractère que ses comptes rendus du procès : une série de rapports « objectifs », on critique un peu et même on « démasque », mais la conclusion était tout à fait en faveur de Staline et de son G.P.U. Cette méthode résulte d'un accord entre Denny et le G.P.U. en considération du fait que la méthode purement apologétique de Duranty⁴ est trop compromise. Mais je n'ai pas

1. Lettre à H. R. Isaacs (8562), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Harold R. Isaacs (né en 1910), ancien journaliste en Chine, avait visité Trotsky en Norvège en 1935, puis avait été chargé d'assurer la liaison entre lui et les militants américains.

3. Harold N. Denny (1889-1945) était au *New York Times* depuis 1922 et avait couvert les procès de Moscou. Les correspondances « non censurées » étaient postées hors d'U.R.S.S. Leur contenu ne différait guère, mais la mention était censée augmenter leur crédibilité.

4. Walter Duranty (1884-1957) avait été correspondant du même journal à Moscou de 1913 à 1939, résidant dans la capitale soviétique de 1921 à 1934. Trotsky ne perdait aucune occasion de le dénoncer comme un journaliste aux ordres de Staline.

la possibilité de relire les correspondances de Denny et je capitule pour gagner du temps.

Ma troisième remarque est pédante. Dans des conditions « normales », il y aurait des millions de voyageurs vers l'Union soviétique et d'Union soviétique, surtout de Finlande, de Roumanie, des Etats baltes, de Pologne, etc. Maintenant il y en a des centaines ou quelques centaines. En ce sens, on peut dire que la bureaucratie ne laisse entrer ni sortir personne, mais vous pouvez dire « presque » personne ou « seulement des gens de confiance », comme vous voulez.

Je répète qu'il n'y a pas la moindre raison de perdre son temps sur de telles choses.

J'ai donné la traduction de l'introduction au camarade Pinkus⁵. Il m'a rendu sa propre version, qui est plus littéraire, mais en partie trop éloignée du texte original (Pinkus ne connaît pas le russe). En même temps, il m'a suggéré quelques amendements importants. Tout cela exige du temps et en ce moment je suis absorbé par le travail sur le programme. Si vous avez besoin tout de suite de la traduction, câblez-moi et je vous enverrai les deux manuscrits en anglais, autrement vous devrez attendre quatorze jours.

5. Arthur Pincus était un journaliste *free-lance* d'origine allemande qui avait à plusieurs reprises aidé à « re-writer » des textes de Trotsky ; il était sympathisant et venait de passer quelques jours à Coyoacán.

[NOUS SOMMES LA IV^e INTERNATIONALE]¹

(12 avril 1938)

Cher Camarade Camille²,

Je vous envoie le projet de programme transitoire. Vous verrez que c'est un document très ample qui englobe toutes les questions qui sont à l'ordre du jour. Ce sera aussi le seul document que je présente au S.I. et que le S.I., s'il l'approuve, peut présenter en son propre nom à toutes les sections (le chapitre du programme concernant l'U.R.S.S. me paraît tout à fait suffisant pour l'instant, il n'est pas besoin de présenter sur cette question de thèses spéciales). Nous vous envoyons les textes russe et anglais. Quant au texte français, Van est en train de le traduire et on vous l'enverra dans deux ou trois jours.

Nous avons demandé aux camarades de New York de se charger de ronéotyper le texte anglais et de l'envoyer à toutes les sections et groupes de langue anglaise. Quant au texte français, on l'envoie à vous, au P.O.I. et aux Belges. Le texte allemand doit être préparé par vous. C'est d'ailleurs pourquoi nous vous envoyons le texte russe.

Nous envoyons simultanément une copie russe pour le *Biulleten*. Si le S.I. adopte le projet, le texte doit être publié, dans le *Biulleten* comme ailleurs, comme le projet du S.I. lui-même. Au cas contraire, il doit être publié comme le projet de la rédaction du *Biulleten* russe au nom de la section russe.

Le S.I. peut adopter le texte en principe, en se réservant le droit de faire des amendements, etc., pour avoir la possibilité d'envoyer immédiatement le texte à toutes les sections.

J'imagine que quelques éléments pourront peut-être émettre

1. Lettre à R. Klement (8673), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

2. Camille était l'un des pseudonymes de Klement.

des protestations contre la présentation « précipitée » du programme. Or ce texte ne contient aucun nouveau principe. Il synthétise tout ce que nous avons dit maintes fois. Les questions les plus brûlantes (Espagne, U.R.S.S., Chine) ont été amplement discutées par toutes les sections. Sur ces sujets aussi, le texte ne fait que tirer le bilan. Aussi je crois qu'il n'y a rien de précipité dans la présentation du texte.

Je souligne qu'il ne s'agit pas encore du programme de la IV^e Internationale³. Le texte ne contient ni la partie théorique c'est-à-dire l'analyse de la société capitaliste et de son stade impérialiste ni le programme de la Révolution socialiste proprement dite. Il s'agit d'un programme d'action pour la période intermédiaire. Il me semble que c'est précisément d'un document pareil que nos sections ont besoin.

Le vrai programme de la IV^e Internationale devrait être élaboré par une commission spéciale créée par la conférence.

Il faut bien préparer dès maintenant le voyage de Cannon (et peut-être aussi de Shachtman) à commencer par le séjour en Angleterre⁴. Cannon pourrait bien y passer en semaine, voir les groupes séparément et ensemble aussi, pour essayer d'en dégager une véritable section.

J'ai reçu il y a quelques jours une lettre de Frank Maitland au nom du Revolutionary Socialist Party⁵. Il faut que Cannon (ou Cannon et Shachtman s'ils sont ensemble) rende aussi visite à cette organisation qui est en train de se déclarer pour la IV^e Internationale. Il faut prévenir immédiatement tous les groupes anglais de l'arrivée de Cannon et leur proposer même d'élaborer de très brefs rapports exposant leurs divergences. Je crois que le S.I. doit donner à Cannon (ou Cannon et Shachtman) des pleins pouvoirs pour agir en Angleterre comme son (ses) représentant(s) pour l'unification éventuelle des groupes et la préparation de la conférence.

Il me semble qu'il faut trancher la question hollandaise définitivement en prenant pour base la question syndicale.

Je crois aussi que la conférence devrait donner un avertisse-

3. Cette précision de Trotsky n'était pas inutile : la confusion est souvent faite depuis.

4. Il s'agit d'un voyage en Europe de Cannon et peut-être Shachtman en vue de la conférence internationale, que Trotsky voulait utiliser notamment pour une unification en Grande-Bretagne.

5. Frank *Maitland* (né en 1910) était l'animateur du Scottish Revolutionary Socialist Party, dont l'origine remontait à une scission du S.L.P. de tradition De Léoniste, et qui s'était prononcé pour la IV^e Internationale.

ment très sérieux au camarade Vereeken qui, dans toutes les questions, n'agit pas comme un membre de la IV^e Internationale, mais comme l'ambassadeur d'une autre organisation. Ses méthodes d'action, anarchiques, désordonnées et provocantes sont encore pire que ses idées politiques, mi-sectaires, mi-opportunistes.

Quant au cas Eiffel⁶, Diego Rivera vous écrira lui-même en pleine connaissance de cause.

Il faut que s'établissent coûte que coûte des relations normales entre *Der einzige Weg* et *Unser Wort*. Il me semble un peu que vous vous engagez trop dans les luttes intestines, ce qui vous empêche comme secrétaire de jouer un rôle modérateur et conciliateur. Je vois avec plaisir que Held collabore à *Der einzige Weg*. Vous pourriez avec l'aide de Held essayer d'établir un régime normal avant la conférence. Les origines historiques ou partisans de *Der einzige Weg* ont maintenant perdu leur importance. Il s'agit d'arriver à une division du travail et à des statuts qui préserveront d'un côté l'unité de la ligne générale, de l'autre la liberté de discussion dans les limites nécessaires. Si les camarades allemands ne peuvent arriver à cela, ce serait vraiment désespérant.

Les Américains trouvent qu'il est temps de nommer la IV^e Internationale IV^e Internationale⁸, c'est-à-dire d'abandonner le comique « pour ». On voit bien que nous n'avons pas de concurrents pour « créer » la IV^e Internationale — Dieu sait où, quand et comment ! Nous sommes la IV^e Internationale. C'est d'ailleurs dit dans le projet de programme. Le mot « pour » ne sert à Sneevliet et à ses semblables que pour être *contre*. D'autres manœuvriers, Maslow, etc. trouvent très commode d'être d'un pied dans la IV^e, de l'autre on ne sait où. Vereeken croit admissible de supporter (*sic*) le P.O.U.M. ou Sneevliet quand ils excluent de vrais représentants de la IV^e Internationale. Il faut en finir avec ces scandales inouïs. Nous pourrons avoir et nous

6. *Eiffel* était le pseudonyme d'un émigré allemand nommé Paul *Kirchhoff* (1900-1972), un ethnologue, qui avait rompu avec la L.C.I. au moment du « tournant français » et était arrivé au Mexique en novembre 1936. Rivera l'accusait sans preuve d'être un agent du G.P.U. et Trotsky, peu convaincu, prenait ses distances vis-à-vis de cette accusation qui soulevait la colère des œhléristes à qui il était lié, des bordiguistes et de tous ceux qui voyaient là la reprise de la méthode stalinienne des calomnies.

7. Trotsky reproche discrètement à Klement d'utiliser ses fonctions internationales dans les conflits fractionnels de sa section.

8. La conférence de Genève n'avait pas créé « la IV^e Internationale », mais le « Mouvement pour la IV^e Internationale ».

aurons les discussions les plus chaudes, mais elles doivent se développer dans les cadres légaux de la IV^e Internationale.

Il faut aussi montrer à tous ces groupements parasites (Molinier, Lastérade, Jan Bur, Oehler, Maslow, Weisbord, Field, etc.) qu'on ne peut pas appartenir à la IV^e Internationale en n'y appartenant pas. Nous ne sommes pas seulement une tendance. Nous sommes aussi une organisation avec sa discipline et il est temps qu'on le comprenne.

Il faut naturellement annuler le procès à Prague et ailleurs. La question du procès de Moscou est définitivement tranchée pour nous. Il s'agit de propager des faits acquis et non de s'engager dans de nouvelles procédures judiciaires sans la moindre valeur politique.

J'espère vous écrire dans les prochains jours sur votre projet de statuts. Mais en général vous devez compter avec le fait que pour les prochains mois je dois abandonner complètement mon travail courant et même réduire autant que possible ma correspondance. Il me faut écrire en six mois un livre sur Staline pour un éditeur américain. Je vous prie de faire part à l'occasion à tous les camarades intéressés de cette situation.

9. Jean de *Lastérade* de Chavigny (né en 1910) avait fait partie des scissionnistes de 1933 qui avaient fondé l'Union communiste. Jan Bur était le pseudonyme de Walter *Nettelbeck* (1900-1975) qui avait dirigé la section allemande dans la clandestinité du printemps de 1933 à l'automne de 1935, avait engagé ensuite à Paris la lutte contre Johre-Fischer et avait fait scission. Albert *Weisbord* (1900-1977), étudiant devenu ouvrier, leader en 1926 de la grève de Passaic, avait été exclu en 1929 et avait fondé la Communist League of Struggle. Il ne fit qu'un petit tour dans les rangs du W.P.U.S. en 1935.

10. Des procès avaient été prévus à Prague et Bâle.

[LETTRE DE TRAVAIL]¹

(14 avril 1938)

Chers Camarades²,

1) Nous avons reçu le *Biulleten* n° 64 qui est très bien fait. Les articles de P[aulsen], T[arov]³ et d'E[lsa] R[eiss] ont beaucoup touché N[atalia] I[vanovna] par leur sincérité.

Malheureusement, il y a encore des erreurs d'impression [...]⁴. Dans l'article sur le procès, le mot « vendetta » est utilisé au lieu de « vengeance ». En russe, le terme « vendetta » ne s'emploie pas (c'était peut-être dans le numéro précédent, parce que je ne le retrouve pas dans celui-ci).

2) Nous vous envoyons le projet de *Programme de transition*, qui doit être publié dans le *Biulleten*. Compte tenu de la longueur du document, on pourra le publier en deux ou trois fois. On peut également sortir un numéro double sur deux mois. Vous déciderez en fonction des évènements. On peut séparer du reste du document (mais ce n'est pas indispensable) le chapitre sur l'U.R.S.S., *la situation de l'U.R.S.S. et les tâches de la période de*

1. Lettre à L. Estrine (7712) traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. La lettre est adressée aux deux « camarades » qui s'occupaient du *Biulleten* à la place de Sedov, ses collaborateurs les plus proches, Lilia Ya. Ginzberg, épouse Estrine (1898-1981), dite *Lola* et *Paulsen*, d'une famille menchevique, travaillait avec Sedov depuis 1935. Mordka dit Mark Zborowski (né en 1908) également. Mais le second était en réalité un homme du G.P.U. implanté auprès de Sedov et dont le rôle dans la mort de Sedov est pour le moins suspect : c'est probablement par lui que le G.P.U. savait où Sedov était hospitalisé.

3. Arven A. Davtian (1898-1944), ouvrier mécanicien, officier de l'Armée rouge, avait été déporté et emprisonné à Verkhnéouralsk comme membre de l'Opposition de gauche. Il s'était évadé vers la Perse en 1935 et avait réussi à gagner l'Europe en 1937. Son pseudonyme était *Tarov*.

4. Dans le passage ci-dessus, Trotsky donne un exemple : le déplacement d'une lettre a faussé le sens du mot et « blessures psychiques » est devenu « troubles psychiques ». Il n'est pas traductible.

transition, et le publier dans le prochain numéro. Mais je doute que le manuscrit vous parvienne à temps.

Ce texte doit paraître sans signature, comme projet officiel de programme, le projet de la rédaction du *Biulleten*. Mais s'il est modifié par Camille et ses amis⁵, il devra paraître sous leur nom, dans le *Biulleten* comme dans toute autre publication. Il faudra se mettre d'accord avec Camille.

3) Vous ne devez plus attendre de grand article de ma part dans les deux ou trois mois à venir. Je dois consacrer les dix-huit prochains mois à écrire mon livre sur Staline et terminer celui que j'écris sur Lénine. Toutefois, je n'oublierai pas le *Biulleten*.

4) J'aurai besoin de votre aide pour le livre sur Staline. Après-demain, je vous enverrai la liste des documents que je possède à son sujet. Je peux déjà dire que je n'ai pas le livre de Barbusse⁶. J'ignore si Léon possédait un dossier sur Staline dans ses archives. Mon livre sera une biographie de Staline, abordée sous l'angle historique et psychologique. Ce ne sera pas un ouvrage théorique, ni politique. Peut-être ferez-vous des suggestions et me proposerez-vous des documents ?

Je ne réponds pas ici à toutes vos questions par manque de temps. Le travail sur le projet de programme nous a pris beaucoup de temps. J'espère pouvoir vous écrire avec plus de détails dans deux jours.

5. « Camille et ses amis » désigne le Secrétariat international dont Camille était le secrétaire administratif. Camille était le pseudonyme de l'Allemand Rudolf *Klement* (1910-1938), un étudiant en philosophie de Hambourg venu à Prinkipo comme secrétaire de Trotsky en 1932 et qui était devenu secrétaire au S.I. en juin 1934.

6. Henri Barbusse était l'auteur d'un ouvrage hagiographique sur *Staline*, paru en 1935.

[ACCORD ACCEPTÉ]¹

(14 avril 1938)

Cher Camarade Walker²,

J'ai reçu en même temps vos deux lettres du 9 avril. Bien entendu j'accepte votre accord avec Harper et je ferai tout pour ne pas vous « compromettre » auprès de cette firme solide³.

J'accepte en principe la proposition sur les deux volumes Marx, comme vous l'avez formulée⁴. Ne croyez-vous pas que l'éditeur accepterait que je prépare ces deux volumes avec Otto Rühle⁵ et que nos deux noms apparaissent sur la page du titre ? J'espère qu'il n'est pas nécessaire de rappeler à l'éditeur qu'Otto Rühle est l'un des meilleurs connaisseurs de Marx. Il possède tous les écrits de Marx classés par thèmes et citations. Ce serait dénué de sens de faire le même travail — un travail énorme — une seconde fois. A travers notre collaboration, nous pourrions préparer les deux volumes et les préfaces nécessaires très rapidement.

Pour ma part, je serais tout à fait prêt à céder l'ensemble du

1. Lettre à C. Walker (10774), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Charles Rumford Walker (1893-1974), écrivain et critique, membre du comité de défense, avait connu Trotsky à Coyoacán au moment du comité de défense et de la commission d'enquête et lui avait proposé de lui servir en quelque sorte d'agent littéraire.

3. Walker avait négocié avec Harper pour que cette maison reprenne le *Lénine*, en chantier depuis 1935 pour Doubleday Doran, et un *Staline*.

4. Walker voulait deux volumes présentant une sorte d'abrégé de Marx.

5. Otto Rühle (1874-1943), député social-démocrate en 1912, avait voté avec Liebknecht contre les crédits de guerre en 1915. Il avait été président du conseil des ouvriers et soldats de Dresde en 1918, porte-parole des gauchistes au congrès de fondation du K.P.D., puis membre du K.A.P.D. en 1920. Après un détour par le « spontanéisme », il avait fini par revenir à la social-démocratie. C'était avec Riazanov l'un des plus grands spécialistes de Marx. Il avait été membre de la commission Dewey.

travail à Rühle, y compris les deux introductions, parce que je serai suffisamment occupé avec les deux volumes sur Staline et sur Lénine. Si l'éditeur accepte cette substitution, alors tout va bien. S'il n'accepte pas, je propose notre collaboration à tous deux, avec les deux noms sur la page du titre.

Il n'est pas nécessaire de répéter combien je vous suis reconnaissant. J'aperçois très bien derrière chacune de vos lettres combien de temps, d'énergie et d'intelligence vous avez dû déployer avec les éditeurs. Si j'avais eu dans le passé un ami comme vous, mes intérêts auraient été infiniment mieux sauvegardés qu'ils ne l'ont été.

Je me mets au travail immédiatement.

[DES DIVERGENCES IMPORTANTES]¹

(15 avril 1938)

Cher Victor Lvovitch,

N[atalia] I[vanovna] et moi vous remercions de la lettre que vous nous avez envoyée sur la mort de notre fils et nous vous sommes reconnaissants du chaleureux article que vous lui avez consacré.

Vous faites allusion dans votre lettre à nos divergences et vous les qualifiez de « secondaires ». Malheureusement je ne suis absolument pas d'accord. Si les divergences entre bolchevisme et menchevisme sont secondaires, qu'est-ce alors qui est *fondamental* ? *La Révolution prolétarienne*² est l'organe du syndicalisme proudhonien petit-bourgeois. Si on met de côté les protestations humanitaires et libérales contre les massacres, les impostures, etc., la *R.P.* est une revue tout à fait réactionnaire qui détourne un groupe important d'individus du mouvement ouvrier. Si nos divergences sont secondaires, pourquoi travaillez-vous, non pour nos journaux, mais pour ceux qui sont nos ennemis mortels par l'essence même de leur programme ? Dans des dizaines d'articles et de lettres, j'ai démontré que la politique du P.O.U.M. n'était, dans le meilleur des cas, que celle de Martov³. Vous n'avez jamais répondu à mes arguments. En

1. Lettre (10277) à Victor Serge, traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. La revue *La Révolution prolétarienne* avait été fondée en 1925, au lendemain de leur exclusion du P.C. par Pierre Monatte, Alfred Rosmer et leurs camarades. Elle s'intitulait à l'époque « revue syndicaliste communiste ». Elle s'était ensuite, avec Monatte, Louzon, Lorient, détournée du communisme et s'était intitulée « syndicaliste révolutionnaire ». Le « noyau » de la R.P. avait créé la Ligue syndicaliste, puis inspiré en 1930 l'initiative des « 22 » pour la réunification syndicale.

3. Iouli O. Tsederbaum, dit *Martov* (1873-1923), social-démocrate en 1892, avait fondé avec Lénine l'Union pour la lutte pour la libération de la classe ouvrière et l'*Iskra*. Mais, en 1903, il avait pris contre lui la tête des mencheviks.

revanche, vous vous êtes solidarisé publiquement avec le P.O.U.M. dans un moment critique, et vous avez endossé la responsabilité de sa politique. On ne peut agir ainsi que lorsqu'on recherche consciemment une *rupture totale* et une *lutte acharnée*. Dans ces conditions, comment est-il possible de parler de divergences « secondaires » ?

Les faillis de l'anarchisme, qui se sont alliés aux bourgeois et aux staliniens contre les ouvriers, n'ont rien trouvé de mieux, pour couvrir leur faillite, que d'entamer une campagne sur... Cronstadt. Au lieu de condamner ces traîtres de la révolution, ces falsificateurs de l'histoire, vous avez pris immédiatement leur défense⁴. Les restrictions et les atténuations que vous apportez à votre position ne font que l'aggraver. Elles donnent à nos ennemis occasion de dire : « Victor Serge lui-même, qui n'a que des divergences secondaires avec Trotsky, reconnaît... » En d'autres termes, vous vous êtes placés non plus sur le flanc droit de la IV^e Internationale, mais sur le flanc gauche de ses ennemis irréconciliables. Mais tous ces P.O.U.M. ne sont que des bulles à la surface du flot de l'histoire. Le *seul* facteur révolutionnaire de la période à venir sera la IV^e Internationale.

Je regrette beaucoup que vous n'ayez pas placé votre talent exceptionnel au service de ce mouvement progressiste. Pour ma part, je suis prêt à faire tout pour créer les conditions d'une collaboration. Les divergences réellement secondaires sont inévitables et ne sauraient empêcher de travailler ensemble. Mais à une condition : que vous décidiez vous-même d'appartenir au camp de la IV^e Internationale et pas à celui de ses ennemis.

Internationaliste pendant la guerre, il avait dirigé ensuite le parti menchevique en émigration en 1921. Trotsky le considérait comme un « centriste » ayant toujours oscillé entre l'opportunisme et l'orientation révolutionnaire.

4. Les principaux articles de Victor Serge sur la question de Cronstadt avaient précisément paru dans *La Révolution prolétarienne*. Ils sont reproduits dans l'édition de M. Dreyfus ; V. Serge et L. Trotsky, *La Lutte contre le Stalinisme*.

[UNE NOUVELLE ÉTAPE DE TRAVAIL]¹

(15 avril 1938)

Chère Sara²,

On m'a dit que vous aviez l'intention de venir chez nous, mais je n'ai rien reçu de votre part. Avez-vous réellement décidé de quitter les Etats-Unis pour quelques mois? Qu'en pense Louis³? Pourra-t-il venir pendant cette période? Il est inutile de préciser que Natalia Ivanovna et moi serons très heureux de vous voir parmi nous.

Le travail de Raia⁴ se termine juste au seuil d'une nouvelle étape. Je commence les livres sur Staline et Lénine. Vous avez certainement appris que Walker avait passé un contrat avec Harper à ce sujet. Pendant les prochains mois, il me faudra interrompre le travail courant concernant nos publications et même réduire à l'extrême la correspondance. Je veux à tout prix terminer ce livre sur Staline dans un délai de six mois.

Peut-être pourrez-vous m'aider à rassembler des documents avant de quitter New York? Je joins à cette lettre la liste des ouvrages que je possède. J'ai demandé à Paris qu'on m'envoie le livre de Barbusse. Peut-être pourriez-vous demander conseil à

1. Lettre à S. Weber (10832) traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Sara Jacobs, dite *Weber* (1900-1976), née en Pologne, émigrée enfant, épouse d'un responsable de l'Opposition aux Etats-Unis, avait été secrétaire de Trotsky à Prinkipo, puis en France, de juin 1933 à janvier 1934. Elle venait de décider de le dépanner en venant passer quelque temps au Mexique.

3. Louis Jacobs (né en 1896), connu sous son pseudonyme de *Jack Weber*, était le mari de Sara et avait mal supporté la première séparation. Il était l'un des dirigeants du S.W.P.

4. Raia désigne *Rae Spiegel* (née en 1910), membre de la section américaine depuis plusieurs années, qui avait décidé de sa propre initiative de se mettre au service de Trotsky pour son travail et avait appris le russe et la sténographie en russe. Elle a raconté son séjour : Raia Dunaievskaia, « Trotsky l'Homme », *Cahiers Léon Trotsky* n° 2, 1979.

Wright⁵ qui semble bien connaître les publications soviétiques. Il existe une brochure du Géorgien Beria⁶ sur l'action de Staline au Caucase. Peut-on la trouver à New York, en russe de préférence ? A quelle date pensez-vous arriver ? Notre Raia attend la réponse avec impatience, car elle souhaite aller retrouver sa mère à Chicago.

C'est bien que Louis ait finalement posé la question juive dans *New International*. Le tournant du parti palestinien vers la IV^e Internationale est significatif et très important⁷. Ce fait aura indubitablement un écho parmi les travailleurs juifs à New York. Il me paraît indispensable de mettre rapidement sur pied une commission qui définira l'intervention auprès des travailleurs juifs et de sortir une publication.

5. John G. Wright était le pseudonyme littéraire de Yanzler.

6. Lavrenti P. Beria (1899-1953) était étudiant en technique de la construction quand il avait rejoint le parti bolchevique en 1917. Soldat, puis clandestin en Géorgie, il était entré dans la Tchéka en 1921 et avait fait ensuite carrière en Transcaucasie. Il avait écrit en 1935 une *Histoire des organisations bolcheviques dans le Caucase* à la gloire de Staline. Il n'était pas encore connu.

7. Une dépêche d'agence avait annoncé à tort que le P.C. palestinien s'était tourné vers la IV^e Internationale.

UN LIVRE SUR LE P.C. AMÉRICAIN

(15 avril 1938)

Cher Camarade Walker,

En toute hâte. Je n'ai pas réagi à l'information selon laquelle vous travaillez sur un livre consacré au P.C. aux Etats.

Plus j'y pense et plus je suis persuadé que ce livre, précisément maintenant, aurait non seulement un succès de librairie mais une grande influence politique. Les cercles les plus larges doivent ressentir maintenant un besoin aigu de dresser un bilan d'un gros chapitre dans la vie politique et intellectuelle américaine, le chapitre caractérisé par l'hégémonie du Comintern. Les faits et les citations sont tellement éloquentes et convaincants que vous en feriez certainement un livre d'une valeur éducative incomparable.

En passant, le livre, par la simple présentation de la véritable évolution du communisme aux Etats-Unis, réfutera les tentatives d'identifier bolchevisme, stalinisme et « trotskysme ». Je vais attendre votre livre avec le plus grand intérêt et si je puis vous aider d'une façon ou d'une autre, je suis entièrement à votre disposition.

1. Lettre à C. Walker (10775), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

[POUR UNE AUTHENTIQUE SECTION BRITANNIQUE]¹

(15 avril 1938)

Cher Camarade Sumner²,

Je ne vous ai pas écrit depuis longtemps, mais vous en comprenez les raisons. Nous avons reçu votre câble et votre lettre et tant Natalia que moi avons chaudement apprécié vos sentiments amicaux.

Je ne sais pas si vous avez été informé du voyage du camarade Cannon en Europe et en premier lieu à Londres. Il est possible que le camarade Shachtman aille également avec Cannon. J'attribue à ce voyage une grande importance, surtout en ce qui concerne les choses d'Angleterre. Cannon et Shachtman sont nos meilleurs camarades aux Etats, avec un horizon vaste et une sérieuse expérience organisationnelle. Une de leurs tâches consiste à rencontrer tous les groupes anglais appartenant ou voulant appartenir à la IV^e Internationale et d'essayer de normaliser la situation parmi ces groupes afin d'aider à la cristallisation d'une authentique section britannique de la IV^e Internationale. J'espère que vous et votre groupe donnerez à Cannon et Schachtman votre pleine coopération dans leur tâche.

Je doute qu'ils puissent rester à Londres plus d'une semaine, peut-être moins. Il est absolument nécessaire d'utiliser ce temps au mieux. Il me semble que la meilleure façon d'agir serait d'entrer en contact avec les autres groupes ou même d'établir une collaboration technique pour organiser la rencontre des amis

1. Lettre à C. Sumner (10552), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Charles *Sumner* était le pseudonyme d'Hilary *Sumner Boyd* (1911-1976), le petit-fils de l'abolitionniste Charles Sumner et le fils de l'ami et secrétaire de John Reed, Fred Boyd. Il avait d'abord été gagné par Dewar au groupe qui était *Red Flag* puis avait animé le comité britannique de défense de Trotsky.

américains avec chacun des groupes britanniques séparément et ensuite tous ensemble³. Vous recevrez certainement en temps voulu une communication indiquant le jour précis de l'arrivée des amis américains à Londres. Je serais très heureux d'avoir une note de vous sur la préparation des discussions avec Cannon et Shachtman et aussi, plus tard, sur le résultat de ces discussions.

J'ai reçu votre publication. Merci. Mais je n'écris aujourd'hui que sur le voyage de Cannon.

P.-S. J'ai reçu une lettre de Frank Maitland au nom du Revolutionary Socialist Party. Il souhaite publier mon article sur l'Espagne sous forme de brochure et est prêt à le faire en coopération avec l'un des groupes britanniques. Il m'écrit que l'évolution de son parti va entièrement en direction de la IV^e Internationale. Etes-vous en liaison avec eux ? J'écris à Maitland aujourd'hui.

3. Les groupes qui se réclamaient de Trotsky en Grande-Bretagne étaient divisés tant par leur histoire que par leur attitude à l'égard du Labour Party. La « majorité britannique » de 1933 qu'animaient Reg Groves et Hugo Dewar publiait *Red Flag* et ses membres étaient dans le Labour Party et la Socialist League. L'ancienne « minorité » s'était divisée : son inspirateur D. D. Harber était avec le Sud-Africain Ch. van Gelderen et E. Starkey Jackson au sein du « Militant » Group, au sein du L.P. également. Une partie de cet ancien groupe, avec C. L. R. James, et autour de *Fight*, étaient restés à l'I.L.P. d'où ils avaient été exclus. Enfin les gens de la Workers International League (W.I.L.) avaient quitté le Militant Group récemment : ils avaient à leur tête le Sud-Africain Ralph Lee et comptaient dans leurs rangs Gerry Healy et Jock Haston.

[DES MATÉRIAUX POUR L'HISTOIRE]¹

(15 avril 1938)

Cher Camarade Wright,

J'abandonne maintenant le travail courant pour notre presse et je réduis aussi ma correspondance à un strict minimum. Les quelques mois qui viennent seront exclusivement consacrés à mon livre sur Staline, parallèlement à mon travail au livre sur Lénine.

Pour mon livre sur Staline, je n'ai pas assez de matériaux. Vous trouverez ci-incluse une liste de livres et brochures que j'ai en ma possession. Connaissez-vous d'autres sources qui vailent la peine d'être consultées ? J'ai écrit à Sara Weber que j'ai besoin des écrits de Beria sur le travail de Staline au Caucase. Je suis maintenant particulièrement intéressé par les matériaux concernant la première période (enfance, jeunesse, début du travail révolutionnaire) de la vie de Staline.

N'est-il pas possible de trouver quelque chose sur la vie à Tiflis, au Caucase en général, à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e ? Je crois qu'on pourrait trouver des matériaux là-dessus dans les revues radicales russes de cette époque. Serait-il possible de m'en envoyer ? Il me faut reconstruire l'atmosphère générale et politique du milieu petit-bourgeois caucasien à Tiflis, si possible, au séminaire de Tiflis, etc.

J'ai écrit sur cette question également à Sara Weber et j'espère que tous deux vous ferez tout votre possible, puisque je ne peux naturellement plus compter sur l'aide de Léon Sedov.

¹ 1. Lettre à Vanzler (10912), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

[SUR LA SECTION MEXICAINE]¹

(15 avril 1938)

Cher Camarade Cannon,

Puis-je faire quelques propositions concernant la section mexicaine² ?

1. Il serait bien que votre parti s'adresse au Labour Party britannique, aux syndicats, à l'Independent Labour Party, etc., en proposant de s'opposer vigoureusement à la politique de Chamberlain dans l'affaire du pétrole³. Notre parti pourrait jouer le rôle dirigeant dans l'affaire.

1. Lettre à J. P. Cannon (7526), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. La situation des partisans de la IV^e Internationale au Mexique était plutôt préoccupante. Cette section, qui avait longtemps végété, s'était développée en 1936 et comptait une centaine de membres à cette époque, surtout des ouvriers de la construction. Un tract (inspiré par L. Galicia) contre la vie chère, appelant à une « action directe » contre le gouvernement, avait provoqué une grave crise. Par une lettre du 12 juin (cf. *Œuvres*, 14, pp. 125-126). Trotsky avait rompu ses relations avec cette section, Galicia démissionnait du bureau politique en juillet, une scission éclatait dans le syndicat de la construction et les militants repartaient, nombreux. Le 12 février 1938, contre l'opposition d'Octavio Fernández, le groupe — quelques dizaines — désignait une direction de trois personnes (Galicia, Velásquez, Rivera), et le 19, il décidait de l'exclusion de Rivera de la direction. A la protestation de Rivera et Fernández, les partisans de Galicia répondaient qu'ils comprenaient fort bien que « la ligne révolutionnaire de l'organisation gênait le séjour de Trotsky au Mexique ». Lors de l'arrivée des trois Américains, Rivera avait proposé par lettre de confier la question à cette « commission du S.I. ». La réponse de Galicia avait été de proposer la dissolution de la Liga comunista internacionalista et de fonder à sa place un « centre d'études ». Elle avait été votée par 30 voix contre 7 : il n'y avait donc plus de « section mexicaine » à l'époque où Cannon et ses camarades étaient au Mexique. La « commission du S.I. (Cannon, Dunne, Shachtman) n'avait rencontré que Diego Rivera et Octavio Fernández le 25 mars... Bientôt pourtant, Galicia et ses amis « reconstituaient » la Liga.

3. Le premier ministre conservateur Neville Chamberlain (1869-1940) préconisait une politique de fermeté et de sanctions en représailles contre la nationalisation, le 18 mars, des compagnies pétrolières par le gouvernement mexicain.

2. Votre participation à la réunion d'ici⁴ a eu un résultat « inattendu ». Galicia⁵, au nom de la Ligue ressuscitée, a publié un manifeste où il attaque Cárdenas⁶ pour sa politique d'indemnisation des capitalistes expropriés et l'a affiché surtout sur les murs de la Casa del Pueblo⁷. Voilà la « politique » de ces gens.

Je ne sais pas s'ils ont répondu à votre dernière lettre sur l'exclusion du groupe Fernández⁸. En tout cas, ils continuent de s'intituler section de la IV^e Internationale. A mon avis, la conférence pan-américaine ne devrait pas les reconnaître, mais nommer une commission pour la réorganisation de la section mexicaine. Mais il faut envoyer au moins un responsable qui pourrait rester ici au moins deux ou trois mois. Plus tôt vous l'enverrez, mieux ce sera.

Vous savez que le projet d'une revue théorique en espagnol avait été retardé par la crise de la Ligue. Cette revue ne devrait pas, au moins au début, être un organe officiel de la IV^e Internationale, mais l'organe d'un bloc des gens de la IV^e Internationale avec quelques sympathisants comme les frères Zamora et d'autres, afin de protéger la revue des tentatives des groupes et cliques locaux. On l'organiserait non comme revue mexicaine, mais comme revue latino-américaine sous le contrôle

4. Pendant leur séjour au Mexique, Cannon et Shachtman avaient pris la parole, le 30 mars, à un meeting de soutien à la nationalisation des compagnies pétrolières, à la Casa del Pueblo.

5. Luciano Galicia (né en 1915) était entré en 1931 à l'Institut pédagogique et avait milité aux J.C., au P.C. et au Secours rouge. Avec son camarade Octavio Fernández, il avait pris contact avec l'Opposition de gauche et rejoint la « section mexicaine » fondée en mars 1934. Après la répression de décembre 1935, il avait connu une période de désorientation, passant de l'« entrisme » à une politique de soutien de Cárdenas contre Calles et réclamant un « large front » si semblable au Front populaire que *El Machete*, l'organe du P.C.M., avait reproduit son manifeste en ce sens dans son numéro du 14 décembre 1935. Il était revenu en avril 1936 et avait fait une autocritique. Il semble qu'à partir de 1937 il ait subi au moins partiellement l'influence de l'oehlériste allemand Eiffel, et se soit vivement opposé d'abord à Diego Rivera. Il était indigné des accusations contre Eiffel — dénuées, nous l'avons déjà indiqué, de bases sérieuses.

6. Lazaro Cárdenas (1895-1970), métis, combattant de la révolution, général de brigade en 1924, puis ministre après s'être heurté aux pétroliers étrangers comme gouverneur de Michoacán, était devenu président en 1934. C'est lui qui avait accordé l'asile à Trotsky et décidé la nationalisation des pétroles.

7. La Maison du Peuple abritait les locaux de petits syndicats tous sympathisants.

8. Octavio Fernández Vilchis (né en 1914) avait été également élève-instituteur et avait fait avec son camarade Galicia les premiers pas dans la politique. Mais les deux hommes étaient devenus très vite très hostiles l'un à l'autre. Octavio Fernández était en 1937 un familier de la « Maison bleue » dont Galicia se tenait à l'écart. La section « reconstituée » l'avait exclu, avec Diego Rivera et leurs partisans.

officiel du comité pan-américain qui pourrait nommer Diego [Rivera] et son représentant à la rédaction de la revue¹⁰. Une telle décision est très urgente. Meilleures salutations.

9. Francisco *Zamora* Padilla (né en 1891) était un Nicaraguayen qui avait été le grand reporter de la révolution mexicaine, le fondateur du journalisme moderne avec *El Universal* et le premier enseignant marxiste du Mexique ! Il avait été membre de la commission Dewey. Son jeune frère Adolfo *Zamora* Padilla (né en 1907), avocat, venait d'entrer dans l'entourage des Trotsky.

10. Ce sont les derniers moments de la préhistoire de la revue *Clave*.

[AFFAIRES COURANTES]¹

(15 avril 1938)

Cher Camarade Cannon,

1. Nous vous envoyons copies de lettres concernant votre voyage à Londres. J'espère que vous les informerez à temps afin qu'ils puissent préparer les réunions et que vous puissiez utiliser à plein votre temps à Londres.

2. Je vous prie de vous arranger pour envoyer à Maitland une copie de mon article sur l'Espagne, mais pas ce qui a été imprimé dans le *Socialist Appeal* (il y a des erreurs), mais un exemplaire dactylographié corrigé.

3. Nous vous avons envoyé le projet de programme de transition et une brève déclaration sur le Labor Party. Sans votre visite au Mexique, je n'aurais jamais pu écrire ce projet de programme parce que j'ai appris beaucoup de choses importantes au cours de la discussion qui m'ont permis d'être plus explicite et plus concret. Je serais très heureux d'avoir l'opinion des amis sur ce problème.

4. J'inclus quelques corrections mineures au texte du projet de programme.

5. Je suis en train d'achever l'article « Leur Morale et la Nôtre² ». Dans deux jours nous commencerons la traduction. Cet article sera mon chant du cygne pour au moins la moitié d'une année. Je vais me mettre à travailler à mes livres et vais

1. Lettre à J. P. Cannon (7528), traduite de l'anglais, avec permission de la Houghton Library.

2. On sait que Trotsky a daté *Leur Morale et la Nôtre* du 16 février 1938, comme si ce travail, auquel il travaillait pendant l'agonie de Sedov, s'était terminé avec la mort de son fils : il le dédie d'ailleurs en post-scriptum à sa mémoire. Mais cette lettre, ainsi que plusieurs autres indices concordants, nous ont permis de rendre à *Leur Morale et la Nôtre* sa véritable date du 17 avril 1938 et on le trouvera ci-dessous.

réduire ma collaboration à la presse, et même ma correspondance, au strict minimum.

6. Je dois indiquer que le cam[arade] Pincus a été et reste très utile pour nous dans notre travail d'ici, surtout dans la préparation de la traduction et je suis sûr qu'il sera très utile à notre mouvement aux Etats.

7. Nous avons entendu dire de façon vague que vous aviez eu un accident d'automobile et sommes désolés de cette désagréable complication dans votre voyage. Les amis m'ont assuré qu'aucun d'entre vous n'avait personnellement été blessé. Nous espérons tous que ce désagréable accident n'assombrira pas le souvenir de votre séjour au Mexique. Nous nous souvenons de votre visite avec les sentiments les plus chaleureux.

8. Je suis un peu étonné du type de publicité qui est faite à la lettre d'Eastman dans *New International*³. C'est très bien de publier cette lettre, mais la place prépondérante qui lui est donnée sur la couverture, combinée avec le silence sur l'article d'Eastman dans *Harpers* me semble un peu compromettante pour *New International*. Beaucoup de gens interpréteront ce fait comme notre disposition à fermer les yeux sur les principes quand l'amitié est en jeu.

9. Dans mon article sur Cronstadt, il y a page 106 une erreur très désagréable. Dans le dernier paragraphe, on a imprimé : « conscients de leur importance dans l'arène, etc. » ; il faudrait lire « conscients de leur impuissance dans l'arène ». Ce serait bien d'annoter cette erreur qui déforme le sens.

3. *New International*, qui était la revue théorique du S.W.P. publiait avec références en première page une lettre d'Eastman, mais se taisait toujours sur son article dans *Harpers Magazine* sur la « fin du socialisme en Russie ».

[UNE ÉVOLUTION SIGNIFICATIVE]¹

(15 avril 1938)

Cher Camarade Maitland,

J'ai reçu avec un grand intérêt votre lettre du 22 mars. L'évolution de votre organisation vis-à-vis de la IV^e Internationale est très réjouissante en elle-même et en tant que symptôme. La catastrophe espagnole, l'effondrement du Front populaire français et la chute du masque des impostures de Moscou, tous ces faits doivent pousser vers la IV^e Internationale les meilleurs éléments révolutionnaires à travers le monde.

Je n'ai bien entendu aucune objection à ce que votre organisation publie mon article sur l'Espagne², mais il ne serait pas recommandé de faire une nouvelle traduction anglaise à partir du français dans la mesure où nous avons déjà une traduction anglaise que j'ai fait préparer et qui a été publiées sur deux numéros du *Socialist Appeal* à New York. Je leur demande aujourd'hui de vous envoyer une copie de cette traduction.

Le camarade James Cannon s'en va pour un voyage en Europe et visitera Londres à la fin avril ou au début mai. Il est possible que le camarade Shachtman aille avec lui. En tout cas, un peu après. Il faut absolument que vous les rencontriez tous les deux, et pas seulement vous personnellement, mais tous les camarades de votre groupe. Ils peuvent vous donner des informations de première main non seulement sur ce qui se passe aux Etats-Unis, mais aussi en général sur les perspectives de notre mouvement.

Vous serez informé à temps du jour de leur arrivée à Londres.

1. Lettre à F. Maitland (8965), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Il s'agit de l'article « Leçon d'Espagne, dernier avertissement », *Œuvres*, 15, pp. 388-410.

JAMES P. CANNON, RÉVOLUTIONNAIRE PROLÉTARIEN¹

(15 avril 1938)

Cher Camarade Alexander²,

Je vous envoie des copies de mes lettres au camarade Maitland et au camarade Sumner, pour votre groupe³. Ma lettre à vous est purement personnelle. Le camarade Cannon et peut-être le camarade Shachtman s'en vont la semaine prochaine en Europe *via* Londres où ils resteront environ une semaine pour aborder nos groupes britanniques dans l'intérêt d'une compréhension mutuelle.

J'accorde à cette visite la plus grande importance mais cela présuppose de la bonne volonté de la part de tous nos camarades britanniques. Je me souviens d'une remarque très négative que vous m'avez faite dans votre dernière lettre au sujet de Cannon⁴. Sur le coup, elle m'a inquiété, mais j'étais à l'époque trop occupé pour entamer une correspondance. Maintenant il est temps de clarifier ce point. Vous avez écrit à peu près que « Groves⁵ est pire que Cannon ».

1. Lettre à K. Alexander (8581), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Kenneth Johnstone, dit Ken Alexander (1910-1978), Canadien, était venu d'Europe en même temps que son beau-frère Earle Birney pour faire du journalisme, avait travaillé en Angleterre et notamment édité le journal *Youth Militant* avec Charles van Gelderen. Il avait visité Trotsky en Norvège l'été 1935 et continuait à lui écrire.

3. Cf. pp. 147 et 155.

4. Le beau-frère de Johnstone, Birney, avait, pendant le temps où il avait milité à Salt Lake City, fait une expérience qu'il jugeait très négative de Cannon qu'il considérait comme un « bureaucrate borné », etc.

5. Reg P. Groves (né en 1908), d'abord membre de l'I.L.P., était entré au P.C., avait travaillé au *Daily Worker* puis avait animé un groupe d'opposition, le « Balham Group » ce qui lui avait fallu d'être exclu en août 1932. Il avait alors fondé la C.L.G.B., section anglaise, et publié *Red Flag*. Il avait refusé d'entrer dans l'I.L.P. et avait été l'un des fondateurs de la Socialist League à l'intérieur du Labour Party où il militait désormais.

Cette remarque ne caractérise pas du tout Cannon, mais j'ai peur qu'elle caractérise un peu son auteur. Groves, selon tous les rapports (il est possible qu'ils ne soient pas exacts), est un carriériste qui a trahi notre mouvement avec l'objectif de jouer un rôle personnel sur la base de principes complètement différents. Cannon est le révolutionnaire prolétarien le plus authentique de notre mouvement. Sa qualité est qu'il aborde toutes les questions du point de vue de son influence ou de son importance pour l'éducation et l'unification des ouvriers révolutionnaires. Et c'est cette façon d'aborder les questions qui choque tout particulièrement et étonne les intellectuels et les dilettantes petits-bourgeois. Dans chaque controverse importante, c'est Cannon qui avait raison. Je ne vous rangerai en aucun cas dans les « intellectuels dilettantes », mais je crois que votre jugement sur Cannon est basé sur des souvenirs liés à vos premiers pas dans le mouvement. J'espère que votre rencontre avec Cannon maintenant sera le début d'un chapitre nouveau dans vos relations.

Je vous serais très reconnaissant de me fournir des informations fraîches sur le mouvement et particulièrement sur les discussions avec Cannon et Shachtman.

[LES TRADUCTIONS]¹

(15 avril 1938)

Cher Camarade Isaacs,

J'ai fait mes annotations à la première lecture de la traduction que vous m'avez envoyée, puis je l'ai donnée au camarade Pincus pour annotation et correction. Il a trouvé cependant que la traduction n'était pas suffisamment polie et a proposé un nouveau texte sur la base du vieux, sans possibilité de le comparer à l'original russe. Il m'est clairement apparu cependant que, si la nouvelle traduction est plus polie, elle est en certaines parties éloignée de l'original. Je vous renvoie les deux textes. Il m'est absolument impossible maintenant de consacrer deux jours à la préparation d'une traduction. De façon générale, je vais abandonner ce travail, autrement je ne pourrais jamais écrire mes livres. Vous comparerez vous-même, avec le traducteur, les deux versions et consulterez de nouveau le texte russe.

P.-S. Dans les prochains mois, je serai presque exclusivement occupé par mon livre. J'abandonnerai la collaboration à nos journaux et réduirai ma correspondance au plus petit minimum. Je vous prie de le communiquer aux camarades (Bien entendu, je finirai dans les jours qui viennent ma brochure *Leur Morale et la Nôtre*).

1. Lettre à H. R. Isaacs (8563) traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

LEUR MORALE ET LA NÔTRE¹

A LA MÉMOIRE DE LÉON SEDOV

(17 avril 1938)

Des émanations de morale

Dans une époque de réaction triomphante, MM. les démocrates, social-démocrates, anarchistes et autres représentants de la « gauche », secrètent deux fois plus de morale, comme les gens qui transpirent deux fois plus quand ils ont peur. Paraphrasant les dix commandements ou le sermon sur la Montagne, ces moralistes s'adressent moins à la réaction triomphante qu'aux révolutionnaires traqués, dont les « excès » et les principes « amoraux » « provoquent » la réaction et lui fournissent une justification morale. Il y aurait cependant un moyen élémentaire, mais sûr, d'éviter la réaction : tendre ses forces et trouver une renaissance morale. Des échantillons de perfection morale sont distribués gratuitement dans toutes les rédactions intéressées.

Cette prédication aussi pompeuse que fausse a sa base sociale — de classe — dans la petite bourgeoisie intellectuelle. Sa base politique est dans l'impuissance et le désarroi devant la réaction, et sa base psychologique dans le désir de surmonter le sentiment de son infériorité en s'affublant d'une barbe de prophète.

Le procédé favori du petit bourgeois moralisateur consiste à identifier la façon d'agir de la réaction avec celle de la révolution. Il y parvient en recourant à des analyses formelles. Pour lui, tsarisme et bolchevisme sont des jumeaux. On découvre également des jumeaux dans fascisme et communisme. On peut dresser un inventaire des caractères communs au catholicisme — ou plutôt au jésuitisme — et au bolchevisme. De leur côté, Hitler

1. Brochure (T 4276) dont la traduction française, jugée mauvaise par Trotsky en 1938, a été entièrement reprise. La date a également été rectifiée.

et Mussolini, utilisant la même méthode, démontrent que le libéralisme, la démocratie et le bolchevisme ne sont que les diverses manifestations d'un seul et même mal. L'idée que le stalinisme et le trotskysme sont « au fond la même chose » rencontre aujourd'hui l'assentiment commun des libéraux, des démocrates, des catholiques dévots, des idéalistes, des pragmatistes, des anarchistes, et des fascistes. Si les stalinienens n'ont pas la possibilité d'adhérer à ce « Front populaire »-là, c'est seulement par un effet du hasard : ils sont précisément absorbés par l'extermination des trotskystes.

Ces rapprochements et des identifications sont essentiellement caractérisés par l'ignorance complète des bases matérielles des différents courants, c'est-à-dire de leur nature de classe et, du coup, de leur rôle historique objectif. Au lieu de cela, on apprécie et on classe les différents courants d'après quelques manifestations externes et secondaires, le plus souvent d'après leur attitude envers tel ou tel principe abstrait auquel le classificateur attribue professionnellement une signification particulière. Ainsi, pour le pape de Rome, les francs-maçons, les darwinistes, les marxistes et les anarchistes sont frères jumeaux, puisque tous nient de façon sacrilège l'Immaculée Conception.

Pour Hitler, le libéralisme et le marxisme, qui ignorent, l'un comme l'autre, « le sang et l'honneur », sont frères jumeaux. Jumeaux pour le démocrate, le fascisme et le bolchevisme, puisqu'ils refusent de s'incliner devant le suffrage universel, etc...

Les traits communs aux tendances énumérées ci-dessus sont indiscutables. Mais le nœud de l'affaire est que l'évolution de l'humanité ne se réduit pas au suffrage universel ni « au sang et à l'honneur », ni au dogme de l'Immaculée Conception — tout est là. Le procès historique signifie avant tout lutte des classes, et il arrive que des classes différentes usent, à des fins différentes, de moyens analogues. Il ne saurait en être autrement. Les armées belligérantes sont toujours plus ou moins symétriques ; s'il n'y avait rien de commun dans leurs méthodes de lutte, elles ne pourraient pas se porter de coups.

Si un paysan ou un boutiquier ignorant, ne comprenant ni l'origine ni la portée du combat engagé entre le prolétariat et la bourgeoisie, se trouve entre deux feux, il éprouve pour les deux camps belligérants une haine égale. Mais que sont tous ces moralistes démocrates ? Des idéologues des couches moyennes qui sont tombées, ou craignent de tomber, entre deux feux. Les prophètes de ce genre sont étrangers aux grands mouvements de l'histoire, ont une mentalité conservatrice endurcie, une étroi-

tesse suffisante et une pusillanimité politique des plus primitives. Voilà leurs traits essentiels. Les moralistes souhaitent par-dessus tout que l'histoire les laisse tranquilles avec leurs petits livres, leurs petites revues, leurs abonnés, leur bon sens et leurs règles de morale. Mais l'histoire ne les laisse pas tranquilles. Tantôt de la gauche, tantôt de la droite, elle leur bourre les côtes. Evidemment : révolution et réaction, tsarisme et bolchevisme, stalinisme et trotskysme — sont tous frères jumeaux ! Que celui qui en doute palpe sur les crânes des moralistes les bosses symétriques, à droite et à gauche...

Amoralisme marxiste et vérités éternelles

Le reproche le plus populaire et le plus impressionnant que l'on fasse à l'« amoralisme » bolchevique repose sur la prétendue maxime jésuitique du bolchevisme : « La fin justifie les moyens. » Il n'est pas difficile d'en conclure que les trotskystes, comme tous les bolcheviks (ou marxistes), n'admettant pas les principes de la moralité, il n'y a, par conséquent, pas de différence « principielle » entre trotskysme et stalinisme. Ce qu'il fallait démontrer.

Un hebdomadaire américain, extrêmement vulgaire et cynique, a mené sur la philosophie morale du bolchevisme une petite enquête destinée, selon l'usage, à servir à la fois les fins de la morale et de la publicité. L'inimitable H. G. Wells², dont la suffisance homérique a toujours dépassé l'imagination peu ordinaire, s'est empressé de se solidariser avec les snobs réactionnaires de *Common Sense*. C'était dans l'ordre des choses. Mais ceux-là même qui ont répondu à l'enquête en prenant la défense du bolchevisme ne l'ont pas fait sans timides réserves (Eastman). Les principes marxistes sont, bien entendu, mauvais, mais il existe néanmoins parmi les marxistes des hommes d'honneur. En vérité, de tels « amis » sont plus dangereux que des ennemis.

Si nous voulions prendre au sérieux Messieurs nos censeurs, il nous faudrait d'abord leur demander quels sont leurs propres principes de morale. C'est une question qui ne recevrait sans doute pas de réponse... Admettons que ni les fins personnelles ni les fins sociales ne puissent justifier les moyens. Il faudrait alors

2. Herbert G. Wells (1866-1946), romancier anglais, avait été « compagnon de route ».

évidemment chercher d'autres critères en dehors de la société telle que l'histoire l'a faite et des fins suscitées par son développement. Où ? Au ciel, si ce n'est sur terre. Les prêtres ont depuis longtemps découvert dans la révélation divine les canons infaillibles de la morale. Les petits prêtres laïques parlent des vérités éternelles de la morale sans donner leur source première. Nous sommes pourtant en droit de conclure que, si ces vérités étaient éternelles, elles auraient dû exister, non seulement avant l'arrivée du pithécanthrope sur la terre, mais aussi avant la formation du système solaire. Alors, d'où sortent-elles ? La théorie de la morale éternelle ne peut pas se passer de Dieu.

Les moralistes du type anglo-saxon, dans la mesure où ils ne se contentent pas d'un utilitarisme rationaliste — l'éthique du comptable bourgeois — se présentent comme les disciples conscients ou inconscients du vicomte de Shaftesbury³ qui — au début du XVIII^e siècle — déduisait les jugements moraux d'un « sens moral » particulier qu'il supposait donné à l'humanité une fois pour toutes. La morale au-dessus des classes conduit inévitablement à la reconnaissance d'une substance particulière, d'un sens moral, d'une conscience, d'une sorte d'absolu qui n'est que le timide pseudonyme philosophique de Dieu. La morale indépendante des « fins », c'est-à-dire de la société —, qu'on la déduise des vérités éternelles ou de la « nature humaine » — n'est au bout du compte qu'une variété de la « théologie naturelle ». Le ciel demeure la seule position fortifiée pour des opérations militaires contre le matérialisme dialectique.

Toute une école de « marxistes » se forma en Russie à la fin du siècle dernier, qui entendait compléter l'enseignement de Marx en lui ajoutant un principe moral autonome, supérieur aux classes (Strouvé, Berdiaeff, Boulgakov⁴ et autres...). Ces gens

3. Anthony Ashley, Lord *Shaftesbury* (1671-1713), philosophe défenseur d'une « religion naturelle » et de la croyance en la « bonté de la nature humaine » est considéré comme le prédécesseur du « siècle des lumières ».

4. Piotr B. *Strouvé* (1870-1944), d'abord social-démocrate, devint en Russie l'un des principaux exposants du « marxisme légal » et évolua jusqu'au parti constitutionnel démocrate (cadet) sous le drapeau duquel il fut élu député en 1907. Ministre des affaires étrangères du gouvernement Wrangel en Crimée, il émigra ensuite et se classa dans la « droite modérée ». Nikolai A. *Berdiaeff* (1874-1948), d'abord social-démocrate, rallia au début du siècle l'idéalisme philosophique puis le christianisme orthodoxe de nuance personnaliste. Professeur de philosophie à l'université de Moscou, fondateur de l'Académie philosophique où il critiquait le régime, il fut expulsé en 1922 et vécut en exil en Allemagne puis en France. Sergéi N. *Boulgakov* (1871-1944), d'abord marxiste légal, puis idéaliste, rejoignit le parti cadet et fut député à la seconde Douma. Ordonné prêtre orthodoxe en 1918, il fut également expulsé de Russie en 1922 et enseigna ensuite à l'Institut de théologie russe de Paris.

sont partis naturellement avec Kant⁵ et son impératif catégorique. A quoi ont-ils abouti ? Strouvé est aujourd'hui un ancien ministre du baron Wrangel⁶ et un bon fils de l'Eglise ; Boulgakov est prêtre orthodoxe ; Berdiaeff commente l'Apocalypse en plusieurs langues. Cette métamorphose aussi inattendue à première vue ne s'explique pas du tout par « l'âme slave » — l'âme de Strouvé étant du reste germanique — mais par l'ampleur de la lutte sociale en Russie. L'orientation essentielle de cette métamorphose est en réalité internationale.

L'idéalisme philosophique classique dans la mesure où il tendait en son temps à séculariser la morale, c'est-à-dire à l'émanciper de la sanction religieuse, a constitué un immense progrès (Hegel)⁷. Mais, détachée du ciel, la philosophie morale avait besoin de racines terrestres. La découverte de ces racines fut l'une des tâches du matérialisme. Après Shaftesbury, il y eut Darwin⁸, après Hegel, Marx. Invoquer de nos jours les « vérités éternelles de la morale », c'est tenter de faire tourner les roues à l'envers. L'idéalisme philosophique n'est qu'une étape : de la religion au matérialisme ou, au contraire, du matérialisme à la religion.

« *La fin justifie les moyens* »

L'ordre des Jésuites, fondé dans la première moitié du xvi^e siècle pour combattre le protestantisme, n'enseigna jamais, disons-le, que *tout* moyen, fût-il criminel du point de vue de la morale catholique, était admissible pourvu qu'il mène au « but », c'est-à-dire au triomphe du catholicisme. Une telle doctrine aussi contradictoire et psychologiquement inconcevable fut malignement attribuée aux Jésuites par leurs adversaires protestants — et parfois catholiques — qui, eux, ne s'embarassaient pas du choix des moyens pour atteindre *leurs* fins. Les théologiens jésuites, préoccupés, comme ceux des autres écoles, par le problème du libre-arbitre, enseignaient en réalité qu'un

5. Emmanuel Kant (1724-1804) et son idéalisme critique sont la base la plus solide de l'idéalisme à l'époque moderne.

6. Piotr N. Wrangel (1878-1928) commanda la dernière armée blanche de la guerre civile en 1920.

7. Georg W. F. Hegel (1770-1831) couronna par la dialectique l'idéalisme philosophique de son temps.

8. Charles R. Darwin (1809-1889), naturaliste anglais est l'auteur du célèbre *Sur l'Origine des espèces au moyen de la sélection naturelle*.

moyen en soi peut être indifférent, mais que la justification morale ou la condamnation d'un moyen donné découle de la fin. Ainsi, un coup de feu est-il en lui-même indifférent ; tiré sur un chien enragé qui menace un enfant, c'est une bonne action ; tiré pour tuer ou faire violence, c'est un crime. Les théologiens de l'ordre ne voulaient rien dire de plus que ces lieux communs. Quant à leur morale pratique, les Jésuites n'étaient pas du tout pires que les autres moines ou prêtres catholiques, et, bien au contraire, ils leur étaient plutôt supérieurs en tout cas par leur courage, leur esprit conséquent et leur clairvoyance. Ils formaient une organisation militante, rigoureusement centralisée, offensive, dangereuse non seulement pour ses ennemis, mais encore pour ses alliés. Par leur psychologie et leurs méthodes d'action, les Jésuites de l'époque « héroïque » se distinguaient du prêtre moyen comme les guerriers d'une Eglise de son boutiquier. Nous n'avons aucune raison d'idéaliser les uns ou les autres. Mais il serait tout à fait indigne de considérer le guerrier fanatique avec les yeux du boutiquier stupide et paresseux.

Pour rester dans le domaine des comparaisons purement formelles et des similitudes psychologiques, on peut dire, si on veut, que les bolcheviks sont aux démocrates et aux social-démocrates de toutes nuances ce que les Jésuites étaient à la paisible hiérarchie ecclésiastique. A côté des marxistes révolutionnaires, les social-démocrates et les socialistes centristes paraissent des arriérés mentaux, ou, comparés aux médecins, des guérisseurs. Il n'existe pas une question qu'ils aient réfléchi à fond ; ils croient à la puissance des exorcismes et esquivent craintivement les difficultés en attendant un miracle. Les opportunistes sont les paisibles boutiquiers de l'idée socialiste, tandis que les bolcheviks en sont les combattants acharnés. D'où la haine qu'on leur porte et la calomnie de la part des hommes qui ont à profusion les mêmes défauts qu'eux — conditionnés par l'histoire — sans avoir une seule de leurs qualités.

La comparaison des Jésuites et des bolcheviks reste pourtant fort unilatérale et superficielle ; elle appartient plutôt à la littérature qu'à l'histoire. Conformément aux caractéristiques et aux intérêts des classes sur lesquelles ils s'appuyaient, les Jésuites représentaient la réaction, les protestants le progrès. Les limites de ce « progrès » s'exprimèrent à leur tour, immédiatement, dans la morale protestante. C'est ainsi que l'enseignement du Christ, rendu « à sa pureté », n'empêcha nullement le bourgeois

urbain Luther⁹ d'appeler à l'extermination des paysans révoltés, ces « chiens enragés ». Le docteur Martin¹⁰ considérait visiblement que « la fin justifie les moyens », même avant que cette maxime eût été attribuée aux Jésuites. De leur côté, les Jésuites, rivalisant avec les protestants, s'adaptèrent de plus en plus à l'esprit de la société bourgeoise et ne conservèrent que trois vœux — pauvreté, chasteté, et obéissance — quoique le dernier sous une forme d'ailleurs bien atténuée. Du point de vue de l'idéal chrétien, la morale des Jésuites dégénéra d'autant plus bas qu'ils cessèrent d'être des Jésuites. Les guerriers de l'Eglise devinrent ses bureaucrates, et, comme tous les bureaucrates, d'assez fieffés coquins.

Jésuitisme et utilitarisme

Ces brèves remarques suffisent, semble-t-il, à montrer combien il faut être ignorant et médiocre pour prendre au sérieux l'opposition du principe « jésuite » « la fin justifie les moyens » à un autre, inspiré d'une morale apparemment plus élevée, selon laquelle chaque « moyen » porte sa propre étiquette morale, comme, dans les magasins, les marchandises vendues à prix fixe. Il est frappant que le bon sens du philistin anglo-saxon réussisse à s'indigner du principe « jésuite » tout en s'inspirant de l'utilitarisme, si caractéristique de la philosophie britannique. Pourtant le critère de Bentham et de John Mill¹¹, « le plus grand bonheur possible du plus grand nombre possible », (« the greatest possible happiness of the greatest possible number ») signifie bien que sont moraux les moyens qui servent au bien commun en tant que fin suprême. De sorte que la formule philosophique générale de l'utilitarisme anglo-saxon coïncide tout à fait avec le principe « jésuite » que « la fin justifie les moyens ». L'empirisme, nous le voyons, n'existe ici bas que pour nous émanciper de la nécessité de joindre les deux bouts d'un raisonnement.

Herbert Spencer¹², à l'empirisme de qui Darwin avait

9. Martin Luther (1483-1546), champion de la « réforme » et fondateur du protestantisme, voulut revenir à l'Évangile primitif et le rendre à sa pureté.

10. Le « docteur Martin », c'est Luther, qui appela à la répression contre le soulèvement des paysans en Allemagne.

11. Jeremy Bentham (1748-1852) et après lui John Stuart Mill (1806-1873), tous deux anglais, exposèrent l'« utilitarisme ».

12. Herbert Spencer (1820-1903), philosophe et psychologue fut l'un des pionniers de la sociologie et défendit « l'utilitarisme évolutionniste ».

injecté l'idée de l'évolution comme on injecte un vaccin, enseignait que l'évolution dans le domaine moral part des « sensations » pour aboutir aux « idées ». Les sensations imposent le critère du plaisir immédiat tandis que les idées permettent de se diriger en fonction du critère du *plaisir à venir durable et plus élevé*. Ainsi le critère moral est-il ici aussi celui du « plaisir » ou du « bonheur » ; mais le contenu en est élargi et approfondi en fonction du degré d' « évolution ». Herbert Spencer a montré ainsi, par les méthodes de son utilitarisme « évolutionniste », que le principe : « la fin justifie les moyens » n'a rien d'immoral.

Il serait cependant naïf d'attendre de ce « principe » abstrait une réponse à la question pratique : que peut-on et que ne peut-on pas faire ? Plus, le principe que la fin justifie les moyens soulève naturellement la question : et qu'est-ce qui justifie la fin ? Dans la vie pratique comme dans le mouvement de l'histoire, la fin et les moyens changent sans cesse de place. Une machine en construction est la « fin » de la production, pour devenir ensuite, à son entrée dans l'usine, un « moyen ». La démocratie est à certaines époques la « fin » poursuivie dans la lutte des classes dont elle devient ensuite le « moyen ». Sans avoir rien d'immoral, le principe prétendument « jésuite » ne résout pourtant pas le problème de la morale.

De même l'utilitarisme « évolutionniste » de Spencer nous abandonne-t-il sans réponse à mi-chemin, car il tente, après Darwin, de dissoudre la morale concrète, historique, dans les besoins biologiques ou les « instincts sociaux » propres à la vie animale grégaire, alors que le concept même de morale ne surgit que dans un milieu divisé par des antagonismes, c'est-à-dire une société divisée en classes.

L'évolutionnisme bourgeois s'arrête, impuissant, au seuil de la société historique, parce qu'il refuse d'admettre que *la lutte des classes* soit le ressort principal de l'évolution des formes sociales. La morale n'est qu'une des fonctions idéologiques de cette lutte. La classe dominante impose *ses propres fins* à la société et l'accoutume à considérer comme immoraux tous les moyens qui vont à l'encontre de ces fins. Telle est la mission essentielle de la morale officielle. Elle poursuit l'idée du « plus grand bonheur possible », non du plus grand nombre, mais d'une minorité sans cesse décroissante. Un semblable régime, fondé sur la seule contrainte, ne durerait pas une semaine. Le ciment de la morale lui est indispensable. La fabrication de ce ciment est la profession des théoriciens et des moralistes petits-bourgeois. Ils peuvent jouer avec toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, mais ils ne sont,

tout compte fait, que les apôtres de l'esclavage et de la soumission.

Des « règles obligatoires pour tous de la morale »

Celui qui ne veut ni retourner à Moïse, au Christ ou à Mahomet, qui ne se contente pas d'une soupe éclectique, doit reconnaître que la morale est le produit du développement social ; qu'elle n'a rien d'invariable ; qu'elle sert des intérêts ; que ces intérêts sont contradictoires ; que la morale a, plus que toute autre forme d'idéologie, un caractère de classe.

N'existe-t-il pas pourtant des règles élémentaires de morale élaborées par le développement de l'humanité dans son ensemble et nécessaires à la vie de toute collectivité ? De tels préceptes existent incontestablement, mais leur emprise est instable et très limitée. Les normes « impératives pour tous » sont d'autant moins efficaces que la lutte des classes devient plus âpre. La guerre civile, la forme la plus élevée de la lutte des classes, fait voler en éclats tous les liens moraux entre les classes ennemies.

Placé dans des conditions « normales », l'homme « normal » observe le commandement : « Tu ne tueras point ! » Mais si quelqu'un tue dans les circonstances exceptionnelles de la légitime défense, le jury l'acquitte. Si, au contraire, il tombe sous les coups d'un assassin, le tribunal tuera cet assassin. La nécessité des tribunaux et celle de la légitime défense découlent de l'antagonisme des intérêts. En ce qui concerne l'Etat, il se contente, en temps de paix, de meurtres légalisés d'individus, afin de pouvoir, en temps de guerre, transformer « l'impératif » « tu ne tueras point » en son contraire. Les gouvernements les plus « humains », qui, en temps de paix, « détestent » la guerre, proclament en temps de guerre que le devoir le plus élevé de leurs armées est de massacrer le plus grand nombre d'hommes possible.

Les règles morales dites « généralement reconnues » gardent le caractère algébrique, c'est-à-dire indéterminé, qui leur est propre. Elles expriment seulement le fait que les hommes, dans leur comportement individuel, sont liés par certaines normes communes découlant de leur appartenance à la société. L'« impératif catégorique » de Kant est la plus haute généralisation de ces normes. Mais en dépit de la situation éminente que cet impératif occupe dans l'Olympe philosophique, il n'a rien,

absolument rien de catégorique, car il n'a rien de concret. C'est une forme sans contenu.

Le vide des formes obligatoires pour tous provient de ce que, dans toutes les questions décisives, les hommes éprouvent un sentiment beaucoup plus immédiat et plus profond d'appartenance à leur classe sociale qu'à la « société ».

Les normes de la morale « obligatoire pour tous » reçoivent en réalité un contenu de classe, en d'autres termes, antagonique. La norme morale est d'autant plus catégorique qu'elle est moins « obligatoire pour tous ». La solidarité ouvrière, surtout dans les grèves ou sur les barricades, est infiniment plus catégorique que la solidarité humaine en général.

La bourgeoisie, dont la conscience de classe est très supérieure, par sa plénitude et son intransigeance, à celle du prolétariat, a un intérêt vital à imposer « sa » morale aux masses exploitées. C'est précisément dans cet objectif que les normes concrètes du catéchisme bourgeois sont camouflées sous des abstractions morales placées elles-mêmes sous l'égide de la religion, de la philosophie ou de cet avorton qu'on appelle le « bon sens ». Le recours aux normes abstraites n'est pas une erreur philosophique désintéressée, mais un élément nécessaire du mécanisme de la fraude des classes. Dénoncer cette fraude, dont la tradition remonte à des millénaires, est le premier devoir d'un révolutionnaire prolétarien.

La crise de la morale démocratique

Pour assurer la victoire de leurs intérêts sur les grandes questions, les classes dominantes se voient obligées de faire des concessions sur des questions secondaires, — tant que, bien entendu, ces concessions ne gênent pas leur comptabilité. Au temps de l'essor du capitalisme et surtout dans les dernières décennies de l'avant-guerre, ces concessions, tout au moins à l'égard des couches supérieures du prolétariat, étaient tout à fait réelles. A l'époque, l'industrie connaissait une ascension presque permanente. Le bien-être des nations civilisées augmentait — et en partie, également celui des masses ouvrières. La démocratie paraissait immuable. Les organisations ouvrières grandissaient. Les tendances réformistes s'approfondissaient. Les rapports entre les classes s'adoucissaient, en tout cas de l'extérieur. Ainsi s'établissaient dans les relations sociales, à côté des normes de la démocratie et des habitudes de collaboration de classe, certains

préceptes moraux élémentaires. On avait l'impression de vivre dans une société toujours plus libre, plus juste, et plus humaine. Le « bon sens » tenait pour infinie la courbe ascendante du progrès.

Elle ne l'était pas ; la guerre éclata, avec son cortège de bouleversements, de crises, de catastrophes, d'épidémies, de barbarie. La vie économique de l'humanité était dans l'impasse. Les antagonismes de classes s'aggravèrent et furent mis à nu. L'une après l'autre, les soupapes de sûreté de la démocratie sautèrent. Les règles élémentaires de la morale se révélèrent plus fragiles encore que les institutions démocratiques et les illusions réformistes. Le mensonge, la calomnie, la corruption, la vénalité, la violence, le meurtre, atteignirent des proportions sans précédent. Les esprits simples, ahuris, crurent que c'étaient des conséquences momentanées de la guerre. C'étaient en réalité et ce sont encore les manifestations du déclin de l'impérialisme. Le pourrissement du capitalisme entraîne celui de la société contemporaine avec son droit et sa morale.

Le fascisme, né directement de la faillite de la démocratie en face des problèmes de l'époque impérialiste, est une « synthèse » de la turpitude impérialiste. Seules les aristocraties capitalistes les plus riches conservent des restes de démocratie ; pour chaque « démocrate » anglais, français, hollandais, belge, il y a un certain nombre d'esclaves coloniaux : « soixante familles » gouvernent la démocratie aux Etats-Unis, etc. En outre, dans toutes les démocraties se développent des éléments de fascisme. Le stalinisme est à son tour le produit de la pression de l'impérialisme sur un Etat ouvrier arriéré et isolé : un complément symétrique, en son genre, du fascisme.

Tandis que les philistins idéalistes — et les anarchistes en premier lieu, naturellement — dénoncent inlassablement l'« amoralisme marxiste » dans leur presse, les trusts américains dépensent, d'après John Lewis¹³, plus de quatre-vingt millions de dollars par an à combattre la « démoralisation » révolutionnaire, c'est-à-dire en frais d'espionnage, de corruption d'ouvriers, d'impostures judiciaires et de traîtres assassinats ! L'impératif catégorique suit parfois dans sa route vers la victoire, des voies bien sinueuses !

Notons, par souci d'équité, que les plus sincères et aussi les plus bornés des moralistes petits-bourgeois vivent aujourd'hui

13. John L. Lewis (cf. n. 8 p. 49), président du C.I.O. était l'un des plus importants personnages de la vie américaine.

encore du souvenir idéalisé d'hier et de l'espérance de son retour. Ils ne comprennent pas que la morale est une fonction de la lutte des classes ; que la morale démocratique correspond à l'époque du capitalisme libéral et progressiste ; que l'aggravation de la lutte des classes produite durant toute la dernière période, a définitivement et irrévocablement détruit cette morale ; que la morale du fascisme d'une part, et celle de la révolution prolétarienne de l'autre, ont pris sa place.

Le bon sens

La démocratie et la morale « généralement admise » ne sont pas les seules victimes de l'impérialisme. Le bon sens « universel » est sa troisième victime. Cette forme inférieure de l'intellect, nécessaire dans toutes les conditions, est aussi, dans certaines conditions, suffisante. Le capital principal du bon sens est fait de conclusions élémentaires tirées de l'expérience universelle : ne mettez pas vos doigts dans le feu, suivez de préférence la ligne droite, ne taquez pas les chiens méchants... et, dans un milieu social stable, le bon sens suffit pour faire du commerce, soigner des malades, écrire des articles, diriger un syndicat, voter au parlement, fonder une famille, faire des enfants. Mais sitôt qu'il tente de sortir de ses limites naturelles pour intervenir sur le terrain des généralisations plus complexes, il n'est plus que le conglomerat des préjugés d'une certaine classe à une certaine époque. Une simple crise capitaliste le décontenance ; devant des catastrophes comme la révolution, la contre-révolution et la guerre, le bon sens n'est plus qu'un parfait imbécile. Il faut, pour comprendre les troubles « catastrophiques » du cours « normal » des choses, de plus hautes qualités intellectuelles, dont l'expression philosophique n'a été donnée jusqu'ici que par le matérialisme dialectique.

Max Eastman, qui s'efforce avec succès de donner au « bon sens » l'apparence littéraire la plus séduisante s'est fait de la lutte contre la dialectique matérialiste une sorte de profession. Eastman croit sérieusement que les banalités conservatrices du « bon sens », combinées à un bon style, constituent « la science de la révolution »¹⁴. Volant au secours des snobs réactionnaires du *Common Sense*, Max Eastman enseigne à l'humanité avec une

14. *La Science de la Révolution* était le titre d'un livre de Max Eastman écrit en 1925.

inimitable assurance que, si Trotsky, au lieu de s'inspirer de la doctrine marxiste, s'était inspiré du bon sens, il... n'aurait pas perdu le pouvoir. La dialectique interne qui s'est jusqu'à présent manifestée dans la succession de phases déterminées dans toutes les révolutions n'existe pas pour Eastman. D'après lui, la réaction succède à la révolution parce qu'on n'a pas suffisamment respecté le bon sens. Eastman ne comprend pas que c'est Staline qui, en un sens historique, a été la *victime* du bon sens, c'est-à-dire de son inadéquation, car le pouvoir dont il dispose sert à des fins hostiles au bolchevisme. Au contraire, la doctrine marxiste nous a permis de rompre à temps avec la bureaucratie thermidorienne et de continuer à servir les objectifs du socialisme international.

Toute science — et ceci vaut pour la « science de la révolution » — se vérifie par l'expérience. Eastman, qui sait comment l'on garde le pouvoir révolutionnaire quand la contre-révolution l'emporte dans le monde entier, doit bien savoir aussi, on peut l'espérer, comment prendre le pouvoir. Il serait très souhaitable qu'il consente enfin à livrer ses secrets. Le mieux serait qu'il le fît sous la forme d'un projet de *programme pour un parti révolutionnaire* intitulé « comment conquérir et garder le pouvoir ? » Nous craignons cependant que le bon sens, précisément, n'empêche Eastman de se lancer dans une entreprise aussi risquée. Et cette fois, le bon sens aura raison.

La doctrine marxiste qu'Eastman n'a, hélas, jamais comprise, nous a permis de prévoir le Thermidor soviétique, inéluctable dans certaines conditions données par l'histoire, et toute sa suite de crimes. Cette même doctrine avait depuis longtemps prédit l'effondrement inévitable de la démocratie bourgeoise et de sa morale. En revanche, les doctrinaires du « bon sens » ont été surpris par le fascisme et par le stalinisme. Le bon sens procède au moyen de grandeurs invariables dans un monde où il n'y a d'invariable que la variabilité. La dialectique au contraire, considère les phénomènes, les institutions, les normes, dans leur émergence, leur développement et leur déclin. La conception dialectique de la morale, produit fonctionnel et transitoire de la lutte des classes paraît « amoral » aux yeux du bon sens. Il n'y a pourtant rien de plus dur, de plus borné, de plus suffisant et de plus cynique que la morale du bon sens !

Les moralistes et le G.P.U.

Les procès de Moscou ont été l'occasion d'une croisade contre l'« amoralisme » bolchevique. La croisade n'a cependant

pas commencé tout de suite. La vérité est que les moralistes, directement ou indirectement, étaient pour la plupart des amis du Kremlin. En tant que tels, ils ont longtemps essayé de dissimuler leur stupeur et même fait comme si rien d'inhabituel ne s'était passé.

Mais les procès de Moscou ne résultaient pas du hasard. La servilité, l'hypocrisie, le culte officiel du mensonge, l'achat des consciences et toutes les autres formes de la corruption commencent à s'épanouir largement à Moscou dès 1924-1925. Les futures impostures judiciaires se préparaient au grand jour sous les yeux du monde entier. Les avertissements n'ont pas manqué. Les « amis », cependant, ne voulaient rien remarquer. Rien d'étonnant : la plupart de ces messieurs avaient été autrefois foncièrement hostiles à la révolution d'Octobre et n'étaient devenus amis de l'Union soviétique qu'en fonction du degré de sa dégénérescence thermidorienne : les démocrates petits-bourgeois de l'Ouest reconnurent dans les bureaucrates petits-bourgeois de l'Est leur âme sœur.

Ces hommes crurent-ils sincèrement aux accusations de Moscou ? N'y crurent que les plus bornés. Les autres ne voulurent pas se donner le mal d'une vérification. Était-ce raisonnable de troubler l'amitié flatteuse, confortable et souvent bien payée qu'ils entretenaient avec les ambassades soviétiques ? D'ailleurs — cela, ils ne l'oublient pas — une vérité imprudente peut nuire au prestige de l'U.R.S.S. Ces hommes couvrirent les crimes de considérations utilitaires, c'est-à-dire qu'ils appliquèrent manifestement la règle selon laquelle la fin justifie les moyens.

Le conseiller du roi (K.C.) Pritt¹⁵, qui avait eu l'occasion de jeter au bon moment un coup d'œil sous la tunique de Thémis stalinienne et avait trouvé ses dessous en bon ordre, prit sans vergogne l'initiative. Romain Rolland¹⁶, dont les comptes des Editions soviétiques cotent haut l'autorité morale, s'empressa de publier un de ses manifestes où le lyrisme mélancolique s'unit à

15. Denis Nowell *Pritt* (1887-1973), de l'establishment britannique, Conseiller du Roi, avocat et député, avait cautionné de son autorité de juriste le premier procès de Moscou.

16. Romain *Rolland* (1866-1944), écrivain, pacifiste en 1914-1918, hostile à la révolution russe en 1917 et les années suivantes, se rapprocha de l'U.R.S.S. sous Staline. En 1934, il protestait contre l'expulsion de France de Trotsky, mais, en 1935, prenait publiquement position pour approuver le procès de janvier contre Zinoviev et Kamenev et ne cessa ensuite de manifester son soutien inconditionnel au régime stalinien.

un cynisme sénile. La Ligue française des Droits de l'Homme qui tonnait en 1917 contre l' « amoralisme de Lénine et de Trotsky » quand ceux-ci rompaient l'alliance militaire avec la France — s'empressa de couvrir en 1936 les crimes de Staline, dans l'intérêt du pacte franco-soviétique. On sait que la fin patriotique justifie tous les moyens. *The Nation* et *The New Republic* fermèrent les yeux sur les exploits de Iagoda¹⁷, car leur « amitié » avec l'U.R.S.S. était devenue le gage de leur propre autorité. Il y a pourtant seulement un an, ces messieurs ne disaient pas du tout que le stalinisme et le trotskysme sont une seule et même chose. Ils étaient ouvertement pour Staline, pour son réalisme et sa justice, pour son Iagoda. Ils se sont cramponnés à cette position aussi longtemps qu'ils l'ont pu.

Jusqu'à l'exécution de Toukhatchevsky, de Iakir¹⁸ et des autres, la grande bourgeoisie des pays démocratiques a observé, non sans satisfaction, quoique en affectant une certaine répugnance, l'extermination des révolutionnaires en U.R.S.S. A cet égard, *The Nation* et *The New Republic*, pour ne point parler des Duranty, Louis Fischer¹⁹ et consorts prostitués de la plume répondaient pleinement aux intérêts de l'impérialisme « démocratique ». L'exécution des généraux alarma la bourgeoisie en l'obligeant à comprendre que la décomposition avancée de l'appareil stalinien pouvait faciliter la tâche à Hitler, à Mussolini et au Mikado. Le *New York Times* se mit à corriger, prudemment mais avec insistance, son Duranty. *Le Temps* laissa filtrer dans ses colonnes une faible lueur sur la situation réelle en U.R.S.S. Quant aux moralistes et aux sycophantes petits-bourgeois, ils ne furent jamais que les échos serviles des classes capitalistes. Enfin, lorsque la commission John Dewey eût rendu son verdict, il devint évident aux yeux de tout homme tant soit peu pensant que continuer à défendre ouvertement le G.P.U. signifiait risquer une mort politique et morale. Ce n'est qu'à partir de ce moment que les « amis » résolurent de replacer les vérités éternelles de la morale dans le monde de Dieu, c'est-à-dire de se replier sur leur deuxième ligne de tranchées.

Les staliniens et demi-staliniens effrayés n'occupent pas la

17. Henrikh G. Iagoda (1891-1938) avait dirigé le G.P.U. jusqu'en 1936.

18. Mikhail N. Toukhatchevsky (1893-1937), ancien officier de la Garde impériale et Iona S. Iakir (1896-1937), ancien étudiant communiste, étaient deux des plus prestigieux et des plus capables des chefs de l'Armée rouge fusillés en 1937 sur ordre de Staline.

19. Louis Fischer (1896-1970), correspondant de *Nation* à Moscou de 1923 à 1936, et lié à Radek, symbolisait pour Trotsky la presse servile aux maîtres du Kremlin.

dernière place parmi les moralistes. Eugene Lyons fit bon ménage pendant plusieurs années avec la bande thermidorienne, se considérant comme presque bolchevik. S'étant brouillé avec le Kremlin — et il nous importe peu de savoir pourquoi — il monta évidemment aussitôt sur les nuages de l'idéalisme. Liston Oak, récemment encore, jouissait d'un tel crédit auprès du Comintern qu'il fut chargé de diriger la propagande de langue anglaise pour la République espagnole. Ce qui ne l'empêcha pas, naturellement, lorsqu'il eut abandonné ce poste, d'abjurer l'A.B.C. du marxisme. Walter Krivitsky, s'étant refusé à revenir en U.R.S.S. et ayant rompu avec le G.P.U., passa tout de suite à la démocratie bourgeoise. La métamorphose du septuagénaire Charles Rappoport²⁰ paraît analogue. Lorsqu'ils jettent leur stalinisme par-dessus bord, les gens de cette sorte — et ils sont nombreux — ne peuvent manquer de chercher dans les arguments de la morale abstraite une compensation à leur déception et l'avilissement de leurs idéaux qu'ils ont subi. Demandez-leur pourquoi, des rangs du Comintern et du G.P.U., ils sont passés dans le camp de la bourgeoisie. Leur réponse est prête : « Le trotskysme ne vaut pas mieux que le stalinisme. »

Disposition des figures de l'échiquier politique

« Le trotskysme est du romantisme révolutionnaire, le stalinisme, une politique pratique. » Il ne reste pas trace aujourd'hui de cette plate antinomie qui servait hier encore au philistin moyen pour justifier son amitié avec Thermidor contre la révolution. On n'oppose plus le trotskysme et le stalinisme, on les identifie. Dans la forme cependant et non dans l'essence. Se repliant sur le méridien de l' « impératif catégorique », les démocrates continuent en réalité à défendre le G.P.U., mais d'une façon plus camouflée et plus traître. Celui qui calomnie les victimes collabore avec le bureau. En ce cas comme en d'autres, la morale sert à la politique.

Le philistin démocrate et le bureaucrate stalinien sont, sinon des jumeaux, du moins des frères spirituels. En politique, ils sont

20. Charles Rappoport (1865-1941), né à Vilna, s'était expatrié après avoir trempé dans la préparation d'un attentat contre le tsar. Il avait fondé à Paris le premier groupe du parti socialiste révolutionnaire. Naturalisé en 1899, membre de la S.F.I.O., minoritaire pendant la guerre, puis partisan de l'I.C., il avait dirigé la *Revue Communiste*. Il attendit le procès Boukharine pour se révolter et Trotsky venait d'apprendre son expulsion du P.C.

en tout cas du même bord. Le système gouvernemental actuel de la France et — si l'on y ajoute les anarchistes — de l'Espagne républicaine repose aujourd'hui sur la collaboration des staliniens, des social-démocrates et des libéraux. Si l'Independent Labour Party a si piètre apparence, c'est que, des années durant, il n'est pas sorti de l'étreinte du Comintern. Le parti socialiste français a exclu les trotskystes au moment précis où il se préparait à l'unité organique avec les staliniens. Et si cette unité ne s'est pas réalisée, ce n'est pas à cause de divergences de principes — qu'en est-il resté ? — mais parce que les arrivistes socialistes ont eu peur pour leurs emplois. A son retour d'Espagne, Norman Thomas a déclaré que les trotskystes aidaient « objectivement » Franco, et, grâce à cette absurdité, a lui-même fourni une aide « objective » aux bourreaux du G.P.U. Cet « homme juste » excluait les « trotskystes » de son parti au moment précis où le G.P.U. abattait leurs camarades en U.R.S.S. et en Espagne. Dans bien des pays démocratiques, les staliniens, en dépit de leur « moralisme », ont pénétré, non sans succès, dans l'appareil gouvernemental. Dans les syndicats, ils font bon ménage avec les bureaucrates des autres nuances. Les staliniens, il est vrai, traitent avec légèreté le code pénal, ce qui effraie un peu, en temps de paix, leurs amis « démocrates » ; mais, dans des circonstances exceptionnelles, on l'a vu en Espagne, ils n'en deviennent que plus sûrement les chefs de la petite-bourgeoisie contre le prolétariat.

La II^e Internationale et l'Internationale d'Amsterdam n'ont naturellement pas pris la responsabilité des impostures : elles laissent cette besogne au Comintern. Elles se sont tuées. En privé, on expliquait qu'au point de vue « moral » on était contre Staline, mais qu'au point de vue politique, on était pour lui. Ce ne fut que lorsque le Front populaire français se fissa de manière irréparable, obligeant les socialistes français à penser au lendemain, que Léon Blum trouva au fond de son encrier les nécessaires formules de l'indignation morale.

Otto Bauer²¹ ne blâme modérément la justice de Vychinsky que pour soutenir avec plus d' « impartialité » la politique de Staline. Le destin du socialisme, d'après une récente déclaration de Bauer, est lié au destin de l'U.R.S.S. « Et le destin de l'U.R.S.S., poursuit-il, est celui du stalinisme tant que (!) le

21. Otto Bauer (1881-1938), l'ancien dirigeant du P.S.D. autrichien et théoricien de l' « austromarxisme », était en exil et s'était rapproché de la politique de l'I.C. à partir de 1935.

développement intérieur de l'U.R.S.S. elle-même n'aura pas surmonté la phase stalinienne de son développement... » Tout Bauer, tout l'austro-marxisme, tout le mensonge et toute la pourriture de la social-démocratie sont résumés dans cette phrase remarquable ! « Tant que » la bureaucratie stalinienne est assez forte pour exterminer les représentants progressistes du « développement intérieur », Bauer reste avec Staline. Quand, malgré Bauer, les forces révolutionnaires renverseront Staline, alors Bauer reconnaîtra généreusement ce « développement intérieur » — avec une dizaine d'années de retard tout au plus !

A la remorque des vieilles Internationales se traîne le bureau de Londres des socialistes centristes, réunissant avec bonheur les aspects d'un jardin d'enfants, d'une école pour adolescents arriérés et d'une maison d'invalides. Son secrétaire, Fenner Brockway, commença par déclarer que l'enquête sur les procès de Moscou pourrait « nuire à l'U.R.S.S. » et par proposer à la place d'ouvrir une enquête par l'intermédiaire d'une commission « impartiale » de cinq ennemis irréconciliables de Trotsky sur... l'activité de Trotsky... Brandler²² et Lovestone se solidarisèrent publiquement avec Iagoda ; ils ne reculèrent que devant Ejov ; Jakob Walcher refusa, sous un prétexte manifestement faux²³, de donner à la commission internationale présidée par John Dewey un témoignage qui ne pouvait qu'être défavorable à Staline. La morale pourrie de ces hommes n'est que le produit de leur politique pourrie.

Mais peut-être le rôle le plus lamentable est-il joué par les anarchistes. Si le stalinisme et le trotskysme sont identiques, comme ils l'affirment à chaque ligne, pourquoi donc les anarchistes espagnols aident-ils les staliniens à frapper les trotskystes et, par la même occasion, les anarchistes demeurés révolutionnaires²⁴ ? Les théoriciens libertaires les plus francs répondent que c'est là le prix des fournitures d'armes soviétiques. En d'autres termes, la fin justifie les moyens. Mais quelle est leur *fin* ?

22. Heinrich *Brandler* (1881-1967), ancien compagnon de lutte de Rosa Luxembourg, avait dirigé le K.P.D. de mars 1921 à la fin de 1923. Il était le chef de file de l'Opposition de droite allemande et internationale.

23. Walcher refusa son témoignage à la commission Dewey à cause de sa condition d'émigré : la commission avait pourtant prévu une procédure pour ne pas publier le nom des témoins menacés après s'être assurée qu'elle pouvait les « garantir ».

24. Le gouvernement Negrín dans un premier temps n'avait pas compté de ministre anarchiste, mais la C.N.T. — F.A.I. malgré quelques réserves purement verbales le soutenait en fait et l'un des siens, Segundo Blanco, allait bientôt entrer dans le gouvernement, le 8 avril 1938.

L'anarchie? Le socialisme? Non. Le salut de la démocratie bourgeoise qui a frayé la voie au fascisme. A une sale fin correspondent de sales moyens.

Telle est la disposition réelle des pièces sur l'échiquier politique du monde!

Le stalinisme — un produit de la vieille société

La Russie a fait dans l'histoire le bond en avant le plus grandiose, un bond dans lequel les forces les plus progressistes du pays ont trouvé leur expression. Dans la réaction actuelle, dont le cours est proportionnel à celui de la révolution, l'arriération prend sa revanche. Le stalinisme incarne cette réaction. La barbarie de la vieille histoire russe, resurgie sur de nouvelles bases sociales, paraît plus écœurante encore, car elle doit se dissimuler sous une hypocrisie sans précédent.

Les libéraux et les social-démocrates d'Occident, que la révolution d'Octobre fit douter de leurs idées surannées, ont éprouvé un nouvel influx de courage. La gangrène morale de la bureaucratie soviétique leur paraît réhabiliter le libéralisme. Ils sortent de vieux aphorismes stéréotypés : « Toute dictature porte en elle-même les germes de sa dégénérescence » ; « Seule la démocratie assure le développement de la personnalité », etc. L'opposition entre démocratie et dictature, impliquant en l'occurrence une condamnation du socialisme au bénéfice du régime bourgeois, étonne, du point de vue de la théorie, par l'ignorance et la mauvaise foi dont elle procède. L'abomination stalinienne, une réalité historique, est opposée à la démocratie — une abstraction supra-historique. La démocratie a pourtant eu une histoire, elle aussi, et dans laquelle l'abomination ne manque pas. Pour définir la bureaucratie soviétique, nous avons emprunté à l'histoire de la démocratie bourgeoise les termes de « Thermidor » et « bonapartisme », car — que les doctrinaires attardés du libéralisme en prennent note — *la démocratie ne s'est pas établie dans le monde par des méthodes démocratiques, loin de là*. Seuls des cuistres peuvent se contenter de remâcher les raisonnements sur le bonapartisme « fils légitime » du jacobinisme, châtiment historique pour les atteintes portées à la démocratie, etc. Sans la destruction de la féodalité par les méthodes jacobines, la démocratie bourgeoise eût été inconcevable. Il est aussi faux d'opposer aux étapes historiques réelles, jacobinisme, thermidor, bonapartisme, l'abstraction « démocra-

tie », que d'opposer les douleurs de l'enfantement à un enfant vivant.

Le stalinisme n'est pas, lui non plus, une « dictature » abstraite, c'est une vaste réaction bureaucratique contre la dictature prolétarienne dans un pays arriéré et isolé. La révolution d'Octobre a aboli les privilèges, déclaré la guerre à l'inégalité sociale, remplacé la bureaucratie par le gouvernement des travailleurs par les travailleurs, supprimé la diplomatie secrète ; elle s'est efforcée de donner aux rapports sociaux une transparence complète. Le stalinisme a restauré les formes les plus agressives du privilège, donné à l'inégalité un caractère provocateur, étouffé sous l'absolutisme policier l'activité spontanée des masses, transformé l'administration en monopole de l'oligarchie du Kremlin, restauré le fétichisme du pouvoir sous des formes dont la monarchie absolue n'eût pas osé rêver.

La réaction sociale sous toutes ses formes est obligée de dissimuler ses véritables objectifs. Plus la transition de la révolution à la réaction est brutale, plus la réaction dépend des traditions de la révolution, — en d'autres termes plus elle craint les masses et plus elle est obligée de recourir au mensonge et à l'imposture dans sa lutte contre les représentants de la révolution. Les impostures staliniennes ne sont pas le fruit de l'« amoralisme » bolchevique ; non, comme tous les événements importants de l'histoire, elles sont le produit d'une lutte sociale concrète et de la plus perfide et la plus cruelle qui soit : celle d'une nouvelle aristocratie contre les masses qui l'ont portée au pouvoir.

Il faut, en vérité, une totale indigence intellectuelle et morale pour identifier la morale réactionnaire et policière du stalinisme avec la morale révolutionnaire des bolcheviks. Le parti de Lénine a cessé d'exister depuis longtemps ; il a été brisé entre les difficultés intérieures et l'impérialisme mondial. La bureaucratie stalinienne lui a succédé et c'est un appareil de transmission de l'impérialisme. A l'échelle mondiale, la bureaucratie a substitué la collaboration des classes à la lutte des classes, le social-patriotisme à l'internationalisme. Afin d'adopter le parti dirigeant aux besognes de la réaction, la bureaucratie a « renouvelé » sa composition en exécutant des révolutionnaires et en recrutant des arrivistes.

Toute réaction ressuscite, nourrit et renforce les éléments du passé historique que la révolution a frappés sans avoir réussi à les anéantir. Les méthodes staliniennes portent à la plus haute tension, à leur point culminant et, en même temps, à l'absurde,

toutes les méthodes de contre-vérité, brutalité, bassesse, qui constituent le mécanisme de contrôle dans toute société de classes, y compris la démocratie. Le stalinisme est un conglomérat de toutes les monstruosité de l'Etat tel que l'histoire l'a fait ; c'en est aussi la funeste caricature et la répugnante grimace. Quand les représentants de la vieille société opposent de façon puritaine à la gangrène du stalinisme une abstraction démocratique stérilisée, nous avons pleinement le droit de leur recommander, comme à toute la vieille société, de se contempler dans le miroir déformant du Thermidor soviétique. Il est vrai que, par la nudité de ses crimes, le G.P.U. dépasse de loin tous les autres régimes. Mais cela découle de l'ampleur grandiose des événements qui ont secoué la Russie dans des conditions de démoralisation de l'impérialisme mondial.

Morale et révolution

Il ne manque pas, parmi les libéraux et les radicaux, de gens qui ont assimilé les méthodes de l'interprétation matérialiste des événements et qui se considèrent comme marxistes. Cela ne les empêche pas cependant de demeurer des journalistes, des professeurs ou des hommes politiques bourgeois. Un bolchevik ne se conçoit pas, cela va sans dire, sans la méthode matérialiste, en morale comme ailleurs. Mais cette méthode ne lui sert pas seulement à interpréter les événements, mais aussi à construire le parti révolutionnaire du prolétariat, tâche qui ne peut être accomplie que dans une indépendance complète à l'égard de la bourgeoisie et de sa morale. Or l'opinion publique bourgeoise domine en fait, pleinement, le mouvement ouvrier officiel, de William Green aux Etats-Unis à García Oliver en Espagne en passant par Léon Blum et Maurice Thorez²⁵ en France. Le caractère réactionnaire de la période présente trouve dans ce fait son expression la plus aiguë.

Un marxiste révolutionnaire ne saurait commencer à aborder sa mission historique sans avoir rompu moralement avec l'opinion publique bourgeoise et de ses agents au sein du

25. William Green (cf. n. 23, p. 59) était le président du syndicat réactionnaire américain l'A.F.L., et l'anarchiste Juan García Oliver (1901-1980) l'inspirateur de la C.N.T. contrôlée par les anarchistes espagnols de la F.A.I. Léon Blum était le principal dirigeant de la S.F.I.O. et Maurice Thorez (1900-1964) celui du P.C.F.

prolétariat. Cette rupture-là exige un courage moral d'un autre calibre que celui des gens qui vont crier à pleine voix dans les réunions publiques : « A bas Hitler, à bas Franco ! » Et c'est justement cette rupture décisive, profondément réfléchie, irrévocable, des bolcheviks, avec la morale conservatrice de la grande et aussi de la petite bourgeoisie, qui cause une terreur mortelle aux phraseurs de la démocratie, aux prophètes de salons, aux héros de couloirs. D'où leurs lamentations sur l'« amoralisme » des bolcheviks.

Leur façon d'identifier la morale bourgeoise avec la morale « en général » se vérifie sans doute le mieux à l'extrême gauche de la petite bourgeoisie, plus précisément dans les partis centristes du bureau socialiste international, dit « de Londres ». Comme cette organisation « reconnaît » le programme de la révolution prolétarienne, nos divergences avec elle paraissent au premier coup d'œil secondaires. A la vérité, cette « reconnaissance » du programme révolutionnaire est sans valeur aucune, car elle ne les oblige à rien. Les centristes « reconnaissent » la révolution prolétarienne comme les kantien l'impératif catégorique, c'est-à-dire comme un principe, sacré mais inapplicable à la vie quotidienne. En politique pratique, ils s'unissent aux pires ennemis de la révolution (réformistes et staliniens) pour nous combattre. Toute leur pensée est imprégnée de duplicité et d'hypocrisie. S'ils ne vont pas, en règle générale, jusqu'à des crimes saisissants, c'est seulement parce qu'ils demeurent toujours dans les arrières-cours de la politique ; ils sont en quelque sorte les petits voleurs de l'histoire. C'est pourquoi ils se croient appelés à régénérer le mouvement ouvrier en le dotant d'une nouvelle morale.

A l'extrême gauche de cette confrérie « de gauche » se tient un petit groupe, politiquement tout à fait insignifiant, d'émigrés allemands, qui publie la revue *Neuer Weg*²⁶. Penchons-nous un peu plus bas et prêtons l'oreille aux propos des détracteurs « révolutionnaires » de l'amoralisme bolchevique. *Neuer Weg*, sur le ton d'un éloge à double sens, assure que les bolcheviks se distinguent avantageusement des autres partis par leur absence d'hypocrisie : ils proclament tout haut ce que d'autres expliquent sans rien dire à savoir le principe que « la fin justifie les

26. Le groupe *Neuer Weg* avait été organisé par des militants qui avaient été exclus du S.A.P. en février 1937 et publiaient un journal sous ce titre depuis mars de la même année. Il était dirigé par l'ancien trotskyste Erwin H. Ackerknecht, toujours sous le nom de Bauer, et le Dr Walter Fabian, dit Kurt Sachs.

moyens ». Mais selon la conviction de *Neuer Weg*, ce précepte « bourgeois » est incompatible avec un « mouvement socialiste sain ». « Le mensonge et pire encore ne sont pas des moyens permis dans la lutte, comme le considérait encore Lénine. » « Encore » signifie ici que Lénine n'eut pas le temps de corriger cette erreur puisqu'il ne vécut pas jusqu'à la découverte de la « nouvelle voie » (*Neuer Weg*)

Dans l'expression « le mensonge et pire encore », « le pire » signifie évidemment la violence, le meurtre, etc., car, toutes conditions égales, la violence est pire que le mensonge et le meurtre est la forme la plus extrême de la violence. Nous arrivons ainsi à la conclusion que le mensonge, la violence et le meurtre sont incompatibles avec « un mouvement socialiste sain ». Mais que faire cependant pour la révolution ? La guerre civile est la plus sévère de toutes les formes de guerre. Elle est inconcevable non seulement sans violences exercées sur des tiers, mais, avec la technique moderne, sans tuer des vieillards et des enfants. Devons-nous rappeler l'Espagne ? La seule réponse que pourraient nous faire les « amis » de l'Espagne républicaine, c'est que la guerre civile vaut mieux que l'esclavage fasciste. Mais cette réponse tout à fait juste signifie seulement que la *fin* (démocratie ou socialisme) justifie, dans certaines circonstances, des « moyens » comme la violence et le meurtre. Pour ne pas parler de mensonges ! La guerre est aussi inconcevable sans mensonges que la machine sans huile. A seule fin de protéger la session des Cortès des bombes fascistes (1^{er} février 1938), le gouvernement de Barcelone trompa à plusieurs reprises délibérément les journalistes et sa population. Pouvait-il agir autrement ? Qui veut la fin — la victoire sur Franco — doit accepter les moyens, la guerre civile avec son cortège d'honneurs et de crimes.

Et pourtant le mensonge et la violence ne sont-ils pas à condamner en « eux-mêmes » ? Assurément, en même temps que la société de classe qui les engendre. Une société sans contradictions sociales sera, cela va de soi, une société sans mensonges ni violence. Mais on ne peut jeter un pont vers cette société que par des moyens révolutionnaires c'est-à-dire violents. La révolution elle-même est le produit d'une société de classes dont elle porte nécessairement les marques. Du point de vue des « vérités éternelles », la révolution est bien entendu « immorale ». Ce qui nous apprend seulement que la morale idéaliste est contre-révolutionnaire, c'est-à-dire au service des exploités. « La guerre civile — dira le philosophe pris de court — est une

triste exception. Mais en temps de paix, un mouvement socialiste sain doit se passer de mensonge et de violence. »

Une telle réponse ne constitue cependant qu'une pathétique dérobade. Il n'y a pas de frontière infranchissable entre la « pacifique » lutte des classes et la révolution. Toute grève contient en germe les éléments de la guerre civile. Les deux partis en présence s'efforcent d'impressionner leur adversaire par une idée exagérée de leur degré de résolution et de leurs ressources matérielles. Par leur presse, leurs agents et leurs mouchards, les capitalistes s'emploient à intimider et à démoraliser les grévistes. De leur côté, lorsque la persuasion se révèle inopérante, les piquets ouvriers sont obligés de recourir à la force. On voit ainsi que « le mensonge et pire encore » sont inséparables de la lutte des classes même sous la forme la plus élémentaire. Il reste à ajouter que la *conception même de la vérité et du mensonge* est née de contradictions sociales.

La Révolution et l'institution des otages

Staline fait arrêter et fusiller les enfants de ses adversaires, après les avoir fusillés sur la base de fausses accusations. Les familles lui servent d'otages pour contraindre les diplomates soviétiques qui se sont permis d'émettre un doute sur l'infaillibilité de Iagoda ou de Ejov, à revenir de l'étranger. Les moralistes de *Neuer Weg* croient nécessaire et opportun de rappeler à ce propos que Trotsky, « lui aussi », proposa en 1919 une loi sur les otages. Mais il faut citer textuellement : « L'arrestation de familles innocentes par Staline est d'une barbarie révoltante. Mais elle reste un acte de barbarie quand elle était ordonnée par Trotsky (1919). » Voilà bien la morale idéaliste dans toute sa beauté ! Ses critères sont aussi faux que les normes de la démocratie bourgeoise : dans les deux cas, on suppose l'égalité là où en réalité il n'y en a pas l'ombre.

N'insistons pas ici sur le fait que le décret de 1919 ne fit très probablement fusiller personne d'entre les parents des officiers, dont la trahison, non seulement nous coûtait des vies innombrables, mais menaçait d'anéantir la révolution. Au fond, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Si la révolution avait fait preuve, dès le début, de moins d'inutile générosité, des centaines de milliers de vies eussent été épargnées. Quoi qu'il en soit, je porte l'entière responsabilité du décret de 1919. Ce fut une mesure nécessaire dans la lutte contre les oppresseurs. Ce décret, comme toute la

guerre civile, que l'on pouvait aussi appeler à juste titre une « révoltante barbarie », n'a d'autre justification que l'objet historique de la lutte.

Laissons à un Emil Ludwig et à ses pareils le soin de dessiner un portrait d'un Abraham Lincoln²⁷ orné de petites ailes roses. L'importance de Lincoln vient de ce que, pour atteindre le grand but historique assigné par le développement d'une jeune nation, il n'hésita pas à appliquer les mesures les plus rigoureuses quand elles furent nécessaires. La question n'est même pas de savoir lequel des belligérants subit ou infligea les plus lourdes pertes. L'histoire a des mesures différentes pour les cruautés des sudistes et des nordistes dans la guerre civile [de sécession]. Un esclavagiste qui, par la ruse et la violence, enchaîne un esclave dans les fers et un esclave qui, par la ruse et la violence, brise ses fers — que de méprisables eunuques ne viennent pas nous dire qu'ils sont égaux devant le tribunal de la morale !

Quand la Commune de Paris eut été noyée dans le sang et que la canaille réactionnaire du monde entier se mit à traîner son drapeau dans la boue, il se trouva nombre de philistins démocrates pour s'adapter à la réaction et calomnier les Communards qui avaient exécuté soixante-quatre otages à commencer par l'archevêque de Paris. Marx n'hésita pas un instant à prendre la défense de cette action sanglante de la Commune. Dans une circulaire du conseil général de l'Internationale qui bouillonne de la puissante éruption des laves, Marx nous rappelle en premier lieu que c'est la bourgeoisie qui installa le système des otages dans sa lutte contre les peuples des colonies et ses masses laborieuses. Parlant ensuite des exécutions méthodiques des Communards prisonniers par les réactionnaires frénétiques, il poursuit : « Il ne restait plus à la Commune, pour protéger leur vie, qu'à recourir à la pratique prussienne de la prise d'otages. La vie de ces otages fut perdue et reperdue par les exécutions de prisonniers que continuaient les Versaillais. Était-il possible d'épargner les otages après l'horrible carnage dont les prétoriens de Mac-Mahon²⁸ marquèrent leur entrée dans Paris ? Le dernier contre

27. Emil Ludwig (1881-1948), célèbre journaliste allemand, avait émigré et se consacrait à la rédaction de biographies d'hommes illustres. Abraham Lincoln (1809-1865), président des États-Unis en 1861, signa le 1^{er} janvier 1863 la proclamation d'émancipation des esclaves et remporta la guerre civile appelée « guerre de Sécession ». Il fut assassiné.

28. Edme Patrice Maurice, comte de Mac-Mahon (1808-1893), ancien gouverneur d'Algérie, maréchal de France, vaincu par les Prussiens, commanda l'armée qui donna l'assaut à Paris en mai 1871.

poids à la sauvagerie du gouvernement bourgeois — la prise d'otages — allait-il n'être qu'une dérision ? » Tel fut le langage de Marx sur l'exécution des otages, bien qu'il eût derrière lui, au conseil général de l'Internationale, bon nombre de Fenner Brockway, de Norman Thomas et autres Otto Bauer. L'indignation du prolétariat mondial devant les atrocités commises par les Versaillais était encore si grande que les brouillons moralistes réactionnaires préférèrent se taire en attendant des temps meilleurs pour eux, lesquels, hélas, ne tardèrent pas à venir. Ce n'est qu'après la victoire définitive de la réaction que les moralistes petits-bourgeois unis aux fonctionnaires des Trade Unions et aux phraseurs anarchistes détruisirent la Première Internationale.

Quand la révolution d'Octobre se défendait contre les forces unies de l'impérialisme sur un front de 8000 kilomètres, les ouvriers du monde entier suivaient le cours de cette lutte avec une sympathie si ardente qu'il eût été très risqué de dénoncer devant eux comme une « révoltante barbarie » la prise des otages. Il a fallu la dégénérescence totale de l'Etat soviétique et le triomphe de la réaction en divers pays pour que les moralistes sortent de leurs trous... et viennent au secours de Staline. S'il est vrai que les mesures de répression prises pour défendre les privilèges de la nouvelle aristocratie ont la même valeur morale que les mesures révolutionnaires prises dans la lutte libératrice, alors, Staline est pleinement justifié, à moins que... à moins que la révolution prolétarienne ne soit condamnée en bloc.

A la recherche d'exemples d'immoralités dans la guerre civile de Russie, messieurs les moralistes sont obligés de fermer les yeux sur le fait que la révolution espagnole a elle aussi créé l'institution des otages²⁹, au moins dans la période où elle était une authentique révolution des masses. Si les dictateurs ne se sont pas encore permis de condamner la « révoltante barbarie » des ouvriers d'Espagne, c'est seulement parce que le terrain de la péninsule ibérique est trop brûlant sous leurs pieds. Il leur est beaucoup plus commode de revenir en 1919. C'est déjà de l'histoire. Les vieux ont eu le temps d'oublier, les jeunes n'ont pas eu celui d'apprendre. C'est pour la même raison que les pharisiens de toutes nuances reviennent avec tant l'opiniâtreté

29. Peut-être l'exemple le mieux connu est-il celui de l'élève officier Luis Moscardo, pris comme otage à Madrid pour faire capituler son père le colonel Moscardo, qui commandait les défenseurs de l'Alcazar de Tolède, et fut passé par les armes, le colonel ayant refusé de se rendre.

sur Cronstadt et Makhno³¹ : les effluves morales ont ici une issue libre !

« *La morale des Cafres* »

L'histoire prend des chemins cruels, il faut en convenir avec les moralistes. Mais quelle conclusion en tirer pour l'activité pratique ? Léon Tolstoï³¹ recommandait de mener une vie simple et de devenir meilleur. Le mahatma Gandhi³² conseilla de boire du lait de chèvre. Hélas ! Les moralistes « révolutionnaires » de la *Neuer Weg* ne sont pas si éloignés de ces recettes. « Nous devons, prêchent-ils, nous libérer de cette morale de Cafres pour laquelle il n'est de mal que ce que fait l'ennemi... » Admirable conseil. « Nous devons nous libérer... » Tolstoï recommandait en outre de se libérer des péchés de la chair. Les statistiques ne confirment pas le succès de sa propagande. Nos homunculi centristes ont réussi à s'élever jusqu'aux sommets de la morale au-dessus des classes, dans une société de classes. Mais voici déjà presque deux mille ans que l'on a dit « Aimez vos ennemis... » Et pourtant le Saint Père de Rome lui-même, ne s'est pas libéré de la haine contre ses ennemis. Qu'il est puissant en vérité, Satan, l'ennemi du genre humain !

Appliquer des critères différents aux actions des exploités et des exploités, ce serait, de l'avis des pauvres homoncules, se mettre au niveau de la « morale des Cafres ». Demandons-nous tout d'abord s'il sied à des « socialistes » de professer un tel mépris des Cafres ? La morale des Cafres est-elle vraiment si détestable ? Voilà ce qu'en dit l'*Encyclopaedia Britannica* :

« Ils font preuve, dans leurs rapports sociaux et politiques, de beaucoup de tact et d'intelligence ; ils sont extrêmement braves, belliqueux et hospitaliers : ils furent honnêtes et loyaux tant que le contact avec les Blancs ne les eût pas rendus

30. Allusion à la répression menée par les bolcheviks contre les marins de Cronstadt et contre le chef des partisans anarchistes Nestor *Makhno* (1889-1935).

31. Léon *Tolstoï* (1828-1910), aristocrate russe, romancier et moraliste, avait, à la fin des années 80, organisé sa propre secte chrétienne sur la base de la non-résistance au mal.

32. Mohandas Karamchand *Gandhi* (1896-1948), dit « Mahatma » (La grande âme), était lui aussi un apôtre de la non-violence (*ahimsa*) et de la vérité (*graha*). Son autorité lui permettait d'arrêter les campagnes de désobéissance civile (*satyagraha*) qu'il avait lancées lorsqu'il voyait qu'elles pouvaient déboucher sur un mouvement de masse et un débordement.

soupçonneux, vindicatifs et voleurs, et qu'ils n'eurent pas en outre assimilé la plupart des vices des Européens. » On ne peut manquer de conclure que les missionnaires blancs, prédicateurs de la morale éternelle, ont contribué à la corruption des Cafres.

Si l'on racontait à un travailleur cafre que les ouvriers, s'étant insurgés quelque part sur la planète, ont surpris leurs oppresseurs, il s'en réjouirait. Il serait au contraire désolé d'apprendre que les oppresseurs ont réussi à tromper les opprimés. Un Cafre que les missionnaires n'ont pas corrompu jusqu'à la moelle des os ne consentira jamais à appliquer les mêmes normes de morale abstraite aux oppresseurs et aux opprimés. Il comprendra en revanche fort bien, si on le lui explique, que l'objet de ces normes est précisément d'empêcher les opprimés de se soulever contre les oppresseurs.

Edifiante coïncidence ! Les missionnaires de *Neuer Weg* ont dû, pour calomnier les bolcheviks, calomnier par la même occasion les Cafres ; et, dans les deux cas, la calomnie suit le cours du mensonge bourgeois officiel : contre les révolutionnaires et contre les races de couleur. Décidément, nous préférons les Cafres à tous les missionnaires religieux ou laïcs !

Mais il n'est pas nécessaire en tout cas de surestimer le degré de conscience des moralistes de *Neuer Weg* et autres impasses. Leurs intentions ne sont pas si mauvaises. C'est malgré eux qu'ils servent de leviers dans l'engrenage de la réaction. A une époque comme la nôtre, quand les partis petits-bourgeois qui se cramponnent à la bourgeoisie ou à son ombre (politique du « Front populaire »), paralysent le prolétariat et fraient la voie au fascisme (Espagne, France...), les bolcheviks, c'est-à-dire les marxistes révolutionnaires, deviennent des personnages particulièrement odieux à l'opinion publique bourgeoise. La pression politique fondamentale s'exerce de nos jours de droite à gauche. En dernière analyse, tout le poids de la réaction pèse sur les épaules d'une petite minorité révolutionnaire. Cette minorité s'appelle la IV^e Internationale. (Voilà l'ennemi *)!

Le stalinisme occupe dans l'engrenage de la réaction bon nombre de positions dominantes. Tous les groupements de la société bourgeoise, y compris les anarchistes, utilisent son aide contre la révolution prolétarienne. En même temps, les démocrates petits-bourgeois tentent de rejeter, au moins à 50 %, l'odieux des crimes de leur allié de Moscou sur l'indomptable minorité révolutionnaire. Telle est la signification du dicton désormais à la

*. En français dans le texte.

mode : « Trotskysme et stalinisme ne sont qu'une seule et même chose. » Les adversaires des bolcheviks et des Cafres aident ainsi la réaction à calomnier le parti de la révolution.

L' « amoralisme » de Lénine

Les socialistes révolutionnaires russes ont été de tous temps les individus les plus moraux ; ils n'étaient au fond que pure éthique. Cela ne les a pas empêchés de tromper les paysans à l'époque de la révolution. Dans l'organe parisien de Kerensky — ce socialiste très éthique qui fut le précurseur de Staline dans la fabrication de faux contre les bolcheviks — un autre vieux socialiste révolutionnaire, Zenzinov³³, écrit : « Lénine enseigne, comme on sait, que, pour atteindre la fin qu'ils s'assignent, les bolcheviks peuvent et parfois doivent “ user de divers stratagèmes, du silence et de la dissimulation de la vérité ”... » (*Novaia Rossiia*, 17 février 1938). Ils en tirent la conclusion rituelle : le stalinisme est l'enfant naturel du léninisme.

Par malheur, ce détracteur moral ne sait même pas citer honnêtement. Lénine a écrit : « Il faut... savoir consentir à tout, à tous les sacrifices et même — en cas de nécessité — user de stratagèmes variés, de ruses, de procédés illégaux, du silence, de la dissimulation de la vérité *pour pénétrer dans les syndicats, y demeurer, y poursuivre à tout prix l'action communiste.* » La nécessité des stratagèmes et des ruses, selon l'explication de Lénine, découlait du fait que la bureaucratie réformiste, livrant les ouvriers au capital, persécute les révolutionnaires et en appelle même contre eux à la police bourgeoise. La « ruse » et la « dissimulation de la vérité » ne sont en l'occurrence que les moyens d'une légitime défense contre la perfidie de la bureaucratie réformiste.

Le parti de ce même Zenzinov combattit autrefois, dans l'illégalité, l'ancien régime et, plus tard, le bolchevisme. Dans les deux cas, il usa de ruses, de stratagèmes, de faux passeports et d'autres formes de « dissimulation de la vérité ». Tous ces *moyens* étaient considérés par lui, non seulement comme

33. Vladimir M. Zenzinov (1881-19??), membre du parti S.R. en 1903, de sa direction de Moscou en 1905, avait participé à l'insurrection de Moscou. « Défensiste » en 1914, il fut en 1917 dirigeant de *Delo Naroda* et membre de l'exécutif du soviet de Petrograd. En 1918, il fit partie des députés qui se réunirent à Samara, puis fut membre du directoire d'Ufa qui organisa la lutte armée contre les bolcheviks. Il émigra en France.

moraux, mais encore comme héroïques parce qu'ils correspondaient aux *fin*s de la démocratie petite-bourgeoise. Mais la situation change sitôt que les révolutionnaires prolétariens se voient obligés de recourir aux moyens de l'illégalité contre la démocratie petite-bourgeoise. La clé de l'éthique de ces messieurs est, on le voit, un caractère de classe !

L' « amoraliste » Lénine recommande ouvertement, au grand jour, dans la presse, d'user de ruses de guerre à l'égard des leaders qui trahissent le mouvement ouvrier. Et le moraliste Zenzinov tronque sciemment ce texte aux deux bouts ; afin de tromper ses lecteurs. Le détracteur si moral n'est, comme de coutume, qu'un minable filou. Ce n'est pas pour rien que Lénine aimait à répéter qu'il est très difficile de rencontrer un adversaire de bonne foi !

L'ouvrier qui ne cache pas au capitaliste la « vérité » sur les plans des grévistes est tout bonnement un traître, qui ne mérite que mépris et boycottage. Le soldat qui communique la « vérité » à l'ennemi est puni comme espion. Kerensky lui-même tenta d'accuser frauduleusement les bolcheviks d'avoir révélé la « vérité » à l'état-major de Ludendorff³⁴. Ainsi la « sainte vérité » ne serait pas une fin en soi. Des critères plus impératifs qui, l'analyse le démontre, ressortissent de l'esprit de classe, l'emportent sur elle.

La lutte à mort est inconcevable sans ruse de guerre, en d'autres termes, sans mensonge ni tromperie. Les prolétaires allemands peuvent-ils ne point tromper la police de Hitler ? Les bolcheviks soviétiques manqueraient-ils à la morale en trompant le G.P.U. ? Tout bourgeois honnête applaudit à l'habileté du policier qui réussit à s'emparer par ruse d'un dangereux gangster. La ruse de guerre est-elle vraiment inadmissible quand il s'agit d'abattre les gangsters de l'impérialisme ?

Norman Thomas parle de l' « étrange amoralisme communiste pour lequel rien ne compte sauf le parti et son pouvoir » (« that strange Communist amorality in which nothing matters but the party and its power » — *Socialist Call*, 12 mars 1938). Ce faisant, Norman Thomas met dans le même sac le Comintern actuel, c'est-à-dire la conspiration de la bureaucratie stalinienne contre la classe ouvrière, et le parti bolchevique qui incarnait la conspiration des ouvriers avancés contre la bourgeoisie. Nous

34. Erich von *Ludendorff* (1865-1937), chef de l'état-major, était l'âme de l'état-major allemand et un ultra-réactionnaire.

avons suffisamment réfuté plus haut cette identification totalement malhonnête. Le stalinisme ne fait que se camoufler derrière le culte du parti ; en réalité, il détruit le parti et le piétine dans la boue. Mais il est vrai que, pour un vieux bolchevik, le parti est tout. Le socialiste de salon qu'est Thomas est étonné et rejette un tel rapport entre un révolutionnaire et la révolution parce qu'il n'est lui-même qu'un bourgeois avec un idéal « socialiste ». Aux yeux de Norman Thomas et de ses pareils, le parti n'est qu'un instrument secondaire pour des combinaisons électorales et autres, rien de plus. Sa vie privée, ses relations, ses intérêts, ses critères moraux existent en dehors du parti. Il considère avec un étonnement mêlé d'hostilité le bolchevik pour lequel le parti est l'instrument de la transformation révolutionnaire de la société, morale comprise. Pour le révolutionnaire marxiste, il ne saurait y avoir de contradiction entre la morale personnelle et les intérêts du parti, car le parti embrasse dans sa conscience les tâches et les fins les plus hautes de l'humanité. Il est naïf d'imaginer que Thomas a sur la morale des notions plus élevées que les marxistes. Il a seulement du parti une idée beaucoup plus basse.

« Tout ce qui naît est digne de périr », dit le dialecticien Goethe³⁵. La fin du parti bolchevique — épisode de la réaction mondiale — ne diminue pas l'importance de ce parti dans l'histoire du monde. A l'époque de son ascension révolutionnaire, c'est-à-dire quand il représentait réellement l'avant-garde prolétarienne, il fut le parti le plus honnête de l'histoire. Chaque fois qu'il a pu, il a naturellement trompé les classes ennemies ; par ailleurs, il a dit la vérité aux travailleurs, toute la vérité, rien que la vérité. C'est seulement grâce à cela qu'il a conquis leur confiance dans une mesure jamais réalisée auparavant par un autre parti au monde.

Les commis des classes dirigeantes traitent d' « amoralistes » les bâtisseurs de ce parti. Aux yeux des ouvriers conscients, cette accusation est un compliment. Elle signifie que Lénine refusait de reconnaître les normes de morale établies par les esclavagistes eux-mêmes. Il appelait le prolétariat à étendre la lutte des classes au domaine de la morale. Celui qui s'incline devant les règles établies par l'ennemi ne vaincra jamais cet ennemi !

L' « amoralisme » de Lénine, c'est-à-dire son refus d'admet-

35. Wolfgang Goethe (1749-1832) fut sans doute l'un des esprits les plus puissants de son temps, tant par ses connaissances que par ses intuitions.

tre une morale au-dessus des classes, ne l'empêcha pas de demeurer toute sa vie fidèle à un seul et même idéal ; de se donner entièrement à la cause des opprimés ; de se montrer hautement consciencieux dans la sphère des idées et intrépide dans l'action ; de n'avoir pas la moindre suffisance à l'égard du « simple » ouvrier, de la femme sans défense et de l'enfant. Ne semble-t-il pas que l'amoralisme n'est, dans ce cas, que le pseudonyme d'une morale humaine plus élevée ?

Un épisode édifiant

Il est utile de relater ici un épisode qui, bien que d'importance modeste, illustre assez bien la différence entre *leur* morale et *la nôtre*. En 1935, dans une lettre³⁶ à mes amis belges, je développai l'idée que la tentative d'un jeune parti révolutionnaire de créer « ses propres » syndicats équivaldrait à un suicide. Il faut trouver les ouvriers là où ils sont. Mais c'est cotiser pour l'entretien d'un appareil opportuniste ? Evidemment, répondais-je, le droit de saper les réformistes, il faut le leur payer temporairement. Mais les réformistes ne nous permettront pas de faire contre eux un travail de sape ? Evidemment, répondais-je encore, le travail de sape exige des précautions conspiratives. Les réformistes sont la police politique de la bourgeoisie au sein de la classe ouvrière. Il faut agir sans leur permission malgré leurs interdictions... » Au cours d'une perquisition faite par hasard chez le camarade Dauge³⁶, à la suite, si je ne me trompe, d'une affaire de fourniture d'armes à l'Espagne ouvrière, la police belge saisit ma lettre. Quelques jours plus tard, elle était publiée. La presse de Vandervelde, De Man et Spaak³⁷ ne ménagea pas ses foudres contre mon « machiavélisme » ou « jésuitisme ». Mais qui étaient mes censeurs ? Président de la II^e Internationale pendant des années, Vander-

36. Cette lettre est du 7 mars 1936 et non de 1935 comme l'écrit Trotsky. Cf. *Œuvres*, 9, pp. 97-103.

37. Emile Vandervelde (1866-1938), chef du P.O.B., président de la II^e Internationale, avait été pour la première fois ministre dans un gouvernement d'union sacrée en 1914 : il l'était redevenu. Henri (ou Hendrick) De Man (1885-1953), considéré comme un « théoricien », était l'auteur du Plan de Travail adopté en 1933 par le P.O.B. et vice-président de ce parti. Paul Henri Spaak, avocat, dirigeant de l'hebdomadaire Action socialiste, avait été jusqu'en 1935 leader de la gauche du P.O.B. et l'avait trahie en entrant inopinément dans un gouvernement d' « union nationale ».

velde est devenu depuis longtemps un serviteur de confiance du capital belge. De Man, après avoir pendant des années, dans une série de tomes pesants, ennobli le socialisme en le dotant d'une morale idéaliste et en faisant des ouvertures à la religion, a mis à profit la première occasion pour trahir les ouvriers et devenir un ministre ordinaire de la bourgeoisie. Pour Spaak, la chose est plus délicate encore. Dix-huit mois auparavant, ce monsieur, qui appartenait à l'opposition socialiste de gauche, était venu me demander conseil sur les méthodes de lutte à employer contre la bureaucratie de Vandervelde. Je lui avais exposé les idées qui par la suite se retrouvèrent dans ma lettre. Un an plus tard, il renonçait aux épines pour la rose. Trahissant ses camarades de l'opposition, il devenait l'un des plus cyniques ministres du capital belge. Dans les syndicats et dans leur parti, ces messieurs étouffent toute critique, démoralisent et corrompent systématiquement les travailleurs les plus avancés et excluent tout aussi systématiquement les indociles. Ils ne diffèrent du G.P.U. qu'en ce qu'ils procèdent pour le moment sans effusion de sang ; en leur qualité de bons patriotes, ils réservent le sang des ouvriers pour la prochaine guerre impérialiste. De toute évidence, il faut être une émanation de l'enfer, un « Cafre », un bolchevik, pour donner aux ouvriers révolutionnaires le conseil d'observer des règles de la conspiration dans la lutte contre ces messieurs !

Du point de vue des lois belges, ma lettre ne contenait rien de délictueux. La police d'un pays « démocratique » eût été tenue de la restituer au destinataire, avec des excuses. La presse du parti socialiste eût dû protester contre une perquisition dictée par le souci des intérêts du général Franco. Messieurs les socialistes n'éprouvèrent cependant pas la moindre gêne à tirer parti du service indécent que leur rendait la police ; sans quoi ils n'eussent pas eu cette heureuse occasion de manifester une fois de plus la supériorité de leur morale sur l'amoralisme des bolcheviks.

Tout est symbole dans cet épisode. Les socialistes belges m'ont accablé sous leur indignation juste au moment où leurs camarades de Norvège nous mettaient, ma femme et moi, sous les verrous, pour que nous ne puissions pas nous défendre contre les accusations du G.P.U. Le gouvernement norvégien savait parfaitement que les accusations de Moscou étaient forgées de toutes pièces ; l'organe officieux de la social-démocratie norvégienne l'affirma ouvertement dès les premiers jours. Mais Moscou frappa les armateurs et les marchands de poisson au portefeuille — et messieurs les social-démocrates se jetèrent

aussitôt à plat ventre. Le chef de ce parti, Martin Tranmael³⁸, est non seulement une autorité en matière de morale, mais c'est un juste : il ne boit ni ne fume, est végétarien et se baigne l'hiver dans l'eau glacée. Cela ne l'empêcha pas, après nous avoir fait arrêter sous l'ordre du G.P.U., d'inviter tout spécialement l'agent norvégien du G.P.U., un nommé Jacob Friis³⁹, bourgeois sans honneur ni conscience, à me calomnier. Mais c'est assez...

La morale de ces messieurs consiste en règles conventionnelles et en procédés oratoires destinés à couvrir leurs intérêts, leurs appétits, leurs craintes. Ils sont pour la plupart prêts à toutes les bassesses — au reniement, à la perfidie, à la trahison — par ambition et cupidité. Dans la sphère sacrée des intérêts personnels, la fin justifie pour eux, tous les moyens. C'est justement pourquoi il leur faut un code moral particulier, pratique et en même temps élastique, comme de bonnes bretelles. Ils détestent quiconque livre aux masses leurs secrets professionnels. En temps « de paix », leur haine s'exprime par des injures, en argot ou en langage « philosophique ». Quand les conflits sociaux revêtent la forme la plus aiguë, comme en Espagne, ces moralistes, la main dans la main du G.P.U., assassinent les révolutionnaires. Puis, pour se justifier, ils répètent que « trotskisme et stalinisme sont une seule et même chose ».

Interdépendance dialectique de la fin et des moyens

Un moyen ne peut être justifié que par sa fin. Mais la fin à son tour a aussi besoin de justification. Du point de vue du marxisme, qui exprime les intérêts historiques du prolétariat, la fin est justifiée si elle mène à augmenter le pouvoir de l'homme sur la nature et à abolir le pouvoir de l'homme sur l'homme.

« Serait-ce que, pour atteindre cette fin, tout est permis ? » nous demande sarcastiquement le philistin, qui démontre qu'il n'a rien compris.. Est permis, répondons-nous, tout ce qui mène *réellement* à la libération des hommes. Cette fin ne pouvant être atteinte que par la révolution, la morale émancipatrice du

38. Martin *Tranmael* (1879-1967), ancien dirigeant syndical, devenu avant guerre dirigeant du D.N.A. qu'il avait conduit à la III^e Internationale en 1919 pour la quitter en 1923. Quand Trotsky avait vécu en Norvège, le D.N.A. était au pouvoir, mais il n'était que rédacteur en chef du journal du parti tout en étant le véritable inspirateur de toute la politique gouvernementale.

39. Jacob *Friis* (1883-1956) membre du D.N.A. et partisan de la rupture avec l'I.C. en 1923 était passé au P.C.N. en 1928 et venait de le quitter pour revenir au D.N.A. Trotsky le considérait comme un agent et ne voyait dans sa dernière palinodie que la recherche d'un milieu plus large.

prolétariat a nécessairement un caractère révolutionnaire. Elle s'oppose de façon irréductible non seulement aux dogmes de la religion, mais à tous les fétiches idéalistes, quels qu'ils soient, ces gendarmes philosophiques de la classe dominante. Elle déduit les règles de la conduite des lois du développement social, c'est-à-dire avant tout de la lutte des classes, la loi des lois.

Le moraliste insiste encore :

« Serait-ce que dans la lutte des classes contre le capitalisme tous les moyens sont permis ? Le mensonge, le faux, la trahison, l'assassinat, etc. ? »

Ne sont admissibles et obligatoires que les seuls moyens qui accroissent l'unité du prolétariat, lui insufflent dans le cœur une haine inexpiable de l'oppression, lui apprennent à mépriser la morale officielle et ses perroquets démocrates, le pénètrent de la conscience de sa propre mission historique, augmentent son courage et son abnégation. Il en découle précisément que tous les moyens ne sont pas permis. Quand nous disons que la fin justifie les moyens, il en résulte pour nous que la grande fin révolutionnaire rejette les procédés et les méthodes indignes qui dressent une partie de la classe ouvrière contre les autres ; ou qui tentent de faire le bonheur des masses sans leur propre concours ; ou qui diminuent la confiance des masses en elles-mêmes et en leur organisation en lui substituant l'adoration des « chefs ». Par-dessus tout, irréductiblement, la morale révolutionnaire condamne la servilité à l'égard de la bourgeoisie et la morgue à l'égard des travailleurs, c'est-à-dire un des traits les plus caractéristiques de la mentalité des pédants et des moralistes petits-bourgeois.

Ces critères ne donnent pas, cela va de soi, de réponse toute prête sur ce qui est permis ou qui ne l'est pas dans une situation donnée. Il ne saurait y avoir pareilles réponses automatiques. Les questions de stratégie et de tactique révolutionnaire se confondent avec les problèmes de la morale révolutionnaire. L'expérience vivante du mouvement, éclairée par la théorie, leur donne la juste réponse.

Le matérialisme dialectique ignore le dualisme entre la fin et les moyens. La fin découle tout naturellement du devenir historique. Les moyens sont organiquement subordonnés à la fin. La fin immédiate devient le moyen d'une fin ultérieure... Ferdinand Lassalle⁴⁰ fait dire dans son drame, *Franz von Sickingen*, à l'un de ses personnages :

40. Ferdinand *Lassalle* (1825-1864) fut l'un des fondateurs du socialisme allemand, disciple, puis adversaire de Marx.

*Ne montre pas seulement le but,
montre aussi le chemin,
Car le but et le chemin sont tellement unis
Que l'un change avec l'autre et se meut
avec lui
Et qu'un nouveau chemin révèle un
autre but.*

Les vers de Lassalle sont fort imparfaits. Lassalle lui-même, et c'est plus grave encore, s'écarta dans sa politique pratique de la règle qu'il exprimait ainsi : on sait qu'il alla jusqu'à des accords secrets avec Bismarck⁴¹ ! Mais l'interdépendance dialectique de la fin et des moyens est bien exprimée dans les phrases ci-dessus. Il faut semer un grain de froment pour obtenir un épi.

Le terrorisme individuel par exemple est-il ou non admissible du point de vue de la « morale pure » ? Sous cette forme abstraite, la question n'a aucun sens pour nous. Les bourgeois conservateurs suisses décernent encore des éloges officiels au terroriste Guillaume Tell⁴². Nos sympathies vont sans réserve aux terroristes irlandais, russes, polonais, hindous, dans leur lutte contre l'oppression politique et nationale. L'assassinat de Kirov, satrape brutal, ne suscite en nous aucune compassion. Nous ne demeurons neutres à l'égard de celui qui l'a tué que parce que nous ignorons ses mobiles. Si nous apprenions que Nikolaïev a frappé consciemment dans le dessein de venger les ouvriers dont Kirov piétinait les droits, nos sympathies iraient sans réserve au terroriste. Mais ce qui décide à nos yeux, ce n'est pas le mobile subjectif, c'est l'utilité objective. Tel moyen peut-il nous mener au but ? Pour le terrorisme individuel, la théorie et l'expérience attestent le contraire. Nous disons au terroriste : « Il n'est pas possible de remplacer les masses ; ton héroïsme ne trouverait à s'appliquer utilement qu'au sein d'un mouvement de masses ». Dans les conditions d'une guerre civile, l'assassinat de certains oppresseurs cesse d'être du terrorisme individuel. Si un révolutionnaire faisait sauter le général Franco⁴³ et son état-

41. Otto von *Bismarck* (1815-1878), en tant que ministre du roi de Prusse, fut l'artisan de l'unité allemande.

42. Selon la légende, le merveilleux archer Guillaume Tell avait été le héros de la lutte pour l'indépendance des cantons suisses contre la domination autrichienne.

43. Francisco *Franco* Bahamonde (1892-1975), officier de carrière, ministre de la Guerre en 1934, était devenu après quelques jours le chef de l'insurrection des généraux de l'armée espagnole puis le *Caudillo* du camp nationaliste.

major, on peut douter que cet acte puisse susciter l'indignation morale, même chez les eunuques de la démocratie. En temps de guerre civile, un acte de ce genre serait politiquement tout à fait efficace. Ainsi, dans la question la plus grave — celle de l'homicide —, les règles morales absolues se révèlent futiles. Les jugements moraux sont conditionnés, avec les jugements politiques, par les nécessités internes de la lutte.

L'émancipation des travailleurs ne peut être l'œuvre que des travailleurs eux-mêmes. Il n'y a donc pas de plus grand crime que de tromper les masses, de faire passer les défaites pour des victoires, des amis pour des ennemis, d'acheter des dirigeants ouvriers, de fabriquer des légendes, de monter des procès d'imposture, en un mot, de faire ce que font les staliniens. Ces moyens ne peuvent servir qu'à une seule fin : prolonger la domination d'une clique déjà condamnée par l'histoire. Mais ils ne peuvent pas servir à l'émancipation des masses. Voilà pourquoi la IV^e Internationale soutient contre le stalinisme une lutte à mort.

Il va sans dire que les masses ne sont pas du tout sans péché. Leur idéalisation nous est étrangère. Nous les avons vues en des circonstances diverses, à différentes étapes, au milieu des plus grands bouleversements. Nous avons observé leurs côtés faibles et leurs côtés forts. Leurs côtés forts : la décision, l'abnégation, l'héroïsme, trouvaient toujours leur plus haute expression dans les périodes d'essor de la révolution. A ces moments, les bolcheviks furent à la tête des masses. Un autre chapitre de l'histoire s'ouvrit ensuite quand les côtés faibles des opprimés prirent le dessus : hétérogénéité, insuffisance de culture, étroitesse de leur horizon. Fatiguées par la tension, déçues, les masses perdirent confiance en elles-mêmes et firent place à une nouvelle aristocratie. Dans cette période les bolcheviks (les « trotskystes ») se trouvèrent isolés des masses. Nous avons pratiquement parcouru deux cycles semblables : 1897-1905, années de flux ; 1907-1913, années de reflux ; 1917-1923, années marquées par un essor sans précédent dans l'histoire ; puis une nouvelle période de réaction qui n'est pas encore finie. Grâce à ces événements, les « trotskystes » ont appris à connaître le rythme de l'histoire, c'est-à-dire la dialectique de la lutte des classes. Ils ont appris et, me semble-t-il, réussi dans une certaine mesure à subordonner à ce rythme objectif leurs desseins subjectifs et leurs programmes. Ils ont appris à ne point désespérer parce que les lois de l'histoire ne dépendent pas de nos goûts individuels et ne sont pas soumises à nos critères moraux. Ils ont appris à subordonner leurs goûts

individuels aux lois de l'histoire. Ils ont appris à ne pas redouter les ennemis les plus puissants, si cette puissance est en contradiction avec les exigences du développement historique. Ils savent nager contre le courant avec la conviction profonde que le nouveau flux historique les portera jusqu'à l'autre rive. Tous ne l'atteindront pas ; beaucoup se noieront en chemin. Mais participer à ce mouvement les yeux ouverts, avec une volonté intense, c'est la satisfaction morale la plus élevée qui puisse être donnée à un être pensant !

P.-S. J'écrivais ces pages sans savoir que, pendant ces jours-là, mon fils luttait contre la mort. Je dédie à sa mémoire ce court travail qui, j'espère, aurait rencontré son approbation : car Léon Sedov était un révolutionnaire authentique et méprisait les pharisiens.

[POUR UN ÉCHANGE D'IDÉES]¹

(18 avril 1938)

Cher Camarade Burnham,

Merci pour votre information sur *Partisan Review*. J'ai reçu d'eux ce matin une réponse très amicale à ma dernière lettre dont je vous ai envoyé copie. Je pense qu'il est maintenant possible de commencer ma collaboration à cette revue, en supposant que les amis américains n'y voient pas d'objection. La camarade Rae Spiegel a traduit de sa propre initiative un discours de moi en 1925 sur le rapport entre les sciences naturelles et les sciences sociales. Elle m'a dit qu'elle va vous l'envoyer. Il est possible que cet article convienne pour *Partisan Review*; pour *The New Internationalist* il se peut qu'il soit trop long, mais vous en jugerez vous-même et consulterez les autres amis. Je plaide pour qu'on le donne à *Partisan Review* parce qu'il me serait très difficile de leur donner un autre article pendant les prochains mois qui vont être consacrés exclusivement à mes livres.

Vous trouverez dans le projet de programme une formulation plus précise de la question de l'abolition du secret commercial à travers le contrôle ouvrier. Il est possible que la législation aux Etats-Unis sur ce point soit plus « progressiste » que, par exemple, en France ou dans quelques autres pays (bien entendu le Programme est international), mais la différence est plus juridique que réelle. La fraude fiscale, autant que je sache, est aux Etats-Unis plutôt la règle que l'exception. Lundberg donne le capital et le revenu des « soixante familles », mais pas sur la base des bilans publiés, sur la base d'évaluations hypothétiques. En ce sens, le secret commercial continue. Bien entendu, si les camarades américains trouvent une formule qui s'applique mieux

1. Lettre à J. Burnham (7459), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

aux Etats-Unis, je ne pourrais que me féliciter d'un tel amendement.

Je serais très heureux d'avoir votre opinion sur l'idée de Programme de transition en général et sur ses mots d'ordre les plus importants. On peut objecter que le texte contient non seulement un programme, mais aussi des commentaires sur le programme qui rendent trop longue toute la chose et, d'une certaine manière, dissolvent les revendications transitoires dans des considérations et des polémiques politiques; mais il me semble que les avantages de cette présentation l'emportent sur ses côtés négatifs. Il serait très difficile de présenter la signification réelle du Programme de transition sans un minimum de commentaires politiques. Chaque section peut extraire du texte les revendications transitoires, leur donner un caractère plus national et publier le programme sous cette forme élargie pour une diffusion plus grande. Dans un tel document, il n'est même pas nécessaire d'utiliser le terme « transitoire » puisque, pour les larges masses, nos revendications doivent être directement déduites de la situation actuelle et non pas présentées comme la route vers un objectif qu'elles n'ont pas encore accepté.

Il me semble que l'élaboration du Programme de transition et sa concrétisation par chaque section nationale aura une énorme importance pour notre propagande, notre agitation et toute la ligne politique. Nous sommes trop négatifs, trop purement critiques et trop abstraits. Nos écrivains et nos orateurs présentent souvent leurs idées comme si les masses avaient accepté la nécessité de la révolution socialiste et comme si notre unique tâche était de leur prouver que les méthodes des réformistes et des staliniens ne sont pas adéquates. L'objectif du Programme de transition est de donner à toute notre propagande et toute notre activité une base nouvelle, plus populaire, plus large, plus réaliste... Il est possible qu'il soit nécessaire d'introduire ces considérations dans le texte du Programme de Transition lui-même.

Natalia Ivanovna et moi-même vous sommes du fond du cœur reconnaissants de vos paroles chaleureuses au sujet de notre terrible perte... Nous vous attendions avec impatience car les camarades qui nous avaient rendu visite espéraient que vous pourriez trouver possible de venir par avion, mais nous considérons que votre voyage au Mexique est simplement remis.

[UNE APPRÉCIATION FAUSSE]¹

(18 avril 1938)

Cher Camarade Solow,

Votre dernière lettre m'a paru infiniment moins convaincante que votre article sur Troianovsky. Par une recherche linguistique très fine, vous avez réussi à établir la mauvaise influence de Cannon sur mon jugement, particulièrement en ce qui vous concerne. Je vois avec regret que vous me refusez assez de crédit pour être capable de me former une opinion personnelle sur un ami avec lequel j'ai eu des contacts importants, des discussions et même des conflits. Non, mon cher Solow, vous vous trompez complètement. Ma lettre a été écrite avant qu'un mot ait été échangé à votre sujet entre Cannon et moi.

Votre appréciation de Cannon est entièrement fautive et votre erreur n'est pas accidentelle mais typique. Vous êtes un publiciste marxiste (un excellent publiciste marxiste) et Cannon est un révolutionnaire prolétarien. Pour vous, le marxisme n'est qu'un instrument pour des commentaires, pour lui, c'est un instrument pour éduquer et unir les ouvriers. Vous pouvez vous servir aujourd'hui de *Partisan Review*, demain de *Modern Monthly*. Cannon, lui, a besoin d'une organisation permanente avec son propre drapeau et son propre journal. Pour lui, le parti est l'outil historique le plus important ; pour vous, il est plutôt un obstacle à vos combinaisons personnelles et vos improvisations. Voilà la base de votre antagonisme psychologique et on peut l'exprimer aussi dans la terminologie marxiste de classe. Mais, avec votre permission, je m'abstiendrai de le faire.

Dans deux ans, vous verrez que la IV^e Internationale est

1. Lettre à H. Solow (10426), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

l'unique facteur révolutionnaire de notre temps, mais j'ai peur que vous ne le reconnaissiez pas alors en camarade d'armes mais en adversaire ; et je serais très heureux d'appeler un homme aussi doué que vous un camarade d'armes.

[RÉFLEXIONS SUR LA SECTION FRANÇAISE]¹

(19 avril 1938)

Chers Amis,

Personnellement, nous n'avions pas suffisamment discuté ici de la question française. C'est maintenant le plus important de tout. Le développement de notre section française² n'est pas satisfaisant. Elle ne nous communique aucune statistique, ce qui est un mauvais signe en soi. Leur journal ne paraît pas régulièrement. Il en va de même de leur soi-disant mensuel. Ils n'ont pas un seul homme ayant des capacités d'organisation. En même temps, ils ont reçu des coups sévères à travers la conspiration stalinienne, fasciste ou stalino-fasciste contre eux.

Je ne sais pratiquement rien de l'état réel de l'organisation *Commune*³, mais son journal est incomparablement plus riche. Jusqu'au mois dernier, il paraissait toutes les semaines ; maintenant, il paraît en petit format *trois fois par semaine*. Ils publient un gros recueil « théorique » et beaucoup de tracts et de brochures. Cette compétition provoque une confusion générale et est extrêmement préjudiciable à notre section. Nous ne pouvons pas ignorer simplement l'organisation *Commune*. Nous devons aider notre section à vaincre l'organisation *Commune*. Cela ne peut se faire qu'en combinant profondément des mesures négatives et des mesures positives.

1. Lettre à Cannon et Shachtman (7727), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. La section française était depuis juin 1936 le Parti ouvrier internationaliste (P.O.I.), qui éditait *La Lutte ouvrière* et *IV^e Internationale*.

3. Il s'agit du parti communiste internationaliste (P.C.I.) qui éditait *La Commune* et *La Vérité*.

Concernant notre section

1. Une commission spéciale avec votre participation devrait vérifier leur organisation, leur administration et leurs livres de compte, surtout ceux de leurs deux publications.

2. Il faudrait exiger des mesures d'organisation très concrètes comme condition d'une aide internationale pour eux.

3. La section française devrait être placée au centre de l'attention de toute l'Internationale (C'est mon opinion qu'il est plus important aujourd'hui d'envoyer de l'argent en France qu'en Chine).

4. Si Sh[achtman] reste en Europe, il devrait consacrer la plus grande partie de son temps à la question française, particulièrement au mensuel théorique.

Concernant le groupe Commune

1. Ils vont sûrement faire appel à la conférence sous une forme ou sous une autre. Il serait bon de provoquer un tel appel quelques semaines avant la conférence. Nous ne devrions pas les rejeter d'avance. Au contraire, nous devrions leur montrer que nous sommes prêts à reconsidérer nos relations — bien entendu, sur la base de certains principes et certaines conditions.

2. Ici aussi, nous devons commencer par la vérification de leurs comptes, mais naturellement d'un autre point de vue. Nous devons leur expliquer que l'élimination de tout soupçon à cet égard est pour nous, en tant qu'organisation internationale, une condition impérative de toute discussion ultérieure. S'ils s'opposent à cette vérification, malgré notre insistance, ils se vouent à leur perte ; nous allons alors publier l'information selon laquelle les discussions ont été interrompues parce qu'ils ne pouvaient tolérer le contrôle international de leurs sources financières. Ce serait pour eux un coup mortel. C'est pourquoi ils ne rejetteraient pas l'intervention d'une commission de contrôle s'ils peuvent révéler leurs propres « secrets financiers ». Ce point me semble être pour nous d'une grande importance, dans les deux cas, qu'ils acceptent ou rejettent notre contrôle.

3. Si la commission de contrôle établit que *La Commune* n'existe que grâce aux affaires commerciales de M[olinier], comme je le suppose, la commission devrait déclarer, sur la base de toutes les décisions antérieures, que nous ne pouvons pas

tolérer une situation dans laquelle un camarade dirigeant fait de l'argent par le moyen d'affaires douteuses, puis détermine la politique au moyen de cet argent. A mon avis, la décision devrait être que M[olinier] doit abandonner son travail en France pour au moins deux ans. Si lui ou eux rejettent cette proposition, nous devrions rendre public le fait que les discussions ont été interrompues comme conséquence de leur refus de séparer la politique révolutionnaire des affaires commerciales de M[olinier]. Une telle déclaration au nom de l'organisation internationale leur porterait un coup mortel.

4. S'ils acceptent les deux conditions mentionnées ci-dessus, la situation serait très favorable. Nous commençons alors des discussions politiques et d'organisation. Nous condamnons leurs méthodes d'organisation. Nous condamnons leurs erreurs politiques, leurs intrigues, etc. Nous créons, sous le S.I., une commission avec l'objectif de promouvoir l'unification. Si Sh[achtman] reste en Europe, il devrait présider cette commission.

Je crois que ce serait la meilleure façon d'aider la section française. Pour la période de transition après l'acceptation de toutes les conditions mentionnées ci-dessus, nous pourrions, jusqu'à la fusion, accepter l'organisation *Commune* comme un groupe sympathisant. Cela donnerait au S.I. plus de droit et de possibilités d'intervenir dans la vie interne de cette organisation.

L'ensemble de cette procédure est très délicate. C'est pourquoi le secret absolu sur l'ensemble du plan est nécessaire. En même temps, nous serons très fermes vis-à-vis de nos camarades dirigeants français qui vont sûrement rejeter d'avance toute manœuvre de grande envergure comme une « capitulation » etc. Nous devons leur faire comprendre que nous ne sommes pas prêts à tolérer plus longtemps l'état misérable de la section française dans une situation politique aussi décisive.

Je vous prie de me faire connaître si vous êtes d'accord avec la ligne générale de ce plan.

**[ENCORE
SUR LES PROBLÈMES EUROPÉENS]¹**
(20 avril 1938)

Chers Amis,

Dans ma dernière lettre sur la question française, j'ai oublié de mentionner quoi faire de M[olinier] personnellement, au cas où ils accepteraient nos propositions. Vous pourriez lui proposer de venir aux Etats pour deux ans, avec la perspective d'être réadmis dans la IV^e Internationale après une certaine période d'épreuve.

Il pourrait être possible de l'envoyer avec le même objectif en Belgique, particulièrement en vue du fait que Vereeken semble être dans une alliance officieuse avec lui. Mais Bruxelles est trop près de Paris et, de là, M[olinier] interviendrait sûrement dans la vie intérieure de la section française. Je crois qu'à cet égard il est nécessaire d'agir ouvertement et fermement, sans concessions importantes.

Nous avons reçu une lettre de Held. Sa position légale en Norvège n'est pas très stable, surtout avec l'approche d'un gouvernement « national »². Son plan est d'aller quelques mois en France, d'arranger là la publication régulière d'*Unser Wort* et puis d'essayer d'aller aux Etats directement ou *via* le Mexique. Held est un camarade de très grande valeur. Sa présence à Paris serait très utile à C[annon] compte tenu de sa connaissance des différentes langues, de la situation européenne et de la façon raisonnable dont il aborde toutes les questions. Il me semble que C[annon] devrait lui écrire et fixer avec lui un rendez-vous.

1. Lettre à Cannon et Shachtman (7529), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Le gouvernement travailliste norvégien qui avait expulsé Trotsky avait selon lui songé à se débarrasser en même temps de Held, autorisé à l'« accompagner ». Trotsky avait alors refusé de laisser Held partir sans être assuré de pouvoir revenir.

Held appartient au groupe Johre-Fischer mais, en même temps, il collabore à *Der einzige Weg*³. Il pourrait vous être très utile dans le règlement de la question allemande.

Une conférence internationale de la jeunesse en liaison avec la conférence générale pourrait très bien être organisée avec la participation de Held. Pour le nouveau S.I., il est l'un des meilleurs candidats.

Je crois donc qu'il devrait rester en France aussi longtemps que possible (s'il peut maintenant entrer en France). L'avoir aux Etats est un luxe, en Europe, une nécessité. Bien entendu, quand le sol deviendra trop chaud sous ses pieds, il faudra qu'il vienne au Nouveau Monde.

3. Dans le conflit qui opposait, au sein du groupe allemand en exil (I.K.D.), la direction Johre-Fischer à Klement, secrétaire administratif du S.I., Held avait une position médiane puisqu'il avait soutenu la direction dans la crise précédente, mais collaborait à *Der einzige Weg*, revue suscitée par Klement et machine de guerre contre Johre et Fischer selon ces derniers.

[LE TRANSFERT DES ARCHIVES]¹

(20 avril 1938)

Cher Camarade Cannon,

Je vous ai parlé de la partie des archives qui n'est pas encore en ma possession. Je vous ai nommé la personne dans les mains de laquelle cette partie de mes archives se trouve à présent. Il n'est donc pas nécessaire de répéter le nom ici. Cette personne a été informée par moi qu'une camarade *femme* arriverait de New York pour régler la question de ces archives.

Il se trouve que cette camarade femme ne peut pas y aller et que vous êtes par conséquent mon représentant dans cette question avec tout le pouvoir nécessaire. Vous agirez en accord avec R[osmer], membre de la commission d'enquête, au cas où un intermédiaire et conseiller ou collaborateur vous serait nécessaire.

Je suis sûr que vous ferez tout pour régler aussi bien que possible cette question. Par l'intermédiaire de R[osmer]vous aurez l'aide des camarades plus jeunes que j'ai mentionnés dans ma lettre antérieure à R[osmer]. Cette lettre à R[osmer]demeure en vigueur jusqu'au moment où vous serez entré en possession des archives.

1. Lettre à Cannon (7530), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Nous n'avons pas identifié cette femme. Il est possible qu'il s'agisse de la compagne de Cannon, Rose Karsner.

LA PAROLE EST AU LABOUR PARTY¹

(Lettre au *Daily Herald*)

(22 avril 1938)

Cher monsieur,

Dans le vocabulaire de tous les pays civilisés, il existe le mot « cynisme ». Comme exemple classique de cynisme affiché, il faudrait introduire dès maintenant dans toutes les encyclopédies la défense par le gouvernement britannique des intérêts d'une petite clique d'exploiteurs capitalistes. C'est pourquoi je ne me trompe pas en disant que l'opinion publique attend avec le plus grand intérêt d'entendre la voix du Labour Party britannique concernant le rôle scandaleux de la diplomatie anglaise dans l'affaire de l'expropriation de la compagnie pétrolière Eagle, décidée par le gouvernement mexicain.

L'aspect juridique de la question est clair, même pour un enfant. Dans le but d'exploiter les richesses naturelles du Mexique, les capitalistes anglais se sont placés sous la protection et en même temps sous le contrôle des lois et des autorités mexicaines. Personne n'obligeait messieurs les capitalistes à le faire, que ce soit par la force militaire ou par des notes diplomatiques. Ils l'ont fait avec une totale liberté et en pleine conscience. Aujourd'hui M. Chamberlain et Lord Halifax² veulent obliger l'humanité à croire que les capitalistes britanniques ne se sont engagés à reconnaître les lois du Mexique que dans la mesure où ils le jugeaient nécessaire. Il apparaît en outre tout à fait par hasard que l'interprétation tout à fait « impartiale » des lois mexicaines que font MM. Chamberlain et Halifax

1. Lettre au *Daily Herald* (T 4345), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Edward Frederick Lindley Wood, lord *Halifax* (1881-1959), député conservateur en 1910, secrétaire d'Etat en 1921, venait de remplacer Anthony Eden aux affaires étrangères.

coïncide mot pour mot avec celle des capitalistes intéressés. Le gouvernement britannique ne peut cependant nier que, pour l'interprétation des lois du Mexique, seuls soient compétents le gouvernement mexicain et la Cour Suprême de Justice de ce pays. Pour Lord Halifax, qui éprouve tant de sympathie pour les lois et les tribunaux de Hitler, les lois et les tribunaux du Mexique peuvent paraître déficients. Mais qui a confié au gouvernement britannique le droit de contrôle sur la politique intérieure et la jurisprudence d'un pays indépendant ? Cette question contient déjà une partie de la réponse : le gouvernement anglais, qui est habitué à disposer librement de centaines de millions d'esclaves et demi-esclaves coloniaux, essaie d'appliquer au Mexique les mêmes méthodes. S'étant heurté à une résistance courageuse, il a chargé ses juristes d'inventer précipitamment des arguments dans lesquels la logique juridique fait place au cynisme impérialiste.

L'aspect économique et social du problème est aussi clair que son aspect juridique. Le comité exécutif de votre parti aurait correctement agi, selon moi, s'il avait nommé une commission spéciale chargée d'enquêter sur ce que le capital britannique, et en général le capital étranger, a investi au Mexique, et ce qu'il en a retiré. Une telle commission pourrait présenter à bref délai à l'opinion publique britannique un bilan impressionnant de l'exploitation impérialiste. Une petite clique de magnats étrangers absorbe, au plein sens du terme, les sucs vivants, aussi bien du Mexique que de toute une série d'autres pays faibles et arriérés. Les discours solennels sur l'introduction de la « civilisation » réalisée par le Capital étranger ou avec sa collaboration, dans le développement de l'économie nationale etc. sont du pharisaïsme pur. Il s'agit en réalité de l'exploitation des richesses naturelles du pays. La nature a eu besoin de millions d'années pour placer dans le sol et dans le sous-sol du Mexique l'or, l'argent et le pétrole. Les impérialistes étrangers veulent dérober ces richesses dans le plus bref délai possible, en utilisant le bon marché de la force de travail et la protection de leur diplomatie et de leur flotte. Visitez n'importe quel centre d'industrie minière : les centaines de millions de dollars extraits du sol par le capital étranger, il y a bien longtemps qu'ils ne donnent rien pour la culture du pays, ni routes, ni bâtiments, ni urbanisation. Pourquoi en effet dépenserait-on le pétrole, l'or, l'argent mexicains dans un Mexique lointain et étranger quand, avec les bénéfices qu'on en a tiré, on peut construire des palais, des musées et des théâtres à Londres ou à Monaco ? C'est ainsi que sont les exploités ! En échange des richesses qu'ils ont extraites, ils

laissent au Mexique des trous dans le sol et des ouvriers malades.

Les notes du gouvernement britannique invoquent le « droit international ». Même l'ironie baisse les bras en signe d'impuissance devant un tel argument. De quel droit international s'agit-il? Evidemment de celui qui prévaut en Ethiopie et auquel le gouvernement britannique se prépare à donner sa sanction³. Evidemment du même droit que les avions et les tanks de Mussolini et de Hitler introduisent en Espagne depuis deux ans, avec la complicité traîtresse du gouvernement britannique. Ce même gouvernement a maintenu d'interminables charlataneries à propos du retrait d'Espagne des « volontaires » étrangers. L'opinion publique naïve a longtemps cru qu'il s'agissait d'empêcher l'intervention des bandits fascistes. En réalité, le gouvernement britannique ne demandait à Mussolini qu'une seule chose : qu'il retire ses troupes d'Espagne, après avoir assuré la victoire de Franco. Dans ce cas, comme dans tous les autres, la tâche n'était pas de défendre le « droit international » ou la « démocratie », mais de protéger les intérêts britanniques dans l'industrie minière espagnole contre des atteintes éventuelles de la part de l'Italie⁴.

Au Mexique, le gouvernement anglais mène au fond la même politique qu'en Espagne. Sauf qu'en Espagne, il le fait de façon passive, alors qu'au Mexique, il le fait activement. Nous assistons aujourd'hui aux premiers pas de cette activité. Comment va-t-elle se développer à l'avenir? Personne ne peut le prédire aujourd'hui. Chamberlain lui-même ne le sait pas encore. On peut seulement dire à coup sûr une seule chose : le développement ultérieur de la politique des atteintes de l'impérialisme britannique contre le Mexique dépendra dans une large mesure du comportement de la classe ouvrière britannique. Il faut une ferme résolution de paralyser la main criminelle de la violence impérialiste. C'est pour cette raison que je conclus de la même manière que j'ai commencé : l'opinion publique mondiale attend d'entendre la voix ferme du Labour Party britannique !

3. Le 16 avril précédent avait été conclu le pacte méditerranéen anglo-italien. Churchill, d'accord au moins sur ce point avec Trotsky, écrivait à Eden qu'il constituait un « acquiescement cordial à la conquête de l' Abyssinie [par Mussolini] ».

4. Le pacte méditerranéen avait en effet achevé d'éclairer les motifs de la politique britannique en Espagne : les Britanniques avaient accepté le principe du maintien de troupes italiennes en Espagne... jusqu'à la fin de la guerre civile — un démenti au plan de « retrait des volontaires ».

P.-S. Quelques journaux impérialistes ont essayé de me présenter comme l'initiateur de l'expropriation. De telles absurdités ne méritent pas d'être réfutées. En tant que personne privée jouissant de l'hospitalité de ce pays, j'ai appris dans la presse toutes les étapes de la lutte des capitalistes étrangers contre les lois mexicaines. Mais cela m'a suffi comme base pour me faire mon opinion. Exprimer cette opinion à haute voix est le devoir élémentaire de tous ceux qui participent à la lutte émancipatrice du prolétariat.

[UNE CITATION DE LÉNINE]¹

(24 avril 1938)

Chère Mademoiselle LaFollette,

Vous êtes certainement un peu étonnée de n'avoir pas reçu de réponse à votre lettre du 15 avril pendant un temps aussi long. De mon côté j'ai été très inquiet pendant ce temps : mes collaborateurs ne pouvaient pas trouver dans les œuvres de Lénine la citation que vous indiquiez. Il y a quelques instants, Natalia a trouvé la source, après une recherche longue et difficile. L'article « La social-démocratie et le Gouvernement provisoire révolutionnaire » a été publié dans le journal bolchevique *Vpered* (En avant) n° 13 et 14, 26 et 30 mars 1905 (nouveau style 5 et 12 avril). Cet article n'était pas signé et, à l'époque où je travaillais sur mon *Histoire de la Révolution russe*, il avait été reproduit comme un article de Lénine et c'est ainsi que je l'ai cité. Dans l'intervalle, on a retrouvé le manuscrit original et il a été établi que cet article avait été écrit par un Vieux-Bolchevik, Olminsky², et soigneusement préparé pour la publication par Lénine. Lénine était rédacteur en chef de *Vpered* et Olminsky membre de l'équipe rédactionnelle.

Le texte de cet article est reproduit dans *Leninskij Sbornik*, vol. 26 (1934), pages 174 à 178. On trouve la citation aux pages 177 à 178.

Dans ce recueil, toutes les corrections de Lénine sont

1. Lettre à S. LaFollette (8768) traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Mikhaïl S. Aleksandrov, dit *Olminsky* (1863-1933), d'une famille noble, était étudiant en droit à Saint-Petersbourg quand il avait rejoint « La Volonté du Peuple ». Après quatre ans de prison, il devenait social-démocrate et, au bout de quatre années supplémentaires, rejoignait les bolcheviks. Il avait milité clandestinement à Bakou et Pétrograd, présidé en 1920 la commission d'histoire du parti et dirigé la revue *Proletarskaia Revoljutsia*.

annotées et démontrent que Lénine vérifiait et pesait toutes les phrases et chaque mot de l'article. C'est cette circonstance qui conduisit à la conclusion que l'article avait le style de Lénine. En tout cas, Lénine, non seulement en tant que rédacteur en chef de *Vpered*, mais surtout par ses amendements, s'identifia totalement avec les idées de l'article qu'à d'autres égards il avait lui-même inspiré à son auteur et qu'il répéta lui-même souvent.

Vous ferez vous-même, Mademoiselle LaFollette, ce qu'il faut faire dans ce cas particulier. Il me semble que vous pouvez dire, au lieu de « l'article de Lénine », un « article édité avec soin par Lénine ». Ce serait tout à fait correct et n'affaiblirait pas le moins du monde le poids de la citation.

La phrase : « Le passage de la direction du soviet de Khroustalev³ à Trotsky sera un immense pas en avant », me semble extrait des mémoires d'un des Vieux-Bolcheviks. Je me souviens vaguement de cette phrase, mais pas de son auteur. Je n'ai pas en ma possession les *Silhouettes* de Lounatcharsky⁴. Je me souviens bien que, selon lui, Lénine avait pris ombrage de mon élection (Lounatcharsky pensait que c'était une sorte de « jalousie »), mais qu'il ajouta : « Bien, Trotsky a gagné par cela par son excellent et inlassable travail... », quelque chose de ce genre, je cite de mémoire. Je regrette beaucoup de ne pas pouvoir répondre plus précisément sur cette question.

P.-S. Vous êtes devenue si profondément familière avec le développement de la pensée marxiste russe et des luttes fractionnelles que l'on peut espérer que vous utiliserez cette érudition accumulée dans votre dernier écrit, *n'est-ce pas*⁵ ?

3. Georgi S. Nossar (1879-1919), membre de l'Union pour la Libération, libérale-démocratique, avait été sollicité en tant qu'avocat pour épauler l'action des ouvriers d'une usine de textile et emprunta l'identité de l'un d'eux, P. Khroustalev, pour se rendre à une réunion consultative. Délégué des ouvriers du textile au soviet de Saint-Petersbourg en octobre 1905, il en fut élu président sous le nom de Khroustalev-Nossar et exerça cette fonction jusqu'à son arrestation, le 29 novembre. Trotsky, vice-président, le remplaça alors. Au moment de son arrestation, il avait rejoint les mencheviks depuis quelques jours. Il était à Saint-Petersbourg en 1917 et ne joua pas de rôle important. Pendant la guerre civile, il se rangea dans le camp des Blancs, fut pris et fusillé.

4. Anatoli V. Lounatcharsky (1871-1933), critique littéraire, social-démocrate très jeune, avait d'abord soutenu Lénine, puis rejoint en 1909 la fraction « vperiodiste » de Bogdanov. Il avait rallié les bolcheviks en 1917 et fut de 1918 à 1920 commissaire du peuple à l'éducation. Il a notamment écrit des *Silhouettes révolutionnaires*. Nous avons publié la « Silhouette de Trotsky » dans les *Cahiers Léon Trotsky* n° 12, 1982.

5. En français dans le texte.

[BILAN ET PROJETS]¹

(25 avril 1938)

Chers Camarades,

1. Je vous envoie un nouveau travail pour le *Biulleten* : « Leur Morale et la Nôtre. » C'est un long article qui peut constituer un numéro double ou être publié sur deux numéros. Vous en déciderez... Il est possible de le publier avant le « Programme de transition » qui sortira après la conférence avec des modifications. C'est à vous d'en juger en fonction des circonstances.

2. J'estime vous avoir fourni des documents pour quatre mois. Je ne vous enverrai pendant cette période que de courts articles sur des thèmes de politique courante. N'attendez rien de plus.

3. Il serait très souhaitable d'obtenir la collaboration du camarade Barmine au *Biulleten*. Est-il d'accord ? Proposez-lui s'il le désire, de correspondre avec moi. J'en serais très heureux.

4. Vous indiquez dans votre lettre les codes que vous avez utilisés pour conserver l'anonymat de l'auteur dans votre correspondance. C'est très imprudent, car ces lettres peuvent être ouvertes en chemin par des agents du G.P.U.²

5. Votre projet de création d'un club russe est très intéressant. Toute la question réside dans le choix des membres. Qu'en pense le camarade Barmine ? Sa participation me paraît très importante. A présent, son nom a acquis une grande notoriété. Des Soviétiques hésitants, qui se trouvent à l'étranger, peuvent

1. Lettre à L. Estrine et M. Zborowski (7713), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Sur le fond, Trotsky avait raison. Mais l'un des auteurs de la lettre étant lui-même un agent du G.P.U., qui en connaissait donc le contenu au départ, sa remarque ne pouvait avoir de portée.

se tourner vers lui. Il serait même souhaitable d'en faire mention dans le *Biulleten*, si Barmine accepte, bien sûr.

6. Je travaille en même temps sur les livres sur Staline et Lénine et je compte beaucoup sur votre collaboration.

[UNE ENCYCLOPÉDIE NÉCESSAIRE]¹

(26 avril 1938)

Chère Amie,

Je travaille maintenant au livre sur Staline et parallèlement à celui sur Lénine, mais je vois avec une clarté absolue qu'il sera impossible d'y arriver sans une encyclopédie russe. A chaque page, je suis confronté à la recherche d'éléments géographiques, historiques, chronologiques, biographiques, etc. Ne serait-il pas possible de trouver une vieille encyclopédie pré-révolutionnaire à New York ? Combien coûte la nouvelle encyclopédie soviétique ? J'ai commencé à l'acheter en France et en Norvège et j'ai eu les trois premiers volumes de la *petite* encyclopédie. Combien de volumes ont-ils été publiés depuis jusqu'à maintenant ? Et à quel prix ?

L'idée serait d'avoir une vieille encyclopédie et la nouvelle petite. Le programme minimum est d'avoir l'une des deux.

Walker a vendu mon article à la *Yale Review* et l'argent nécessaire à l'achat de l'encyclopédie pourrait être tiré de ces droits. Ce serait très bien si Sara ou un autre camarade pouvaient emporter l'encyclopédie avec eux, parce que son envoi par chemin de fer signifierait un retard de deux ou trois mois.

La question est très importante pour moi parce qu'autrement mon travail se trouve handicapé à chaque pas.

1. Lettre à S. Weber (10833), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

[PROBLÈMES POUR LES ARCHIVES]¹

(27 avril 1938)

Cher Ami,

Nous vous envoyons l'inventaire des archives pour lequel Van a dû dépenser plusieurs jours de travail. Le contenu des archives apparaît beaucoup plus riche que je ne le croyais. Vous pouvez même proposer à l'Université² de créer une section spéciale consacrée à l'histoire de l'Opposition russe. On pourrait leur promettre de les aider, pour leur procurer tous les livres, documents nécessaires, etc. Ne pourriez-vous pas leur proposer personnellement vos services pour ce travail ? La difficulté, c'est qu'il faudrait aller à Chicago...

N'oubliez pas que, s'ils veulent avoir la correspondance avec Lénine, c'est-à-dire les copies certifiées et les photos, il faudrait rendre à l'Institut hollandais³ un millier de dollars. Vous avez d'ailleurs la copie du contrat. Je crois que, selon ce contrat, j'ai le droit de reprendre les documents si une autre institution propose de les publier à de meilleures conditions que l'Institut hollandais. Il faut donc bien arranger le côté juridique.

Si l'Université de Chicago accepte l'idée de créer une section pour l'étude de l'histoire de l'Opposition russe ou du parti bolchevique depuis 1923, on pourrait s'adresser au menchevik Nikolaïevsky⁴ qui, pour le paiement correspondant, pourrait, je crois, procurer beaucoup de documents et d'éditions rares.

1. Lettre à J. Frankel (8165), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Il s'agit de l'université de Chicago avec laquelle Frankel était en discussion pour les archives.

3. Il s'agit de l'Institut international d'Histoire sociale de l'université d'Amsterdam que dirigeait à l'époque le professeur Posthumus.

4. Boris N. *Nikolaïevsky* (1888-1906), historien et menchevik, réfugié à Berlin, puis à Paris, où il travaillait pour l'Institut d'Amsterdam avait beaucoup aidé L. Sedov dans la recherche de la documentation nécessaire à Trotsky.

Je crois vraiment qu'en donnant à ce plan des dimensions plus larges, on pourrait peut-être intéresser l'Université de New York ou quelque autre institut et qu'il vous serait possible de trouver une occupation assez bien rémunérée et en même temps très intéressante. Tout le monde se demande maintenant : Qu'est-ce que le bolchevisme, le stalinisme, le trotskysme, etc. ? Il faut donc que le monde de la science donne à cette question une réponse « scientifique ». Vous pourriez élaborer dans ce sens un mémorandum dans lequel nos archives n'entreraient que pour une partie.

Quant à Marguerite⁵, je vous écrirai encore ce soir. Il est bien difficile de faire d'ici des suggestions précises, mais je ferai de mon mieux. Je n'ai pas réagi tout de suite à votre lettre pour ne pas détourner l'attention de Parijanine⁶. Mais, puisqu'il y a des difficultés, je crois qu'il faut mener les deux affaires parallèlement.

5. Marguerite désigne en principe Marguerite Rosmer (1879-1962) compagne d'Alfred Rosmer. En réalité, c'est ici un nom de code. Dans la situation dangereuse créée au Mexique par les rumeurs de soulèvement militaire (on parlait beaucoup d'un soulèvement du général Cedillo, lié aux gouvernements allemand et italien) Trotsky et ses proches collaborateurs avaient prévu deux possibilités pour passer aux Etats-Unis, terre d'asile. L'une était le passage clandestin, en référence à l'époque où les Rosmer avaient envisagé d'« enlever » Trotsky en bateau en Turquie sur le yacht d'un sympathisant pour le débarquer et l'imposer en France. Pour la seconde, cf. n. 6.

6. Maurice Donzel, dit *Parijanine* (« le Parisien ») (1885-1937) avait traduit en français quelques-unes des œuvres principales de Trotsky. En 1933, il avait pris l'initiative de démarches auprès du gouvernement français et avait abouti, de façon inattendue, au succès qu'avait constitué l'obtention du visa pour la France. « *Parijanine* » était le nom de code de la deuxième possibilité d'entrer aux Etats-Unis (cf. n. 5), en obtenant l'autorisation.

[UN VÉRITABLE AMI]¹

(29 avril 1938)

Cher Camarade Wright,

Votre lettre du 26 avril me démontre à nouveau quel bon et véritable ami j'ai en vous.

Vous regrettez dans la dernière ligne de n'avoir rien pu envoyer tout de suite. Ce n'est absolument pas nécessaire. Je lis les livres que j'ai en ma possession. Il ne faut pas que vous travailliez à la hâte, c'est-à-dire sans système. Je puis attendre quelques semaines pour les premiers matériaux venant de vous. Les choses les plus pressantes sont celles qui concernent la première partie de la vie de Staline, particulièrement le début de son travail révolutionnaire. Il y a eu deux, trois, ou plus, discours ou articles autobiographiques de Staline — un qu'il a prononcé en 1926 ou 1927 à Tiflis, devant les cheminots, si je ne me trompe pas, et qui a été publié dans tous les journaux. Ce discours concerne les trois étapes de la carrière révolutionnaire de Staline : apprentissage, voyages, maître. Il faut aussi le discours de Staline sur ses rapports avec Lénine, prononcé après la mort de Lénine.

Quand Sara arrivera ici, nous vous enverrons une liste plus détaillée des matériaux que nous avons et de ceux dont nous avons besoin. Vous pourriez très bien diviser votre travail avec les camarades français de l'équipe de *Biulleten* russe. Compte tenu des distances, vous pourriez vous concentrer sur la première partie de la vie de Staline, disons jusqu'en 1925, et les camarades de Paris de 1925 à aujourd'hui. Cette démarcation n'est bien entendu pas absolue et vous pouvez très bien intervenir dans la

1. Lettre à J. Vanzler (10913), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

seconde partie si des matériaux sont à votre disposition et *vice versa*.

Si, conformément à ma dernière proposition, on peut trouver une vieille encyclopédie russe à des conditions accessibles, ce serait une grande économie de votre [temps et] du mien.

[D'ACCORD POUR COLLABORER A PARTISAN REVIEW]

(29 avril 1938)

Cher M. Rahv,¹

Je suis très heureux de la possibilité de collaborer avec vous et votre revue. Dans quelques jours, vous allez recevoir un article de moi « Derrière les Murs du Kremlin »² et un vieux (1925) discours sur le rapport entre les sciences naturelles et les sciences sociales³. Ce discours a été traduit en anglais maintenant pour la première fois et je doute de pouvoir faire une contribution meilleure dans les quelques mois qui viennent. Discutez, je vous prie, au sujet du discours avec Burnham qui a entre ses mains le manuscrit. Quand vous recevrez, et si vous acceptez un de ces articles ou les deux, vous pouvez polir un peu la traduction, si vous l'estimez nécessaire.

Excusez la brièveté de cette lettre. Je suis de nouveau très occupé par mon livre et, pour la prochaine période, j'ai suspendu mes travaux « courants », et j'ai même réduit ma correspondance.

P.-S. Je demeure très intéressé au sort du livre de Weiss, *J'avoue*⁴.

1. Lettre à P. Rahv (9766), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Cf. *Œuvres* 16, pp.41-57.

3. Il s'agit du texte traduit par Rae Spiegel, cf. *Œuvres*, 16 n. 5 p. 39.

4. Wolfgang Weiss (né en 1911); jeune communiste allemand, était allé en U.R.S.S. en 1931 pour y écrire, sur instructions du département d'agriculture du C.C., des reportages et des brochures, avait été ensuite instructeur politique chez les Allemands de la Volga et, à partir de 1933, journaliste à la radio à Leningrad, puis Moscou. Il avait été arrêté le 17 mai 1935, accusé de liaisons avec les trotskystes, puis mis en liberté et expulsé en octobre. Il avait pris contact avec les trotskystes en Tchécoslovaquie et avait fait parvenir à Trotsky le récit romancé de son expérience de prisonnier du G.P.U. à la veille des procès de Moscou, sous le titre *J'avoue*. Trotsky cherchait un éditeur pour ce travail, que Diego Rivera s'offrait à illustrer.

[DES VISAS DIFFICILES A OBTENIR]¹

(29 avril 1938)

Cher Ami,

J'ai reçu la lettre de Kratky, Redlich, Julik². J'inclus une petite note de V[an] sur cette question. Je ne crois pas qu'elle vous apprenne du nouveau. Pour Kratky et Julik, ce serait le plus simple de partir immédiatement comme touristes et d'arranger la question dans le nouveau pays. En ce qui concerne Ju[lik], nous ferons tout ici pour faciliter pour lui l'autorisation de venir³. Je crois que, pour Kratky-Julik, il est à tous égards mieux de venir comme touriste et de n'être pas liés d'avance à des noms « compromettants ». Une arrivée libre leur faciliterait aussi la prise de contact avec les gens des affaires. L'économie n'est bien entendu pas très favorable maintenant et l'attitude à l'égard des étrangers qui interviennent dans le commerce n'est pas très amicale. Mais nos amis n'ont pas un grand choix et les difficultés peuvent être surmontées après leur arrivée. Répondez-leur s'il vous plaît en ce sens et dites-leur que d'un point de vue personnel

1. Lettre à J. Frankel (8166), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Kratky, Redlich, Julik désignent des militants originaires de la zone allemande de Tchécoslovaquie. *Julik* était le pseudonyme de Wenzel *Kozlecki* (né en 1906), un militant de l'Opposition allemande de Saxe réfugié en 1933 à Reichenberg (Liberec). Il semble que *Redlich* soit le pseudonyme d'un ancien secrétaire de Trotsky, le D^r Otto *Neustedl* (né en 1896), avocat, membre du groupe Rops qui finançait le mouvement depuis des années et également connu sous le pseudonyme d'Eric Löffler. Quant à Kratky, il semble, d'après certains recoupements, qu'il pourrait s'agir d'un autre homme d'affaires du groupe Rops, Alfred *Breslauer*.

3. Les deux phrases précédentes ne sont pas très claires : Trotsky oppose en effet « Kratky et Julik » à « Julik ». il faut probablement lire « Kratky et Redlich » : Julik évidemment était le plus connu pour son activité politique et c'est finalement comme secrétaire qu'il le réclama.

nous serions très heureux de les rencontrer de nouveau (ne croyez-vous pas que Julik pourrait vivre chez nous ?⁴)

Kopp⁵ propose une jeune fille comme sténographe russe. Pouvez-vous prendre en mains la correspondance sur cette question ? La question est très importante parce qu'il serait très difficile pour Sara de rester longtemps ici et pour moi de la retenir. Ce serait très bien d'avoir maintenant un collaborateur exclusivement concentré sur le travail russe : on pourrait copier des milliers de pages, je dicterais en russe tous les jours, etc. Si cette jeune fille est digne de confiance, ce serait la meilleure solution.

Pendant mon travail sur Staline, je dois réunir de nouveau tous les documents concernant le développement de l'Opposition de gauche. Je pourrais donner toutes les copies de ces documents, des photostats, etc., à l'institution qui achèterait mes archives. C'est en plus du plan que je vous ai expliqué dans ma dernière lettre.

4. W. Kozlecki obtint finalement le visa et s'installa à Coyoacán, cependant que Neustedtl et Breslauer obtenaient tous deux le visa des États-Unis.

5. Jifi Kopp (né en 1907) avait séjourné auprès de Trotsky en 1930 et avait été l'un des fondateurs de la section tchécoslovaque dont il était l'un des principaux dirigeants. Ce n'était pas lui, mais Burian qui avait à l'origine proposé la jeune fille de Brno comme sténographe russe.

[DIFFICULTÉS TECHNIQUES]¹

(29 avril 1938)

Cher M. Canfield²,

Je suis également très satisfait d'avoir conclu un accord avec une maison aussi importante et indépendante que Harper & Brothers. Je suis déjà au cœur de mon travail sur Staline. Comme j'en ai informé mes amis dans toutes les parties du monde par une lettre circulaire, j'abandonnerai, pour la prochaine période, non seulement le travail courant pour la presse mais je réduirai aussi au plus strict minimum ma correspondance.

Les difficultés ne se situent que sur le plan technique. Il n'y a aucune bibliothèque russe à Mexico. Mes amis de New York me fourniront les citations nécessaires par courrier aérien. J'ai aussi demandé à New York la vieille encyclopédie russe et la nouvelle de sorte que j'espère vaincre tous les obstacles. Bien entendu, le travail serait incommensurablement plus facile si je pouvais travailler quelques mois à New York. Mais...

Je suis très content de voir dans votre lettre que vous avez projeté de venir au Mexique.

1. Lettre à C. Canfield (7481), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Cass *Canfield* (né en 1897), d'abord journaliste, notamment à l'*Evening Post*, était entré en 1923 chez Harpers et en était le directeur littéraire.

[L'INDIVIDUALITÉ ET LE MILIEU]¹

(10 mai 1938)

Chers Camarades²,

Pour mes deux livres sur Lénine et sur Staline, sur lesquels je travaille simultanément, je suis arrivé à la nécessité d'éclaircir une question théorique qui est en même temps d'une grande importance politique. Il s'agit au fond du rapport entre la personnalité politique ou historique et le « milieu ». Pour entrer directement au fond du problème, je veux mentionner le livre de Souvarine³ sur Staline, où l'auteur accuse les chefs de l'Opposition de gauche, moi y compris, de diverses fautes, omissions, maladresses, etc., à partir de 1923. Je ne veux nullement nier qu'il y ait eu pas mal de fautes, de maladresses et même de bêtises. Cependant, ce qui est important du point de vue tant théorique que politique, c'est la relation ou plutôt la disproportion entre ces « fautes » et leurs conséquences. C'est précisément dans cette disproportion que s'exprime le caractère réactionnaire de la nouvelle étape historique.

Nous avons fait pas mal de fautes en 1917 et dans les années qui suivirent. Mais l'essor révolutionnaire a comblé les lacunes et réparé les erreurs, avec notre aide ou parfois même sans notre participation directe. Mais, pour cette période, les historiens,

1. Lettre à D. Naville et J. Rous (9343), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Denise Naville, née Kahn (1896-1969), épouse de Pierre Naville, était militante de l'Opposition de gauche dès 1929. Elle traduisait beaucoup de textes et aidait Trotsky dans ses recherches. La lettre s'adresse aussi à Jean Rous qui était associé à ce travail.

3. Boris Lifshitz, dit Souvarine (né en 1893), journaliste d'origine russe, naturalisé français, avait été l'un des animateurs du courant socialiste en faveur de la III^e Internationale en France, puis le porte-drapeau des premiers opposants proches de Trotsky : il avait été exclu en 1924, mais avait rompu avec Trotsky en 1929. Il avait publié un *Staline* que Trotsky jugeait « superficiel » mais dont il était bien obligé de tenir compte pour son propre travail.

Souvarine y compris, sont indulgents, car la lutte a abouti à la victoire. Pendant la seconde moitié de 1917 et les années suivantes, ce fut le tour des libéraux et des mencheviks de commettre des fautes, des omissions, des bêtises, etc.

Je veux illustrer cette « loi » historique de nouveau avec l'exemple de la grande révolution française où, grâce au recul dans le temps, les relations entre les acteurs et leur milieu apparaissent beaucoup plus définies et cristallisées.

A un certain moment de la révolution, les chefs girondins⁴ perdent tout à fait la boussole. Malgré leur popularité, leur intelligence, ils ne commettent que des fautes et des maladroites. Ils semblent participer activement à leur propre perte. Plus tard, c'est le tour de Danton et de ses amis⁵. Les historiens et les biographes n'arrêtent pas de s'étonner de l'attitude désordonnée, passive et puérile de Danton dans les derniers mois de sa vie. La même chose pour Robespierre et les siens⁶ : désorientation, passivité et incohérence au moment le plus critique. L'explication est évidente. Chacun de ces groupes a épuisé à un moment donné ses possibilités politiques et ne pouvait plus avancer contre la réalité puissante : conditions économiques intérieures, pression internationale, nouveaux courants qui en étaient les conséquences dans les masses, etc. Dans ces conditions, chaque pas commençait à produire des résultats contraires à ceux que l'on en espérait. Mais l'abstention politique n'était guère plus favorable. Les étapes de la révolution et de la contre-révolution se succédant à un rythme accéléré, les contradictions entre les protagonistes d'un certain programme et la situation changée prennent un caractère inattendu et extrêmement aigu. Cela donne à l'historien la possibilité d'étaler sa sagesse rétrospective en énumérant et en cataloguant les fautes, les omissions, les maladroites. Mais, malheureusement, ces historiens s'abstiennent d'indiquer la voie juste qui aurait pu conduire un modéré à

4. C'était Lamartine qui avait définitivement appelé « Girondins » les hommes politiques qu'on appelait de leur vivant les « Brissotins », animateurs de la « gauche » de l'Assemblée Législative, inspirateurs de la déclaration de guerre qui devait amener leur rapide dépassement par le mouvement des masses et leurs rivaux de « la Montagne ».

5. Georges *Danton* (1759-1794), avocat, un des fondateurs du Club des Cordeliers, puis président du Club des Jacobins, ministre de la Justice, orateur des « Montagnards » avait contribué à la chute des Girondins, puis devenu le chef de file des « modérés », était tombé à son tour devant Robespierre.

6. Maximilien *Robespierre* (1758-1794), également avocat, également Jacobin et Montagnard, fut l'âme du Grand Comité de Salut Public et envoya à la mort son ex-camarade Danton avant de tomber le 9 Thermidor.

la victoire dans une période d'essor révolutionnaire ou, au contraire, d'indiquer une politique révolutionnaire, raisonnable et victorieuse, dans une période thermidorienne.

Le malheur, c'est que nous ne possédons pas ici de bibliothèque, ce qui m'oblige à recourir à l'aide des amis français. Il s'agit de fouiller dans les histoires de la révolution française et les biographies de ses héros pour en extraire les citations les plus caractéristiques à ce sujet. Il faudrait donner un ample défilé de citations des historiens et biographes, en commençant par les premiers historiographes de la révolution française et en finissant par Mathiez⁷ et ses élèves. Plus variés seront les points de vue politiques des historiens et des biographes (des royalistes aux socialistes), mieux la question pourra être éclaircie.

Comment organiser ce travail? On pourrait peut-être le partager entre quelques amis suffisamment compétents et intéressés à la chose. Le principe de la division du travail ne pourrait être ni les personnages historiques, ni les événements, mais seulement les livres. Autrement dit, chacun des participants prend sur lui de fouiller un certain nombre d'ouvrages historiques et biographiques et d'en extraire tout ce qui concerne directement ou indirectement la question qui nous préoccupe. Mieux donner un peu trop qu'insuffisamment. Toutes les citations doivent être absolument exactes, avec l'indication de l'ouvrage, de l'édition, de la page. Pas nécessaire de dire que cette aide aurait pour moi la plus grande valeur⁸.

7. Albert Mathiez (1874-1932), historien, fut « robespierriste » et s'engagea résolument, notamment dans son *Histoire de la Révolution française*, dans la démolition de la légende de Danton qui était en quelque sorte, sous la III^e République, le révolutionnaire « officiel ». Il avait succédé à Aulard. Il était membre du P.C. dans les années vingt.

8. Cette lettre fut accompagnée d'une lettre d'accompagnement pour Denise Naville (9434) et pour Jean Rous (9971). Nous ne les reproduisons pas car elles « personnalisent » seulement la lettre ci-dessus. Indiquons seulement que Trotsky écrit à Rous : « La situation de la section française n'est pas très satisfaisante. J'espère cependant que la conférence qui approche analysera cette question comme la plus importante et prendra toutes les mesures qui sont à sa disposition pour donner une poussée nouvelle à la section française. »

[PRÉCIEUSE RAE]¹

(12 mai 1938)

Cher Camarade Max²,

J'espère que Rae est arrivée en bonne santé³. Elle a été pour moi une collaboratrice très précieuse au cours des onze derniers mois. Ce fut une période difficile à tous égards et je me demande maintenant ce que j'aurais fait si Rae n'avait pas appris le russe en prévision de notre collaboration à venir. Tout ce que j'ai écrit pendant cette année — et ce n'est pas peu — a été dicté en russe. Mais, en plus, elle s'est beaucoup occupée de traductions en anglais et a beaucoup avancé le travail pendant ce temps.

Mais c'est bien pour elle qu'elle retourne finalement vers vous, vers le parti et vers Manhattan. Elle avait une nostalgie très aiguë pour les trois.

Un jour, vous m'avez demandé d'embrasser Rae pour vous. Maintenant je vous demande d'en faire autant pour moi. Natalia vous envoie ses meilleures salutations et souhaits et embrasse tendrement Rae.

Ecrivez-moi, je vous prie, de temps en temps, sur ce qui se passe dans le parti.

1. Lettre à M. Sterling (10327), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Mark Shapiro, dit Max *Sterling* (né en 1906) était le mari de Rae Spiegel qui avait été pendant plusieurs mois la secrétaire de Trotsky au Mexique. Il était venu lui rendre visite et correspondait de temps en temps avec Trotsky.

[EN EUROPE OU A SAN FRANCISCO ?]¹

(12 mai 1938)

Cher Jim,

1. Il ne m'est pas facile de donner un conseil au sujet de l'alternative Europe ou San Francisco². Mais je crois que, malgré tout, vous pourriez être remplacé avec plus de succès en Californie qu'en Europe. Je ne doute pas que la situation sur la Côte soit critique et importante ; mais ce n'est néanmoins qu'une situation locale qui va se répéter, demain, dans d'autres parties des Etats-Unis. La question en Europe a un caractère universel : il s'agit peut-être de la dernière réunion avant la guerre. Cette conférence va aussi donner à la section américaine une autorité renforcée pour son action en Californie et ailleurs. C'est pourquoi mon opinion, à titre d'hypothèse, est que vous devriez envoyer à Frisco³ des gens comme Widick ou Dobbs⁴ ou tous les deux et que vous, vous alliez en Europe aussi rapidement que possible. Vous voyez que je conclus plus catégoriquement que j'ai commencé, mais il me semble que c'est la seule conclusion juste.

1. Lettre à Cannon (7531), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Trotsky comptait beaucoup sur le prochain voyage de Cannon qu'il avait annoncé à la ronde. Mais la direction du S.W.P. — et sans doute Cannon lui-même au premier chef — avaient beaucoup de réticences, car le retour de Cannon en Californie était évidemment souhaitable par rapport aux difficultés qui s'y étaient produites lors de la fondation du S.W.P.

3. Abréviation familière de San Francisco : Trotsky dictait cette lettre à son secrétaire, J. Hansen.

4. Farrell Dobbs (1907-1983) avait été l'un des organisateurs de la fameuse grève des camionneurs (teamsters) de Minneapolis en 1934, date à laquelle il avait adhéré à la C.L.A. Il était à l'époque permanent syndical et chargé de l'organisation des camionneurs dans le syndicat dans onze états du Midwest. Branko J. Widick (né en 1910) avait rejoint la C.L.A. à Detroit en 1934, et avait joué un rôle dans la naissance du syndicat de l'auto, l'U.A.W. Membre du secrétariat du S.W.P., il y était chargé des « questions ouvrières ».

2. Nous n'avons pas encore reçu un seul mot concernant la conférence pan-américaine et particulièrement sa décision sur la question mexicaine. Quel est le résultat ? Nous sommes tous très inquiets de votre silence sur cette question. Avez-vous oublié vos obligations ? La clique Galicia a commencé une campagne systématique et a publié un bulletin dirigé contre Diego Rivera et nous tous. L'absence de décision formelle et d'un représentant du secrétariat pan-américain paralyse ici nos amis à tous égards et peut produire les pires résultats. Répondez *immédiatement*, s'il vous plaît, sur cette question.

3. Nous n'avons pas encore reçu les résolutions du dernier plénum. Mais, autant que nous ayons compris, il a accepté le tournant sur la question du Labor Party⁵. Si c'est ça, il faut, selon moi, utiliser immédiatement ce tournant vis-à-vis des lovestonistes. Certains de nos camarades semblent être particulièrement embarrassés par le fait que nous puissions avoir l'apparence de la capitulation devant les lovestonistes⁶. On pourrait utiliser cette apparence pour saper leur base fondamentale dans cette question. Nous ne le nions pas. C'est une question purement tactique. La situation a changé ; notre attitude aussi. « Mais quelle est maintenant la raison de *votre* opposition à la IV^e Internationale ? » et ainsi de suite. Une telle attitude pourrait, d'une façon ou d'une autre, écarter cet obstacle sous nos pas.

4. Suzanne LaFollette m'écrit personnellement qu'elle cherche de l'argent pour fonder un hebdomadaire pour combattre *Nation* et *New Republic*. Elle ajoute aussi qu'elle lit avec grand intérêt et « profit » les publications de notre parti. C'est un symptôme intéressant.

5. Le plénum du S.W.P. du 21 avril avait adopté le point de vue que Trotsky avait défendu en mars sur la question du Labor Party (cf. pp. 45-62), et ouvert une discussion qui devait être — procédure inhabituelle dans les sections de la IV^e — tranchée par un référendum des membres.

6. Rappelons que les « lovestonistes » de l'Independent Labor League (qui avait succédé à la Communist Party (Opposition)) avaient toujours fait de l'agitation en faveur d'un « Labor Party » — ce que les trotskystes considéraient jusque-là comme opportuniste.

[ANDRÉ BRETON EST LÀ]¹

(12 mai 1938)

Cher M. Rahv,

J'avais complètement oublié que je ne peux pas proposer à *Partisan Review* des chapitres de mon livre en français et en allemand *Les Crimes de Staline*. La plus grande partie en est constituée par mon discours-résumé au cours des sessions et constitue une partie de *The Case of Leon Trotsky*. Mais la première partie comprend quelques chapitres de caractère autobiographique : notre séjour en Norvège, notre internement par le gouvernement norvégien, notre expulsion de Norvège, etc. Si vous pensiez qu'un, deux ou plus de ces chapitres pourraient présenter le moindre intérêt pour vos lecteurs, vous pouvez utiliser le livre à votre discrétion. On peut certainement se le procurer à New York. La traduction française est bonne. Mais si vous préférez le texte russe original, je peux vous l'envoyer tout de suite.

André Breton, la tête reconnue du surréalisme, est maintenant au Mexique. Comme vous le savez certainement, sur le plan artistique comme sur le plan politique, il est non seulement indépendant des staliniens, mais il leur est tout à fait hostile. Il a de sincères sympathies pour la IV^e Internationale. Il a été très intéressé par ce que je lui ai dit de *Partisan Review*. Je lui ai demandé, naturellement à titre d'hypothèse, s'il souhaiterait établir le contact avec votre revue. Il a répondu avec un total empressement. Il a publié ici dans un hebdomadaire un bref

1. Lettre à P. Rahv (9767), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. André Breton (1896-1966), le poète et écrivain surréaliste était arrivé au Mexique et avait pris contact avec Trotsky.

ŒUVRES, MARS-JUIN 1938

article sur la littérature française actuelle et a commencé à l'université une série de conférences sur le même sujet. Si vous êtes intéressé par sa collaboration, vous pouvez écrire à mon adresse ou aux soins de Diego Rivera.

[IL FAUT UN HEBDO HONNÊTE]¹

(12 mai 1938)

Chère mademoiselle La Follette,

Votre dernière lettre m'a donné bien du courage. L'idée que vous avez de fonder un hebdomadaire dirigé contre *The Nation* et *The New Republic* est excellente, et, compte tenu de la nouvelle constellation, une telle revue aurait sûrement du succès.

Le *Socialist Appeal* et *The New International* sont des instruments de parti; ils ont leur propre domaine et leurs méthodes spécifiques. *Partisan Review* essaie de balayer l'ordure stalinienne de l'arène de la littérature. Mais ce dont de larges cercles, surtout de la jeune génération, ont besoin, c'est d'un hebdomadaire politique honnête, militant, agressif, dirigé contre toutes les sortes de routine et d'hypocrisie. Je suis sûr qu'un tel hebdomadaire mettrait knock-out en deux ans *The Nation* et *The New Republic*.

1. Lettre à S. La Follette (8769), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

[DES COMPLICATIONS INUTILES]¹

(12 mai 1938)

Chère Jeanne,

Je regrette beaucoup que vous ayez compliqué une question purement pratique par des considérations politiques, ce qui a créé les difficultés dont vous vous plaignez.

Je ne sais pas qui sont les « gens » qui restent passifs, faute d'instruction de ma part, comme vous le dites dans votre lettre du 20 avril. J'ai donné des « instructions » absolument claires dans ma lettre adressée à vous, à Rosmer et aux autres camarades, et, puisqu'il s'agissait de mes archives, j'ai cru et je crois que je pouvais indiquer moi-même le meilleur chemin pour qu'elles arrivent jusqu'à moi.

Quant à la procuration pour l'avoué, j'en ai envoyé une à Rosmer en accord avec la proposition reçue de lui. ✕

Pour l'investigation judiciaire, je ne puis rien ajouter à ce que j'ai dit précédemment. Je ne puis nullement soutenir l'intervention d'un avocat bourgeois que je ne connais pas. Si j'avais pu m'engager dans cette voie, j'aurais choisi un avocat de renom et en qui j'aurais pu avoir confiance. Malheureusement, ma situation financière ne me permet pas de m'engager dans cette voie. Le plein pouvoir que j'ai donné à Rosmer et à ses collaborateurs reste en pleine vigueur.

J'écris simultanément aux éditeurs dans la mesure où nous connaissons leurs noms et adresses. Nous entrons dès maintenant en relations directes avec eux par l'intermédiaire de Gérard Rosenthal.

Je regrette extrêmement que les choses, assez pénibles par elles-mêmes, se soient encore compliquées pour des raisons absolument étrangères à leur nature, mais je n'y suis pour rien.

1. Lettre à J. Molinier (9020), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

[L'ENQUÊTE MANQUE D'ÉNERGIE]¹

(14 mai 1938)

Cher Ami,

Nous vous avons envoyé la procuration et j'espère que vous l'avez reçue maintenant. Jeanne nous avait envoyé, presque en même temps que vous, un autre texte de procuration, avec un autre nom d'avoué. Mais j'espère que la procuration envoyée couvre la besogne tout entière et que vous vous entendrez définitivement avec Jeanne sur cette question.

Jeanne trouve que notre commission n'est pas active dans le domaine de l'investigation. Elle nous communique par exemple que les deux fils du docteur Simkov seraient disparus², qu'on a des soupçons contre l'infirmière, etc. Il est bien possible que, dans son état de nervosité, elle exagère tel ou tel fait, mais, de loin, je suis plutôt enclin à soutenir mes suspicions premières. Il y a eu, dans la clinique, de la part des dirigeants, au moins une négligence criminelle : la promenade nocturne de Liova délirant, sa visite chez un autre malade, l'histoire de l'orange qu'il a mangée — tout cela en est une preuve irréfutable. Cette prange fut peut-être suffisante pour le tuer, comme d'ailleurs le morceau de glace qu'il a sucé en restant seul. Cette négligence a très bien pu permettre aussi à quelque agent du G.P.U. de le tuer consciemment. D'un autre côté, l'administration de la clinique, pour couvrir sa propre négligence, couvre en passant un crime

1. Lettre à A. Rosmer (9895), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

2. Le Dr Adolphe *Simkov* (né en 1889), né à Kiev, était venu en France en 1920 avec un diplôme de Genève. Il avait été reçu au doctorat à Paris en 1932 et était directeur médical de la clinique Mirabeau. Ses deux enfants, Georges (né en 1919) et André (né en 1925) périrent tragiquement, quelques semaines plus tard, ensevelis dans une sablière. Certains journaux, notamment *Paris-midi*, insinuèrent alors que les trotskystes pourraient avoir tué les enfants pour « venger » Léon Sedov, et prêtèrent même au médecin des propos qu'il démentit. Trotsky ne semble pas avoir compris ce que Jeanne lui écrivait.

possible du G.P.U. En tout cas, le docteur Thalheimer³ a posé au moment critique la question d'un suicide possible. Qu'est-il advenu de cette question ? Je n'ai eu aucune explication jusqu'à maintenant. Cependant, la presse a reproduit la déclaration du camarade Gérard [Rosenthal] disant qu'il ne croyait pas au crime⁴. J'ai trouvé et je trouve cette déclaration, surtout de la part de l'avocat de la partie civile, inexplicable et dangereuse. Elle ne pouvait que faciliter aux autorités un enterrement de l'affaire, se sentant bien embarrassés.

J'ai écrit à Jeanne que je ne puis avoir rien à faire avec les agissements d'un avocat bourgeois qu'elle a invité. Mais, d'un autre côté, je voudrais bien que notre commission éclaire avec l'énergie nécessaire les indications et les soupçons formulés par Jeanne.

Je ne sais quelle a été la réponse de la Commission de New York à votre proposition d'enquêter sur le dernier procès. Je suppose que la raison fut plutôt négative. Dans ce cas-ci, on n'aura peut-être pas besoin de fouiller les archives à Paris. D'ailleurs, j'avais cru à la nécessité de faire des recherches dans les documents à Paris seulement pendant le procès et immédiatement après. Je crois maintenant qu'il faudrait tout simplement transmettre les documents tels quels, pour les classer avec les autres et s'en servir plus systématiquement, si besoin il y avait.

L'« amie » ou l'« ami » dont il s'agissait dans les lettres précédentes est Cannon ou sa femme⁵ ou Shachtman, qui doivent partir bientôt.

Le gouvernement mexicain a rompu les relations avec l'Angleterre⁶. Les gens d'ici ont vraiment du courage. Bravo !

3. Le Dr Marcel Thalheimer (1893-1972), chef de clinique des hôpitaux de Paris, chirurgien réputé, avait été appelé par le Dr Simkov. Dans un article sur la mort de Sedov dans les *Cahiers Léon Trotsky* n° 13, les docteurs J. M. Krivine et M. F. Kahn ont mis en cause les capacités professionnelles de ce chirurgien et développé l'hypothèse d'une erreur de diagnostic ayant provoqué la mort de Sedov.

4. Gérard Rosenthal devait démentir catégoriquement avoir fait ce type de déclaration.

5. La mention de Rose Karsner ici laisse supposer que c'était bien elle « la femme » dont il avait été question ; on comprend mal pourtant la forme de cette mention dans une lettre à Cannon.

6. Le 11 mai 1938, le gouvernement britannique avait envoyé une note — la troisième — au gouvernement mexicain. Il y rappelait une dette ancienne, réclamait l'indemnisation de propriétaires expropriés dans la Lagune et affirmait avec une insolence calculée que le Mexique était insolvable. Dès le lendemain, le général Hay, secrétaire d'Etat mexicain aux Affaires étrangères, annonçait la rupture des relations diplomatiques du fait que la note britannique avait fait des références qui ne s'en tenaient pas « aux limites qu'on pouvait attendre » : « Le gouvernement de Votre Excellence n'a pas le moindre droit d'analyser la situation intérieure du Mexique. »

[LA DACTYLO TCHÈQUE]¹

(14 mai 1938)

Cher Ami,

Il me semble que votre attitude envers la dactylo tchèque n'est pas correcte. Il s'agit d'une toute jeune fille de dix-huit ans. Je ne crois pas qu'elle puisse être un agent terrible du G.P.U.². Même si elle vient avec des sympathies pour les stalinistes et avec quelque mauvaise idée contre nous (ce que je tiens pour exclu, car personne ne pourrait confier des combinaisons diaboliques à une fillette sans expérience), même dans ce cas, nous nous sentons assez forts pour la surveiller, contrôler et rééduquer. L'avantage d'avoir une collaboratrice permanente serait énorme. Avec mes deux livres, je ne puis rester suspendu en l'air. Je crois qu'il faut s'entendre avec la délégation américaine qui s'en va en Europe pour qu'elle s'informe définitivement sur ce sujet. Cannon pourrait aller spécialement à Prague ou à Brunn, prendre la décision définitive et amener la dactylo avec lui pour la surveiller et l'« éduquer » un peu en route. Il faut agir avec la plus grande énergie.

1. Lettre à J. Frankel (8167), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

2. Frankel pensait que la candidate dactylo était au service du G.P.U.

[QUESTIONS DU TRAVAIL RUSSE]¹

(15 mai 1938)

Chers Camarades,

1. Outre quelques petits articles et documents, je vous ai envoyé au cours des dernières semaines deux travaux importants : « L'Agonie du capitalisme » et « Leur Morale et la Nôtre ». Ainsi que je vous l'ai indiqué, je préférerais que « Leur Morale » soit publiée en premier, sur deux numéros si vous avez des textes importants.

2. La composition et l'impression du *Biulleten* sont à présent tout à fait satisfaisantes.

3. La traduction française de l'article sur Sedov est mauvaise et pleine de contre-sens. Elle a été faite par un traducteur sans expérience ou tout à fait bâclée. C'est terriblement décevant. Il serait évidemment souhaitable que « Leur Morale » paraisse en français, mais à condition que la traduction soit parfaite. Dans le cas contraire, mieux vaut ne rien publier.

4. Il faudrait publier dans le *Biulleten* les anecdotes que l'on entend à Moscou.

5. Je n'ai pas reçu de lettre de Krivitsky. Sa collaboration au *Sotsialistitcheskii Vestnik*² est pour moi la démonstration de sa rupture avec le bolchevisme, donc avec le marxisme. Dans les conditions actuelles, on peut collaborer, ou plutôt il est impossible de ne pas collaborer à la presse bourgeoise conservatrice : là, les buts sont clairs à chacun et personne n'assimilera l'auteur d'un article au journal dans lequel celui-ci paraît. Mais quand un ancien agent du G.P.U. se met à collaborer à l'organe des mencheviks au lendemain même de sa rupture, ce ne peut être

1. Lettre à L. Estrine et M. Zborowski (7714), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Il s'agit de l'organe des mencheviks en exil que dirigeait Nikolaievsky.

rien d'autre qu'un acte de solidarisation avec les mencheviks. L'avertissement de la rédaction indiquant que l'auteur n'aurait pas encore complètement renoncé à ses préjugés bolcheviques est dégradant pour Krivitsky.

6. J'ai reçu le livre en français de Ciliga³. Ce dernier est, de par sa nature même, un menchevik provincial, seulement exalté. Le livre fournit très peu d'informations nouvelles. Il est inconsistant sur le plan théorique et politique, et renferme plusieurs remarques infamantes sur les anciens camarades de prison de Ciliga, notamment sur Solntsev⁴.

7. Je vous prie d'indiquer au camarade Barmine que je serais très heureux d'entretenir avec lui une correspondance directe. Communiquez-lui mon adresse et qu'il m'écrive la sienne.

8. Je passe à présent au sujet le plus important : votre collaboration à mon travail sur Staline. Comme les camarades américains font aussi des recherches, je propose une répartition du travail, même grossière, selon la chronologie : les Américains rechercheront les documents concernant la période antérieure à 1925, tandis que les Parisiens travailleront sur la période de 1925 à nos jours. Cela n'exclut pas, évidemment, la possibilité de fournir des documents relatifs à l'autre période ceux-ci vous sont plus facilement accessibles qu'aux Américains. Concernant la période postérieure à 1925, il me faut les articles, discours, citations les plus marquants des étapes et zigzags de la politique de Staline.

3. Ante Ciliga (né en 1896) était né Croate et devenu Italien par les traités. Membre de la direction du P.C.Y., il va en U.R.S.S. en 1926, rejoint l'Opposition de gauche en 1930 et est arrêté peu après. Libéré en 1935 du fait de sa nationalité italienne, il avait, dans un premier temps, collaboré au *Biulleten*, puis s'était associé aux mencheviks, cas de rupture pour Trotsky. Il venait de publier aux éditions Gallimard la première partie de son livre *Au pays du grand mensonge*.

4. Ciliga donne dans son livre une description de la vie matérielle et politique dans l'isolateur de Verkhneouralsk où se trouvaient concentrés les principaux cadres de l'Opposition de gauche. Eléazar B. Solntsev (1900-1936), ancien diplômé de l'Institut des professeurs rouges, en mission à l'étranger avec Piatakov, avait contribué à l'organisation de l'opposition internationale (cf. *Cahiers Léon Trotsky* n° 7/8). Dès son retour il avait été arrêté. Il était mort en janvier 1936 à l'hôpital de Novosibirsk au lendemain d'une grève de la faim contre une nouvelle « condamnation administrative ». Il était l'un des plus brillants représentants de la génération venue au bolchevisme en 1917 pendant la révolution. Ciliga le présente comme un fractionniste et scissionniste acharné n'ayant pas, au fond, rompu avec la bureaucratie.

[IL FAUT ALLER EN EUROPE]¹

(16 mai 1938)

Cher Jim,

Les dernières nouvelles d'Europe montrent que votre voyage immédiat en Europe est une absolue nécessité. Vereeken semble très actif dans son travail fractionnel sur l'arène internationale. Après avoir essayé de prendre le parti d'Eiffel contre les Mexicains, il est en train d'essayer de prendre le parti des Mexicains contre Diego². L'annonce de la conférence a mis à l'ordre du jour toutes les divergences et leur a donné inévitablement un caractère aigu. Votre absence d'Europe maintenant va faciliter le travail des perturbateurs et, en dernière analyse, créer une situation difficile pour le parti américain. Plus je pense à la question et plus il m'est clair qu'au cours des prochains mois le sort du parti américain sera tranché, non sur la côte du Pacifique, mais en Europe. Vous devez y aller à tout prix.

L'absence de décisions de la conférence pan-américaine est un terrible handicap ici et, à certains égards, une « première » de ce qui peut arriver en Europe si on n'arrive pas à une conclusion.

Après votre intervention ici, toutes les questions ont pris un caractère aigu. Maintenant Diego se tient dans l'expectative et Galicia travaille à l'échelle nationale comme internationale. Cette situation est absolument intolérable. Il vous faut répondre immédiatement par avion sur l'ensemble de la question.

1. Lettre à J. P. Cannon (7532), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Vereeken avait proclamé son indignation des accusations lancées par la section mexicaine contre Eiffel, accusé d'être au service du G.P.U. Maintenant que la section avait exclu Rivera, il semblait la soutenir. En réalité, il y avait dans son attitude une relative logique, car les accusations contre Eiffel émanaient de Diego Rivera et Octavio Fernández au premier chef, et tous deux étaient exclus de la section dirigée par Galicia, lequel se rapprochait d'Eiffel.

**[IL FAUT CONVAINCRE
C.L.R. JAMES]¹**
(17 mai 1938)

Cher Jim,

Ci-joint une lettre d'Alexander² qui est maintenant en France, pas en Angleterre, mais en contact avec l'organisation anglaise. Cette lettre donne un tableau de l'état des groupes anglais³. Le point très important concerne James⁴. Dans son livre⁵ — que je n'ai malheureusement jamais lu —, il critique le camarade T[rotsky]⁶ très durement d'un point de vue organisationnel, selon ce qu'un ami m'a dit. Je suppose que cette critique était à cette époque une justification théorique de sa propre politique vis-à-vis de l'Independent Labour Party, mais c'est sans importance. Je suppose qu'il considère maintenant que sa propre critique constitue un obstacle à une collaboration amicale avec

1. Lettre à J. P. Cannon (7532), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Ken Alexander était le pseudonyme de K. Johnstone (n. 2 p. 156).

3. Il y avait à cette époque le groupe « entré » depuis 1934 dans le Labour Party, autour de Dewar et Sumner Boyd, le groupe *Militant* formé de ceux qui étaient entrés en 1935-1936 à la suite de D. D. Harber, ainsi que le groupe, constitué autour de C.L.R. James, de ceux qui n'avaient pas voulu quitter l'I.L.P. Il y avait aussi en Ecosse le R.S.P. de F. Maitland.

4. Cyril R. L. James (né en 1901), d'une riche famille noire de La Trinidad, était venu comme journaliste (reporter de cricket) en Grande-Bretagne en 1933. Il avait adhéré à l'I.L.P. et rejoint la fraction trotskyste à l'intérieur, participant en juillet 1936 à la conférence de Genève comme adversaire de la « sortie ». A la conférence d'octobre des B.L. britanniques, il avait refusé la résolution de Genève et était resté à l'I.L.P. avec 15 autres militants : ils avaient tous été exclus en novembre et avaient alors fondé le journal *Fight*. C'était un orateur extraordinaire et, de toute façon, un homme aux capacités intellectuelles exceptionnelles que Trotsky voulait gagner définitivement.

5. C.L.R. James avait écrit une histoire de l'I.C. et de l'Opposition de gauche intitulée *World Revolution*, dans laquelle il ne se privait pas de critiquer Trotsky.

6. La lettre est signée Hansen et mentionne donc Trotsky à la troisième personne.

nous. C'était l'une des raisons pour lesquelles j'insistais pour que vous l'invitiez à la conférence pan-américaine (une proposition que vous avez acceptée), mais il semble que cette décision, comme quelques autres, ait été oubliée pendant le voyage du Mexique à New York. En tout cas, il est très important de convaincre James que ses critiques ne sont considérées par aucun de nous comme une marque d'hostilité ou un obstacle à une collaboration amicale à l'avenir. Ce serait très mauvais que, sous l'influence de ce fait et de quelques autres, il finisse par rompre avec nous et s'allier à Field, avec qui, selon ce qu'Alexander affirme, il est déjà en contact.

J'ajouterai aussi que quelques camarades britanniques ont eu à un moment l'impression d'avoir été traités un peu sans respect par le camarade Shachtman pendant sa visite à Londres⁷. Ils ne l'ont pas encore oublié aujourd'hui encore. Nous pouvons regretter cet état d'esprit, mais il est nécessaire d'en tenir compte à l'avenir.

Nous attendons avec la plus grande impatience une lettre de vous concernant votre voyage en Europe.

7. Max Shachtman avait rendu visite aux premiers trotskystes britanniques du 15 au 25 décembre 1931.

[UNE LEÇON POUR LES JOURNALISTES]¹

(21 mai 1938)

Chers Camarades,

Cette fois, je veux donner une leçon à quelques journalistes américains en la personne de M. Alvin M. Josephy², qui a obtenu de moi un article avec des arguments mensongers et l'a falsifié dans l'intérêt des staliniens et, comme je le suppose, de son portefeuille. J'ai à votre disposition toutes les preuves juridiques parce que j'ai fait signer à l'homme une copie de mes réponses et l'obligation que je lui faisais de les publier intégralement ou ne pas les publier du tout.

En quoi consistent les arguments mensongers et les falsifications ?

1) Josephy s'est présenté comme un représentant du *New York Herald Tribune*. Compte tenu de l'importance de ce journal, j'ai accepté de lui donner une interview par écrit, pour laquelle j'ai travaillé un jour entier avec mes collaborateurs. Mais Josephy n'a pas publié l'interview dans le *Herald Tribune*, mais dans le demi-stalinien *Ken* qui n'a pas pour moi le moindre intérêt. Je n'aurais jamais donné d'interview à *Ken*. Ainsi M. Josephy s'est présenté à moi avec des arguments mensongers.

2) Compte tenu de l'importance politique des questions écrites, j'ai donné des réponses écrites et obligé, par l'intermédiaire de ma collaboratrice, Rae Spiegel, M. Jose-

1. Lettre au S.W.P. (8102), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Alvin M. Josephy Jr (né en 1915), après des études de « business », était entré au *New York Herald Tribune* en 1937, mais n'avait pas été envoyé auprès de Trotsky par ce journal.

phy à signer l'obligation de publier le texte entier : « Les réponses authentiques doivent être publiées dans leur totalité et exactement comme elles ont été écrites. Autrement, elles devraient m'être retournées. (Signé) Léon Trotsky. Copie approuvée par (signé) A. M. Josephy. » Néanmoins, Josephy a introduit dans mes réponses de nombreux changements et omissions. La copie incluse avec des annotations au crayon rouge montre toutes ces déformations du texte. Ces déformations sont dictées par les objectifs politiques spécifiques du stalinisme dans la mesure où il s'agit des politiques de Hitler et Mussolini d'une part et des causes de la défaite de la révolution espagnole de l'autre. Ces deux questions constituent la base des attaques venimeuses des staliniens contre ma ligne politique, et M. Josephy, en dépit de son engagement signé, a consciemment falsifié le texte de mes réponses et les a accompagnées d'un commentaire hostile qui aurait été impossible s'il n'avait pas déformé mes réponses à moi.

3) Comme s'il voulait prouver lui-même sa mauvaise volonté, M. Josephy affirme que « Il (Trotsky) et Rivera ne s'adressent plus la parole, bien que l'un soit l'hôte de l'autre ». La raison qu'il en donne est dans l'égoïsme des deux hommes, etc. Toute l'histoire n'est qu'une pure invention. Nous n'avons pas eu le moindre conflit avec Diego Rivera sur aucune question. Nous sommes et avons été tout le temps liés par l'amitié personnelle et politique la plus étroite, sans aucune ombre.

4) Les autres falsifications calomnieuses sont de moindre importance, mais chacune d'elles a le même objectif que la distorsion du texte original de mes réponses à ses questions. Cela peut être montré avec tous les détails nécessaires.

5) Conclusion : M. Josephy a commis un acte de falsification consciente et préméditée et de calomnie pour les objectifs politiques des staliniens. Le crime est d'autant plus répréhensible qu'il a signé un engagement de reproduire intégralement mes réponses et qu'il définit lui-même comme suit ma position en matière d'interviews : « Acculé au mur par les sympathisants de Staline, ses seuls moyens de se défendre sont d'être interviewé et que ses déclarations soient reproduites correctement dans la presse internationale. » En considération de tout cela, je juge absolument nécessaire de déposer une plainte contre M. Josephy. Les

LÉON TROTSKY

conditions me semblent non seulement favorables, mais idéales. Le montant des dommages qu'on pourrait demander à M. Josephy peut être établi après votre accord de principe. Vous pouvez vous-mêmes en fixer le montant afin de ne pas perdre de temps.

IL FAUT APPRENDRE A PENSER

UN CONSEIL AMICAL
A CERTAINS ULTRA-GAUCHISTES¹
(22 mai 1938)

Certains professionnels de la phrase ultra-gauchiste essaient de « corriger » à tout prix les thèses du secrétariat de la IV^e Internationale sur la guerre² en accord avec leurs propres préjugés invétérés. Ils attaquent particulièrement cette partie de la thèse qui affirme que, dans tous les pays impérialistes, le parti révolutionnaire, tout en restant en opposition irréductible à son propre gouvernement en temps de guerre, devrait néanmoins conformer sa pratique politique dans chaque pays à la situation intérieure et aux regroupements internationaux, en opérant une distinction nette entre un Etat ouvrier et un Etat impérialiste.

« Le prolétariat d'un pays capitaliste qui se trouve l'allié de l'U.R.S.S. doit conserver pleinement et complètement son irréductible *hostilité au gouvernement impérialiste de son propre pays*. En ce sens, sa politique ne sera pas différente de celle d'un prolétariat dans un pays qui combat l'U.R.S.S. Seulement, dans la nature des actions pratiques, il peut apparaître, en fonction des conditions concrètes de la guerre, des différences considérables³. »

Les ultra-gauchistes considèrent que ce postulat, dont la justesse a été démontrée par l'ensemble du développement, est le point de départ du... social-patriotisme (M^{me} Simone Weil⁴ écrit

1. Article (T 4349), traduit du russe avec la permission de la Houghton Library.

2. « La Guerre et la IV^e Internationale », *Œuvres*, 4, pp. 48-85. Ces thèses étaient l'œuvre de Trotsky, légèrement amendées par le S.I.

3. *Ibidem*, p. 68.

4. Simone Weil (1909-1943), agrégée de philosophie, avait été proche de l'Opposition de gauche et s'en était rapidement éloignée. Elle s'en faisait la critique « de gauche ».

même que notre position est la même que celle de Plekhanov⁵ en 1914-18. Simone Weil a bien entendu le droit de ne rien comprendre, mais il ne faut pas abuser de ce droit). Puisque l'attitude vis-à-vis des gouvernements impérialistes devrait être « la même » dans tous les pays, ces stratèges bannissent toute distinction au-delà des frontières de leur propre pays impérialiste. Sur le plan théorique, leur erreur provient de leur tentative de construire sur des bases fondamentalement différentes la politique du temps de guerre et celle du temps de paix.

Supposons qu'un soulèvement éclate demain dans la colonie française d'Algérie sous le drapeau de l'indépendance nationale et que le gouvernement italien, motivé par ses propres intérêts impérialistes, se dispose à envoyer des armes aux insurgés. Quelle devra être dans ce cas l'attitude des ouvriers italiens ? J'ai délibérément pris l'exemple d'un soulèvement contre un impérialisme *démocratique* avec une intervention du côté des rebelles d'un impérialisme *fasciste*. Les ouvriers italiens devront-ils empêcher le chargement des armes destinées aux Algériens ? Que quelques ultra-gauchistes osent répondre à cette question par l'affirmative ! Tout révolutionnaire, avec les ouvriers italiens et les Algériens insurgés, balayerait avec indignation une telle réponse. Même si une grève générale dans les ports éclatait à ce moment dans l'Italie fasciste, même dans ce cas, les grévistes devraient faire une exception en faveur de ceux des bateaux qui transportent de l'aide pour les esclaves coloniaux soulevés : autrement, ils ne seraient que de misérables trade-unionistes, pas des révolutionnaires prolétariens.

En même temps, les travailleurs français des ports, même sans aucune grève à l'ordre du jour, seraient obligés de faire tout leur possible pour arrêter le chargement de munitions destinées à être utilisées contre les insurgés. Seule une telle politique de la part des ouvriers italiens et français constitue une politique d'internationalisme révolutionnaire.

Cela signifie-t-il pourtant que, dans ce cas, les ouvriers italiens doivent tempérer leur lutte contre le régime fasciste ? Pas le moins du monde. Le fascisme ne donne « de l'aide » aux Algériens que pour affaiblir son ennemi, la France, et pour

5. Georgi V. *Plekhanov* (1857-1918), ancien populiste, avait introduit le marxisme dans le mouvement révolutionnaire russe et fondé le groupe « L'Émancipation du Travail ». En 1903, il avait été contre les bolcheviks et avec les mencheviks. Mais en 1912, il s'était rangé avec les « mencheviks du parti » du côté de Lénine. En 1914, il avait été pour la défense nationale.

mettre sa main rapace sur ses colonies. Les ouvriers italiens révolutionnaires ne l'oublient pas un instant. Ils appellent les Algériens à ne faire aucune confiance à leur « allié » perfide et poursuivent eux-mêmes, en même temps, leur lutte irréconciliable contre le fascisme « ennemi principal dans leur propre pays ». Ce n'est que de cette façon qu'ils peuvent gagner la confiance des insurgés, aider le soulèvement et renforcer leur propre position révolutionnaire.

Si ce qui vient d'être dit est juste en temps de paix, pourquoi cela devient-il faux en temps de guerre ? Tout le monde connaît le postulat du fameux théoricien militaire allemand Clausewitz⁶, que la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens. Cette pensée profonde conduit naturellement à la conclusion que la lutte contre la guerre n'est que la continuation de la lutte prolétarienne générale en temps de paix. Le prolétariat en temps de paix rejette-t-il et sabote-t-il *toutes* les actions et toutes les mesures du gouvernement bourgeois ? Même dans le cours d'une grève qui embrasse une ville entière, les ouvriers prennent des mesures pour assurer la livraison du ravitaillement dans leurs quartiers, s'assurer qu'ils auront de l'eau, que les hôpitaux ne vont pas souffrir, etc. De telles mesures leur sont dictées non par de l'opportunisme vis-à-vis de la bourgeoisie, mais par le souci des intérêts de la grève elle-même, le souci d'avoir les sympathies des masses de la ville ainsi submergée, etc. Ces règles élémentaires de stratégie prolétarienne en temps de paix conservent toute leur vigueur en temps de guerre aussi.

Une attitude intransigeante à l'égard du militarisme bourgeois ne signifie pas du tout que le prolétariat, *dans tous les cas*, entre en lutte contre sa propre armée « nationale ». Au minimum, les ouvriers n'empêcheraient pas les soldats d'éteindre un incendie ou de recueillir des gens en train de se noyer pendant une inondation, au contraire, ils aideraient, aux côtés des soldats et fraterniseraient avec eux. Et la question n'est pas épuisée simplement par les cas de calamités naturelles. Si les fascistes français essayaient aujourd'hui un coup d'Etat et que le gouvernement Daladier⁷ soit obligé d'envoyer ses troupes contre les fascistes, les ouvriers révolutionnaires, tout en maintenant leur

6. Karl von Clausewitz (1780-1831), qui avait servi dans l'armée russe et était devenu chef de l'Académie militaire de Prusse en 1820, avait écrit son célèbre *Vom Kriege* (De la Guerre) en trois volumes, paru en 1833.

7. Edouard Daladier (1884-1970), professeur d'histoire, dirigeant du parti radical et ministre de la Guerre pendant des années, venait de devenir président du conseil en France.

indépendance politique complète, combattraient aux côtés de ces troupes contre les fascistes. Ainsi, dans un certain nombre de cas, les ouvriers sont obligés, non seulement de permettre et de tolérer, mais de soutenir activement les mesures pratiques du gouvernement bourgeois...

Dans quatre-vingt-dix pour cent des cas, les ouvriers placent en réalité un signe moins là où la bourgeoisie place un signe plus. Dans dix cas cependant, ils sont obligés de mettre le même signe que la bourgeoisie, avec leur propre sceau, dans lequel s'exprime leur méfiance à l'égard de la bourgeoisie. La politique du prolétariat ne se déduit pas du tout automatiquement de la politique de la bourgeoisie, en mettant simplement le signe contraire (cela ferait de chaque sectaire un maître stratège). Non, le parti révolutionnaire doit chaque fois s'orienter *de façon indépendante*, dans la situation intérieure comme extérieure, et arriver à prendre les décisions qui correspondent le mieux aux intérêts du prolétariat. Cette règle s'applique aussi bien à la période de guerre qu'à la période de paix.

Imaginons que, dans la prochaine guerre européenne, le prolétariat belge prenne le pouvoir avant le prolétariat de France. Sans aucun doute, Hitler essaiera d'écraser la Belgique prolétarienne. Pour couvrir son propre flanc, le gouvernement bourgeois français peut se trouver obligé d'aider le gouvernement des ouvriers belges en lui fournissant des armes. Les soviets belges prendront bien entendu ces armes des deux mains. Mais, mus par le principe du défaitisme, peut-être les ouvriers français devront-ils empêcher leur bourgeoisie d'envoyer des armes à la Belgique prolétarienne? Seuls des traîtres véritables ou de parfaits idiots peuvent raisonner ainsi.

La bourgeoisie française ne pourrait envoyer des armes à la Belgique prolétarienne que par peur du danger militaire le plus grand et seulement avec la perspective d'écraser ultérieurement la révolution prolétarienne avec ses propres armes. Pour les ouvriers français au contraire, la Belgique prolétarienne est le plus grand soutien de leur lutte contre leur propre bourgeoisie. L'issue de la lutte sera tranchée, en dernière analyse, par le rapport des forces dans lequel une politique juste entre en tant que très important facteur. La première tâche du parti révolutionnaire est d'utiliser la contradiction entre deux pays impérialistes, la France et l'Allemagne, pour sauver la Belgique prolétarienne.

Les scolastiques ultra-gauchistes ne pensent pas en termes concrets, mais en abstractions creuses. Ils ont ainsi transformé

l'idée du défaitisme en une sorte de coquille vide. Ils ne se représentent de façon vivante ni la marche de la guerre, ni celle de la révolution. Ils cherchent une formule hermétiquement scellée qui exclue l'air frais. Mais une telle formule ne peut offrir à l'avant-garde prolétarienne aucune orientation.

Elever la lutte de classes à sa forme la plus élevée — la guerre civile — c'est la tâche du défaitisme. Mais cette tâche ne peut être résolue que par la mobilisation révolutionnaire des masses, c'est-à-dire en élargissant, en approfondissant, en aiguissant ces méthodes révolutionnaires qui constituent le contenu de la lutte de classe en « temps de paix ». Le parti prolétarien n'a pas recours aux méthodes artificielles, comme de brûler des entrepôts, de poser des bombes, de saboter les trains, etc. pour provoquer la défaite de son propre gouvernement. Même s'il réussissait dans cette voie, la défaite militaire ne conduirait pas du tout à un succès révolutionnaire, un succès qui ne peut être assuré que par le mouvement indépendant du prolétariat. Le défaitisme révolutionnaire signifie seulement que, dans sa lutte de classes, le parti prolétarien ne se laisse arrêter par aucune considération patriotique, puisque la défaite de son propre gouvernement impérialiste, provoquée ou accélérée par le mouvement révolutionnaire des masses, est de loin un *moindre mal* que sa victoire obtenue au prix de l'unité nationale, c'est-à-dire de la prostration politique du prolétariat. C'est là que réside la signification complète du défaitisme et elle suffit tout à fait.

Les méthodes de la lutte changent, bien entendu, quand la lutte entre dans une phase ouvertement révolutionnaire. La guerre civile est une guerre et, sous cet angle, elle a ses lois particulières. Dans la guerre civile, le bombardement des entrepôts, le sabotage des trains et toutes les autres formes de « sabotage » militaire sont inévitables. Leur caractère adéquat est tranché par des considérations purement militaires — la guerre civile continue la politique révolutionnaire, mais par d'autres moyens — des moyens militaires précisément.

Cependant, pendant une guerre impérialiste, il peut y avoir des cas où un parti révolutionnaire sera forcé à recourir à des moyens militaro-techniques, bien qu'ils ne découlent pas encore directement du mouvement révolutionnaire dans leur *propre* pays. Ainsi, s'il s'agit d'envoyer des armes ou des troupes contre un gouvernement ouvrier ou une colonie soulevée, non seulement des méthodes comme le boycottage et la grève, mais le sabotage militaire direct peuvent devenir tout à fait obligatoires à employer. Le recours à de telles mesures ou non sera une

question de possibilités pratiques. Si les ouvriers belges, prenant le pouvoir en temps de guerre, ont leurs propres agents militaires sur le sol allemand, ce sera le devoir de ces agents de ne reculer devant aucun moyen technique pour arrêter les troupes de Hitler. Il est absolument clair que les ouvriers révolutionnaires allemands sont tenus (s'ils le peuvent) d'accomplir cette tâche dans l'intérêt de la révolution belge, indépendamment du cours général du mouvement révolutionnaire en Allemagne même.

La politique défaitiste, c'est-à-dire la politique de la lutte de classes intransigeante en temps de guerre, ne peut par conséquent être « la même » dans tous les pays, exactement comme la politique du prolétariat n'est pas la même en temps de paix. C'est seulement le Comintern des épigones qui a établi un régime dans lequel les partis de tous les pays peuvent démarrer tous en même temps du pied gauche. Dans la lutte contre ce crétinisme bureaucratique, nous avons essayé plus d'une fois de démontrer que les principes généraux et les tâches doivent être menés à bien dans chaque pays conformément à ses conditions internes et externes. Ce principe conserve toute sa vigueur également en temps de guerre.

Ces ultra-gauchistes qui ne veulent pas penser en marxistes — c'est-à-dire concrètement — vont être pris au dépourvu par la guerre. Leur politique en temps de guerre va être le couronnement fatal de leur politique du temps de paix. Les premiers coups de l'artillerie vont ou bien souffler d'un coup les ultra-gauchistes dans le néant politique, ou les mener dans le camp du social-patriotisme, exactement comme les anarchistes espagnols, ces « négateurs » absolus de l'Etat, qui se sont retrouvés, pour les mêmes raisons, ministres bourgeois quand vint la guerre. Pour faire une politique juste en temps de guerre, il faut apprendre à penser juste en temps de paix.

UNE FOIS DE PLUS SUR LES CAMARADES SNEEVLIET ET VEREEKEN¹

(24 mai 1938)

I

J'ai soulevé la question du comportement erroné du camarade Sneevliet dans l'affaire Reiss en privé, dans une lettre à Sneevliet strictement confidentielle². Mon objectif était de donner à Sneevliet lui-même la chance de comprendre l'erreur qu'il avait commise.

Le camarade Vereeken a jugé bon d'introduire cette lettre confidentielle dans la discussion avec l'organisation de Bruxelles sur la politique du R.S.A.P. hollandais³. En d'autres termes, le camarade Vereeken, dans un dessein fractionnel, a *manifestement abusé* de ma lettre — après quoi il se plaint qu'une lutte principielle est contaminée par des « méthodes » fausses. Mais maintenant que cette question a été posée au grand jour, je dois donner une explication.

La première erreur de Sneevliet a été d'apprécier de façon tout à fait fausse le contexte politique et pratique de l'affaire Reiss, et il n'a pas été capable de donner à Reiss les conseils nécessaires. J'en ai parlé, sans nommer Sneevliet, dans l'article « Une Leçon tragique »⁴ qui a été reproduit en plusieurs langues, y compris dans la presse de la section belge. Je ne vais pas répéter ici mes arguments. Walter Krivitsky et A. Barmine

1. Texte de discussion (T 4351), traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Il s'agit de la lettre du 2 décembre 1937 (Cf. *Œuvres*, 15, pp. 340-344).

3. Vereeken avait communiqué la lettre de Trotsky dans une discussion à la Fédération de Bruxelles laquelle vota la résolution suivante : « La Fédération de Bruxelles s'élève avec force et indignation contre l'accusation que Sneevliet serait en partie responsable de la mort de Reiss, accusation que l'on tente d'accréditer en disant qu'il ne mit pas les camarades russes au courant de ce cas, empêchant ainsi de faire une large publicité, tout cela avec des buts de tendance. »

4. Cf. *Œuvres*, 15, pp. 50-54.

ont précisément employé la méthode que je suggérais dans mon article « Une Leçon tragique ». Jusqu'à présent, les résultats ont été infiniment meilleurs, que ce soit dans le domaine politique ou dans celui de la sécurité personnelle.

La deuxième erreur de Sneevliet a été de subordonner un fait politique d'une importance énorme (la rupture de Reiss avec Moscou) à des considérations secondaires touchant à la priorité de son organisation, son journal, son « entreprise ». Non seulement il n'a pas consulté les représentants de la section russe, moi en particulier, sur la voie à suivre, mais au contraire il a reporté la rencontre entre Reiss et Sedov par tous les moyens possibles et sous différents prétextes.

Quiconque connaît la politique de Sneevliet et ses modes d'action va comprendre également sans peine que Sneevliet était motivé par son hostilité à notre organisation internationale.

Reiss ne s'est pas adressé à Sneevliet en tant qu'individu, mais en tant que représentant de la IV^e Internationale. Il voyait en Sneevliet une *liaison* avec notre organisation internationale, avec moi en particulier. Sneevliet ne pouvait pas ou ne voulait pas lui dire qu'en réalité il avait déjà rompu avec notre organisation et menait contre elle une lutte à l'échelle internationale. Sans expliquer à Reiss la situation à laquelle on était arrivé, Sneevliet manœuvrait, bloquait de toutes ses forces une rencontre et un accord entre Reiss et nous. *Les rapports ambigus de Sneevliet avec la IV^e Internationale créaient un rapport doublement ambigu entre Sneevliet et Reiss.*

Si Reiss avait su que Sneevliet était engagé dans un combat contre la IV^e Internationale, il aurait sans aucun doute trouvé d'autres canaux et nous serions peut-être arrivés à lui donner à temps un bon conseil politique.

Ceci nous amène à notre propre erreur politique : nous avons trop longtemps toléré l'attitude ambiguë de Sneevliet, c'est-à-dire que nous lui avons permis d'apparaître dans les projecteurs comme l'un des dirigeants de la IV^e Internationale, et, en même temps, d'ignorer notre organisation internationale et de la saper par tous les moyens dont il disposait. Une organisation révolutionnaire n'a pas le droit de permettre pareilles ambiguïtés, car elles peuvent toujours aboutir à des conséquences sérieuses et même tragiques.

Il faut aller jusqu'au fond de cette leçon de façon sérieuse. Nous pouvons donner des preuves de la bonne volonté et de la patience les plus grandes à l'égard des partis qui sont à l'extérieur de notre organisation internationale mais avancent dans notre

direction. Nous pouvons et devons prouver que nous sommes capables de la patience la plus grande quand il s'agit de résoudre des problèmes internes, dans notre organisation. *Mais nous ne pouvons permettre la comptabilité en partie double*, c'est-à-dire de donner à nos adversaires idéologiques le droit de se cacher derrière le drapeau de la IV^e Internationale et en même temps, de violer à chaque pas sa discipline interne et de fouler aux pieds le devoir de loyauté élémentaire.

Cette leçon nous montre en particulier que nous devons rejeter une fois pour toutes l'expression ridicule et dépassée de « pour la IV^e Internationale ». *Notre organisation est l'organisation de la IV^e Internationale*. Que ceux qui ne veulent pas le comprendre conservent pour un temps leur indépendance. Mais nous ne pouvons permettre à personne d'avoir un pied dans notre organisation et l'autre à l'extérieur, pour nous frapper d'autant plus librement.

II

La tentative de Vereeken, pour des raisons purement fractionnelles, de blanchir Sneevliet aux dépens de Sedov est déplaisante au sens le plus plein du mot. L'histoire factuelle de cette affaire a été très bien mise en lumière par les camarades Etienne et Paulsen⁵ dans leur lettre reproduite dans le bulletin n° 14 du P.S.R. Seul un aveugle ou un homme sans conscience pourrait proposer — après cette lettre qui contient de nombreux faits et citations — une résolution dans le style de Vereeken.

Après d'innombrables retards imposés par Sneevliet, Sedov, qui était réellement malade, n'a pas eu la force d'aller à Reims le 6 septembre pour y rencontrer Reiss, comme il en a informé Sneevliet. Mais Sneevliet, à sa manière habituelle, a tonné : « Maintenant ou jamais ! ». Dans une lettre qu'il m'a adressée,

5. *Paulsen* était le pseudonyme de Lola Estrine. Etienne, celui de Mordka, dit Marc *Zborowski* qui travaillait comme elle à l'institut de Nikolaievsky et était un collaborateur proche de L. Sedov. On sait que Zborowski était en réalité un agent du G.P.U. infiltré. Au moment où Vereeken se défendait comme un beau diable d'avoir lancé la moindre accusation et soulevé le moindre soupçon contre Sedov, (déclaration dans le *B.I.* du P.S.R. n° 14, mai 1938), Lola Estrine (et non son mari comme l'écrivait à tort Vereeken) et Zborowski s'étaient adressés tous deux au S.I. en tant que « proches collaborateurs » de Sedov pour affirmer : « Nous avons appris que Sneevliet et Vereeken répandent le bruit que ce serait Gil (Sedov) qui porte la responsabilité de la mort de Reiss. » (Houghton Library, 15142, lettre du 22 février 1938).

Sneevliet parlait avec ironie du goût des gens de Paris pour les vacances. Vereeken reprend le même thème. En fait, Sedov n'a jamais su ce qu'étaient des vacances, car il a travaillé pour le mouvement, non pas moins, mais plus que beaucoup d'autres. S'il a jugé nécessaire de quitter Paris pour deux semaines, c'est seulement parce que son état physique était devenu intolérable, comme les médecins l'ont révélé quand il luttait contre la mort. Parler des « vacances » de Sedov, c'est non seulement déplaisant, mais absurde aussi, puisque, le 6 septembre, à la date fixée pour la rencontre de Reims, Reiss avait déjà été tué. Par conséquent, l'incapacité physique de Sedov de se trouver à cette rencontre n'a pas eu le moindre effet sur le sort de Reiss.

La première rencontre de Reiss et de Sneevliet a eu lieu le 10 juillet. Entre cette rencontre et celle qui était prévue à Reims, Reiss a passé une grande partie de son temps à Paris, c'est-à-dire exactement là où se trouvait Sedov. Le fait qu'ils ne se soient pas rencontrés pendant ce temps est entièrement de la faute de Sneevliet. Toutes les lettres de Sedov concernant cette affaire sont entre mes mains. S'il le faut, je les publierai.

Les erreurs de Sneevliet dans l'affaire Reiss ne relèvent pas du hasard. Sneevliet a complètement rompu avec la perspective révolutionnaire. Il aborde toutes les questions du point de vue de son petit appareil bureaucratique. Sneevliet n'est pas un marxiste, mais un pur et simple trade-unioniste. Il n'est concerné que par l'intérêt de sa petite entreprise, le N.A.S. Pour lui, le parti n'est rien de plus qu'un appendice du N.A.S. et le nom de la IV^e Internationale qu'une couverture pour le public. Pendant la dernière conférence internationale, en 1936, Sneevliet, qui y était en tant que délégué de la ville de P. ⁶, boycotta les séances sous le prétexte qu'on m'avait autorisé à critiquer sa politique dans une lettre à la conférence. Un tel manque de respect pour les délégations fraternelles est une preuve suffisante que Sneevliet se situe en dehors de notre mouvement. C'est de la même façon qu'il a abordé le cas Reiss, non du point de vue des tâches générales de la lutte révolutionnaire, mais du point de vue des intérêts secondaires de sa petite entreprise. Seuls des avocats fractionnels peuvent défendre la conduite de Sneevliet dans cette affaire.

6. Nous n'avons pu interpréter cette bizarrerie.

III

Le camarade Vereeken mène la lutte contre « un esprit fractionnel ». C'est presque devenu sa spécialité. Il veut interdire aux bolcheviks de faire un travail « fractionnel » dans le P.O.U.M. centriste. Il veut empêcher les membres de la IV^e Internationale de faire du travail fractionnel dans le parti centriste de Sneevliet. Il est concerné « en dehors de toute fraction » par la réputation du triste sectaire Eiffel avec lequel même la secte d'Oehler a publiquement rompu. Finalement, Vereeken assure que toute critique de sa propre politique est quelque chose de « fractionnel ». Tout cela n'est-il pas ahurissant ? Pour le révolutionnaire, une fraction marxiste dans un parti opportuniste est une chose *positive*, une fraction centriste dans un parti marxiste une chose *négative*. Le bolchevik hollandais qui refuse de mener un travail « fractionnel » (que c'est horrible !) contre Sneevliet, qui a brisé déloyalement avec notre organisation, est un traître, pas un révolutionnaire. N'est-ce pas clair ?

Le plus remarquable cependant est que le travail fractionnel le plus inlassable contre la IV^e Internationale est précisément mené par Vereeken. Avec sa petite fraction, il a scissionné de notre organisation belge et internationale quand la section belge est entrée temporairement dans le parti socialiste⁷. La critique fractionnelle et tout à fait déloyale de Vereeken a empêché notre section belge d'effectuer dans le parti socialiste un travail plus fructueux. Etant finalement revenu à l'organisation, Vereeken a joint ses forces à celles des adversaires ultra-gauchistes et centristes du bolchevisme dans différents pays. Avec Sneevliet, ensemble, ils ont soutenu Oehler et Muste⁸ contre notre section

7. Il s'agissait en réalité du « parti ouvrier belge » (P.O.B.), assez proche d'un parti de type « travailliste ».

8. Abraham Johannes *Muste* (1885-1967), né aux Pays-Bas, émigré aux Etats-Unis en 1891, naturalisé en 1896, ordonné pasteur en 1909, avait rejoint le mouvement ouvrier après l'expérience d'une grève en 1919. Il avait été d'abord, jusqu'en 1921, secrétaire général de l'American Textile Workers Association, puis à partir de 1921, directeur pédagogique du Brookwood Labor College, qui forma bien des cadres « progressistes » du mouvement syndical. animateur ensuite de la C.P.L.A. (Committee for Progressive Labor Action) puis de l'American Workers Party (A.W.P.), il avait accepté la fusion avec les trotskystes et était devenu président du W.P.U.S. Il avait très mal accepté la politique « trististe ». Après un séjour chez Trotsky en Norvège et au lendemain de la conférence « de Genève », il avait retrouvé Dieu à Notre-Dame de Paris, et, abandonnant le marxisme, était redevenu pasteur.

américaine. Où est Ehler maintenant ? Où est Muste ? Pendant tout ce temps, notre section américaine a remporté des succès importants — contre Vereeken et sa fraction internationale.

Toutes les tentatives pour amener Sneevliet à une discussion honnête ont été brisées par la résistance obstinée de ce bureaucrate syndical. Et chaque fois, Vereeken trouvait un argument pour défendre Sneevliet contre le marxisme. Oh, bien sûr, Vereeken n'est « pas en complet accord » avec Sneevliet. Mais cela ne l'empêche pas de toujours soutenir Sneevliet, comme, de façon générale, tous ceux qui se préparent à abandonner la IV^e Internationale ou sont déjà en train de l'abandonner. Vereeken les accompagne amicalement jusqu'à la porte, reste parfois lui-même à l'extérieur, revient plus tard et accuse la IV^e Internationale de « mauvaises méthodes ».

IV

Nous devons dresser une liste de tous les déserteurs et renégats à qui, à tour de rôle, Vereeken a étendu sa sympathie. Nous devons, par ailleurs, dresser la liste de tous les révolutionnaires intransigeants et dignes de confiance avec qui Vereeken, dans la lutte contre eux, ne s'est jamais retenu quant au choix des moyens. Défendant le P.O.U.M., il a décrit nos dévoués camarades espagnols comme des aventuriers⁹. Défendant Sneevliet, il a essayé de jeter une ombre sur Sedov. En France, il a essayé de mettre notre organisation dans le même panier que le groupe Molinier. Il est déjà anxieux de savoir si Diego Rivera n'a pas offensé l'innocent Eiffel. A l'égard du secrétariat international, Vereeken se permet un ton absolument inadmissible. Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

Tout récemment, notre « impartial » et « antifractionniste » Vereeken m'a accusé publiquement de « ne pas comprendre l'organisation belge ». Quelle est la base de cette accusation ? Une lettre de Diego Rivera a été envoyée à l'adresse de Lesoil et pas à celle de Vereeken. Je n'avais rien à voir avec l'envoi de cette lettre et, de façon générale, je ne m'occupe pas des adresses. Le camarade Van a expliqué tout cela dans sa récente déclaration. Ce petit épisode indique combien loyal est Vereeken et combien sont bien fondées les accusations qu'il lance. Il vaut

9. Vereeken avait écrit que la section espagnole des B.L. était composée « de carriéristes et d'aventuriers » (cf. *La Révolution espagnole*, p. 426).

également d'être noté que ses accusations sont invariablement dirigées, non contre les ultragauchistes ou les centristes, mais contre ceux qui défendent la ligne marxiste dans la IV^e Internationale.

Non le problème n'est pas quelque prétendue mauvaise méthode du S.I., mais *les fondements même des idées de Vereeken*. Dans le cours de sa lutte fractionnelle, il s'est beaucoup éloigné des principes du marxisme. La position bolchevique lui fait honte et l'embarrasse à chaque pas. Vereeken se sent mal à l'aise. C'est pourquoi il se plaint de nos méthodes, tout en attaquant les révolutionnaires et en défendant les opportunistes.

A mon avis, la conférence internationale rendra un très grand service à notre section belge si elle donne une appréciation convenable du travail fractionnel de Vereeken au niveau national et international. Nous accusons Vereeken non d'avoir une attitude fractionnelle — une attitude fractionnelle contre l'opportunisme et le sectarisme, c'est honorable ! — mais de perdre pied sur le terrain des principes, de diriger une fraction *anti-marxiste*, qui a joué et qui joue encore le rôle de frein au développement de la IV^e Internationale. Espérons que, si la conférence internationale parle haut et clair, cet avertissement encouragera le camarade Vereeken à réviser radicalement sa position et particulièrement ses intolérables méthodes.

V

En même temps, aussi importante que soit la question personnelle du camarade Vereeken, celle du destin de notre section belge dans son ensemble est incomparablement plus importante. Elle semble actuellement traverser une période temporaire de stagnation. Autant qu'on puisse en juger de loin, la cause de cette stagnation est dans une large mesure la politique erronée du camarade Vereeken, qui a concentré l'attention du parti dans une direction tout à fait fautive. Pour permettre l'entrée dans le courant de notre section belge, les mesures suivantes sont à mon avis nécessaires :

1. Il faut expliquer à tous les membres de la section l'impasse de la politique syndicale de Sneevliet et son incompatibilité absolue avec les tâches d'un parti révolutionnaire. Ceux qui

LÉON TROTSKY

veulent construire ou conserver leur propre caricature de syndicat n'ont pas de place dans la IV^e Internationale¹⁰.

2. La tâche fondamentale principale de la section belge doit être le travail sérieux, systématique et tenace à l'intérieur des syndicats réformistes. Tout abandon de ce travail, quels que soient arguments ou prétextes, doit être considéré comme une désertion du champ de bataille.

3. Par l'intermédiaire des syndicats, il nous faut pénétrer dans la vie intérieure du parti socialiste, nouer une alliance étroite avec les ouvriers socialistes et mener une agitation qui corresponde à la vie interne des organisations ouvrières de masse.

4. De la même manière, il nous faut pénétrer les organisations de jeunesse ouvrière.

5. Le journal doit refléter, dans une beaucoup plus large mesure que maintenant, la vie interne des organisations de masse et doit être concerné par leurs problèmes internes.

6. L'élévation du niveau théorique dans la section est la condition indispensable pour la sauver des tendances sectaires et centristes de différents dirigeants. A cette fin, il faut mettre sur pied un mensuel théorique sérieux en français. Si une telle entreprise est au-dessus des forces de la section belge, il pourra être nécessaire d'avoir une revue théorique unique pour tous les pays francophones.

Les conditions objectives pour le développement de la section belge sont extrêmement favorables. Il faut seulement écarter à temps les obstacles subjectifs.

10. Trotsky vise ici non seulement la politique syndicale de Walter Dauge, qui avait poussé dans le Borinage à la création de syndicats indépendants (C.I.U.), mais aussi le fait que Vereeken, chauffeur de taxi, militait dans un syndicat « indépendant ». Vereeken devait répondre sur ce point le 16 juillet : « Le syndicat des taximen s'est créé indépendamment de ma volonté et tout en poursuivant, selon mes moyens, l'objectif de le faire entrer dans la C.G.T.B., en attendant, je me refuse de défendre une politique de liquidation de ce Syndicat et par conséquent je suis pour son *maintien* et son *développement*. Je n'accepte pas l'*ultimatum*. »

[LE SÉJOUR DE SARA]¹

(24 mai 1938)

Cher Camarade Weber,

J'ai eu et j'ai encore un très vif remords à cause de la séparation de Sara d'avec vous. Natalia et moi connaissons un peu les conditions personnelles de votre vie et nous comprenons très bien ce que cette séparation signifie à tous égards. Mais, malheureusement, la situation est telle que la collaboration de Sara est l'unique possibilité pour moi maintenant d'écrire le livre sur Staline aussi bien que de faire le travail courant.

Des camarades de Prague proposent la collaboration d'une jeune fille tchékiste venant juste de Russie. J'ai écrit à Jan Frankel en insistant pour qu'il accélère l'enquête sur cette jeune fille. Pour ma part, je suis totalement pour accepter cette proposition. Ce serait en même temps l'unique moyen accessible de raccourcir le temps du séjour de Sara ici.

J'ai appris avec le plus grand intérêt par Sara vos réels succès à Newark, particulièrement chez les ouvriers nègres. Cela me paraît un symptôme prometteur. La création du commencement d'un travail juif à votre initiative est un bon commencement. Il faut consacrer systématiquement de l'espace à la question juive dans *Socialist Appeal* et *The New International*. Il faut battre le fer quand il est chaud.

1. Lettre à J. Weber (10801), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

[LES AMÉRICAINS
A LA CONFÉRENCE]¹
(25 mai 1938)

Cher Camarade Cannon,

Je suis très heureux d'apprendre que vous allez en Europe. Vous n'avez pas mentionné le nom de l'autre — ou des autres — délégué. J'espère que Shachtman va y aller aussi, parce que son travail, non seulement pendant, mais après la conférence, sera de la plus grande valeur. Permettez-moi d'attirer de nouveau votre attention sur la section française. La nouvelle scission dans le parti socialiste² montre l'énorme pression des ouvriers. Mais notre section s'est révélée incapable d'attirer des éléments neufs. Quelques camarades dirigeants semblent fatigués : aucun travail systématique, pas d'organisation, même pas la capacité de collecter de l'argent quand c'est possible. L'administration de *Quatrième Internationale* est misérable et celle de *La Lutte ouvrière* guère meilleure. La situation en Grande-Bretagne, en Hollande, n'est rien, comparée à celle de la France.

Je ne mesure pas encore le poids et l'importance des divergences dans votre comité national concernant le projet de programme et la question du Labor Party. Ces deux questions comportent actuellement nécessairement quelques éléments d'hypothèse. Nous entrons dans une phase nouvelle, avec un plan nouveau qui a, avant tout, la valeur d'une *hypothèse de travail*. La ligne générale de cette hypothèse est commune à nous

1. Lettre à J.-P. Cannon (7533), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Une nouvelle scission se dessinait en effet dans la S.F.I.O. Le 6 avril, Blum ayant refusé d'appeler à la mobilisation populaire contre le Sénat, la fédération de la Seine de la S.F.I.O. avait lancé un appel à une manifestation contre le Sénat. Le 11, le conseil national suspendait de leurs responsabilités les dirigeants de la Seine et le conseil fédéral refusait de s'incliner et les maintenait en place. En fait, Marceau Pivert hésitait encore.

tous, mais diverses parties peuvent être et seront certainement modifiées au feu de l'expérience. C'est pourquoi je n'arrive pas à comprendre ce qui pourrait être l'obstacle ou l'empêchement à un vote commun avec l'objectif d'imposer la ligne générale du projet de programme contre les centristes d'un côté et les ultra-gauchistes de l'autre. C'est la tâche primordiale du point de vue de la conférence internationale.

La question du « Labor Party » est maintenant une situation spécifiquement américaine. Vereeken et consorts vont essayer d'interpréter le « tournant » comme un plan prémédité pour dissoudre le Socialist Workers Party dans le Labor Party à venir, pour abdiquer l'indépendance de notre parti, etc. Mais personne, dans notre section américaine, n'a, je l'espère, une telle idée. C'est pourquoi, en dépit de quelques nuances qui ont plutôt un caractère préliminaire et préventif, rien de plus — la délégation américaine peut être tout à fait solide devant la conférence internationale, même sur cette question spécifiquement américaine.

En ce qui concerne le projet de programme lui-même, les points les plus discutés seront donc les syndicats, la guerre, le sectarisme et la défense de l'U.R.S.S. Sur toutes ces questions, la section américaine est aussi bonne qu'unanime. Dans ces conditions, qu'est-ce qui peut vous empêcher de faire une déclaration à l'unanimité, qui, sans entrer dans les questions spécifiques ou secondaires, confirme la ligne générale dans son orientation contre les centristes et les ultra-gauchistes ? C'est très bien que trois jeunes camarades aillent en Europe. Ils vont être très utiles pendant la préparation des deux conférences. Il faut seulement élaborer immédiatement un plan pour leur itinéraire afin que chacun d'eux puisse être utilisé au maximum.

[LES JEUNES AMÉRICAINS EN EUROPE]¹

(25 mai 1938)

Cher Camarade Gould²,

Je n'ai que quelques minutes pour cette lettre pour qu'elle puisse être envoyée ce matin avec le courrier par avion.

C'est excellent que les trois représentants³ puissent aller en Europe. Je suis certain qu'ils seront d'une grande valeur dans la période préparatoire comme pendant les deux conférences elles-mêmes. Mais il est absolument nécessaire de préparer l'itinéraire du voyage pour chacun d'entre vous séparément en plein accord avec le secrétariat international. Chaque jour est précieux. Vous pouvez très bien diviser votre travail en fonction de la situation en Europe et en pleine conformité, bien entendu, avec les plans de la délégation du parti.

Je vous prie de parler de tout cela immédiatement avec le camarade Cannon s'il n'est pas déjà parti et de câbler à Paris pour demander propositions et instructions qu'on peut vous envoyer à Londres.

1. Lettre à N. Gould (8352) traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Nathan Gould, militant des J.C. en 1928, exclu en 1931 comme « trotskyste » à Chicago, avait dirigé les jeunesses « Spartacus » dans cette ville jusqu'en 1936. « National organizer » de la Y.P.S.L. en 1937, secrétaire national de cette organisation en 1937, il avait pris contact avec Trotsky au sujet de la conférence internationale.

3. Trois dirigeants des Jeunesses, Nathan Gould, Frank Demby et Manny Garrett avaient été envoyés en Europe.

[QUESTIONS DE TRAVAIL]¹

(26 mai 1938)

Cher Camarade,

J'ai reçu hier votre lettre n° 27. Vous n'y faites pas mention de votre état physique après « l'accident ». Nous en concluons donc que vous êtes rétabli et en sommes très heureux.

Au sujet du livre sur Staline, il sera probablement peu commode de s'adresser à Souvarine. Il vaudrait mieux, dans ce cas, s'adresser à Nikolaievsky², si l'on est en contact avec lui. J'ai besoin en particulier des discours et articles de Staline depuis 1925 et même 1923. A ma connaissance, Nikolaievsky les possède. Cependant, s'il vous est plus facile d'emprunter ces documents à Souvarine, je n'y ai aucune objection, à condition toutefois que la demande n'émane pas de moi.

J'ai absolument besoin d'obtenir le renseignement suivant : en 1910 à Genève a été publiée la brochure d'Arkomed³ sur le mouvement ouvrier dans le Caucase ; cette brochure a de nouveau été publiée en 1923 à Moscou. Qui en est l'auteur⁴ ? Par qui a-t-elle été éditée à Genève ? On doit pouvoir facilement trouver ces renseignements à Paris.

S'il n'est pas possible d'emprunter des documents (articles et discours de Staline) pour un certain temps (pas plus de six

1. Lettre à L. Estrine (7715), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library. La lettre est rédigée comme si elle était adressée à une période du sexe masculin.

2. Boris I. Nikolaievsky (1887-1966), historien, dirigeant des mencheviks en exil, était responsable de l'annexe parisienne de l'Institut d'histoire sociale d'Amsterdam où Lola Estrine travaillait à mi-temps.

3. Il s'agit de l'ouvrage en langue russe de S. T. Arkomed, *Le Mouvement de la classe ouvrière et la social-démocratie au Caucase*, Genève, 1910.

4. Le fichier de la Doe indique qu'Arkomed était le pseudonyme d'un dénommé S. T. Karadjian, qui est sans doute le militant bolchevique qui figure dans les dossiers de la police suisse de Genève sous le nom de Karadjev.

semaines), on pourrait peut-être prendre des notes à Paris. Il est bien sûr difficile de choisir les passages les plus caractéristiques. Mais je ne doute pas que vous et le camarade Etienne puissiez le faire très bien. L'unique problème est la perte de temps et d'énergie.

Il en est de même pour les articles de la presse française. Tous les frais vous seront évidemment remboursés.

Je dois remettre le manuscrit du livre dans cinq mois au plus tard. Cela signifie que les documents doivent me parvenir dans un délai de deux mois. Il est important en particulier de consulter à la bibliothèque les collections de la *Pravda* et des *Izvestia* depuis 1925. Comme vous le savez, les étapes de la politique de Staline, ses zigzags et ses tournants, m'intéressent surtout.

L'article d'Elsa⁵ sur Moltchanov⁶ est très intéressant (je ne connaissais personnellement rien de lui). Mais je crains qu'il ne trouve pas de place dans la presse bourgeoise, car l'intérêt pour les procès est retombé et, de plus, l'article est écrit dans un style trop révolutionnaire. Je pense qu'il conviendrait de le publier dans le *Biulleten*, sinon en entier, du moins en partie.

Vous n'aviez pas encore reçu « Leur Morale et la Nôtre » quand vous avez rédigé votre lettre. Cet article peut modifier vos plans quant à la composition du prochain numéro. Je pense que cet article est plus important maintenant que le projet de programme, c'est-à-dire plus urgent. En tout cas, vous déciderez.

5. Elsa Bernaut (1898-1978) avait été la compagne de Reiss. L'article qu'elle avait consacré à Moltchanov devait paraître dans *Biulleten Oppositsii* n° 66-67 de mai/juin 1938.

6. G. A. Moltchanov (-1938), chef du service politique secret du G.P.U. depuis 1931 et l'un des principaux metteurs en scène des procès de 1935 et 1936, avait été arrêté au début de 1937. Il ne comparut pas avec Iagoda et ne figura sur aucune liste de condamnés. Mais il fut accusé par les « aveux » de Boulanov et de Iagoda qui le présentèrent comme l'un des organisateurs, avec Zaporozjets, de l'assassinat de Kirov, ce qui est probablement exact, à cette différence qu'il agissait alors sur ordre de Staline.

STALINE ET LE MEXIQUE

LA MISSION DE LOMBARDO TOLEDANO¹

Le titre de cet article peut sembler surprenant et même injustifié : il n'y a pas de relations diplomatiques entre l'U.R.S.S. et le Mexique. Il semble donc que Staline ne puisse pas avoir à l'égard du Mexique une politique particulière. Pourtant semblable conclusion serait parfaitement superficielle. Staline a — et comment ! — une politique à l'égard du Mexique, surtout depuis que le gouvernement de Cárdenas a décidé d'accorder l'hospitalité à Trotsky². Rappelons quelques faits, les plus incontestables et les plus éloquentes.

Au début de la période de gouvernement du président Cárdenas, le parti dit « communiste » du Mexique, c'est-à-dire l'agence directe de Moscou, exigeait que le gouvernement de ce pays présente à Staline ses excuses pour les procédés du gouvernement de Calles-Ortíz Rubio³ à l'égard de l'U.R.S.S. et, n'ayant pas obtenu des excuses, qualifia de « fasciste » le gouvernement Cárdenas. Telle était la ligne générale avant le *grand tournant*.

Lombardo Toledano se rendit à Moscou en 1935 pour y être

1. Article publié dans *Hoy* du 28 mai 1938, sous la signature de Diego Rivera. Forme et fond nous ont conduit à penser qu'il était de ceux qui ont été écrits par Trotsky et signés par le peintre comme celui-ci l'indique dans une lettre de janvier 1939 : il s'agissait d'éviter l'accusation d'ingérence dans la vie politique mexicaine.

2. Le président Cárdenas avait à la fin de 1936 accédé à la demande d'asile politique pour Trotsky qui lui avait été présentée par Diego Rivera, avec l'appui du général Múgica.

3. Plutarco Elias Calles (1877-1945), devenu général pendant la révolution, avait été président du Mexique de 1924 à 1928, avec l'appui des Etats-Unis ; jusqu'à la présidence de Cárdenas, et sous différents présidents, il était resté le vrai maître du pays. Pascual Ortíz Rubio (1877-1963) était l'un de ses hommes : il fut président de 1930 à 1932. Les gouvernements mexicains de l'époque « calliste » refusaient de nouer des relations diplomatiques avec l'U.R.S.S.

illuminé par la grâce divine⁴. Et naturellement le « Saint-Esprit » descendit vers lui et lui découvrit la lumière. Il n'est pas possible d'être officiellement un ami de Moscou sans dénigrer, calomnier et combattre Trotsky de toutes ses forces. Toledano a endossé cette obligation et s'y est consacré de son mieux. Au nom des ouvriers mexicains, il s'est opposé au droit d'asile pour Trotsky. Fort heureusement, les arguments qu'il a avancés n'ont pas paru convaincants au général Cárdenas qui a de la démocratie et du droit d'asile une conception bien différente de celle du disciple dévoué de Moscou⁵.

Trotsky arriva au Mexique en janvier 1937. Pendant les premiers mois, le parti communiste hésitait encore quant à la ligne politique à suivre dans cette affaire. C'est parce que Moscou n'avait pas encore pris de décision à ce sujet. Pour Laborde, Toledano était encore un ennemi mortel. Et l'on en arriva à la fin mai à la scission de la C.T.M.⁶. La polémique entre les frères, ou pour mieux dire les compères de la veille était extrêmement violente. Mais Moscou prit sa décision. Browder, le chef du parti communiste des Etats-Unis, vint au Mexique en

4. Vicente *Lombardo Toledano* (1893-1968), avocat et professeur de droit, l'un des dirigeants du syndicat intégré à l'Etat, la C.R.O.M., s'était « radicalisé » dans les années trente. Depuis le mois de février 1936 il était le secrétaire général de la toute puissante centrale syndicale nouvelle, la C.T.M. (Confederación de Trabajadores de México). Une lettre adressée à Trotsky en 1935 par Munis annonçait son voyage en Europe et laissait entrevoir la possibilité d'un détour par la Norvège pour rencontrer Trotsky...

5. *Lombardo Toledano* avait combattu l'octroi de l'asile à Trotsky en expliquant que ce dernier combattait la collaboration de classes, base de la politique du gouvernement et du syndicat. Le gouvernement avait été inondé de télégrammes de protestation émanant des syndicats de la C.T.M.

6. *Hernan Laborde* (1896-1955), cheminot, était secrétaire général du P.C.M. depuis 1929. La scission de la C.T.M. s'était produite lors du IV^e conseil national de cette centrale. Le conflit portait notamment sur la place du P.C. dans le Front populaire. Le P.C. avait fondé un « comité d'organisation du Front populaire ». La C.T.M. de *Lombardo Toledano* considérait que le Front populaire se réaliserait à l'intérieur du parti gouvernemental réorganisé. Le secrétaire à l'organisation, *Fidel Velázquez*, écartait systématiquement les communistes des postes de commande. Lors du conseil national, il annonça d'entrée le refus de reconnaître mandats et délégués de plusieurs organisations contrôlées par les membres du P.C., le syndicat des enseignants, l'alliance des travailleurs de l'Etat, la fédération des travailleurs du Nouveau Léon et celle de La Laguna, etc. : certaines d'entre elles n'avaient été constituées en tant que syndicats indépendants que pour augmenter le nombre des mandats contrôlés par le P.C. *Lombardo Toledano* donna son appui à *Velázquez*. Les plus gros syndicats (cheminots, mineurs, pétroliers, électriciens notamment) quittèrent alors la séance pour aller se réunir en « conseil national » au siège des cheminots et se proclamer direction de la C.T.M. Cette C.T.M. *bis* qui se prétendait « la seule vraie » avait à sa tête trois secrétaires (sur sept) de la C.T.M. d'avant la scission.

personne pour régler cette question⁷. Il donna à Laborde l'ordre de se mettre à plat ventre devant Toledano qui fut proclamé spécialement agent numéro 1 de Moscou. L'unité syndicale fut rétablie. Le congrès de la C.T.M. se prépara sous la férule de Moscou.

Mais qu'est-ce que Moscou venait chercher là ? La réponse est simple et claire : *l'expulsion de Trotsky de ce pays, en d'autres termes, sa remise entre les mains du G.P.U.* Il y a des années que la politique intérieure de l'U.R.S.S. se résume en la lutte contre le trotskysme. On a échafaudé et mis en scène une série de procès monstrueux. Des milliers de gens ont été arrêtés, « jugés », fusillés. Des dizaines de milliers emprisonnés et déportés. Tous les crimes fantastiques imputés aux victimes de l'ignoble bourreau de Moscou, à en croire Staline et son Vychinsky⁸, convergent infailliblement vers la personnalité de l'exilé qui se trouvait auparavant en France et en Norvège et qui vit maintenant au Mexique. Le nombre des victimes, l'ampleur des efforts, l'interminable campagne de calomnies et de persécutions, les assassinats de prétendus trotskystes à l'étranger, tout indique avec une évidence absolue le prix payé par Staline pour combattre et, si possible, pour en finir avec celui que la clique du Kremlin considère comme son ennemi numéro un. Comment donc serait-il possible de croire que Staline n'a pas de politique en ce qui concerne le Mexique ? Il en a une, et bien précise. Dans les préoccupations de Staline, Coyoacán occupe l'une des premières places.

Mais comment parvenir à ses fins ? Le parti stalinien du Mexique est trop insignifiant pour que son « opposition » puisse aboutir à quelque chose. Il faut donc abandonner les accusations de « fascisme » contre le gouvernement de Cárdenas. Il faut au contraire manifester une Dévotion Absolue à celui qu'on traitait hier de fasciste, Lázaro Cárdenas. Il faut démontrer au gouvernement qu'il est entouré d'ennemis et ne saurait trouver de salut que dans les bras de Staline.

Mais Laborde est trop insignifiant pour une telle mission. Il

7. Earl Browder, secrétaire général du P.C. américain, membre de l'exécutif de l'Internationale, était responsable des P.C. du continent. Il prit aussitôt partie contre le P.C.M., ne publiant dans le *Daily Worker* que la lettre de Lombardo Toledano accusant les communistes mexicains. Puis il se rendit à Mexico où, au terme de longues discussions, il obtint du comité central du 26 au 30 juillet une résolution autocritique sur l'« unité à tout prix ».

8. Andréi A. Vychinsky (1883-1954) était l'ancien menchevik devenu procureur général, qui avait requis contre les vieux-bolcheviks dans les procès de Moscou.

doit seulement se borner à appuyer Toledano, en se cachant modestement derrière lui et nous assistons ainsi à cette scène édifiante : Lombardo Toledano, *stalinien de la dernière heure*, mais au zèle irréprochable, *se transforme* en même temps en cardeniste 100 %.

Lors de la manifestation publique du 20 novembre en présence du président, Laborde prononça un discours dans lequel il accusa Trotsky de complicité avec les généraux « fascistes » Villareal et Cedillo et avec M. Pepe Vasconcelos⁹. L'objectif de ce complot fasciste aurait été de renverser le gouvernement de Cárdenas. Cette construction vous paraît par trop absurde ? Certainement, elle l'est. Mais pas plus absurde que les autres accusations lancées par Moscou et en tout cas tout à fait dans le même style. Jamais Laborde n'aurait pu prononcer un tel discours *sans la permission d'avance* ou, mieux, *sans un ordre direct de Moscou*. On discerne dans cette falsification grossière les lignes générales du plan du G.P.U. : utiliser le péril fasciste, réel ou imaginaire, créer un amalgame entre Trotsky et les fascistes, vrais ou prétendus, démontrer au gouvernement son dévouement *bien plus prétendu que réel*, et sous ce déguisement politique, en finir avec l'ennemi numéro un.

Ce plan s'inspire de l'expérience espagnole. Staline s'est servi de l'insurrection du général Franco contre le gouvernement républicain pour imposer sa dictature à ce dernier¹⁰, et, utilisant les conditions « favorables » de la guerre civile, finir avec les plus éminents des ennemis de Staline sur le sol espagnol. Le monde entier connaît par ailleurs les exploits du G.P.U. dans la péninsule ibérique, l'assassinat d'Andrés Nin, expulsé aupa-

9. Le général Saturnino Cedillo (1890-1939), dynamiteur de trains devenu général, ancien ministre de l'agriculture était le cacique de San-Luís Potosi et la presse communiste et celle de la C.T.M. l'accusaient de préparer un soulèvement contre Cárdenas : le général était, sinon un fasciste, du moins un réactionnaire obtus et brutal. José Vasconcelos (1881-1959), un intellectuel, ancien recteur de l'université, ministre de l'éducation, etc. s'était exilé aux Etats-Unis et n'avait cessé d'évoluer vers la droite. En revanche Antonio I. Villareal (1879-1944), organisateur avant la guerre du Partido Liberal, fondateur de la première centrale syndicale nationale, la C.N.T., président de la convention d'Aguascalientes, ne pouvait être tenu pour « fasciste ». L'amalgame entre lui et ces deux hommes d'extrême-droite l'utilisait comme intermédiaire car, sollicité de prendre part aux travaux de la commission Dewey, il n'avait pu pour des raisons pratiques, mais avait affirmé sa solidarité avec les objectifs de l'enquête et son indignation des calomnies lancées contre Trotsky.

10. Francisco Franco Bahamonde n'était que l'un des chefs du *pronunciamiento* espagnol de juillet 1936 mais était devenu rapidement le *caudillo* de l'Espagne « nationaliste ». On sait comment Staline avait utilisé le besoin d'armes de la République pour dicter ses conditions à son gouvernement.

vant d'Union soviétique, l'assassinat de théoriciens anarchistes¹¹, l'enlèvement d'Erwin Wolf, ancien secrétaire de Trotsky et de centaines de personnes moins connues. Cette expérience semble avoir satisfait extraordinairement le G.P.U. Pourquoi ne pas tenter la même expérience au Mexique ?

Il est vrai que nous n'avons pas encore de guerre civile. Mais, *avec l'aide du G.P.U.*, elle peut éclater. Ainsi que l'exemple de la France le montre, le G.P.U. a des agents de tous les côtés, aussi bien dans le camp de la droite que dans celui de la gauche. Chez les Russes blancs de France il y a nombre d'agents du G.P.U. qui, suivant les nécessités, agissent en tant que monarchistes ou en tant que trotskystes¹². Le G.P.U. est parfaitement capable d'aider même les fascistes au Mexique afin d'accélérer un mouvement insurrectionnel de leur part de la main droite, cependant que, de la main gauche, c'est-à-dire Lombardo Toledano et Laborde, il donne son appui au gouvernement¹³. *Tel est le véritable plan.*

Mais Lombardo Toledano va-t-il se prêter à ce jeu ? Il s'y prête déjà ! Et avec quel acharnement ! Il a commencé par accuser Trotsky, dans des réunions publiques, de préparer la grève générale pour renverser le gouvernement mexicain. Cette dénonciation semble invraisemblable dans son énormité, mais c'est un fait que la presse mexicaine l'a rendue publique en son temps. Si Toledano se risque à faire semblables affirmations, c'est qu'il s'est engagé à les faire. Ce n'est pas par hasard que Browder est venu au Mexique, ni pour la bonne mine de Lombardo que Laborde fait des courbettes et se met à plat ventre devant lui. *Do ut des.* Pour bénéficier de l'aide de Moscou à ses propres fins politiques, Toledano doit non seulement transporter sur le sol mexicain la campagne anti-trotskyiste, mais aussi aider son chef à la mener jusqu'à son dénouement final.

Mais Toledano est-il un cardeniste convaincu ? Oui, exactement de la même manière que Laborde qui, sur ordre de Moscou, transforme le président « fasciste » en héros national. Ces messieurs sont *cardenistes ou anti-cardenistes selon les*

11. L'unique « théoricien anarchiste » assassiné à cette époque est l'Italien Camillo *Berneri* (1897-1937) arrêté à son domicile et retrouvé mort dans la rue au lendemain des « journées de Mai ».

12. Trotsky fait allusion au fait que quelques-uns des principaux hommes de main du G.P.U. compromis dans l'assassinat d'Ignace Reiss en septembre 1937 étaient des émigrés blancs comme Sergei Efron et Vadim Kondratiev.

13. Trotsky semble donc avoir eu l'idée que le G.P.U. pouvait agir du côté de Cedillo. Il avait fait au fond la même hypothèse concernant la Cagoule française, notamment au lendemain du meurtre de l'économiste Navachine.

objectifs de Moscou. Ce sont des agents disciplinés, c'est tout, et toujours prêts à prendre *le tournant* le plus brutal et le plus inattendu. Il n'est pas nécessaire de réfuter ici les accusations contre Trotsky et ses amis de complicité avec les fascistes, les falsifications de Moscou et de ses agents, *car elles ne peuvent paraître convaincantes qu'à des imbéciles ou à des canailles* et nous n'écrivons ni pour les uns ni pour les autres. Nous sommes évidemment *loin de nier les dangers fascistes* qui peuvent *menacer* non seulement le gouvernement de Cárdenas, mais aussi *l'avenir de notre pays.* La nouvelle crise mondiale qui s'annonce de plus en plus profonde ne manquera pas d'exacerber les luttes sociales dans le monde entier, et aussi au Mexique et dans sa périphérie. La lutte contre la réaction et particulièrement contre sa forme la plus barbare, *le fascisme, est le devoir le plus élémentaire et le plus impérieux* de tout ouvrier, de tout paysan et de tout intellectuel honorable et courageux, conscient de ses intérêts de classe et *des intérêts de son peuple.* Mais le pire qui puisse arriver à notre peuple est que cette lutte passe sous la direction des agents de Moscou. Le G.P.U. a étouffé en Espagne en même temps que *la révolution sociale, l'indépendance* des organisations ouvrières et paysannes. Telle est la raison fondamentale pour laquelle l'héroïsme révolutionnaire sans limites et les sacrifices sans nombre du peuple ouvrier espagnol n'ont conduit qu'à des revers et des défaites. Le peuple travailleur du Mexique, ne veut pas et ne permettra pas la répétition des mêmes procédés. La lutte contre le fascisme ? *Oui, de toutes nos forces.* La direction du G.P.U. par l'intermédiaire de ses agents ? *Non, non et non.* Ce serait le désastre. Et c'est à la victoire que nous aspirons.

[PLUS AUCUNE CONCESSION]¹

(27 mai 1938)

Cher Camarade Henri²,

J'ai reçu votre lettre du 12 mai. Dans mon silence, il n'y a absolument rien que vous puissiez interpréter comme étant dirigé contre vous. Dans votre lettre, il n'y avait rien qui aurait pu me « blesser ». Tout au contraire. Natalia et moi, nous vous considérons toujours comme un ami. Malheureusement, il y a le côté politique. J'ai essayé de dégager complètement des complications politiques les questions liées à la mort de Léon, comme étant des questions personnelles. C'est avec ce but que j'ai écrit ma lettre à Jeanne, à vous, à Rosmer et à Cannon. Mais je n'ai pas réussi. Or, dès le moment où la lutte des fractions est en jeu, j'occupe une place qui n'est ni celle de Jeanne ni la vôtre. Je ne puis accepter une commission d'investigation nommée par l'organisation qui était et qui reste en lutte contre l'organisation de Léon et la mienne. Je ne puis accepter que Jeanne « récuse » *mes* représentants, qui possèdent *ma* confiance et qui ont une seule mission : recevoir *mes* documents. Je n'ai pas la possibilité matérielle d'envoyer Jan Frankel et d'ailleurs, même si j'avais de l'argent, je ne le ferais pas, car ce serait le soumettre aux plus grandes difficultés des deux côtés de l'Océan. Pourquoi ? Pour rien. La personne que j'envoie prendre *mes* papiers a besoin de *ma* confiance. C'est absolument suffisant. D'ailleurs cette personne ne doit pas même entrer en relations avec Jeanne. Rosmer

1. Lettre à H. Molinier, dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

2. Henri *Molinier* (1898-1944) était le frère aîné de Raymond Molinier et l'avait suivi dans toutes ses initiatives politiques. Il avait cependant réussi à garder la confiance personnelle de Trotsky. Dans l'affaire des archives de Trotsky, que Jeanne ne semblait disposée à remettre, il s'était proposé un peu comme un médiateur, mais Trotsky estimait être allé trop loin dans la voie des concessions.

LÉON TROTSKY

peut très bien arranger la transmission. Dès le moment où Jeanne les transmet, la responsabilité pour les documents retombe totalement et exclusivement sur moi.

J'ai reçu presque simultanément deux projets de procuration, le vôtre et celui de Rosmer. Cela m'a montré que la collaboration purement technique n'est pas établie. Dans ces conditions, je n'ai pu faire autre chose qu'envoyer la procuration pour l'avoué de Rosmer.

Vous n'oubliez pas, cher ami, que, pour recevoir une réponse à une lettre, il faut un mois. Quand on commence à « récuser », puis à reconnaître partiellement, puis de nouveau récuser, les choses traînent sans fin. C'est pourquoi, après les premières tentatives, je me suis décidé à ne plus faire la moindre concession. Si la personne mandatée par moi ne réussit pas à recevoir les documents pour des raisons subjectives, j'abandonne l'affaire totalement.

J'attire votre attention sur le fait que cette correspondance amplifiée sur les documents est absolument préjudiciable et même dangereuse, dans les conditions présentes. S'il y a de l'imprudence, c'est précisément dans cette correspondance.

Je regrette beaucoup de devoir vous écrire cette lettre, mais les réalités sont les réalités.

[LE DÉBUT D'UNE COLLABORATION]¹ (27 mai 1938)

Cher Camarade Kogan²,

J'ai reçu les notes que vous avez prises pour moi, ainsi que votre lettre du 19 mai. Je vous remercie beaucoup pour ces notes qui sont très intéressantes. Il n'est pas utile de recopier l'article en entier, car ces citations, à mon avis, suffisent à en faire comprendre le sens.

Possédez-vous la collection complète de *Krasnaia Nov'*? Dans ce cas, j'aimerais que vous y recherchiez ce qui concerne l'évolution politique de Staline ou plutôt ses zigzags et ses méthodes de lutte contre l'Opposition. Je vous serai très reconnaissant pour toute information de cette nature, car je dispose ici de très peu de documents, cependant que mon livre doit être terminé dans cinq mois.

Vous m'excuserez de ne pas avoir répondu à la première lettre que vous m'avez adressée avec le manuscrit. Je l'ai reçue pendant un moment de grand trouble : c'est l'unique raison de mon silence.

La camarade Sara Weber m'a informé de toute l'attention que vous accordiez au *Biulleten* russe. A présent que son principal organisateur n'est plus, le *Biulleten* a, plus que jamais, besoin de l'attention des camarades.

1. Lettre à L. Kogan (8699) traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Lev Kogan était un des militants les plus actifs de la région de la baie de San Francisco, tant dans les rangs du S.W.P. que dans les syndicats « maritimes ». D'origine russe, il suivait la presse d'U.R.S.S. et avait proposé ses services à Trotsky.

« POUR » LA IV^e INTERNATIONALE ? NON ! LA IV^e INTERNATIONALE !¹

(31 mai 1938)

Cher Camarade²,

La proclamation de la IV^e Internationale vous semble « prématurée ». Vous trouvez plus « modeste » et mieux approprié de conserver le titre de « Mouvement *pour* la IV^e Internationale ». Je ne suis pas du tout d'accord. Même il y a deux ans, quand nous l'avons adopté, ce titre m'a paru pédant, inadapté et un peu ridicule. L'expérience des deux années écoulées a pleinement prouvé que c'était une erreur. La meilleure preuve en est qu'*il n'a pas du tout été accepté*. Personne ne nous appela ainsi. La presse bourgeoise, le Comintern, les social-démocrates, tous, d'une seule voix, parlent simplement de la IV^e Internationale. Personne ne voit le petit mot « pour ». Nos propres organisations, à de rares exceptions, agissent de même et s'intitulent tout simplement sections de la IV^e Internationale. C'est en tout cas vrai pour les Français, les Allemands, les Russes, les Américains, les Mexicains, les Cubains et d'autres. Seuls Sneevliet et Vereeken ont confectionné leur drapeau à partir de ce petit mot, « pour ». Mais ce fait même souligne l'erreur qu'on a commise avec l'ancien titre, un titre qui a semblé parfaitement impraticable à l'écrasante majorité.

Vous êtes entièrement d'accord avec moi que la IV^e Internationale n'est en train d'être construite que par nous et qu'aucun

1. Lettre à J. Kopp (T 4355), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. La lettre, formellement, était adressé à Kopp. En réalité, comme Trotsky le précisera, la forme de lettre n'était qu'un artifice littéraire. Trotsky, sous cette forme, essayait de répondre aux arguments, que lui avait résumés Kopp, que mettaient en avant à Prague Josef Guttman et ses amis Závěš Kalandra et František Trešňák, animateurs, jusqu'à la fusion, du groupe Proletař, avec l'ancien dirigeant des J. C. Josef Hořa.

autre groupe ne peut ni ne veut entreprendre la réalisation de cette tâche. D'un autre côté, je suis moins que tout autre enclin à me fermer les yeux sur le fait que notre Internationale est encore jeune et faible. Mais ce n'est pas une raison pour renoncer à notre nom. Dans les sociétés civilisées, une personne porte un nom, le même, dans son enfance, à l'âge adulte et dans la vieillesse, et ce nom se confond avec son individualité.

Le mot « pour » vous semble exprimer une « modestie » politique. A moi, il me semble l'expression d'une indécision et d'un manque de confiance en soi. Un parti révolutionnaire qui n'est pas sûr de sa propre signification ne peut gagner la confiance des masses. La circonstance qui fait que les ennemis de classe comme de larges secteurs ouvriers font référence à nous comme la IV^e Internationale, montre qu'ils ont plus de confiance en notre « firme » que quelques-uns des sceptiques ou demi-sceptiques dans nos propres rangs.

Il vous semble que le nom de IV^e Internationale empêchera des organisations sympathisantes ou à moitié sympathisantes de se rapprocher de nous. C'est radicalement faux. Nous ne pouvons attirer vers nous que par une politique claire et juste. Pour cela, il nous faut une organisation, pas une nébuleuse. Nos organisations nationales s'intitulent elles-mêmes *partis* ou ligues. Là aussi, on pourrait dire que la « proclamation » d'un parti socialiste révolutionnaire en Belgique rend plus difficile pour des organisations sympathisantes ou à moitié sympathisantes de se rapprocher de nous. S'il fallait observer le principe de « modestie », on aurait dû appeler notre parti belge, par exemple, le « mouvement pour un parti socialiste révolutionnaire ». Mais je pense que le camarade Vereeken lui-même serait en désaccord avec un nom aussi ridicule ! Pourquoi donc appliquerions-nous à notre organisation internationale des principes différents de ceux que nous appliquons à nos organisations nationales ? Il est indigne d'un marxiste d'avoir deux critères, l'un pour la politique nationale et l'autre pour la politique internationale.

Il n'est pas douteux qu'en Belgique comme ailleurs des groupes peuvent apparaître, qui sympathisent avec nous, mais ne sont pas encore prêts aujourd'hui à entrer dans nos rangs de façon formelle. Nous devons être prêts à établir avec eux des relations amicales et, s'ils le désirent, à les inclure dans le cadre de la IV^e Internationale comme organisations *sympathisantes*, c'est-à-dire avec voix consultative.

Vous soulignez le fait que nous n'avons pas encore fait d'analyse théorique du dernier stade de l'impérialisme, etc. Mais

si c'est un argument contre la « proclamation » de la IV^e Internationale, il vaut aussi contre l'existence de partis nationaux. Deux critères, de nouveau ! Pourtant la IV^e Internationale dans son ensemble est sans aucun doute bien mieux équipée théoriquement et beaucoup plus assurée contre les oscillations qu'aucune de ses sections nationales prise séparément.

Le rapport entre la théorie et la pratique a un caractère non unilatéral, mais bilatéral, c'est-à-dire dialectique. Nous sommes suffisamment équipés sur le plan théorique pour agir ; en tout cas, mieux qu'aucune autre organisation. Notre action va faire avancer notre travail théorique, apparaître et attirer de nouveaux théoriciens, etc. La IV^e Internationale ne sortira pas de nos mains tout achevée comme Minerve est sortie de la tête de Jupiter. Elle grandira et se développera dans la théorie comme dans l'action.

Laissez-moi vous rappeler que la Ligue des communistes a été fondée par Marx et Engels avant qu'ils aient écrit le *Manifeste communiste*. Que la 1^{re} Internationale a été fondée avant qu'ait été publié le premier volume du *Capital*, la II^e Internationale avant l'ensemble des volumes du *Capital*. La III^e Internationale a existé, pendant sa meilleure période, sans programme achevé, etc.

Le processus historique n'attend pas une recherche marxiste « finale », « achevée », « exhaustive ». Nous devons prendre une position marxiste sur la révolution espagnole sans attendre des études marxistes sur l'Espagne. La guerre va exiger de nous des réponses sans s'occuper de savoir si nos théoriciens auront ou non publié un, deux ou trois volumes de travaux de recherches. Exactement comme la guerre ne peut être repoussée jusqu'à la découverte de l'arme absolue, de même, la révolution et la IV^e Internationale ne peuvent être reportées jusqu'à l'apparition du travail théorique le plus parfait. La théorie est très importante. Mais le fétichisme pédantesque de la théorie ne vaut rien.

Le paradoxe réside dans le fait que ceux qui se nomment eux-mêmes « pour » la IV^e Internationale mènent en réalité une lutte toujours plus acharnée *contre* la IV^e Internationale. C'est très clair à travers l'exemple de Sneevliet. Il est « pour » le P.O.U.M. et « pour » le bureau de Londres, et, afin de préserver l'équilibre, en plus, il est « pour » la IV^e Internationale. Nous n'avons aucun besoin d'une telle confusion. La politique de Sneevliet ne fait que compromettre la IV^e Internationale, aussi bien en Hollande qu'internationalement. En Espagne, la politique de Sneevliet a revêtu la forme d'un travail direct

de briseurs de grève, au moment le plus critique. Et tout cela couvert par le petit mot « pour » ! La politique de Vereeken n'est que 51 % de celle de Sneevliet. Ce n'est guère différent avec Maslow³. Tous sont « pour ». En réalité, tous luttent contre les principes fondamentaux de la IV^e Internationale, jetant à droite et à gauche des coups d'œil furtifs à la recherche d'alliés qui puissent les aider à jeter ces principes par-dessus bord. Nous ne pouvons absolument pas le permettre. Il nous faut consacrer la plus grande attention à tous les groupements ouvriers, vacillants et insuffisamment mûrs, qui se développent dans notre direction. Mais nous ne pouvons faire des concessions de principes aux dirigeants sectaires-centristes qui ne veulent reconnaître ni notre organisation internationale ni notre discipline.

« Cela signifie que vous voulez une Internationale monolithique », va dire quelqu'un, pris d'une sainte terreur. Non, cela moins que tout, et je répondrai calmement à ce soupçon. Toute l'histoire de la IV^e Internationale et de ses sections montre une lutte constante, ininterrompue et libre entre idées et tendances. Mais, ainsi que notre expérience l'atteste, cette lutte n'a un caractère sain que quand ceux qui y prennent part se considèrent comme membres d'une seule et même organisation nationale et internationale, avec son programme et ses statuts. Nous pouvons par ailleurs mener en camarades une discussion avec des groupes extérieurs à notre organisation. Mais — et l'expérience avec Sneevliet et Vereeken le démontre — la discussion revêt inévitablement un caractère empoisonné dès que certains dirigeants ont un pied dans notre organisation et l'autre dehors. Permettre le développement d'un tel régime serait suicidaire.

C'est en fonction de toutes ces considérations que je suis entièrement pour que nous nous appelions nous-mêmes comme nous appellent nos ennemis de classe et les travailleurs, c'est-à-dire *la IV^e Internationale* !

3. Le groupe Die Internationale de Ruth Fischer et A. Maslow avait rompu avec le S.I. au début de 1936 ; il continuait à mettre en avant le mot d'ordre de « construction de la IV^e Internationale » de façon propagandiste.

[LA STÉNO DE BRUNN]¹

(31 mai 1938)

Cher Camarade,

Je vous envoie la réponse à propos de la IV^e Internationale en langue russe. Cette réponse, tout à fait impersonnelle, est destinée à *tous* les camarades. Prière de la traduire en tchèque et de la diffuser.

Reçu la brochure de F. Jerábek². Bravo !

Je crains que le camarade Im³ ne soit pas sténographe. Et cela est pour moi *l'essentiel*, c'est même en fait *la seule question*. Ce n'est pas d'un secrétaire au sens général que j'ai besoin.

Je crois que la jeune fille de Brünn conviendrait bien mieux, au cas où elle saurait vraiment bien prendre en sténo. Est-elle prête à venir ici immédiatement ? Et avec quelle motivation, en fait ? A quelles conditions ? Si B[urian]⁴ et vous (après avoir vérifié personnellement la chose), êtes d'avis que la jeune fille est digne de confiance, je vous prie de me télégraphier si possible sur l'heure : Trotsky, México, digne de confiance.

Avec mon meilleur salut.

P.-S. Je vous prie de transmettre la lettre ci-jointe au cam[arade] Im.

1. Lettre à Kopp (8168) traduite de l'allemand, avec la permission de la Houghton Library. Datée du 31 mai, elle a été dactylographiée le 1^{er} juin.

2. Ferdinand Jerábek, un ouvrier de Prague, était membre de l'Opposition de gauche depuis 1929. Nous n'avons pu découvrir de quelle brochure il s'agissait.

3. Im. désigne Im[manuel] Mejsnár, dit *Ždich* (né en 1903), un ingénieur qui avait milité au parti communiste en Allemagne, en Tchécoslovaquie puis en Pologne où il avait rejoint l'opposition dans le P.C.F. Plusieurs fois arrêté, il s'était réfugié en Tchécoslovaquie et avait été recruté par Kopp qui le proposait comme secrétaire à Trotsky.

4. Vladislav Burian (né en 1901), militant socialiste en 1917, avait été, à Brno, l'un des premiers communistes de Tchécoslovaquie ; réfugié en U.R.S.S. à la suite d'une condamnation, il y avait rejoint l'Opposition de gauche. Il avait traduit *La Révolution trahie* en tchèque.

DISCUSSION SUR LE LABOR PARTY¹ (31 mai 1938)

— *Dans les rangs de notre parti, la question qui semble la plus discutée en rapport avec l'adoption du programme de revendications transitoires est cette affaire d'un Labor Party aux Etats-Unis. Quelques camarades maintiennent qu'il n'est pas juste de défendre la création d'un Labor Party ; ils soutiennent que rien ne prouve qu'il existe un sentiment largement répandu en faveur d'un tel parti, que, si un parti semblable était en cours de formation ou même s'il y avait une aspiration générale à le créer, nous aurions alors à l'aborder avec un programme susceptible de donner à ce mouvement un contenu révolutionnaire, mais, qu'en l'absence de tels facteurs objectifs, cette partie de nos thèses est opportuniste. Pouvez-vous éclairer un peu plus ce point ?*

— Je crois que nous devons nous souvenir des faits les plus élémentaires de l'histoire du développement du mouvement ouvrier en général et des syndicats en particulier. A cet égard, il existe différents types de développement de la classe ouvrière dans différents pays. Chacun a connu une forme spécifique de développement, mais nous pouvons faire une classification générale.

En Allemagne, en Autriche et en Russie particulièrement, le mouvement ouvrier a commencé en tant que mouvement politique, en tant que parti. C'était le premier pas. La social-démocratie, dans sa première phase, espérait que la reconstruction socialiste de la société était proche, mais il se trouve que le capitalisme était suffisamment fort pour durer encore. Il y a eu une longue période de prospérité et la social-démocratie a été obligée d'organiser des syndicats. Dans ces pays, l'Allemagne,

1. Compte rendu sténographique d'une discussion avec des militants du S.W.P. — nous ne savons s'il s'agit des gardes ou de visiteurs — (T. 4353), traduit de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

l'Autriche, la Russie surtout, les syndicats étaient inconnus, ils ont été commencés, construits et dirigés par un parti politique, le parti social-démocrate.

C'est un type de développement différent qui apparaît dans les pays latins, en France et surtout en Espagne. Là, le mouvement des partis et le mouvement syndical sont presque indépendants l'un de l'autre et se rangent sous des drapeaux différents, et même, dans une certaine mesure, opposés. Le parti est une machine parlementaire. Les syndicats sont jusqu'à un certain point en France — et plus encore en Espagne — sous la direction des anarchistes.

Le troisième type est donné par la Grande-Bretagne, les Etats-Unis et, plus ou moins, les dominions. L'Angleterre est le pays classique des syndicats, des trade-unions. On a commencé à les construire à la fin du XVIII^e siècle, avant la révolution française et pendant la prétendue révolution industrielle (aux Etats-Unis pendant la période de développement du système des manufactures). En Angleterre, la classe ouvrière n'avait pas que son parti indépendant à elle. Les trade-unions étaient les organisations de la classe ouvrière en principe, en réalité celles de l'aristocratie ouvrière des couches supérieures. Il existait en Angleterre un prolétariat aristocratique, au moins ses couches supérieures, parce que la bourgeoisie britannique, qui jouissait du contrôle et presque du monopole du marché mondial, pouvait abandonner une petite partie de ses richesses à la classe ouvrière et lui faire absorber ainsi une fraction du revenu national. Les trade-unions pouvaient arracher cela aussi à la bourgeoisie. Ce n'est qu'au bout d'un siècle que les trade-unions ont commencé à construire leur parti politique. C'est tout à fait l'inverse de l'Allemagne ou de l'Autriche. Là-bas, c'était le parti qui avait éveillé la classe ouvrière et construit les syndicats. En Angleterre, ce sont les syndicats qui, après des siècles d'existence et de lutte, ont été obligés de construire un parti politique.

Quelles étaient les raisons de ce changement ? Il était dû au complet déclin du capitalisme anglais qui commençait à devenir très grave. Le parti anglais n'est vieux que de deux décennies puisqu'il n'a commencé à émerger réellement qu'après la Première Guerre mondiale. Pourquoi ce changement ? Il est bien connu qu'il est lié à la fin du monopole britannique sur le marché mondial. Cela a commencé dans les années 1880 avec la concurrence de l'Allemagne et des Etats-Unis. La bourgeoisie a perdu sa capacité de donner une position privilégiée aux couches dirigeantes du prolétariat. Les trade-unions ont perdu la possibi-

lité d'améliorer la situation des ouvriers et ont été poussés sur la voie de l'action politique parce que l'action politique est la généralisation de l'action économique. L'action politique généralise les besoins des ouvriers et les tourne dans la direction, non de fractions de la bourgeoisie, mais de la bourgeoisie dans son ensemble, organisée dans l'Etat.

Actuellement, aux Etats-Unis, on peut dire que les traits qui ont caractérisé le développement anglais se présentent sous une forme encore plus concentrée dans une période plus courte, parce que toute l'histoire des Etats-Unis est plus courte. Pratiquement, le début du développement des syndicats aux Etats-Unis remonte au lendemain de la guerre civile². Mais ces syndicats étaient très arriérés en comparaison de ceux de la Grande-Bretagne. C'étaient dans une large mesure des syndicats mixtes d'employeurs et d'employés, pas des syndicats combattants, militants. Ils étaient particularistes et avaient de faibles effectifs. Ils reposaient sur la base du métier, non sur celle de l'industrie et ce n'est qu'au cours des deux dernières années qu'on a vu se développer aux Etats-Unis d'authentiques syndicats. Ce mouvement nouveau, c'est le C.I.O.

Quelle est la raison de l'apparition du C.I.O. ? C'est le déclin de l'impérialisme américain. En Grande-Bretagne, le début du déclin du système capitaliste a obligé les syndicats existants à s'unir dans un parti politique. Aux Etats-Unis, le même phénomène — le début du déclin — n'a produit que les syndicats d'industrie, mais ces derniers ne sont apparus sur la scène que juste à temps pour être confrontés à un chapitre nouveau du déclin du capitalisme ou, plus exactement, on peut dire que la première crise de 1929-1933 a donné l'élan et s'est achevée dans l'organisation du C.I.O. Mais, à peine organisé, le C.I.O. se trouve confronté à la seconde crise, 1937-1938, qui se poursuit et s'approfondit.

Qu'est-ce que cela veut dire ? C'est qu'il s'est écoulé beaucoup de temps aux Etats-Unis avant l'organisation de nouveaux syndicats, mais, maintenant qu'il existe de vrais syndicats, ils doivent connaître la même évolution que les syndicats anglais. C'est-à-dire que, sur la base du capitalisme déclinant, ils sont contraints de se tourner vers l'action politique. Je crois que, dans toute cette affaire, c'est là le fait le plus important.

2. C'est à cette époque que William H. Sylvis tenta de créer la première organisation syndicale à l'échelle nationale.

LÉON TROTSKY

La question est : « Il n'existe aucune preuve d'une aspiration générale à un tel parti. » Souvenez-vous que quand nous avons discuté de cette question avec d'autres camarades, il y avait là-dessus des divergences³. Je ne peux pas apprécier s'il existe ou non une aspiration à un Labor Party, parce que je n'ai ni observations ni remarques personnelles, mais il ne me semble pas que la mesure dans laquelle les dirigeants ou la base des syndicats sont disposés ou sont enclins à former un tel parti soit une question décisive. Il est très difficile d'établir une information exacte. Nous n'avons pas d'appareil pour faire un référendum. Nous ne pouvons mesurer l'état d'esprit que dans l'action, si le mot d'ordre est mis à l'ordre du jour. Mais ce qu'on peut dire, c'est que la situation objective est absolument déterminante. Les syndicats, en tant que syndicats, ne peuvent avoir d'action que défensive, perdent des membres au fur et à mesure que la crise s'aggrave et multiplie les chômeurs. Leur trésorerie ne cesse de s'appauvrir tandis que les tâches se multiplient, qu'il faut effectuer avec des moyens toujours moindres. C'est un fait que l'on ne peut pas changer. La bureaucratie syndicale est de plus en plus désorientée, la base de plus en plus mécontente, et ce mécontentement grandit d'autant plus qu'ils avaient placé d'immenses espoirs dans le C.I.O. et particulièrement en fonction de son développement sans précédent — en deux ou trois ans, 4 millions d'hommes tout neufs sur le champ de bataille, confrontés à des obstacles objectifs que les syndicats ne peuvent pas écarter. Dans cette situation, nous devons fournir une réponse. Si les dirigeants syndicaux ne sont pas prêts à l'action politique, nous pouvons leur demander d'élaborer une nouvelle orientation politique. S'ils refusent, il faut les dénoncer. Telle est la situation objective.

Je dis à ce propos ce que j'ai déjà dit de l'ensemble du programme de revendications de transition. Le problème n'est pas l'état d'esprit des masses, mais la situation objective, et notre travail est de mettre le matériel arriéré des masses en face de tâches qui sont déterminées par les faits objectifs et non par leur psychologie. Il en est de même pour la question particulière du Labor Party. Si la lutte de classes n'est pas écrasée, si elle ne laisse pas la place à la démoralisation, alors le mouvement trouvera un canal nouveau, et ce canal sera politique. C'est l'argument fondamental en faveur de ce mot d'ordre.

Nous affirmons que le marxisme est le socialisme scientifi-

3. Cf. les interventions de Cannon et Shachtman pp. 45-62.

que. Que signifie réellement « socialisme scientifique » ? Cela signifie que le parti qui représente cette science sociale a comme point de départ, comme pour toute science, non les désirs subjectifs, les tendances ou l'état des esprits, mais les faits objectifs, la situation matérielle des différentes classes et leurs rapports entre elle. Ce n'est que par cette méthode que l'on peut établir des revendications qui correspondent à la situation objective, et ce n'est qu'ensuite que nous adapterons ces revendications et ces mots d'ordre à l'état d'esprit donné des masses. Mais, commencer par l'état d'esprit comme un fait fondamental serait une politique, non scientifique mais conjoncturelle, démagogique et aventuriste.

On peut nous demander pourquoi nous n'avons pas prévu ces développements il y a cinq ans, six ou sept ans ? Pourquoi, au cours de la dernière période, avons-nous dit que nous ne voulions pas lutter pour ce mot d'ordre d'un Labor Party ? L'explication en est très simple. Nous sommes absolument certains, nous, marxistes, initiateurs du mouvement américain pour la IV^e Internationale, que le capitalisme mondial est entré dans sa phase de déclin. C'est la période où la classe ouvrière est éduquée objectivement et avance subjectivement, préparant la révolution sociale. La direction était identique aux Etats-Unis, mais cette question de la direction ne suffit pas. L'autre est celle du rythme de son développement et, à cet égard, étant donné la puissance du capitalisme américain, quelques-uns d'entre nous, et moi-même au premier chef, nous sommes imaginés que la capacité du capitalisme américain à résister à ses contradictions internes destructrices serait plus grande et que, pour une certaine période, le capitalisme américain pourrait utiliser le déclin du capitalisme européen pour s'assurer une période de prospérité avant son propre déclin. Pour combien de temps ? Dix ou trente ans, pouvait-on dire ? En tout cas, moi, personnellement, je n'ai pas vu que cette crise aiguë, ou bien ces séries de crises, allaient commencer dans la période suivante et n'allaient pas cesser de s'aggraver. C'est pourquoi, il y a huit ans, quand j'ai discuté cette question avec les camarades américains, j'ai été très prudent. J'ai été très prudent dans mon pronostic. Mon opinion était que nous ne pouvions prévoir à quel moment les syndicats américains entreraient dans la période où ils seraient obligés de s'engager dans l'action politique. Si cette période critique commençait dans dix ou quinze ans, alors, nous, l'organisation révolutionnaire, nous pouvions devenir une grande force, influençant directement les syndicats et en devenir la force dirigeante. C'est pourquoi il

aurait été parfaitement pédant, abstrait, artificiel, de proclamer en 1930 la nécessité d'un Labor Party. Et ce mot d'ordre abstrait aurait constitué un handicap pour notre propre parti. Cela se passait au début de la crise précédente. Mais de là à penser que cette période serait suivie d'une nouvelle crise, plus grave encore, avec une influence cinq à dix fois plus profonde parce que c'était une répétition !

Nous avons maintenant à porter une appréciation, non pas à partir de notre pronostic d'hier, mais à partir de la situation d'aujourd'hui. Le capitalisme américain est très fort, mais ses contradictions sont plus fortes que le capitalisme lui-même. Le rythme du développement s'est produit sur un rythme américain et cela a créé une situation nouvelle pour les nouveaux syndicats et pour le C.I.O., bien plus que pour l'A.F.L. Dans cette situation, c'est pire pour le C.I.O. que pour l'A.F.L., parce que l'A.F.L. est plus capable de résister, du fait de sa base aristocratique. Il nous faut changer tout notre programme, parce que la situation objective est totalement différente de notre vieux pronostic.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Que nous sommes certains que la classe ouvrière, les syndicats, vont adhérer au mot d'ordre du Labor Party ? Non, nous ne sommes pas certains que les travailleurs adhéreront à ce mot d'ordre. Quand nous entamons un combat, nous ne sommes pas certains de vaincre. Nous pouvons seulement dire que notre mot d'ordre correspond à la situation objective, que les meilleurs éléments le comprendront et que les plus arriérés, qui ne le comprendront pas, se discréditeront.

A Minneapolis, on ne peut pas dire aux syndicats d'adhérer au Socialist Workers Party. Ce serait une plaisanterie, même à Minneapolis⁴. Pourquoi ? Parce que le déclin du capitalisme se déroule dix — cent — fois plus vite que le développement de notre parti. C'est une nouvelle contradiction. La nécessité d'un parti politique des travailleurs est donnée par les conditions objectives, mais notre parti est trop petit, manque d'autorité pour organiser les travailleurs dans ses propres rangs. C'est pourquoi nous disons aux ouvriers, aux masses : « Il vous faut un parti. » Mais nous ne pouvons pas leur dire immédiatement de rejoindre notre parti. Dans un meeting de masse, cinq cents

4. Depuis la grève de 1934, Minneapolis était devenu un des bastions des trotskystes qui continuaient à contrôler le célèbre *Local 574* des Teamsters de l'A.F.L.

seraient d'accord sur la nécessité d'un Labor Party, mais cinq seulement le seraient pour adhérer au nôtre, ce qui montre que le mot d'ordre d'un Labor Party est un mot d'ordre d'agitation. Le second est pour l'avant-garde.

Faut-il utiliser les deux mots d'ordre ou un seul ? Je dis : les deux. Le premier, un Labor Party indépendant, prépare l'arène pour notre part. Il aide les ouvriers et les prépare à avancer, ouvre la voie à notre parti. Tel est le sens de ce mot d'ordre. Nous disons que nous ne nous satisferons pas de ce mot d'ordre abstrait qui, même aujourd'hui, n'est pourtant pas aussi abstrait qu'il y a dix ans, parce que la situation objective est différente. Il n'est pas assez concret. Il nous faut montrer aux ouvriers ce que devrait être ce parti : un parti indépendant, pas pour Roosevelt ou LaFollette, une machine pour les travailleurs eux-mêmes. C'est pourquoi, sur le terrain électoral, nous devons avoir nos propres candidats. Nous pourrions alors proposer nos mots d'ordre de transition, l'un après l'autre. C'est pourquoi je ne vois aucune raison de ne pas adopter ce mot d'ordre. Je ne vois qu'une raison psychologique. Nos camarades, dans leur combat contre les lovestonistes, voulaient leur parti à eux, pas un parti abstrait. Et maintenant, c'est désagréable. Naturellement, les stalinien diront que nous sommes fascistes, etc. Mais ce n'est pas une question de principe, c'est une question tactique. Pour Lovestone, nous aurons l'air de perdre la face devant les lovestonistes, mais ce n'est rien. Nous ne nous orientons pas en fonction de Lovestone, mais en fonction des besoins de la classe ouvrière. Je crois que, même du point de vue de notre concurrence avec les lovestonistes, il y a un côté positif et un côté négatif. Dans une rencontre avec un lovestoniste, j'expliquerais ce qu'était notre position et pourquoi nous avons changé. « A cette époque, vous, lovestonistes, vous nous attaquiez. Bien. Maintenant, sur cette question, si importante pour vous, nous avons changé d'attitude. Alors, qu'est-ce que vous avez contre la IV^e Internationale ? ». Je suis sûr que, de cette façon, nous préparons une scission chez les lovestonistes. Et sous cet angle, je ne vois aucun obstacle.

Avant de conclure, une correction dans la formulation de la question. La proposition pour un Labor Party ne fait pas partie du programme des revendications de transition, elle constitue une motion particulière.

— *Dans un syndicat, défend-on un Labor Party, vote-t-on pour ?*

— Pourquoi pas ? Dans le cas d'un syndicat, quand la

question est posée, je prends la parole et je dis que la nécessité d'un Labor Party est totalement prouvée par tous les événements. Il est démontré que l'action économique ne suffit pas. Nous avons besoin de l'action politique. Dans un syndicat, je dirais que ce qui compte, c'est le contenu du Labor Party, et c'est pourquoi je me réserve de prendre la parole sur son programme, mais je voterai pour.

— *Les travailleurs semblent totalement apathiques à l'égard d'un Labor Party. Leurs dirigeants ne font rien et les staliniens sont pour Roosevelt.*

— Mais c'est caractéristique d'une période donnée où il n'existait pas de programme. Où ils ne voyaient pas la nouvelle route. Il faut absolument surmonter cette apathie. Il faut absolument leur donner un mot d'ordre nouveau.

— *Quelques camarades ont réuni des chiffres qui tendent à démontrer que le mouvement pour un Labor Party est aujourd'hui en déclin chez les travailleurs.*

— Il y a une ligne prédominante et aussi des oscillations mineures comme, par exemple, l'état d'esprit dans le C.I.O. D'abord, de la combativité. Maintenant, en pleine crise, le C.I.O. apparaît mille fois plus dangereux aux capitalistes qu'auparavant, mais ses dirigeants ont peur de rompre avec Roosevelt. Les masses attendent. Elles sont désorientées, le chômage grandit. On peut prouver que cette aspiration a décliné depuis un an. Peut-être faut-il ajouter à cela l'influence des staliniens, mais ce n'est qu'une oscillation secondaire et c'est très dangereux pour nous de nous fonder sur des oscillations secondaires, alors que le mouvement va, à bref délai, devenir plus impérieux et que cette nécessité objective trouvera son expression subjective dans la tête des ouvriers, surtout si nous les y aidons. Le parti est un instrument historique pour aider les travailleurs.

— *Quelques militants de chez nous, qui viennent du parti socialiste, se plaignent qu'à l'époque ils étaient pour un Labor Party et que les discussions avec les trotskystes les ont convaincus qu'ils avaient tort. Et maintenant ils doivent de nouveau changer d'avis.*

— Oui, c'est une question pédagogique, mais c'est une bonne école pour les camarades. Maintenant, ils peuvent, mieux qu'avant, saisir le caractère dialectique du développement.

PRINCIPAUX OUVRAGES ET ARTICLES CITÉS OU CONSULTÉS POUR CE VOLUME

- AARON, Daniel. — *Writers on the Left*. — New York, Oxford U.P. (2^e éd.) 1977. — 460 p.
- ABOSCH, Heinz. — *Trotzki-Chronik. Daten zu Leben und Werk* (Zusammengestellt von). — Munich, Carl Hanser Verlag, 1963 — 156 p.
- ALEXANDER, Robert. — *Trotskyism in Latin America*. — Stanford, Hoover I.P., 1973. — 304 p.
- ALLES, Wolfgang. — *Zur Politik und Geschichte der deutschen Trotzkisten ab 1930*. — Thèse, Université de Mannheim, 1978. — 296 p.
- ANGUIANO, Arturo, PACHECO Guadalupe, VIZCAINO Rogelio, *Cárdenas y la Izquierda mexicana* (Juan Pablos, México, 1975, 390 p.)
- ANTONOV-OVSEYENKO, Anton. — *The Time of Stalin. Portrait of a Tyranny*. — New York, Harper & Row, 1981. — 376 p.
- ARCHER, John « Grande-Bretagne : l'entrisme et le Labour Party ». *Cahiers Léon Trotsky* n° 16, 1983, 24 p.
- BROCKWAY, Archibald Fenner. — *Inside the Left. Thirty Years of platforms, press, prison and Parliament*. — London, Allen & Unwin, 1942. — 352 p.
- BROUÉ, Pierre. — *Le Parti Bolchevique, Histoire du P.C. de l'U.R.S.S.* — Paris, Minuit, 1963. — 608 p.
— *Les Procès de Moscou*. — Paris, Julliard « archivea », 1962. — 302 p.
— *La Révolution espagnole 1931-1939*. — Paris, Flammarion « Questions d'histoire », 1973. — 190 p.
— « Quelques proches collaborateurs de Trotsky », *Cahiers Léon Trotsky* n° 1, 1970. — 24 p.
— « Trotsky et le Bloc des oppositions en 1932 », *Cahiers Léon Trotsky* n° 5, 1980. — 32 p.
— « Les Trotskystes en Union soviétique (1929-1938) », *Cahiers Léon Trotsky* n° 6, 1980. — 60 p.
— *L'assassinat de Trotsky*. — Bruxelles, Complexe (Mémoire du siècle), 1980. — 192 p.
— « La mission de Wolf en Espagne », *Cahiers Léon Trotsky* n° 10, 1982. — 8 p.
— « Le Mouvement trotskyste en Amérique latine », *Cahiers Léon Trotsky* n° 11, 1982. — 17 p.
— « Ljova : le fiston », *Cahiers Léon Trotsky* n° 13, 1982. — 30 p.
— « Chen Duxiu et la IV^e Internationale », 1938-1942. *Cahiers Léon Trotsky* n° 15, — 12 p.

LÉON TROTSKY

- « Les Jeunesses socialistes de Santiago Carrillo, 1934-1936 »
Cahiers Léon Trotsky, n° 16, — 36 p.
- BROUË, Pierre et TÉMIME, Emile. — *La Révolution et la Guerre d'Espagne*. Paris, Minuit, 1961. — 542 p.
- CANNON, James Patrick. — *History of American Trotskyism. Reports of a participant*. — New York, Pioneer Publishers, 1944. — 268 p.
- CAVIGNAC, Jean. — « Les Trotskystes espagnols dans la tourmente », *Cahiers Léon Trotsky* n° 10, — 7 p.
- CILIGA, Ante. — *Dix Ans au pays du mensonge déconcertant*. — Paris, Champ Libre, 1977. — 564 p.
- CORVISIERI, Silvio. — *Trotsky e il comunismo italiano*. — Roma, Samona e Savelli, 1969. — 360 p.
- CRAIPEAU, Yvan. — *Le Mouvement trotskyste en France*. — Paris, Syros, 1972. — 288 p.
- DE BEULE, Nadya. — *Het Belgisch Trotskisme. De Geschiedenis van een groep oppositionnelle Kommunisten 1925-1940*. Jan Dhondt-Sichting (Masereelfonds), 1980. — 276 p.
- DENIS, Serge. — *Le mouvement ouvrier américain et l'action politique 1929-1938*. — 3 vol. Thèse Université de Grenoble, 1981. — 1 267 p.
- DEUTSCHER, Isaac. — *Trotsky*, t. 3, *Le Prophète hors la loi (L'Exil)*. — Paris, Julliard (Temps modernes) 1965. — 704 p.
- DOWSE, Robert. — *Left in the Centre. The Independent Labour Party 1893-1940*. — London, Longmans, 1966. — 232 p.
- DRECHSLER, Hanno. — *Die Sozialistische Arbeiterpartei Deutschlands (S.A.P.D.). Ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung am Ende der Weimarer Republik*. — Meisenheim/Glan, A. Hain, 1965. — 406 p.
- DREYFUS, Michel. — *Bureau de Londres ou IV^e Internationale? Socialistes de gauche et trotskystes en Europe (1933-1940)*, Thèse 3^e cycle, Université de Nanterre, Paris-X, 1978. — 418 p.
- FATHEREE, Ben H. — *Trotskyism in Spain (1931-1937)*. — Thèse Ph. D. Ann Arbor, 1978. — 258 p.
- FRANK, Pierre. — *Histoire de l'Internationale communiste*. — 2 vol. Paris, La Brèche, 1981. — 942 p.
- GUÉRIN, Daniel. — *Front populaire, révolution manquée. Témoignage militant*. — Paris, Maspero, 1970. — 316 p.
- HEIJENOORT, Jean van. — *De Prinkipo à Coyoacán. Sept ans auprès de Léon Trotsky*. — Paris, Maurice Nadeau, Lettres Nouvelles, 1978. — 240 p.
- HÉMERY, Daniel, *Révolutionnaires vietnamiens et pouvoir colonial en Indochine*, Maspero 1975, 526 p.
- JOUBERT, Jean-Paul. — *Révolutionnaires de la S.F.I.O. Marceau Pivert et le pivertisme*. — Paris, Presses de la F.N.S.P., 1977. — 296 p.
- KASTRITIS, Kostas. — *Istoria tou Mpolebismou trotskysmou sièn Ellada* — s.l., s.d., Ekdoseis « Ergatikès Protoporeias ». — 160 p.
- KELLER, Fritz — *Gegen den Strom. Fraktionskämpfe in der K.P.O. Trotskisten und andere Gruppen 1919-1945*. — Wien, Europa Verlag, 1978. — 306 p.
- LAZITCH, Branko (avec la collaboration de Milorad Drachkovitch). — *Biographical Dictionary of the Comintern*. — Stanford, Hoover I.P., 1973. — 458 p.

- LEGEIN, Catherine, *Le Parti Socialiste Révolutionnaire (le mouvement trotskyste en Belgique de 1936 à 1939)*. Université catholique de Louvain, 1982, 400 pages.
- MEDVEDEV, Roy. — *Let History Judge*. — London, Macmillan, 1972. — 566 p.
- MENDEL, Hersh, *Mémoires d'un Révolutionnaire juif*, 1^{re} éd. 1959, traduit du Yiddish, Grenoble, P.U.G., 1982.
- MYERS, Constance Ashton. — *The Prophet's Army. Trotskyists in America*. — Westport (Conn), Greenwood Press, 1977. — 282 p.
- PERTHUS, Max (P.P. van't Hart). — *Henk Sneevliet. Revolutionair-Socialist in Europa en Azië*. — Nimègue, Sun, 1976. — 512 p.
- POOLE, Thomas R. — « Counter-Trial » : *Leon Trotsky on the Soviet purge trial*. — Thèse Université du Massachusetts, 1974, 2 vol. Ann Arbor. — 714 p.
- PRAGER, Rodolphe (édité par) — *Les Congrès de la Quatrième Internationale*, vol. 1, *Naissance de la IV^e Internationale (1930-1940)*. — Paris, La Brèche, 1978. — 448 p.
- PREIS, Art. — *Twenty Years of the C.I.O. — Labor's Giant Step*. — New York, Pathfinder, 1972. — 538 p.
- RABAUT, Jean. — *Tout est possible ! Les gauchistes français (1929-1944)*. — Paris, Denoël-Gonthier, 1974. — 216 p.
- RETZLAW, Karl. — *Spartakus. Aufstieg und Niedergang. Erinnerungen eines Parteiarbeiters*. — Frankfurt/Main, Neue Kritik, 1971. — 500 p.
- REVOL, René. — « Procès de Moscou en Espagne », *Cahiers Léon Trotsky* n° 3, 1979. — 18 p.
- ROCHE, Gérard. — « Défense et contre-enquête en France », *Cahiers Léon Trotsky* n° 3, 1979. — 47 p.
- ROGER, Michel. — *Histoire de la Fraction de gauche italienne en émigration (1925-1940)*, Thèse 3^e cycle E.H.S.S., 1981. — 421 p.
- ROSENTHAL, Gérard. — *Avocat de Trotsky*. — Paris, Laffont, 1976. — 350 p.
- SERGE, Victor. — *Vie et Mort de Léon Trotsky*, vol. 2. — Paris, Maspero, 1973. — 150 p.
- SERGE, Victor et TROTSKY, Léon. — *La Lutte contre le Stalinisme*, textes de 1936-1939 présentés par Michel Dreyfus. — Paris, Maspero, 1977. — 272 p.
- SERGE, Victor. — *Mémoires d'un révolutionnaire 1901-1941*. — Paris, Seuil, 1978. — 444 p.
- SINCLAIR, Louis. — *Leon Trotsky : a Bibliography*. — Stanford, Hoover I.P., 1972. — 1 092 p.
- SINCLAIR, Louis. — *Leon Trotsky : a Bibliography*, abridged, amended and supplemented by L.S. — L. Sinclair, 1978. — 724 p.
- STINAS A. — *Anamnisiss. (Soixante ans sous le drapeau de la révolution socialiste)*. 2 vol., 1977 & 1978. — 256 & 268 p.
- STOBNICER, Maurice. *Le Mouvement trotskyste allemand sous la république de Weimar*. — Université de Paris VIII. 1980. — 357 p.
- THALMANN, Clara & Pavel — *Combats pour la Liberté. Moscou-Madrid. Paris* — Quimperlé. La Digitale. 1983. — 355 p.
- TICHELMAN, Fritjof. — *Henk Sneevliet, 1888-1942, een politieke biografie*. — Amsterdam, van Gennep, 1974. — 136 p.
- TJADEN, Karl Hermann. — *Struktur und Funktion der « K.P.D.-*

LÉON TROTSKY

- Opposition* », (K.P.O.). *Eine Organisations soziologische Untersuchung zur « Rechts »-Opposition im Deutschen Kommunismus zur Zeit der Weimarer Republik.* — Meisenheim/Glan, A. Hain, 1964. — 692 p.
- TROTSKY, Léon. — *Le Mouvement communiste en France (1919-1939).* Textes présentés et annotés par Pierre Broué. — Paris, Ed. de Minuit, 1967. — 724 p.
- *La Révolution espagnole 1930-1940* (textes présentés et annotés par Pierre Broué). — Paris, Ed. de Minuit, 1975. — 791 p.
- *Writings 1936-1937 et 1937-1938* (édité par Naomi Allen et George Breitman). — New York. Pathfinder, 1978. — 572 p.
- *Writings. Supplement (1934-1940)* (édité par George Breitman). — New York, Pathfinder, 1979. — 982 p.
- *Leon Trotsky on China* (édité par Les Evans et Russell Block). — New York, Pathfinder, 1974. — 688 p.
- USTVEDT, Yngvar. — *Verdensrevolusjonen på Hønefoss. En Beretning om Leo Trotskij's opphold i Norge.* — Oslo, Gyldendal, Norsk Fordag, 1974. — 248 p.
- VENKATARAMANI, M.S. — « Leon Trotsky's Adventure in American Radical Politics 1935-7 », *International Review of Social History* n° 1, 1964, Amsterdam. — 46 p.
- VEREEKEN, Georges. — *La Guépéou dans le mouvement trotskyste.* — Paris, La Pensée universelle, 1975. — 380 p.
- VOGELSANGER, David. — *Der Trotskismus in der Schweiz (1930-1942)*, Université Zürich, 1979. — 190 p.
- WALD, Alan. — *James T. Farrell. The Revolutionary Socialist Years.* — New York, New York U.P., 1978. — 190 p.
- « La Commission Dewey : quarante ans après », *Cahiers Léon Trotsky* n° 3, 1979. — 18 p.
- « Revolutionary Intellectuals ; *Partisan Review* in the 1930s », *Occident* (Berkeley) 1974. — 14 p.
- « Herbert Solow : Portrait of a New York intellectual » *Prospects* n° 3, 1977. — 23 p.
- *The Revolutionary Imagination. The Poetry and Politics of John Wheelwright and Sherry Mangan*, University of North Carolina Press, 1983. — 288 p.
- WEBER, Hermann. — *Die Wandlung des deutschen Kommunismus.* — Frankfurt/Main, Europäische Verlagsanstalt, 1969. — 466 & 228 p.
- ZELLER, Fred. — *Trois points, c'est tout.* Paris, Laffont, 1976. — 316 p.

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

Cet index renvoie aux noms des personnes citées, mais pas aux noms des historiens non contemporains de Trotsky ou aux personnages de romans ou pièces de théâtre. Les numéros en *italique* renvoient à l'appareil critique, chronologie, introduction et notes, les autres au texte de Trotsky. Les numéros suivis d'un astérisque * renvoient aux pages où sont données des indications biographiques. Nous avons délibérément renoncé à renvoyer de façon systématique soit au nom soit au pseudonyme renvoyant seulement à celui des deux qui est le plus connu en général ou le plus employé dans le volume. Enfin, nous avons renvoyé à des personnes qui ne sont pas nommées, mais sont identifiables (p. ex., pour « mon fils », on a renvoyé à Sedov, pour « ma femme » à N. I. Sedova, etc.).

- ABBIATTE, Roland, 119 *.
ABERN, Martin, 105 *.
ABRAMOVITCH (Rafail Abramovitch Rein, dit), 119.
ACKERKNECHT, Erwin H., voir Eugen Bauer.
ADOLPHE, voir R. Klement.
AKSELROD, Pavel B., 73 *.
ALEXANDER, Ken (Kenneth Johnstone, dit), 156 *, 240.
ANDRADE RODRÍGUEZ, Juan, 34.
ARKOMED (Karadjian, dit Karadjev, dit), 263.
ARQUER SALTO, Jordi, 34.
AULARD, Alphonse, 226.
- BARBUSSE, Henri, 70 *, 139, 144.
BARDIN, Alexis, 112 *.
BARMINE, (Aleksandr Graff, dit), 98, 99 *, 213, 214, 251.
BAUER, Eugen (E. H. Ackerknecht dit), 128, 174 *, 180, 184.
BAUER, Otto, 175 *.
BEARD, Charles A., 69 *.
BEATTIE, Henry Scott, 108 *.
BENTHAM, Jeremy, 165 *.
- BÉRANGER, 105.
BERDIAEFF, Nicolas, 162 *, 163.
BERGERY, Gaston,
BERIA, Lavrentii P., 145 *, 149.
BERNAUT, Elsa, voir E. Reiss.
BERNERI, Camillo, 268 *.
BERRY, George, 45.
BIRNEY, Earle, dit Robertson, 156.
BISMARCK, Otto von, 194 *.
BLANCO, Segundo, 176.
BLUM, Léon, 26, 80 *, 174, 179, 260.
BOGDANOV, Aleksandr A. Malinovsky, dit, 212.
BOUKHARINE, Nikolai I., 112, 174.
BOULANOV, Pavel P., 264.
BOULGAKOV, Sergéi N., 162 *, 163.
BOUTENKO, Fedor, 100 *.
BOYD, Fred, 147.
BRANDLER, Heinrich, 95 *, 176.
BRESLAUER, Alfred, 221 *, 222.
BRETON, André, 23, 26, 27, 230 *.
BROCKWAY, Archibald Fenner, 127, 128 *, 176, 184.
BROWDER, Earl R., 28, 104 *, 226, 269.
BRYAN, William J., 77 *.

LÉON TROTSKY

- BUR, Jan (Walter Nettelbeck, dit), 29, 137*.
- BURIAN, Vladislav, 278*.
- BURNHAM, James, 22, 64*, 197, 220.
- CALLES, Plutarco Elias, 151, 265*.
- CAMILLE, voir R. Klement.
- CANFIELD, Cass, 223*.
- CANNON, James P., 19, 22, 25, 29*, 30, 32, 45, 52, 54-56, 59, 70, 75-77, 79, 84, 85, 88, 89, 93, 105, 107, 129, 135, 147, 148, 153, 155-159, 199, 201, 204-206, 228, 235, 236, 239, 240, 260, 262, 271, 282.
- CÁRDENAS, Lázaro, 20, 25, 27, 151*, 265, 267-270.
- CARLINI, Adolfo (Domenico Sedran, dit), 21.
- CEDILLO, Saturnino, 20, 27, 217, 268*, 269.
- CHAMBERLAIN, Neville, 150*, 207, 209.
- CHURCHILL, Winston, 209.
- CILIGA, Ante, 94*, 238.
- CLAIR, Roger, 40*.
- CLAUSEWITZ, Carl von, 247*.
- COCHRAN, Bert, 69*, 71.
- COLIJN, Hendrick, 35*.
- COOLIDGE, Albert Sprague, 116*.
- CORVIN, Mathias, 40*.
- CRAIPEAU, Yvan, 40*.
- DALADIER, Edouard, 26, 247*.
- DANIELS, Josephus, 25.
- DANTON, Georges, 225*, 226.
- DARWIN, Charles R., 163*, 166.
- DAUGE, Walter, 22, 38*, 39, 190, 258.
- DE MAN, Hendrik, 190*, 191.
- DEMBY, Frank (Edward L. Sard dit), 262.
- DENNY, Harold, 132*.
- DEWAR, Hugo, 147, 148.
- DEWEY, John, 64, 67, 91, 116, 118*, 173, 176.
- DIES, Martin, 28.
- DINGELSTEDT, Fedor N., 21, 101*.
- DOBBS, Farrell, 228*.
- DOUGLAS, Lewis W., 50.
- DUBINSKY, Dave, 49.
- DUNNE, Vincent R., 19, 25, 29, 45, 47*, 48, 56, 60, 93, 130, 150.
- DURANTY, Walter, 132*, 173.
- EASTMAN FORRESTER, Max, 64*, 93, 161, 170, 171.
- EDEN, Anthony, 207, 209.
- EFRON, Sergéi, 269.
- EGOROV, Aleksandr I., 21.
- EHRENBURG, Ilya, 28.
- EIFFEL (Paul Kirchhoff dit), 135*, 151, 239, 256.
- EIKHE, Robert, 20, 27.
- EJOV, Nikolai I., 100*, 101, 167, 182.
- ENGELS, Friedrich, 31, 276.
- ERNST, Morris L., 114*.
- ESTRINE, Lilia Ya. Ginzberg ép., 138*, 213, 237, 252.
- ETIENNE, voir M. Zborowski.
- FABIAN, Walter, 128, 180.
- FARRELL, James T., 91*.
- FERNÁNDEZ VILCHIS, Octavio, 25, 150, 151*, 239.
- FERRAT, André (Morel dit), 119.
- FIELD B. J. (Max Gould dit), 95*, 137, 241.
- FISCHER, Louis, 173*.
- FISCHER, Oskar, voir O. Schüssler.
- FISCHER, Ruth (Elfriede Eisler, ép. Pleuchot, dite), 29, 43*, 277.
- FITZPATRICK, James, 49.
- FOSTER, William Z., 52.
- FRANCO BAHAMONDE, Francisco, 20, 180, 181*, 191, 194*, 209, 268.
- FRANKEL, Jan, 100, 114*, 216, 236, 259, 271.
- FRIIS, Jakob, 192*.
- GALICIA, Luciano, 25, 27, 150, 151*, 229, 239.
- GANDHI, Mohandas, 185*.
- GARCÍA OLIVER, Juan, 179*.
- GARRETT, Emmanuel (Manny), 262.
- GELDEREN, Charles van, 148, 156.
- GIL, voir L. Sedov.
- GINZBERG Lilia Ia., voir Estrine.
- GOETHE, Wolfgang, 189*.
- GOMPERS, Samuel, 51*, 52.
- GORKIN, Julián (García Gómez, dit), 34.
- GORKY, (Maksim M. Pechkov dit),
- GOTTWALD, Klement, 126.
- GOULD, Nathan, 71*, 262.
- GREEN, William, 59*, 81, 179.
- GROVES, Reg, 148, 156, 157.

ŒUVRES, MARS-JUIN 1938

- GUEVORKIAN, Sokrat, 21, 101.
 GUTTMAN, Josef, 19, 126 *, 274.
- HAGUE, Frank, 55 *.
 HALIFAX, Edward, Lord, 207 *, 208.
 HANSEN, Emil, 28.
 HANSEN, Joseph, 228, 240.
 HARBER, Denzil D., 148, 240.
 HASTON, Jock, 148.
 HAY, Eduardo, 235.
 HEALY, Gerry, 148.
 HEGEL, Georg, 163 *.
 HEIJENOORT, Jean van, 115 *, 134, 256.
 HELD, Walter (Heinz Epe dit), 42 *, 124, 135, 204, 205.
 HILLMAN, Sidney, 45, 48, 49 *, 50.
 HIRO-HITO (Mikado), 173.
 HITLER, Adolf, 20, 35, 159, 180, 188, 209, 243, 247, 250.
 HONEL, Maurice, 21, 27.
 HOOK, Sidney, 90 *.
 HOŘA, Josef (Karl Sternberg dit), 274 *.
- IAGODA, Henrikh G., 173 *, 182, 264.
 IAKIR, Iona E., 173 *.
 IAKOVINE, Grigori Ia., 21, 25, 101 *.
 ISAACS, Harold R., 132 *, 158.
- JACKSON, Eric Starkey, 148.
 JAMES, Cyril R. L., 22, 148, 200 *, 241.
 JERÁBEK, Ferdinand, 277 *.
 JÉSUS CHRIST, 167.
 JOHNSTONE, Kenneth, voir K. Alexander.
 JOHRE (Josef Weber dit), 42 *, 124, 137, 205.
 JOSEPHY, Alvin M., 242 *-244.
 JOYCE, James, 114.
 JULIK (Wenzel Kozlecki dit), 221 *, 222.
- KACHKÉTINE, 101.
 KALANDRA, Závíš, 126, 174.
 KAMENEV, (Lev B. Rosenfeld dit), 172.
 KANT, Emmanuel, 163 *, 167.
 KARADJEV, voir Arkomed.
 KARADJIAN, voir Arkomed.
- KARSNER, Rose, 29, 45, 108, 129 *, 206, 235.
 KERENSKY, Aleksandr G., 76 *, 188, 189.
 KHROUCHTCHEV, Nikita S., 28, 102.
 KHROUSTALEV (G. Nossar, dit), 212 *.
 KIRCHHOFF, Paul, voir Eiffel.
 KIRCHWEY, Freda, 89 *.
 KIROV (Sergéi M. Kostrikov, dit), 102 *, 194, 264.
 KLEMENT, Rudolf, 30 *, 43, 124, 134, 136, 139, 205.
 KNUDSEN, Hilda, 130.
 KNUDSEN, Hjordis, 130 *.
 KNUDSEN, Konrad, 130.
 KOGAN, Lev, 273 *.
 KONDRATIEV, Vadim, 269.
 KONOVALEC, 27.
 KONOYE, Fumimaro, 28.
 KOPP, Jiří, 126, 222 *, 274.
 KOSSAREV, Aleksandr V., 105 *.
 KOZLECKI, Wenzel, voir Julik.
 KRATKY, voir Neustedl.
 KRIVITSKY Walter (Samuel Ginzburg dit), 97 *, 98, 100, 102, 174, 237, 251.
 KREHM, William, 108.
 KRYLENKO, Nikolai V., 26.
- LABORDE, Hernan, 266 *, 268, 269.
 LAFOLLETTE, Robert Jr, 52, 59 *, 62, 70, 76, 285.
 LAFOLLETTE, Robert Sr, 59.
 LAFOLLETTE, Suzanne, 90 *, 211, 212, 229, 232.
 LAGUARDIA, Fiorello, 45, 60 *, 76, 81.
 LAMARTINE, Alphonse de, 225.
 LAMBA, Jacqueline, 26.
 LAMONT, Corliss, 89 *.
 LANDAU, Kurt, 119 *.
 LASTÉRADE DE CHAVIGNY, Jean, 137 *.
 LASSALLE, Ferdinand, 193 *, 194.
 LEE, Ralph, 148.
 LÉNINE, 22, 82, 106, 139, 142, 173, 181, 187-190, 211, 212, 215-218, 223, 224.
 LESOIL, Léon, 22, 38 *, 39, 256.
 LEWIS, John L., 45, 49 *-51, 76, 81, 169.

LÉON TROTSKY

- LINCOLN, Abraham, 183*.
LITVINOV, Maksim M. Wallach dit, 117*, 119.
LÖFFLER, Erich, voir Neustedtl.
LOLA, voir Estrine.
LOMBARDO TOLEDANO, Vicente, 20, 265 (266*)-269.
LORIoT, Fernand, 142.
LOUNATCHARSKY, Anatoli V., 212*.
LOUTCHKOV, G. S., 21, 28.
LOUZON, Robert, 142.
LOVESTONE, Jay, 61*, 69, 96, 176, 285.
LUDENDORFF, Erich von, 188*.
LUDWIG, Emil, 183*.
LUDWIG, voir Reiss.
LUDLOW, Louis, 62, 70, 71*-77, 106, 107.
LUNDBERG, Ferdinand, 31*, 53, 107.
LUTHER, Martin, 165*.
LUXEMBURG, Rosa, 176.
LYONS, Eugene, 93*, 174.
MACDONALD, Dwight, 64*.
MCKINNEY, Ernest Rice, 106, 112.
MAC MAHON, Edme de, 183*.
MAHOMET, 167.
MAITLAND, Frank, 135*, 148, 153, 155, 156, 240.
MAKHNO, Nestor, 185.
MARTIN, Homer Warren, 69*.
MARTIN DES PALLIÈRES, Jeanne, ép. Molinier, 111*, 131, 232-235, 271, 272.
MARTOV (Iouli O. Cederbaul, dit), 142*.
MARX, Karl, 31, 140, 183, 193, 276.
MASLOW, Arkadi (Isaac Tschere-mensky dit), 29, 43*, 136, 137, 277.
MATHIEZ, Albert, 226*.
MAURÍN JULIA, Joaquín, 33, 34*.
MELNAIS, Karl, 101.
MEYER, Eugene I., 107*.
MILIOUKOV, Pavel B., 98*.
MILL, John Stuart, 165*.
MOÏSE, 167.
MOLINIER, Henri, 271*.
MOLINIER, Jeanne, voir J. Martin des Pallières.
MOLINIER, Raymond, 42*, 44, 111, 137, 203, 204, 256, 271.
MOLOTOV (Viatcheslav M. Sκριabine dit), 103*.
MOLTCHANOV, G. S., 264*.
MONATTE, Pierre, 142.
MORGENTHAU, Henry, 25.
MORROW, Felix, 90, 91*.
MOSCARDO GUZMAN, Luis, 184.
MOSCARDO ITUARTE, José, 184.
MOUTET, Marius, 41*.
MÚGICA, Francisco J., 265.
MUNIS (Manuel Fernández Grandizo dit), 21, 266.
MÜNZENBERG, Willi, 21, 69*.
MUSSOLINI, Benito, 173, 209, 248.
MUSTE, Abraham J. dit A. J., 52, 90*, 106, 112, 255, 256.
NAVACHINE, Dimitri, 269.
NAVILLE, Denise Kahn ép., 224*, 226.
NAVILLE, Pierre, 224.
NEGRÍN LÓPEZ, Juan, 26, 27, 33, 176.
NETTELBECK, Walter, voir J. Bur.
NEURATH, Alois, 126.
NEUSTEDTL, Otto, 221*, 222.
NIKOLAIEV, Léonid V., 102*, 194.
NIKOLAIEVSKY, Boris N., 216*, 237, 263.
NIN PÉREZ, Andrés, 33, 34*, 119, 126, 268.
NOSSAR, Giorgi, voir Khroustalev.
NOVACK, George, 91*.
OAK, Liston, 70*, 93.
OEHLER, Hugo (Edward Oler dit), 67*, 95, 137, 255, 256.
OLER, Edward, voir Oehler.
OLMINSKY (Mikhail S. Aleksandrov, dit), 211*.
ORTÍZ RUBIO, Pascual, 265.
PARIJANINE (Maurice Donzel dit), 20, 217*.
PAULSEN, voir Estrine.
PEETERS, Hermann, 37.
PEPPER, John (Josef Pogany dit), 52*.
PHILLIPS, William (W. Phelps dit), 91.
PIATAKOV, Iouri G., 238.
PINCUS, Arthur, 124, 132*, 154, 158.
PRIETO Y TUERO, Indalecio,
PIVERT, Marceau, 21, 28, 260.
PLÉKHANOV, Giorgi V., 73*, 246*.
POGANY, Josef, voir Pepper.
POSTHUMUS, Nikolaus Wilhelmus, 216.

ŒUVRES, MARS-JUIN 1938

- POSTYCHEV, Pavel, *P.*, 20.
 POZNANSKY, Igor M., 101.
 PRAUX, voir A. Bardin.
 PREIS, Art, 108*.
 PRITT, Dennis Nowell, 172*.
 PUNTERVOLD, Michael, 117*.
- RADEK (Karl B. Sobelsohn, dit), 173.
 RAHV, Philip (Ivan Greenberg dit),
 64*, 90, 91, 220, 229.
 RAPPOPORT, Charles, 174*.
 RASKOLNIKOV, Fedor F., *21*, 26.
 REDLICH, voir Breslauer.
 REED, John, 64, 147.
 REIN, Marc, 119*.
 REISS, Ignace (Ignacy S. Poretsky,
 dit), 99*, 118, 119, 138, 251-2, 269.
 REISS, Elsa (E. Bernaut dite), 264.
 RIAZANOV (David B. Goldendakh
 dit), 140.
 RIVERA, Diego, 20, 23, 25, 29, 30*,
 84, 112, 135, 150, 152, 220, 229, 230,
 239, 248, 256.
 ROBESPIERRE, Maximilien, 225*.
 ROLLAND, Romain, 172*.
 ROOSEVELT, Franklin D., 20, 26, 45*,
 49-51, 54, 68, 84, 110-114, 285, 286.
 RORTY, James, 91.
 ROSENDAHL-JENSEN, Synnøve, 125.
 ROSENTHAL, Gérard, 112*, 233, 235.
 ROSMER, Alfred Griot, dit, 44*, 111,
 142, 206, 217, 233, 234, 271, 272.
 ROSMER, Marguerite Thévenet, ép.
 Griot, dite, 20, 217.
 ROSSI, voir Abbiatte.
 ROUDZOUTAK, Ian B., 20, 100, 101*.
 ROUS, Jean 40, 112*, 224, 226.
 ROVIRA, Josip, 34.
 RÜHLE, Otto, 22, 140*, 141.
- SACHS, Kurt, voir Fabian.
 SALUS, Wolfgang V., 126.
 SANTEN, Sal, 37.
 SCHMIDT, Peter J., 36*.
 SCHÜSSLER, Otto, 42*, 124, 137, 205.
 SEDOV, Léon, 19, 23, 43*, 98, 100,
 111, 112, 118, 128, 138, 139, 147,
 149, 153, 159, 196, 216, 234, 235,
 252-256, 271.
 SEDOVA, Natalia I., 63*, 111-114,
 124, 130, 142, 211, 227, 259, 271.
 SERGE, Victor (V. L. Kibaltchich dit),
 36*, 43, 100, 101, 142, 143.
- SHACHTMAN, Max, 19, 25, 29, 30*,
 45, 49, 52, 55, 56, 60, 68, 70, 79, 82-
 85, 95, 102, 105, 108, 135, 147, 150,
 155-157, 201-204, 235, 240, 241, 260,
 282.
 SHAFTESBURY (Anthony Ashley,
 Lord), 162*, 163.
 SHAPIRO, Mark, voir Sterling.
 SIMKOV, Adolphe, 234*.
 SIMKOV, André, 234*.
 SIMKOV, Georges, 234*.
 SKOGLUND, Carl, 63*, 130.
 SLOUTSKY, Abram A., 102*.
 SNEEVLIET, Henk, 22, 34*, 35-37, 43,
 44, 136, 251-257, 274-277.
 SOLNTSEV, Eleazar B., 238*.
 SOLOW, Herbert, 66*, 89, 90, 92, 199.
 SOUVARINE, Boris Lifshitz dit, 98,
 224*, 225, 263.
 SPAAK, Paul Henri, 190*, 191.
 SPENCER, Herbert, 165*, 166.
 SPIEGEL, Rae, 144*, 197, 220, 227,
 242.
 STALINE, 21, 22, 28, 41, 100, 119, 128,
 132, 139, 144, 145, 149, 173-175,
 182, 184, 215, 218, 222-224, 238,
 242-244, 263-265, 267, 268, 273.
 STERLING, Max, 227*.
 STERN, Julius David, 107*.
 STROUVÉ, Peter von, 162*.
 SUMNER, Charles (Sumner Boyd dit),
 147*, 156, 240.
 SUMNER, Charles, 147.
 SUMNER BOYD, Hilary, voir Sumner.
 SYLVIS, William H., 281.
- TAROV (Arven A. Davtian, dit),
 138*.
 TA TU THAU, 41*.
 TCHÉMODANOV, VASSILIV, 105.
 TCHOUBAR, Vlas I., 20.
 TELL, Guillaume, 194*.
 THALHEIMER, August, 95.
 THALHEIMER, Marcel, 235*.
 THOMAS, Norman, 69*, 70, 174, 184,
 188, 189.
 THOREZ, Maurice, 27, 179.
 TOLSTOÏ, Léon, 185*.
 TOUKHATCHEVSKY, Mikhail N., 21,
 173*.
 TRANMAEL, Martin, 192.
 TRESŇÁK, František, 274.

LÉON TROTSKY

- | | |
|---|--|
| <p>TROIANOVSKY, Aleksandr A., 66 *, 199.</p> <p>VANDERVELDE, Emile, 190 *, 191.</p> <p>VASCONCELOS, José, 268 *.</p> <p>VANZLER, Joseph, 23, 144, 149, 218.</p> <p>VELÁSQUEZ, Juan Luis, 150.</p> <p>VELÁSQUEZ, Fidel, 266.</p> <p>VEREKEN, Georges, 22, 28, 32 *, 36-40, 42, 43, 136, 204, 239, 251-257, 258, 261, 274-277.</p> <p>VILLAREAL, Antonio I., 268 *.</p> <p>VOLKOV, Vsiévolod P. dit Sieva, 131 *.</p> <p>VOLKOVA, Zinaïda L. Bronstein, ép., 131.</p> <p>VYCHINSKY, Andréi I., 174, 267 *.</p> <p>WALCHER, Jakob, 127 *, 176.</p> <p>WALKER, Charles R., 140 *, 146, 215.</p> <p>WALKER, James J., 81 *.</p> <p>WEBER, Jack (Louis Jacobs dit), 144 *, 145, 259.</p> <p>WEBER, Josef, voir Johre.</p> | <p>WEBER (Sara Jacobs dite), 144 *, 149, 215, 218, 259, 273.</p> <p>WEIL, Simone, 245 *, 246.</p> <p>WEISBORD, Albert, 137 *.</p> <p>WEISS, Wolfgang, 220 *.</p> <p>WELLS, Herbert G., 161 *.</p> <p>WIDICK, Branko J., 228 *.</p> <p>WILDE, Gerrit de, 37.</p> <p>WILSON, Thomas Woodrow, 85 *.</p> <p>WOLF, Erwin, 119 *, 269.</p> <p>WOLFE, Bertram D., 70 *, 95, 96.</p> <p>WRANGEL, Piotr N., 162, 163 *.</p> <p>ZAMORA PADILLA, Adolfo, 151, 152 *.</p> <p>ZAMORA PADILLA, Francisco, 151, 152 *.</p> <p>ZAPOROJETS, Ivan I., 264.</p> <p>ZBOROWSKI, Mordka, 138 *, 213, 237, 253, 264.</p> <p>ŽDICH (Imanuel Mejsnár dit), 278 *.</p> <p>ZELLER, Fred, 40 *, 105, 106.</p> <p>ZENZINOV, Vladimir M., 187 *, 188.</p> <p>ZINOVIEV (Grigori E. Radomylsky, dit), 43, 172.</p> |
|---|--|

INDEX DES JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

- Action socialiste (L')* (Belgique), 190.
Annalist (The), 31, 53.
- Banner (Das)*, 126.
Batalla (La), 35.
Biulleten Oppositsii, 94, 134, 139, 213,
214, 218, 237, 238, 264, 273.
- Clave*, 30, 152.
Common Sense, 161, 170.
Commune (La), 42, 111, 201, 202.
- Daily Herald*, 9, 207.
Daily Worker, 156, 267.
Delo Naroda, 187.
- Einzige Weg (Der)*, 42, 124, 125, 136,
205.
Evening Post, 107, 108, 223.
- Figaro (Le)*, 98.
Fight, 148, 240.
Flèche (La), 98.
Fortune, 64.
- Harpers Magazine*, 64, 65, 154.
Hoy, 265.
Humanité (L'), 21, 27.
- Iskra*, 142.
Internationale (Die), 29.
Izvestija, 264.
- Jiskra*, 126.
- Ken*, 242.
Krasnaia Nov', 273.
- Lettres de Spartacus*, 126.
Liberty, 86.
Lutte (La), 41.
Lutte ouvrière (La) (France), 201, 260.
- Machete (El)*, 151.
Masses (The), 64.
Modern Monthly, 90, 199.
- Nacional (El)*, 110.
Nation (The), 89, 173, 229, 232.
Neuer Weg, 128, 180, 181, 182, 185,
186.
New International, 79, 91, 92, 126, 145,
154, 197, 232, 259.
New Masses, 91.
New Republic (The), 173, 229, 232.
New York Herald Tribune, 129, 242.
New York Times, 112, 129, 132, 173.
Northwest Organizer (The), 71.
Novaia Rossia, 187.
- Paris-Midi*, 234.
Partisan Review, 9, 23, 64, 91, 92, 113,
197, 199, 220, 230, 232.
Poslednoié Novosti, 98.
Pravda, 28, 264.
Proletař, 126.
Proletarskaia Revoljutsia, 211.
- Quatrième Internationale (France)*,
201, 202, 260.
Que Faire ?, 119.
- Red Flag*, 147, 148, 156.
Révolution prolétarienne (La), 142,
143.
Revue communiste (La), 174.

LÉON TROTSKY

- | | |
|--|---|
| <i>Socialist Appeal</i> , 79, 88, 91, 93, 94,
106, 126, 153, 154, 232, 259. | <i>Vanguard</i> , 94. |
| <i>Socialist Call</i> , 188. | <i>Vérité (La)</i> , 41, 42, 105, 201, 202. |
| <i>Sotsialisticheski Vestnik</i> , 98, 237. | <i>Vperiod</i> , 209, 212. |
| <i>Temps (Le)</i> , 173. | <i>Washington Post</i> , 107. |
| <i>Toronto Daily Clarion</i> , 108. | <i>World Telegram</i> , 107. |
| <i>Universal (El)</i> , 152. | <i>Yale Review</i> , 215. |
| <i>Unser Wort</i> , 30, 42, 136, 204. | <i>Youth Militant</i> , 156. |

INDEX MATIÈRES

- Allemagne, Quatrième Internationale, 29, 124, 134, 204.
 Anarchisme, 142.
- Belgique, Quatrième Internationale, 29, 251.
- Centralisme démocratique, 251, 274.
 Centrisme, 29, 126, 142, 159, 251, 274.
 Classes moyennes, 78.
 Comités d'usine, 45, 78.
 Commune de Paris, 159.
 Contrôle ouvrier, 45, 68.
- Défaitisme révolutionnaire, 245.
 Démocratie, 29, 68, 159.
 Dialectique, 274.
- Ecosse, Quatrième Internationale, 134, 147, 155.
 Entrisme, 251.
 Espagne, Quatrième Internationale, 126.
 Etats-Unis, Intellectuels, 64, 89, 197.
 Etats-Unis, Jeunesse, 89.
 Etats-Unis, Parti ouvrier, 45, 78, 121, 260, 279.
 Etats-Unis, Presse indépendante, 232.
 Etats-Unis, Quatrième Internationale, 63, 66, 228.
 Etats-Unis, Situation économique, 78.
- Fascisme, 159.
 France, Quatrième Internationale, 29, 201, 204, 260.
 France, Quatrième Internationale, P.C.I., 201, 204, 271.
- France, Quatrième Internationale, Presse, 201.
 France, Syndicalisme, 78.
- Gouvernement ouvrier et paysan, 68.
 Grande-Bretagne/Mexique, 207.
 Grande-Bretagne, Quatrième Internationale, 147, 156, 240.
 — cf. aussi, Ecosse, Quatrième Internationale.
- Guerre, 78, 245.
 Guerre, Lutte, 68, 78, 97.
 Guerre mondiale/U.R.S.S. cf. U.R.S.S./Guerre mondiale.
- Histoire (rôle des individus dans l'), 224.
- Impérialisme, 207.
 Indochine, Quatrième Internationale, 29.
- Leur morale et la nôtre*, 153, 213, 237.
- Matérialisme, 159.
 Mexique/Grande-Bretagne, cf. Grande-Bretagne/Mexique.
 Mexique, Nationalisations, 150, 207.
 Mexique, Quatrième Internationale, 150, 239.
 Mexique, Situation politique, 265.
 Mexique, Stalinisme, 265.
 Mexique/U.R.S.S., 265.
 Milice ouvrière, 45.
 Morale/Matérialisme dialectique, 159.
 Moralisme, 159.

LÉON TROTSKY

- Nationalisation, 78, 207.
- Pacifisme, 68.
- Parti ouvrier, 121.
- Parti/Syndicat, 45, 121, 251, 279.
- Parti communiste, Entrisme, 97.
- Pays-Bas, Quatrième Internationale, 29.
- Procès de Moscou, 110, 159.
- Procès de Moscou, Lutte, 117, 126, 129, 132.
- Programme de transition*, 129, 130, 134, 138, 197, 237, 260.
- Quatrième Internationale, 29, 126, 134, 228.
- Quatrième Internationale, Construction, 239.
- Quatrième Internationale, Proclamation, 274.
- Quatrième Internationale, Programme, 134.
- Quatrième Internationale, Revue en espagnol, 150.
- Question agraire, 68.
- Racisme, 159.
- Répression stalinienne, 117.
- Revendications transitoires, 29, 45, 78, 197.
- Sectarisme, 66, 245, 251.
- Sedov (Léon), Archives, 111, 206, 233, 234, 271.
- Sedov (Léon), Assassinat, 234.
- Social-démocratie, 159.
- Stalinisme, 117, 159.
- Syndicalisme révolutionnaire, 142, 279.
- Syndicat/Etat, 29.
- Syndicat/Parti, cf. Parti/Syndicat.
- Tchécoslovaquie, Quatrième Internationale, 126, 221.
- Terrorisme, 97, 117, 159.
- Trade-unionisme, 279.
- Trotsky, Archives, 216.
- Trotsky, Collaborateurs, 227, 236, 259, 278.
- Trotsky/Editeurs, 140, 223.
- Trotsky, Famille, 131.
- Trotsky/Presse, 242.
- Trotsky, Santé, 114.
- Trotsky, Sécurité, 111, 116, 130, 265.
- Trotsky, Travaux littéraires, 132, 138, 140, 144, 149, 158, 213, 215, 218, 220, 221, 223, 224, 237, 263, 273.
- Trotsky, Visa américain, 114, 216.
- Ultra-gauchisme, 245.
- U.R.S.S., Bureaucratie, 97.
- U.R.S.S., Défense de l', 245.
- U.R.S.S./Guerre mondiale, 97.
- U.R.S.S./Mexique, cf. Mexique/U.R.S.S.
- U.R.S.S., Situation sociale, 97.
- Violence révolutionnaire, 159.

INDEX DES ORGANISATIONS, PARTIS, INSTITUTIONS, ETC. DES INSTANCES, CONGRÈS, RÉUNIONS, ETC.

- Académie militaire de l'U.R.S.S., 99.
Académie militaire de Prusse, 247.
Académie philosophique, 162.
Action socialiste révolutionnaire, A.S.R., cf. Parti ouvrier belge, Action socialiste révolutionnaire.
Amalgamated Clothing Workers, cf. Syndicat des travailleurs de l'habillement (Etats-Unis).
American Civil Liberties Union, A.C.L.U., cf. Union américaine pour les libertés civiques.
American Committee for the Defense of Léon Trotsky, A.C.D.L.T., cf. Comité américain de défense de Léon Trotsky.
American Federation of Labor, A.F.L., cf. Fédération américaine du travail.
American Labor Party, A.L.P., cf. Parti travailliste américain.
American Textile Workers Association, cf. Association américaine des travailleurs du textile.
American Workers Party, A.W.P., cf. Parti américain des travailleurs.
Anarchisme, anarcho-syndicalisme, 36, 43, 44, 143, 159, 176, 184, 186, 268, 280.
— cf. aussi, Confédération nationale du travail, C.N.T.
Arbeiter-und Soldatenräte, cf. Conseils d'ouvriers et de soldats.
Armée Rouge, 99, 173.
Association américaine des travailleurs du textile, American Textile Workers Association, 255.
Association internationale des travailleurs, A.I.T., cf. Internationales : Première Internationale.
Association nationale pour le progrès des gens de couleur, National Association for the Advancement of Colored People, N.A.A.C.P., 106.
Association ouvrier cultivateur, Farmer Labor Association, F.L.A., 46, 47.
Association républicaine des anciens combattants, A.R.A.C., 70.
Association social-démocrate indonésienne, Indonesiaan Sociaal-democratische Verbond, I.S.D.V., 34.
Balham Group, cf. Opposition de gauche internationale, section britannique.
Bloc ouvrier i camperol, cf. Bloc ouvrier et paysan (Catalogne).
Bloc ouvrier et paysan (Catalogne), Bloc ouvrier i camperol, Bloque obrero y campesino, 34.
Bloque obrero y campesino, cf. Bloc ouvrier et paysan (Catalogne).
Bordiguisme, cf. Fraction bordiguiste.
British Mexican Eagle Company, 26.
Bureau de Londres, cf. Bureau international d'unité socialiste révolutionnaire.
Bureau international d'unité socialiste révolutionnaire (nouveau nom de l'Internationale Arbeitsgemeinschaft, I.A.G.), B.I.U.S.R., Bureau de Londres, 33, 36, 95, 127, 128, 176, 180, 276.
Bureau international des organisations révolutionnaires de jeunes, ou

LÉON TROTSKY

- Bureau de la jeunesse de Stockholm, 42.
- Cadets, K.D., cf. Parti constitutionnel démocrate.
- Cagoule, cf. Comité secret d'action révolutionnaire.
- Československa Sociálne Demokratická Štrana Delnicka, cf. Parti social-démocrate tchécoslovaque.
- Club des Cordeliers, 225.
- Club des Jacobins, 225.
- Clubs John Reed, 64, 91.
- Clubs Spartacus, 66.
- Comintern, cf. Internationales : Troisième Internationale.
- Comité américain de défense de Léon Trotsky, American Committee for the Defense of Léon Trotsky, A.C.D.L.T., 67, 69, 89, 90, 91, 140.
- Comité anglais pour la défense de Léon Trotsky, 147.
- Comité d'organisation des travailleurs de l'acier, Steel Workers Organizing Committee, S.W.O.C.
— Youngstown, 106.
- Comité d'organisation du front populaire (Mexique), 266.
- Comité de salut public (France), 225.
- Comité international de lutte contre le fascisme et la guerre, 69.
- Comité pour garder l'Amérique hors de la guerre, 68, 69, 70, 71, 74, 77.
- Comité pour l'action ouvrière progressiste, Committee for Progressive Labor Action, C.P.L.A., 90, 255.
- Comité secret d'action révolutionnaire, C.S.A.R., Cagoule, 269.
- Commission d'enquête internationale sur les procès de Moscou, Commission Dewey, 66, 67, 89, 91, 116, 118, 128, 140, 152, 173, 176, 206, 235, 268.
- Commission d'enquête sur l'assassinat de Kirov, 102.
- Commission d'enquête sur l'assassinat de Léon Sedov, 234, 235.
- Commission Dewey, cf. Commission d'enquête internationale sur les procès de Moscou.
- Committee for Progressive Labor Action, C.P.L.A., cf. Comité pour l'action ouvrière progressiste.
- Communist League of America, C.L.A., cf. Opposition de gauche internationale, sections : américaine.
- Communist League of Great-Britain, C.L.G.B., cf. Ligue communiste internationale, sections : britannique.
- Communist League of Struggle, cf. Ligue communiste de combat.
- Communist Party of America, C.P.A., cf. Parti communiste d'Amérique.
- Communist Party of Canada, C.P.C., cf. Parti communiste du Canada.
- Communist Party of Great-Britain, C.P.G.B., cf. Parti communiste de Grande-Bretagne.
- Communist Party (Opposition), cf. Parti communiste d'Amérique, opposition de droite.
- Communistische Partij van Nederland, C.P.N., cf. Parti communiste des Pays-Bas.
- Confederación de trabajadores de Mexico, C.T.M., cf. Confédération des travailleurs du Mexique.
- Confederación nacional del trabajo, C.N.T., cf. Confédération nationale du travail.
- Confederación regional obrera mexicana, C.R.O.M., cf. Confédération régionale ouvrière du Mexique.
- Confédération des travailleurs du Mexique, Confederación de trabajadores de Mexico, C.T.M., 20, 27, 266, 267, 268.
— alliance des travailleurs de l'état, 266.
— conseil national (4^e), 266.
— fédération des travailleurs de La Laguna, 266.
— fédération des travailleurs du Nouveau-Léon, 266.
— syndicat des enseignants, 266.
— syndicat unique des travailleurs de la construction, 150.
- Confédération générale du travail (France), C.G.T., 40.
- Confédération générale du travail belge, C.G.T.B., 258.
- Confédération générale du travail unitaire (France), C.G.T.U., 40.
- Confédération nationale du travail

- (Espagne), Confederación nacional del trabajo, C.N.T., 21, 25, 26, 34, 176, 179.
 — cf. aussi, Anarchisme, Fédération anarchiste ibérique.
- Confédération nationale du travail (Mexique), Confederación nacional del trabajo, C.N.T., 268.
- Confédération régionale ouvrière du Mexique, Confederación regional obrera mexicana, C.R.O.M., 266.
- Congrès antifasciste de Pleyel (Paris, juin 1933), 69.
- Congrès des syndicats d'industrie, Congress of Industrial Organizations, C.I.O., 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 58, 59, 60, 61, 62, 71, 79, 81, 86, 88, 90, 106, 107, 121, 169, 281, 282, 284, 286.
- Congrès international contre l'impérialisme (Bruxelles), 69.
- Congrès international contre la guerre (Amsterdam, août 1932), 69.
- Congress of Industrial Organizations, C.I.O., cf. Congrès des syndicats d'industrie.
- Conseil des commissaires du peuple de Russie, 103.
- Conseils d'ouvriers et de soldats, Arbeiter-und Soldatenräte, — Dresde, 140.
- Convention d'Aguaascalientes, 268.
- Défense ouvrière non partisane, Non-International Labor Defense, 90, 105.
- Défense ouvrière sans exclusive, Non-Partisan Labor Defense, N.P.L.D., 90, 94.
- Défense ouvrière socialiste, Socialist Labor Defense, 90.
- Democratic Party, cf. Parti démocrate (Etats-Unis).
- Det Norske Arbeiderparti, D.N.A., cf. Parti ouvrier norvégien.
- Ecole des langues orientales (Moscou), 99.
- Emancipation du travail (l'), Grupa Osvobodzenija Truva, 73, 246.
- Farmer Labor Association, F.L.A., cf. Association ouvrier cultivateur.
- Farmer Labor Party, F.L.P., cf. Parti ouvrier cultivateur (Etats-Unis).
- Farmer Non-Partisan League, F.N.P.L., cf. Ligue non partisane des cultivateurs (Etats-Unis).
- Federación anarquista ibérica, F.A.I., cf. Fédération anarchiste ibérique.
- Federación comunista ibérica, F.C.I., cf. Fédération communiste ibérique.
- Fédération américaine du travail, American Federation of Labor, A.F.L., 46, 47, 48, 49, 50, 51, 53, 54, 55, 59, 60, 62, 71, 81, 86, 88, 90, 104, 107, 121, 179, 284.
 — syndicat des imprimeurs, 45.
- Fédération anarchiste ibérique, Federación anarquista ibérica, F.A.I., 21, 175, 176, 179, 250.
 — cf. aussi, Anarchisme.
- Fédération communiste ibérique, Federación comunista ibérica, F.C.I., 33, 34.
- Fédération internationale de l'art révolutionnaire indépendant, F.I.A.R.I., 23.
- Federation of Labor, cf. Fédération du travail (Etats-Unis).
- Fédération syndicale internationale, F.S.I., 175.
- Fédération du travail (Etats-Unis), Federation of Labor, — Chicago, 49.
 — Minnesota, 46.
- Fieldistes, cf. Ligue pour un parti ouvrier révolutionnaire.
- Fraction bordiguiste, 136.
- Franc-maçonnerie, 160.
- G.P.U., Guépéou, Gosouudarstvennoïé politicheskoié oupravlenié (administration politique d'état), 20, 23, 28, 34, 41, 87, 97, 99, 100, 102, 104, 112, 116, 117, 118, 119, 128, 132, 136, 138, 171, 173, 174, 175, 179, 188, 191, 192, 213, 220, 234, 235, 236, 237, 239, 253, 264, 267, 268, 269, 270.
- Gestapo, Geheime Staatspolizei (police secrète d'état), 41.
- Girondins, 225.
- Gosouudarstvennoïé politicheskoié oupravlenié, cf. G.P.U.

LÉON TROTSKY

- Groupe Avant-garde, cf. Mouvement pour la Quatrième Internationale, sections : tchécoslovaque.
- Groupe de Balham, cf. Opposition de gauche internationale, sections : britannique.
- Groupe Dewar, cf. Mouvement pour la Quatrième Internationale, sections : britannique.
- Groupe Fight, cf. Mouvement pour la Quatrième Internationale, sections : britannique.
- Groupe « Internationale », 29, 137, 277.
- Groupe Jiskra/Das Banner, cf. Mouvement pour la Quatrième Internationale, sections : tchécoslovaque.
- Groupe « Neuer Weg », 128, 180.
- Groupe Proletar', cf. Mouvement pour la Quatrième Internationale, sections : tchécoslovaque.
- Groupe Que faire ?, 119.
- Groupe Rops, 221.
- Grupa Osvobodzenija Truva, cf. Emancipation du travail (I').
- Guépéou, cf. G.P.U.
- Independent Labor League, cf. Ligue indépendante du travail.
- Independent Labour Party, I.L.P., cf. Parti ouvrier indépendant (Grande-Bretagne).
- Indonesiaan Sociaal-democratische Verbond, I.S.D.V., cf. Association social-démocrate indonésienne.
- Industrial Workers of the World, I.W.W., cf. Travailleurs industriels du monde.
- Institut de théologie orthodoxe (Paris), 162.
- Institut des professeurs rouges (U.R.S.S.), 238.
- Institut international d'histoire sociale, Internationaal Instituut voor Soziale Geschiedenis, 216.
— section parisienne, 253, 263.
- Internationaal Instituut voor Soziale Geschiedenis, cf. Institut international d'histoire sociale.
- International Labor Defense, cf. Défense ouvrière internationale.
- Internationales :
Première Internationale, Association internationale des travailleurs, A.I.T., 184, 276.
— conseil général, 183, 184.
- Deuxième Internationale, ou Internationale socialiste ou Internationale ouvrière 1889-1923, Internationale ouvrière socialiste après 1923, 108, 159, 175, 190, 274, 276.
- Troisième Internationale, ou Internationale communiste, I.C., ou Comintern, 19, 22, 34, 52, 69, 80, 95, 96, 103, 108, 109, 116, 126, 146, 174, 175, 188, 192, 224, 240, 250, 274, 276.
— congrès, 4^e, 105.
— congrès, 6^e, 29.
— exécutif, 266.
— opposition de droite, 52.
— opposition de gauche, 52, 240.
- Quatrième Internationale, cf. Mouvement pour la Quatrième Internationale.
- Internationale communiste, I.C., cf. Internationales : Troisième Internationale.
- Internationale communiste des jeunes, I.C.J., 69.
- Internationale des jeunes socialistes, Internationale socialiste des jeunes, 69.
- Internationale Kommunisten Deutschlands, I.K.D., cf. Mouvement pour la Quatrième Internationale, sections : allemande.
- Internationale socialiste des jeunes, cf. Internationale des jeunes socialistes.
- Internationale syndicale, cf. Fédération syndicale internationale, F.S.I.
- Internationale ouvrière socialiste, cf. Internationales : Deuxième Internationale.
- Internationale socialiste, cf. Internationales : Deuxième Internationale.
- Internationale syndicale rouge, I.S.R., Profintern, 34.
- Internationale Vereinigung der Kommunistischen Opposition, I.V.K.O., cf. Union internationale de l'opposition communiste.
- Izquierda comunista de España,

- I.C.E., cf. Opposition de gauche internationale, sections : espagnole.
- Jeunes gardes socialistes, J.G.S. (Belgique), 258.
— Borinage, 38.
- Jeunesses communistes,
— américaines, Youth Communist League, 71, 95, 105, 109, 262.
— comité national, 30.
— mexicaines, 151.
— russes, Komsomol, 105.
— Leningrad, 102.
— tchécoslovaques, 114, 274.
- Jeunesses léninistes (France), 40.
- Jeunesses socialistes,
— américaines, cf. Ligue socialiste des jeunes.
— belges, cf. Jeunes gardes socialistes.
— françaises, 40, 105.
— fédération de la Seine, 40.
- Jeunesses socialistes révolutionnaires (France), J.S.R., 40, 41.
- Kommunistische Arbeiterpartei Deutschlands, K.A.P.D., cf. Parti ouvrier communiste d'Allemagne.
- Kommunistische Partei Deutschlands, K.P.D., cf. Parti communiste d'Allemagne.
- Kommunistische Partei Österreichs, K.P.Ö., cf. Parti communiste d'Autriche.
- Kommunistische Partei Opposition, K.P.O., cf. Parti communiste d'Allemagne, opposition de droite.
- Kommunistyczna Partia Polsky, K.P.P., cf. Parti communiste de Pologne.
- Komsomol, cf. Jeunesses communistes, russes.
- Konstituč-Demokratičeska Partija, K.D., cf. Parti constitutionnel démocrate.
- Labor's Non-Partisan League, L.N.P.L., cf. Ligue non partisane des travailleurs.
- Labour Party, cf. Parti travailliste (Grande-Bretagne).
- League for a Revolutionary Workers Party, cf. Ligue pour un parti ouvrier révolutionnaire.
- League for Progressive Political Action, L.P.P.A., cf. Ligue pour l'action politique progressiste.
- Liga comunista internacionalista, L.C.I., cf. Mouvement pour la Quatrième Internationale, sections : mexicaine.
- Ligue non partisane des cultivateurs, Farmer Non-Partisan League F.N.P.L., 46.
- Ligue non partisane des travailleurs, Labor's Non-Partisan League, L.N.P.L., 45, 46, 48, 49, 50, 51, 53, 60, 61, 79.
- Ligue communiste d'Amérique, Communist League of America, C.L.A., cf. Opposition de gauche internationale, sections : américaine.
- Ligue communiste de combat, Communist League of Struggle, 137.
- Ligue communiste internationale (B.L.) ou internationaliste, L.C.I. (nom de l'Opposition de gauche internationale du 21 août 1933 au 31 juillet 1936), 43, 136, 255.
— conférence dite « de Genève » (29 au 31 juillet 1936), 19, 36, 136, 240, 254, 255.
— secrétariat international, S.I. 30, 43, 277.
- Ligue communiste internationale (B.L.) ou internationaliste, sections,
— belge, 190, 255.
— britannique, Communist League of Great-Britain, 156.
— française, Ligue communiste internationaliste, L.C.I., 40.
— groupe bolchevik-léniniste de la S.F.I.O., G.B.L. (septembre 1934-mai 1936), 40, 175.
- Ligue des communistes, 276.
- Ligue des jeunes Spartacus (Etats-Unis), Young Spartacus League, Y.S.L., 71, 262.
- Ligue des jeunes travailleurs, Young Workers League, Y.W.L., 71.
- Ligue française des droits de l'homme, 173.
- Ligue indépendante du travail, Independent Labor League, 61, 62, 68, 69, 70, 74, 90, 95, 96, 104, 106, 122, 229, 285.

LÉON TROTSKY

- Ligue internationale des travailleurs (Grande-Bretagne), Workers International League, W.I.L., 148.
- Ligue politique non partisane des travailleurs, Working People's Non-Partisan Political League, 46.
- Ligue pour l'action politique progressiste, League for progressive Political Action, L.P.P.A., 59.
- Ligue pour un parti ouvrier révolutionnaire, League for a Revolutionary Workers Party, Fieldistes, 95, 108, 137.
- Ligue révolutionnaire des travailleurs, Revolutionary Workers League, Oehleristes, 67, 95, 136, 137, 151, 255.
- Ligue socialiste (Grande-Bretagne), cf. Parti travailliste, Socialist League.
- Ligue socialiste des jeunes, Young People's Socialist League, Y.P.S.L., 71, 105, 262.
- Ligue syndicaliste, 142.
- Militant Group, cf. Mouvement pour la Quatrième Internationale, sections : britannique.
- Montagnards, 225.
- Mouvement Clarté, 70.
- Mouvement pour la Quatrième Internationale (nouvelle appellation de la Ligue communiste internationale *du 31 juillet 1936 au 3 septembre 1938*), 8, 10, 22, 30, 32, 33, 37, 38, 39, 40, 41, 43, 63, 87, 99, 100, 115, 122, 123, 124, 126, 127, 128, 134, 135, 136, 137, 143, 145, 148, 151, 155, 186, 195, 199, 202, 203, 204, 229, 230, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 271, 274, 275, 276, 277, 278, 285.
- bureau élargi (*janvier 1937*), 36.
- conférence internationale (*septembre 1938*), 7, 10, 19, 21, 22, 29, 32, 33, 37, 135, 205, 213, 226, 228, 239, 257, 260, 261, 262.
- délégation américaine, 236.
- pré-conférence pan-américaine, 28, 151, 229, 239, 241.
- conférence internationale de la jeunesse, 205, 261, 262.
- secrétariat pan-américain, 152, 229.
- secrétariat international, S.I., 32, 36, 37, 42, 43, 44, 114, 119, 124, 127, 134, 135, 139, 203, 205, 245, 253, 256, 257, 262.
- commission, 25.
- commission de contrôle, 202, 203.
- commission mexicaine, 19, 150.
- sous-secrétariat, 44.
- Mouvement pour la Quatrième Internationale, organisations de jeunesse,
- américaine, 93, 95.
- Mouvement pour la Quatrième Internationale, sections, 29, 134, 198, 229, 274, 276, 277.
- allemande, Internationale Kommunisten Deutschland I.K.D., 29, 30, 42, 119, 124, 205.
- fraction Bur, 29, 137.
- fraction Johre, 205.
- américaine, cf. Parti socialiste des travailleurs, Socialist Workers Party, S.W.P.
- autrichienne, 42.
- belge, Parti socialiste révolutionnaire, P.S.R., 22, 28, 32, 37, 38, 39, 134, 253, 256, 257, 258, 277.
- fédération de Bruxelles, 251.
- britannique, 8, 33, 147, 148, 156, 240, 241.
- groupe Dewar, 147, 148, 240.
- groupe Fight, 148, 240.
- Militant Group, 148, 156, 240.
- espagnole, 256.
- mexicaine, Liga comunista internacionalista, L.C.I., 8, 19, 20, 27, 30, 150, 151, 239.
- bureau politique, 150.
- groupe Fernández, 151.
- néerlandaise, Groupe bolchevik-léniniste, G.B.L., 22, 37, 255.
- russe, 25, 27, 101.
- suisse, 42.
- tchécoslovaque, 42, 126, 220.
- groupe Avant-garde, 126.
- groupe Jiskra/Das Banner, 126.
- groupe Proletař, 126, 274.
- N.K.V.D., Narodny Kommissariat Vnoutrennikh Del, 100.

- Narodnaja Volja, cf. Volonté du peuple (la).
- Narodny Kommissariat Vnoutrennikh Del, N.K.V.D., cf. N.K.V.D.
- Nationaal Arbeids Secretariaat, N.A.S., cf. Secrétariat national du travail (Pays-Bas).
- National Association for the Advancement of Colored People, N.A.A.C.P., cf. Association nationale pour le progrès des gens de couleur.
- Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei, N.S.D.A.P., cf. Parti national-socialiste allemand des travailleurs (parti nazi).
- Non-Partisan Labor Defense, N.P.L.D., cf. Défense ouvrière non partisane.
- Oehleristes, cf. Ligue révolutionnaire des travailleurs.
- Onafhankelijke Socialistische Partij, O.S.P., cf. Parti socialiste indépendant (Pays-Bas).
- Opposition de gauche internationale (1930-1933), cf. aussi Ligue communiste internationale (1933-1936), Mouvement pour la Quatrième Internationale (1936-1938), 19, 35, 44, 238.
- Opposition de gauche internationale, sections ou groupes, cf. aussi au nom des différents partis communistes,
- américaine, Communist League of America, C.L.A., 30, 52, 66, 69, 90, 91, 228.
 - belge,
 - fédération de Charleroi, 38.
 - britannique, Balham Group, 156.
 - espagnole, Izquierda comunista de España, I.C.E., 42, 245.
 - indochinoise, 41.
 - tchécoslovaque, 278.
- Parti américain des travailleurs, American Workers Party, A.W.P., 52, 90, 91, 108, 255.
- Parti annamite de l'indépendance, Viet Nam Doc Lap Dang, 41.
- Partis communistes, 100.
- Parti communiste d'Allemagne, Kommunistische Partei Deutschlands (Spartakusbund), Vereinigte Kommunistische Partei Deutschlands, V.K.P.D., Kommunistische Partei Deutschlands, K.P.D., 30, 43, 127, 140, 176, 220, 278.
- opposition de droite, Kommunistische Partei Opposition, K.P.O., 127, 176.
 - opposition de gauche, 30, 221.
 - opposition unifiée, 43.
 - opposition zinoviéviste, 43.
- Parti communiste unifié d'Amérique, United Communist Party of America, U.C.P.A. Communist Party of America, C.P.A., 8, 28, 29, 30, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 54, 61, 62, 63, 64, 69, 70, 81, 86, 87, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 104, 105, 107, 109, 113, 122, 146, 266, 286.
- bureau politique, 87.
 - congrès de Bridgeman (1920), 105.
 - fraction Foster-Cannon, 29, 30, 52, 105.
 - opposition de droite, Communist Party (Opposition), 61, 229.
 - opposition de gauche, 29, 47, 63, 67, 144.
- Parti communiste d'Autriche, Kommunistische Partei Österreichs, K.P.Ö., 119.
- Parti communiste de Belgique, 32, 38.
- comité central, 32, 38.
 - Opposition de gauche, 32.
- Parti communiste du Canada, United Communist Party of Canada, U.C.P.C., Communist Party of Canada, C.P.C., 108.
- Parti communiste d'Espagne, Partido comunista de España, P.C.E., 26, 34.
- Parti communiste, section française de l'Internationale communiste, S.F.I.C., 21, 27, 40, 41, 44, 70, 105, 142, 174, 226.
- opposition de gauche, 224.
 - Paris, 10^e rayon, 40.
- Parti communiste de Grande-Breta-

LÉON TROTSKY

- gne, Communist Party of Great-Britain, C.P.G.B., 156.
- Balham Group, cf. Opposition de gauche internationale, sections : britannique.
- Parti communiste mexicain, Partido comunista de México, P.C.M., 30, 151, 265, 266, 267.
- comité central, 30, 267.
- opposition de droite, 30.
- opposition de gauche, 151.
- Parti communiste de Norvège, 192.
- Parti communiste palestinien, 145.
- Parti communiste des Pays-Bas, Communistische Partij van Nederland, C.P.N., 34.
- Parti communiste de Pologne, Komunistyczna Partia Polski, K.P.P., 99, 278.
- opposition de gauche, 278.
- Parti communiste de Tchécoslovaquie, K.S.Č., 28, 114, 126, 278.
- bureau politique, 126.
- opposition de gauche, 114.
- secrétariat, 126.
- Parti communiste de l'Union Soviétique, P.C.U.S., Rossijskaja Komunističeskaja Partija (b), R.K.P. (de 1918 à 1925), Vsérossijskaja Kommunističeskaja Partija, V.K.P. (après 1925), 36, 100, 216.
- bureau politique, 27, 100, 101.
- comité central,
- département d'agriculture, 220.
- commission d'histoire, 211.
- opposition de gauche, 34, 36, 94, 216, 222, 224, 238, 273, 278.
- Parti communiste de Yougoslavie, 94, 238.
- Parti communiste internationaliste, P.C.I. (ancien groupe « la Commune »), 42, 111, 137, 201, 202, 203, 256, 271.
- Parti communiste unifié d'Allemagne, Vereinigte Kommunistische Partei Deutschlands, V.K.P.D., cf. Parti communiste d'Allemagne.
- Parti communiste unifié d'Amérique, United Communist Party of America, U.C.P.A., cf. Parti communiste d'Amérique.
- Parti communiste unifié du Canada, United Communist Party of Canada, U.C.P.C., cf. Parti communiste du Canada.
- Parti conservateur (Grande-Bretagne), 150, 207.
- Parti conservateur (Pays-Bas), 35.
- Parti constitutionnel-démocrate, Konstituč-Demokratičeska Partija, K.D., 98, 162, 225.
- Parti de la fusion (Etats-Unis), 45.
- Parti de la révolution mexicaine, Partido de la revolución mexicana, P.R.M., 25.
- Parti démocrate (Etats-Unis), Democratic Party, 45, 46, 50, 51, 55, 61, 81, 85.
- Parti des travailleurs des Etats-Unis, Workers Party of the United States, W.P.U.S., section américaine de la Ligue communiste internationale puis du Mouvement pour la Quatrième Internationale, 30, 52, 64, 90, 95, 137, 255.
- Parti libéral mexicain, Partido liberal mexicano, P.L.M., 268.
- Parti national-socialiste allemand des travailleurs, Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei, N.S.D.A.P., 28, 55.
- Parti ouvrier belge, P.O.B., 32, 38, 39, 190, 191, 255, 258.
- action socialiste révolutionnaire, A.S.R., 38.
- gauche, 190, 191.
- Parti ouvrier communiste d'Allemagne, Kommunistische Arbeiterpartei Deutschlands, K.A.P.D., 140.
- Parti ouvrier cultivateur, Farmer Labor Party, F.L.P., 46, 47, 48, 49, 50, 51, 53, 62.
- Chicago, 50.
- Minnesota, 53.
- New-Jersey, 48.
- Parti ouvrier d'unification marxiste, Partido obrero de unificación marxista, P.O.U.M., 32, 33, 34, 35, 36, 43, 102, 119, 126, 136, 142, 143, 255, 256, 276.
- droite, 34.
- Parti ouvrier indépendant, Independent Labour Party, I.L.P., 33, 128, 148, 150, 156, 175, 240.
- fraction trotskyste, 240.

- Parti ouvrier internationaliste, P.O.I., section française de la Ligue communiste internationale puis du Mouvement pour la Quatrième Internationale, 33, 37, 39, 40, 42, 44, 112, 134, 201, 202, 203, 204, 226, 256, 260.
— bureau politique, 40.
— comité central, 40
— congrès, 2^e, 29.
- Parti ouvrier norvégien, Det Norske Arbeiderparti, D.N.A., 191, 192, 204.
- Parti ouvrier social-démocrate d'Autriche, Sozialdemokratische Arbeiterpartei Österreichs, S.D.A.P.Ö., 175.
- Parti ouvrier social-démocrate de Russie, P.O.S.D.R., Rossijskaja Social-Demokratičeskaja Rabočaja Partija, 142, 162, 211.
— fraction bolchevique, 66, 73, 86, 88, 100, 103, 117, 145, 164, 178, 188, 189, 195, 211, 212, 246, 263.
— fraction parlementaire, 86.
— fraction menchevique, 76, 94, 98, 100, 119, 138, 143, 212, 216, 225, 237, 238, 246, 263, 267.
— droite, 66.
— mencheviks du parti, 246.
— mencheviks internationalistes, 143.
— fraction vpériodiste, 212.
- Parti ouvrier social-démocrate de Suède, Sveriges Socialdemokratiska Arbeiterpartiet, 119.
- Parti ouvrier socialiste révolutionnaire (Pays-Bas), Revolutionnair Socialistische Arbeiders Partij, R.S.A.P., 34, 35, 36, 37, 251, 252, 254, 255.
- Parti radical et radical-socialiste, 247.
- Parti républicain (Etats-Unis), Republican Party, 50, 60.
— « progressiste », 45, 59.
- Parti social-démocrate aux Pays-Bas, Sociaal-democratische Partij in Nederland, S.D.P.,
— gauche, 36.
- Parti social-démocrate d'Allemagne, Sozialdemokratische Partei Deutschlands, S.P.D., 140.
- Parti social-démocrate tchécoslovaque, Československa Sočialne
- Parti travailliste (Grande-Bretagne), Labour Party, L.P., 148, 150, 156, 207, 209.
— comité exécutif, 208.
— groupe Dewar, cf. Mouvement pour la Quatrième Internationale, sections : britannique.
— Militant Group, cf. Mouvement pour la Quatrième Internationale, sections : britannique.
— Socialist League, 148, 156.
- Parti travailliste américain, American Labor Party, A.L.P.,
— New York, 49, 51.
- Parti travailliste écossais, Scottish Labor Party, 135.
- Partido comunista de España, P.C.E., cf. Parti communiste d'Espagne.
- Partido comunista de México, P.C.M., cf. Parti communiste mexicain.
- Partido de la revolución mexicana, P.R.M., cf. Parti de la révolution mexicaine.
- Partido liberal mexicano, P.L.M., cf. Parti libéral mexicain.
- Partido obrero de unificación marxista, P.O.U.M., cf. Parti ouvrier d'unification marxiste.
- Partija Socialistov Revoljučionerov Rossii, S.R., cf. Parti socialiste révolutionnaire russe.
- Phalange, 21, 28.
- Profintern, cf. Internationale syndicale rouge, I.S.R.
- Republicain-Fusion, 45, 51, 60.
- Republican Party, cf. Parti républicain (Etats-Unis).
- Revolutionary Workers League, R.W.L., cf. Ligue révolutionnaire des travailleurs (Etats-Unis).
- Revolutionnair Socialistische Arbeiders Partij, R.S.A.P., cf. Parti ouvrier socialiste révolutionnaire (Pays-Bas).
- Revolutionnair Socialistische Partij, R.S.P., cf. Parti socialiste révolutionnaire (Pays-Bas).
- Rossijskaja Kommunističeskaja Partija (b), R.K.P., cf. Parti communiste de l'Union Soviétique, P.C.U.S.

- Demokratička Štrana Delnicka, 278.
- Parti socialiste d'Amérique, Socialist Party of America, S.P., 29, 30, 45, 63, 64, 68, 69, 70, 74, 90, 94, 95, 104, 105, 116, 122, 129, 286.
— fédération du Minnesota, 105.
— fédération scandinave, 63.
— fraction trotskyste, 30.
— « vieille garde », 49.
- Parti socialiste, section française de l'Internationale ouvrière, S.F.I.O., 21, 28, 40, 41, 80, 174, 175, 179, 260.
— commission des conflits, 26.
— congrès (1938), 28.
— conseil national, 26, 80, 260.
— fédération de la Seine, 21, 26, 28, 260.
- Parti socialiste des travailleurs (Etats-Unis), Socialist Workers Party, S.W.P., 9, 19, 22, 29, 30, 33, 36, 38, 43, 47, 49, 52, 58, 60, 61, 62, 68, 71, 86, 87, 88, 91, 92, 93, 113, 116, 122, 123, 144, 227, 228, 239, 242, 256, 261, 262, 273, 279, 283, 284, 285.
— comité national, 26, 49, 68, 69, 70, 71, 72, 74, 87, 91, 106, 108, 129, 228, 229, 260.
— congrès (Chicago, 1938), 29, 30.
— organisation de jeunesse, 93, 95.
— secrétariat, 228.
- Parti socialiste indépendant (Pays-Bas), Onafhankelijke Socialistische Partij, O.S.P., 34, 36.
- Parti socialiste ouvrier d'Allemagne, Sozialistische Arbeiterpartei (Deutschland), S.A.P., 33, 127, 128, 180.
- Parti socialiste ouvrier et paysan (France), P.S.O.P., 28.
- Parti socialiste révolutionnaire (Belgique), cf. Mouvement pour la Quatrième Internationale, sections ; belge.
- Parti socialiste révolutionnaire écossais, Scottish Revolutionary Socialist Party, 135, 148, 155, 240.
- Parti socialiste révolutionnaire (Pays-Bas), Revolutionnair Socialistische Partij, R.S.P., 34, 36.
- Parti socialiste révolutionnaire russe, Partija Socialistov Revoljucionerov Rossii, S.R., 73, 74, 76, 103, 187.
— groupe de Paris, 174.
- Rossijskaja Social-Demokratičeskaja Rabočaja Partija, cf. Parti ouvrier social-démocrate de Russie, P.O.S.D.R.
- Scottish Labor Party, S.L.P., cf. Parti travailliste écossais.
- Scottish Revolutionary Socialist Party, cf. Parti socialiste révolutionnaire écossais.
- Secours rouge international, 69.
— section mexicaine, 151.
- Secrétariat national du travail, Nationaal Arbeids Secretariaat, N.A.S., 34, 35, 252, 254.
- Sindicato unico de trabajadores de la construcción del distrito federal, S.U.T.C., cf. Confédération des travailleurs du Mexique, Syndicat unique des travailleurs de la construction.
- Sociaal-democratische Partij in Nederland, S.D.P., cf. Parti social-démocrate aux Pays-Bas.
- Socialist Labor Defense, cf. Défense ouvrière socialiste.
- Socialist League (Grande-Bretagne), cf. Parti travailliste, Socialist League.
- Socialist Party of America, S.P., cf. Parti socialiste d'Amérique.
- Socialist Workers Party, S.W.P., cf. Parti socialiste des travailleurs (Etats-Unis).
- Société de Jésus, Jésuites, 163, 164, 165.
- Société des nations, S.D.N., 8, 107, 117, 118, 120, 129.
— tribunal contre le terrorisme, 117, 118.
- Soviet
— Petrograd, 187, 212.
- Sozialdemokratische Arbeiterpartei Österreichs, S.D.A.P.Ö., cf. Parti ouvrier social-démocrate d'Autriche.
- Sozialdemokratische Partei Deutschlands, S.P.D., cf. Parti social-démocrate d'Allemagne.
- Sozialistische Arbeiterpartei (Deutschland), S.A.P., cf. Parti socialiste ouvrier d'Allemagne.
- Steel Workers Organizing Committee,

- S.W.O.C., cf. Comité d'organisation des travailleurs de l'acier.
- Sveriges Socialdemokratiska Arbeitarpartiet, cf. Parti ouvrier social-démocrate de Suède.
- Syndicat des mineurs (Etats-Unis), United Mine Workers, 49.
- Syndicat des travailleurs de l'automobile (Etats-Unis), United Automobile Workers, U.A.W., 61, 69, 228. — comité d'organisation, 69.
- Syndicat des travailleurs de l'habillement (Etats-Unis), Amalgamated Clothing Workers, 49.
- Syndicat des travailleurs des ports (Etats-Unis), 273.
- Syndicat unique des travailleurs de la construction (Mexique), sindicato unico de trabajadores de la construcción del distrito federal, S.U.T.C., cf. Confédération des travailleurs du Mexique, Syndicat unique des travailleurs de la construction.
- Syndicats britanniques, cf. Trade Union Congress (Grande-Bretagne).
- Syndicats indépendants (Belgique), 258. — Syndicat des taximen, 258.
- Tcheka, 145.
- Trade Union Congress (Grande-Bretagne), 184, 280.
- Travailleurs industriels du monde, Industrial Workers of the World, I.W.W., 29, 47, 104, 105.
- Union américaine pour les libertés civiques, American Civil Liberties Union, A.C.L.U., 114.
- Union communiste (France), 137.
- Union de lutte pour la libération de la classe ouvrière (Russie), 142.
- Union intercoloniale, 41.
- Union internationale de l'opposition communiste, Internationale Vereinigung der Kommunistischen Opposition, I.V.K.O., 176.
- Union pour la libération (Russie), 212.
- United communist Party of America, U.C.P.A., cf. Parti communiste unifié d'Amérique.
- United Communist Party of Canada, U.C.P.C. cf. Parti communiste unifié du Canada.
- United Automobile Workers, U.A.W., cf. Syndicat unifié des travailleurs de l'automobile (Etats-Unis).
- United Mine Workers, cf. Syndicat unifié des mineurs (Etats-Unis).
- United Press, 93.
- Université de Chicago, 23, 216.
- Université de New York, 217.
- Vereinigte Kommunistische Partei Deutschlands, V.K.P.D., cf. Parti communiste d'Allemagne.
- Viet Nam Doc Lap Dang, cf. Parti annamite de l'indépendance.
- Volonté du peuple (la), Narodnaja Volja, 211, 246.
- Vserossijskaja Kommunističeskaja Partija, V.K.P., cf. Parti communiste de l'Union Soviétique.
- Workers International League, W.I.L., cf. Ligue internationale des travailleurs (Grande-Bretagne).
- Workers Party of the United States, W.P.U.S., cf. Parti des travailleurs des Etats-Unis.
- Workers People's Non-Partisan Political League, cf. Ligue politique non partisane des travailleurs.
- Young People's Socialist League, Y.P.S.L., cf. Ligue socialiste des jeunes
- Young Spartacus League, Y.S.L., cf. Ligue des jeunes Spartacus.
- Young Workers League, Y.W.L., cf. Ligue des jeunes travailleurs.
- Youth Communist League, Y.C.L., cf. Jeunesses communistes, américaines.

*Achevé d'imprimer en mai 1984
sur presse CAMERON,
dans les ateliers de la S.E.P.C.
à Saint-Amand-Montrond (Cher)*

N° d'Édition : 904308. N° d'Impression : 383-173.

Dépôt légal : mai 1984.

Imprimé en France